MISSION SCIENTIFIQUE
AU MEXIQUE
ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE.

OUVRAGE

PUBLIÉ PAR ORDRE DE S. M. L'EMPEREUR

ET PAR LES SOINS DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

LINGUISTIQUE.

MANUSCRIT TROANO.

ÉTUDES

SUR

LE SYSTÈME GRAPHIQUE ET LA LANGUE DES MAYAS,

PAR

M. BRASSEUR DE BOURBOURG,

ANCIEN ADMINISTRATEUR ECCLÉSIASTIQUE DES INDIENS DE RABINAL (GUATÉMALA),
MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DU MEXIQUE, ETC.

TOME PREMIER.



PARIS.
IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXIX.

RAPPORT

SUR

LE MANUSCRIT TROANO,

ADRESSÉ À SON EXCELLENCE M. DURUY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Monsieur le Ministre,

En me faisant l'honneur, il y a quatre ans, de me charger d'une mission spéciale, ayant pour objet d'étudier le Mexique au point de vue de l'histoire et de l'archéologie, Votre Excellence me disait qu'elle s'en remettait entièrement à moi pour la direction de mes travaux et la marche à suivre dans le voyage que j'allais entreprendre. Je n'ai cessé dès lors, Monsieur le Ministre, de travailler à justifier la confiance que vous avez bien voulu me témoigner. Je me suis occupé constamment, durant mon voyage et depuis mon retour, à réaliser les résultats de la mission dont Votre Excellence m'avait honoré. Mon plan était tracé à l'avance et c'est vers le Yucatan que je dirigeai d'abord mes pas. Cette région, la première où les conquérants de l'Amérique contemplèrent les monuments d'une architecture inconnue, cette région, encore aujourd'hui la plus célèbre au point de vue de l'art et de l'archéologie américaine, en est également la plus importante sous le double aspect de la linguistique et de la philologie comparée. Là paraît, en effet, avoir été le berceau d'une civilisation, depuis longtemps éteinte et dont celle du Mexique de la conquête n'était qu'un dernier reflet. C'est là que le voyageur contemple avec étonnement les ruines splendides de Chichen-Itza, d'Uxmal et de Labnà, les pyramides grandioses de Silan et d'Izamal, et, sur les confins de la péninsule, les temples abandonnés de Palenqué lui présentent, dans leurs inscriptions monumentales, les souvenirs muets d'un passé mystérieux. Aussi me disais-je, en met-

tant le pied sur le sol du Yucatan, que si jamais la clef de ces inscriptions devait se retrouver, c'était là qu'il fallait chercher à la découvrir.

Je me souvenais que c'était de cette péninsule, sentinelle avancée de l'Amérique vers l'Océan, qu'on avait rapporté les rares manuscrits en caractères phonétiques que l'Europe avait reçus à l'époque de Cortès : c'est au Yucatan qu'on attribuait le magnifique *Codex* conservé dans la bibliothèque royale de Dresde, reproduit par ordre de lord Kingsborough; du Yucatan, enfin, provenait probablement le *Manuscrit*, dit *mexicain n° 2*, de la Bibliothèque impériale, malheureusement trop endommagé, mais qui ne saurait périr, grâce au soin que Votre Excellence a pris de le faire photographier, en 1864, pour la Commission scientifique du Mexique.

Quels motifs plus puissants, Monsieur le Ministre, pour visiter cette terre antique! Durant les différents séjours que j'avais faits antérieurement au Mexique et dans l'Amérique centrale, des circonstances indépendantes de ma volonté avaient mis constamment obstacle à ce que j'y portasse mes pas. Je n'en éprouvais que plus d'empressement à m'y rendre : mais depuis que j'avais découvert à Madrid et publié le manuscrit de la *Relation des choses de Yucatan*, de Landa, contenant l'alphabet antique des caractères mayas, cet empressement était devenu un désir irrésistible. Un instinct secret me poussait vers cette terre classique de la civilisation occidentale où j'avais l'espoir de découvrir la clef qui devait me servir, avec l'alphabet de Landa, à déchiffrer les inscriptions de Palenqué. Votre Excellence réalisa ce désir, en me laissant libre de suivre le plan et la marche de mon voyage. Aux premiers jours de novembre 1864, je débarquai au port de Sisal et, dans un rapport, daté de Mérida, du 22 du même mois, j'avais l'honneur de dire à Votre Excellence que j'avais commencé à travailler avec assiduité à l'étude de la langue maya, ajoutant que la connaissance en était indispensable à quiconque voulait parcourir utilement le Yucatan et interroger son histoire.

Déjà au courant de l'ensemble des éléments de cette langue par mes travaux antécédents, il m'eût été difficile de ne pas y faire, d'ailleurs, des progrès sensibles. Tout le monde parlait maya autour de moi; car le Yucatan est un des rares États de l'Amérique où les vaincus imposèrent l'usage de leur idiome aux vainqueurs. Aujourd'hui encore, dans nombre de localités à l'intérieur de la péninsule, il n'est que trop commun de rencontrer les descendants mêmes des Espagnols qui ne parlent plus que cette langue, étrangère à la mère patrie.

Après un séjour de plusieurs mois au Yucatan, j'étais en chemin pour me rendre aux ruines de Palenqué, lorsque la maladie de mon dessinateur, M. Henri Bourgeois,

m'obligea à changer la direction de mon voyage. Je partis avec lui pour les régions tempérées du Mexique, et je continuai seul mes recherches. Plus tard, je visitai les pyramides de Teotihuacan, ainsi que les intéressantes ruines de Tetzcuco et de Huexotla : je m'arrêtai ensuite, en passant, dans la ville antique de Cholula, dont la pyramide, décrite par Humboldt, ressemble de loin à une haute colline naturelle. Embarqué un peu plus tard à la Véra-Cruz, et puis à Sisal, pour me transporter à Belize, je longeai toute la côte orientale du Yucatan, couverte de nombreux monuments, dont les formes coniques se discernent de loin sur la mer. Remis à terre, quelques jours après, à Omoa, je remontai, dans le Honduras, le cours du fleuve Chamelicon, aux rives couvertes de ruines : ayant traversé ensuite les montagnes qui séparent le Honduras de la république de Guatémala, j'en descendis pour visiter une seconde fois les édifices de Copan, dont le nom a acquis une célébrité américaine, presque égale à celle de Palenqué. C'est que là aussi les sanctuaires écroulés et ensevelis dans l'épaisseur des bois renferment des inscriptions où l'épigraphie trouverait une ample moisson.

Dans les cartouches élégants qui décorent les monolithes de cette antique cité, je reconnaissais les caractères des inscriptions de Palenqué : en les comparant à ceux de l'alphabet de Landa, je les trouvais identiques. Mais lorsque je tentais d'en lire quelque chose, vains efforts ! je me trouvais aussitôt arrêté par une foule d'obstacles. Après quelques mois de séjour au Guatémala, dépensés en recherches infructueuses, je pensai à rentrer en Europe. Si je regrettai mon peu de succès, eu égard aux inscriptions, je n'étais pas pour cela découragé. J'emportais des notes précieuses et tous les éléments d'un vocabulaire de la langue maya. Ce que j'avais si vainement cherché en Amérique depuis deux ans, je finis alors par le découvrir à Madrid, où je passai, venant de Cadix, pour m'en retourner à Paris. A ma première visite à la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire, l'archiviste, qui est de mes amis, me présenta un manuscrit original dont les caractères étaient identiques avec ceux de l'alphabet conservé par Landa et les inscriptions de Palenqué. Le possesseur de ce précieux document, don Juan de Tro y Ortolano, professeur de paléographie à l'Université de Madrid, me le prêta obligeamment pour tout le temps que je jugerais opportun de le garder dans l'intérêt de mes études, en me concédant le droit de le reproduire[1].

J'arrivai à Paris, heureux de cette découverte inespérée : quelques jours après, j'eus l'honneur de présenter ce document à Votre Excellence, dans un comité spécial de la

[1] C'est du nom du propriétaire de ce document qu'à Madrid, en présence de ses amis, fut arrêté, dans la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire, le titre de *Manuscrit Troano* que porte ce document.

Commission scientifique du Mexique, qui en décida ensuite la reproduction et la publication: M. Henri Bourgeois, qui m'avait accompagné au Yucatan en qualité de dessinateur, en fut chargé sous ma direction. Le travail fut lent. Voici deux ans et demi qu'il a été entrepris et ce n'est que depuis quelques jours qu'il a été terminé. Mais tous ceux qui sont à même de juger de la difficulté minutieuse d'un ouvrage de ce genre et de la beauté de son exécution, seront peu surpris de cette lenteur. La copie du manuscrit, reproduite par le procédé de la lithochromie, est d'une fidélité et d'une exactitude qui ne laissent rien à désirer. Dans ce travail patient, M. Bourgeois a été formé, en quelque sorte, par M. Léonce Angrand, membre de la Commission scientifique du Mexique, qui avait consenti, à ma prière et de l'agrément de Votre Excellence, à se charger de contrôler les épreuves du dessinateur et du lithographe. Les connaissances artistiques de M. Angrand suppléèrent ainsi à ce qui me manquait de ce côté. Après une année entière de cette surveillance fatigante, en m'annonçant qu'il souhaitait renoncer à cette responsabilité qu'il avait si obligeamment acceptée, M. Angrand m'écrivit que l'artiste «pouvait désormais continuer seul ce travail pour «lequel il montrait une aptitude particulière et dans lequel il déployait un véritable «talent d'exécution.» Aujourd'hui qu'il est terminé, on ne saurait contester à M. Bourgeois d'avoir pleinement justifié ce témoignage flatteur. La reproduction du *Manuscrit Troano* est une œuvre qui fera honneur au gouvernement sous lequel elle a été exécutée, au ministre qui l'a ordonnée, comme à l'artiste qui l'a si bien menée à fin.

Le public, souvent impatient, a pu s'étonner que l'expédition scientifique du Mexique eût encore produit si peu de résultats depuis son origine. Mais les travaux, ayant la science pour objet, ne s'élaborent pas si rapidement qu'on le voudrait. Si l'on se souvient que plus de vingt ans se sont écoulés entre l'époque de la création de l'Institut d'Égypte et la réalisation de ses résultats scientifiques, on nous tiendra compte de ce que nous avons pu faire depuis quatre années seulement. Aujourd'hui, néanmoins, j'ai l'honneur de remettre à Votre Excellence, avec la monographie du *Manuscrit Troano*, les résultats de mon voyage et les preuves de mon succès dans l'interprétation des inscriptions de ce document. J'y présente la clef de l'écriture hiéroglyphique de Palenqué et de Copan, l'explication et l'exposé du système phonétique et figuratif, suivi simultanément dans les inscriptions monumentales, ainsi que dans les manuscrits originaux, par les hiérogrammates mayas, plus de soixante siècles avant notre ère.

Les lenteurs de la reproduction du *Manuscrit Troano*, en calmant mes désirs impatients, ont utilement servi à mes recherches. J'ai eu tout le temps d'étudier, une à

une, les pages de ce précieux document, dont l'artiste m'apportait successivement les épreuves, d'en classer méthodiquement les caractères et de comparer leurs variantes. L'alphabet et la série des signes symboliques des jours, conservés dans Landa, m'ont guidé dans les commencements. Au premier abord j'avais douté de l'importance du document, au point de vue historique : je croyais retrouver, dans quelques-uns de ses tableaux, l'exposé des cérémonies religieuses dont il est question dans la *Relation des choses de Yucatan*, à l'occasion de certaines fêtes agricoles, et je prenais le manuscrit maya pour une sorte d'almanach à l'usage des anciens propriétaires ruraux. Par l'impossibilité où je me trouvai, durant près de deux ans, de découvrir, dans les inscriptions, une lecture suivie, je doutais qu'elles fussent phonétiques et même qu'elles appartinssent à la langue maya, proprement dite. A force de travail, de tâtonnements, de comparaisons de tout genre, je finis par trouver la clef de leur interprétation : mes doutes se dissipèrent; mes incertitudes cessèrent insensiblement. Je pénétrai peu à peu le mystère de ces images bizarres; enfin, les derniers voiles s'écartèrent et je commençai à lire d'un bout à l'autre les inscriptions.

La monographie que j'ai l'honneur de présenter aujourd'hui à Votre Excellence, mise en œuvre il y a un an, a été écrite au point de vue des recherches diverses que j'ai dû faire; mais elle n'a pu être complétée qu'à la suite de mes dernières découvertes. J'ai l'honneur, Monsieur le Ministre, d'en faire ici à Votre Excellence un exposé succinct. J'entre en matière avec l'historique des manuscrits, dits mexicains, que les premiers conquérants espagnols firent connaître à l'Europe : j'en examine la provenance et je rapporte le sentiment des différents auteurs qui, à l'époque de la conquête du Mexique, s'occupèrent des livres et de l'écriture, soit figurative, soit phonétique, des anciennes nations américaines. Je rappelle ensuite tous les genres d'inscriptions, existant encore aujourd'hui, d'un bout à l'autre du continent et j'indique les moyens d'étudier et de faire profiter à la science l'ensemble de cette épigraphie monumentale, dont les textes se retrouvent sur les tables mystérieuses des temples ou sur les rochers, le long des fleuves, depuis le Chili jusqu'aux bords du Saint-Laurent et au Groënland.

En continuant, je discute l'alphabet entier, j'analyse chacun des caractères dont il se compose, ainsi que les signes des jours, si souvent répétés dans le *Manuscrit Troano*. Je les explique à l'aide de ce document, en réunissant à chacun d'eux les variantes diverses que j'ai réussi à identifier dans ces pages : je les compare aux caractères du *Manuscrit de Dresde* et à ceux des inscriptions de Palenqué, ayant soin de reproduire

aussi souvent que possible les caractères isolés pour les analyser dans les groupes où ils sont réunis. J'en éclaircis le sens au moyen de la langue maya d'abord, puis, au besoin, des autres langues mexico-guatémaliennes. L'analyse des caractères de l'alphabet, celle des symboles des jours et des mois, sont suivies de l'examen des signes figuratifs le plus fréquemment usités dans le manuscrit : j'examine, en particulier, ceux qui se rattachent à la terre, à l'air, à l'eau et au feu. Plus loin, je donne le tableau des noms de nombres, en y ajoutant le détail et l'ensemble des signes numéraux des anciens Mexicains, comparés à ceux des Mayas. Enfin, Monsieur le Ministre, je termine cette monographie par l'exposé général du document, et j'en analyse, en les traduisant, les premières pages : à cet effet, je suis la méthode employée pour l'interprétation des hiéroglyphes égyptiens, mettant l'un après l'autre les signes mayas, avec la lecture maya en caractères ordinaires et la traduction française.

L'exposition du système hiéroglyphique du Yucatan est aussi complète qu'elle pouvait l'être actuellement. Pour en faciliter l'étude, je fais suivre cette monographie de la courte, mais précieuse grammaire d'Antoine-Gabriel de Saint-Bonaventure, traduite en français, et d'un certain nombre de morceaux de littérature maya, ancienne et moderne, formant une chrestomathie, texte original et traduction en regard. Un vocabulaire, composé de tous les éléments que j'ai réussi à me procurer au Yucatan, complète l'ouvrage.

En terminant ce rapport, je demande à Votre Excellence la permission de répondre ici à quelques réflexions, souvent faites à propos des documents mexicains et répétées plus d'une fois à l'aspect des épreuves du *Manuscrit Troano*, lors de leur exposition, en 1867, dans les salons du Ministère de l'Instruction publique. Elles concernent les formes étranges et parfois grotesques de certaines images et la laideur qui les caractérise en général. La raison de cette étrangeté est simple : elle est facile à saisir, surtout si l'on examine avec quelque attention les pages du document. Que Votre Excellence veuille bien y jeter un coup d'œil. Elle remarquera que toutes les figures d'hommes, d'animaux ou d'oiseaux, sont composées des mêmes caractères dont se composent l'alphabet et le calendrier. Les inventeurs de cette étrange écriture lui ont donné véritablement un corps, en en réunissant les symboles dans ces silhouettes, et l'image à l'apparence d'homme, de bête ou de volatile, est une phrase qui se lit de la même manière que le reste. La tête est alternativement la lettre *k*, *m*, *p*, *p* (*pp*) ou *x* : les gouttes, contournant l'œil, sont les indices de l'eau ; la langue pendante annonce la lave d'un volcan, dont la bouche est le cratère ; les dents crochues, les crocs du serpent, sortant

de la bouche, sont des symboles de l'air. Les mains sont par elles-mêmes identiques avec le caractère alphabétique *ch* (*tch* français), d'où *chaa*, prendre, saisir, accepter: le pouce est le *tum*, sorte de feuille d'aloès, dentelée et se terminant en pointe courbée comme une tarière, symbole du premier instrument de travail, sous les tropiques. La jambe est un *a*, le pied ou son empreinte, signe de la marche, devient la lettre *b*, initiale du mot *be*, marche, voie, chemin, en maya.

Maintenant, si l'on examine les ornements de ces figures bizarres, on y découvre encore le même symbolisme. La coiffure est fréquemment composée de signes trop aisés à reconnaître, pour qu'il soit nécessaire d'en parler : c'est le feu, c'est la fumée, ce sont des flammes ou des gaz variés selon la couleur. Le pendant d'oreille est une gourde, double ou triple, signe de la voyelle *o*, symbole, à son tour, d'une colline ou d'un cône soulevé. Les manchettes que les figures humaines portent au bras, la partie supérieure de leurs cothurnes, sont fréquemment la répétition du caractère *kaan*, premier symbole des jours du calendrier, signifiant la terre grossie ou soulevée. Je n'en finirais pas, Monsieur le Ministre, si j'entreprenais de rappeler ici tous les détails condensés dans la silhouette hideuse des personnages du *Manuscrit Troano*. Mais cette laideur s'efface peu à peu et au sentiment de dégoût qu'elle inspirait succède un sentiment d'admiration, à mesure qu'on pénètre dans la pensée profonde qui en a dicté les traits à l'hiérogrammate, auteur primitif de ce livre mystérieux. On s'explique, en lisant chacun des caractères, les attributs des puissances telluriques, ainsi personnifiées, et dont l'ensemble, en constituant l'image d'un homme ou d'un animal, était devenue celle d'une divinité, au berceau des nations américaines. De là la nécessité pour le sacerdoce de garder inviolablement ces modèles difformes ou grossiers dans leur persistance hiératique, le moindre changement devant naturellement altérer l'idée dont ils étaient la phrase énigmatique. Voilà comment, dans la représentation des divinités du Yucatan ou du Mexique, ces hideuses images, qui remplissaient d'une terreur sacrée le vulgaire prosterné devant elles, étaient uniquement, pour ceux qui savaient les lire, l'explication d'un phénomène naturel ou d'une catastrophe dont leurs ancêtres avaient été les témoins.

Telle est, Monsieur le Ministre, l'exposition succincte de ce que j'ai découvert dans l'analyse de ces images. Grâce à la publication qu'en a ordonnée Votre Excellence, chacun se trouvera en mesure de s'en convaincre par ses propres yeux et d'apprendre à en interpréter le symbolisme, à l'aide du travail que j'y ai joint. Si l'artiste a réussi

à reproduire si fidèlement celui dont il avait été chargé, je crois pouvoir me rendre également ce témoignage que j'ai rempli, autant qu'il était en moi, la mission qui m'avait été confiée par Votre Excellence et justifié la confiance du Gouvernement.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur le Ministre,

De Votre Excellence

Le très-obéissant serviteur,

BRASSEUR DE BOURBOURG.

Membre de la Commission scientifique du Mexique.

Paris, 29 septembre 1868.

ÉTUDES

SUR

LE SYSTÈME GRAPHIQUE ET LA LANGUE

DES MAYAS.

PREMIÈRE PARTIE.

MANUSCRIT TROANO.

MONOGRAPHIE ET EXPOSITION DU SYSTÈME GRAPHIQUE.

I

Le Manuscrit Troano, document de la classe des analtés. — Description des manuscrits dits *mexicains*, dans les œuvres de Pierre Martyr d'Anghiera. — Quels sont les documents de ce genre existants en Europe.

Le *Manuscrit Troano* est un document original de la classe de ceux auxquels, dans le dialecte du Peten, on donnait, au rapport de Fuensalida, cité par Cogolludo [1], le nom d'*analté*. L'historien Villagutierre ajoute [2] qu'on appelait ainsi des livres faits de papier d'écorce d'arbre où se trouvaient écrites les histoires de cette contrée en figures et caractères. Cet auteur traduit ailleurs ce vocable, qu'il écrit aussi *analteh*, par « livre de bois, » ce que je n'ai pas été à même de vérifier. Dans la langue maya, livre se dit *huun* : le vocable *ɔib* (djib) en indiquait la partie figurative, et *uooh* les caractères de l'écriture phonétique ; c'est de ce mot

[1] Cogolludo. *Historia de Yucathan*, lib. IX, cap. XIV.

[2] Villagutierre. *Historia de la conquista de la provincia de el Itza, reduccion y progresos de la de el Lacandron y otras naciones de Indios barbaros*, etc. lib. VI, cap. IV, etc.

que semble être dérivé le quiché *vuh*, «livre,» qui présente tant d'analogie avec l'idée du livre dans nos langues germaniques. Les premiers documents de cette catégorie que l'on vit en Europe y excitèrent un profond étonnement : ils furent apportés en Espagne, avec les autres présents envoyés du Mexique par la colonie naissante de la Véra-Cruz, fondée par Cortès. Deux des compagnons d'armes de ce conquérant, Montejo et Porto-Carrero, qui en avaient été chargés, débarquèrent au commencement d'octobre 1519, au port de San-Lucar; au mois de mars de l'année suivante, ils eurent l'honneur d'en faire hommage à l'empereur Charles-Quint, qui se trouvait alors à Tordesillas, où il était en visite auprès de sa mère, la reine Jeanne la Folle.

Pierre Martyr d'Anghiera, dont il est inutile de faire ici l'éloge, parle avec un grand discernement des livres mexicains dans plusieurs de ses ouvrages : il les avait vus et touchés à la cour de l'empereur, où il brillait par son savoir. Dans une lettre adressée au pape Léon X, il en fait une longue description, qu'il répéta depuis, avec quelques légères variantes, dans sa quatrième Décade [1], d'où je crois devoir la transcrire intégralement :

«..... Ad munera ergo regi allata, dit-il, deveniamus et à libris ordiamur. «Diximus libros habere gentes has : libros attulerunt unà cum cæteris muneri-«bus hi Colhuacanæ [2] novi coloni, procuratores, nuncii, multos [3]. Scriptibilia «sunt eorum folia ex anteriore arborum tenui cortice, sub libro superiore creato. «Rarum aiunt esse : utì videmus non in saliceo aut ulmeo, sed utì cernere fas «est in palmularum esui aptarum, tela dura folia exteriora intersecante : velutì «retia foraminibus et maculis angustis contexta, bitumine tenaci retiacula compin-«gunt. Ad aptatam hinc formam mollefacta convertunt, et extendunt ad libitum, «dureque facta liniunt gypso. Putandum est autem, eos aliqua gypso consangui-«nea materia tabellas vidisse. Credendum est, gypso in farinam cribrato super-«fultas, in quibus quicquid venit in mentem scribi potest, dehinc spongia vel

[1] Petri Mart. *De insulis nuper inventis*, lib. apud lib. *De rebus oceanicis, etc.* Coloniæ, 1574, pag. 354. Toute cette citation a été collationnée avec le plus grand soin sur l'original auquel elle se conforme absolument, malgré la difficulté qu'en offre une première lecture. Cf. encore l'édition d'Hackluyt. Paris, 1587.

[2] *Colhuacanæ*, c'est-à-dire de Colhuacan ou Colhua, nom générique d'une partie du Mexique d'où les rois de Mexico prenaient leur titre principal.

[3] *Multos*, un grand nombre! Où sont aujourd'hui tous ces livres? en Espagne, apparemment; car il y en a peu dans les bibliothèques de l'Europe; et les Espagnols, qui ne sont pas destructeurs de ces monuments chez eux, doivent les avoir conservés, mais dans quel oubli!

« pannulo deleri, ut denuo reiteretur. Ex ficuum tabellis fiunt libelli, quos « magnarum domorum dispensatores per fora secum ferunt, styloque metallico « merces emptas coaptant, delendas quandò jam in computatorios codices tra- « duxerint. Non foliatìm libros concinnant, sed in longum distendunt, ad plures « cubitos : materias in quadratas reducunt partes, non solutas, sed tenaci bi- « tumine flexibili adeò conjunctas, ut ligneis compactæ tabellis, arguti librarii « videantur manus subiisse. Quacunque pateat liber apertus, duæ sese facies « inscriptæ offerunt, duæ paginæ apparent, totidem sub illis latent, nisì pro- « tendatur in longum. Sub uno namque folio multa conjuncta folia consistunt. « Sunt characteres à nostris valdè dissimiles, taxillis, hamis, laqueis, limis, stel- « lisque ac formis ejusmodi, lineatim exarati nostro more, Aegyptias ferè formas « æmulantur. Interlineatìm hominum, animaliumque species, regumque præci- « puè ac procerum depingunt : quarè credendum est, gesta esse ibì majorum « cujusque regis conscripta, quemadmodùm nostra fit tempestate. Videmus sæpe- « numerò eos generalibus historiis, fabulosis etiam codicibus, ipsius rei, quæ nar- « ratur, ad alliciendos emere cupientium animos, authorum figuras interserere. « Arte quoque grata superiores tabulas compingunt : nil differre à nostris clausi « videntur [1]. Legum quoque et sacrificiorum, cæremoniarumque ritus, astrono- « micasque annotationes et computationes quasdam, seminandique rationes et « tempora, libris commendant. Annum ab occasu heliaco Vergiliarum incipiunt, « et mensibus claudunt lunaribus. »

Ces lignes si concises, mais si remplies de faits intéressants, en disent à elles seules sur la *librairie* mexicaine plus que je ne saurais le faire en vingt pages. Le savant conseiller de l'empereur Charles-Quint ne raconte pas seulement par ouï-dire : il parle des manuscrits nombreux, *multos,* qu'il a vus de ses yeux et touchés de ses mains; il en donne la description matérielle, qui correspond si parfaitement avec celle du document publié aujourd'hui sous les auspices du Gouvernement français. Il dit quels étaient les stylets de métal à l'aide desquels les Américains écrivaient sur ces feuilles gommées et préparées à l'instar de nos cartes de visite. Livres de politique ou d'histoire, livres d'art et de science, traités religieux et

[1] C'est l'apparence qu'avait extérieurement le *Manuscrit Troano.*

rituels, codicilles à l'usage des astronomes, des médecins ou des cultivateurs, rien n'y manquait, pas même les livres faits pour amuser le public, que les auteurs illustraient d'images où, par contraste avec les œuvres purement rituéliques, un art supérieur se découvrait dans des tableaux qui n'avaient rien à envier à ceux de l'Europe. Ces détails suffisent pour donner la mesure de ce qui existait encore dans l'Amérique en décadence à l'époque de la conquête espagnole. On se souvient, d'ailleurs, de la lettre où Cortès, écrivant de Mexico à son souverain, décrit les archives et les bibliothèques de ces contrées, en particulier celle de Montézuma, dont ce malheureux prince se plaisait à étaler les trésors aux yeux du conquérant.

Culua, *Colhua* ou *Colhuacan*, d'où provenaient, selon Pierre Martyr, les livres en question, n'était pas seulement un des noms du Mexique, c'était encore le plus commun sous lequel étaient connues les côtes voisines de la Véra-Cruz. Ce nom avait une origine qui se perdait dans la nuit des temps. C'est à la courbe majestueuse du groupe des petites Antilles, si souvent comparé dans les légendes mexicaines à la mâchoire béante du monstre marin Cipactli, hérissée de dents aiguës, qu'avait été attribué, dans les siècles passés, ce nom de *Colhuacan*, comme au premier et plus antique berceau de la civilisation américaine. *Colhuacan*, en effet, veut dire «région courbe» ou «formant la courbe comme le serpent,» et c'est à cette forme que se rapporte le signe sacré de la lettre Ƨ ou N de l'alphabet maya. Le nom de Colhuacan s'était étendu depuis à plusieurs provinces du golfe, situées dans les grandes Antilles, ou à la côte, et les migrations l'avaient porté successivement jusqu'aux confins les plus reculés du Mexique. Rien ne prouve donc que les livres mentionnés par Pierre Martyr aient été apportés comme une provenance directe des États soumis à Montézuma.

On pouvait en avoir recueilli dans les temples de Tabasco, de Potonchan ou d'Acuzamil (Cozumel), comme des provinces mexicaines : mais la description qu'en donne Pierre Martyr semble correspondre plus directement aux *analtés* de la péninsule yucatèque qu'aux livres venus depuis du Mexique proprement dit. Jusqu'à présent, les seuls documents de cette catégorie que l'on connaisse en Europe sont, outre le *Manuscrit Troano*, le *Manuscrit mexicain n° 2*, de la Bibliothèque impériale, photographié en 1864, par ordre de M. le Ministre de l'instruction

publique, et le *Codex mexicain de Dresde,* appartenant à la bibliothèque royale de cette ville. L'exposition de quelques-unes des épreuves du *Manuscrit Troano.* au Champ-de-Mars, en 1867, a ouvert les yeux aux Espagnols sur la valeur des trésors oubliés, depuis la conquête, dans la poussière de leurs bibliothèques : un quatrième document de ce genre s'est produit et des photographies en ont été envoyées à Paris. Depuis lors, j'ai appris que, sur la nouvelle de la reproduction du premier, plusieurs autres venaient d'apparaître à la lumière : il y a donc tout lieu d'espérer que la publication de ce monument antique de l'épigraphie américaine contribuera à tirer de l'obscurité la plupart de ceux qui gisent encore enfouis dans les cabinets privés ou publics d'Espagne.

II

Ce que Pierre Martyr dit des livres mexicains dans sa Décade au pape Adrien VI. — La science américaine étouffée par la politique espagnole. — Résultats de cette politique.

Après avoir donné une description si détaillée et si exacte des livres de Colhuacan dans sa lettre au pape Léon X, ainsi que dans sa quatrième Décade, Pierre Martyr revient sur la même matière dans le dixième chapitre de sa cinquième Décade, adressée au pape Adrien VI, ex-précepteur de Charles-Quint. Par la position éminente qu'il occupait à la cour de ce prince, cet homme supérieur était plus que personne à même de voir les hommes et de juger des choses de l'Amérique. Les informations qu'il recevait étaient aussi nombreuses que variées, et l'on sait avec quel soin il cherchait à se tenir constamment au courant des merveilles des îles et des terres océaniennes. On ne saurait donc s'étonner de la diversité qui se remarque parfois dans ses récits. Le lecteur a pu apprécier, par le long extrait de sa quatrième Décade, quelles avaient été ses impressions à la vue des premiers livres apportés en présent à l'empereur. J'ai dit qu'il revenait sur le même sujet dans sa cinquième Décade, mais c'est avec une hésitation qui contraste avec la franchise délibérée qui règne dans la précédente. Ribera, auquel il se réfère pour les nouvelles notions qu'il avait acquises, avait cherché à lui inspirer des doutes sur la valeur des manuscrits rapportés du Mexique et à

lui persuader que ces livres n'avaient d'autre utilité que d'offrir des patrons de dessins à l'usage des potiers, des peintres, des brocheurs d'étoffes ou des bijoutiers. N'ayant pas sous la main l'original latin de cette Décade, je traduirai ce passage de l'ancienne version anglaise d'Hackluyt, insérée dans Kingsborough [1].

« J'ai déjà dit auparavant qu'ils ont des livres, et ils en ont apporté beaucoup : mais Ribera prétend qu'ils ne sont pas faits pour l'usage de la lecture, et que ces caractères ornés et embellis d'images et de contours divers sont des exemples et des patrons de choses que les artistes imitent à leur convenance, en façonnant les bijoux, étoffes et vêtements, afin de les embellir, précisément comme je vois partout les tailleurs en Espagne et ceux qui avec des aiguilles fines font des ouvrages de soie au crochet, des roses et des fleurs dans les toiles fines et une foule de choses pour flatter les yeux de ceux qui les considèrent; tels sont les ouvrages pour les formes et les dessins dont ils ont en particulier des modèles en toile fine, et à l'aide desquels ils instruisent les jeunes filles et demoiselles. Ce que je penserais de cette différence, je n'en sais trop rien; je suppose cependant que ce sont des livres et que ces caractères et ces images signifient quelque autre chose, d'autant plus que j'en ai vu d'analogues à Rome, sur les obélisques et les piliers, et qu'on les tenait pour des lettres : d'autant plus que nous lisons que les Chaldéens avaient coutume d'écrire de la même manière. »

On le voit, Pierre Martyr paraît douter ici des renseignements qu'il avait reçus : mais il est évident que ce Ribera, de qui il les tenait, n'avait rien de commun avec ceux qui lui avaient fourni les notions antérieures. D'après la remarque qu'en fait ailleurs l'auteur des Décades, Ribera était un ami intime et un compagnon d'armes de Cortès, qui l'avait gardé deux ans auprès de lui dans la Nouvelle-Espagne; il s'y était même instruit de la langue nahuatl. Mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que les indigènes, effrayés de la domination qui commençait à peser si durement sur eux, lui eussent donné, à l'égard de leurs livres, des informations destinées à le tromper, afin d'épargner le peu qui avait échappé à

[1] Kingsborough's *Mexican Antiquities, etc.* vol. VI, p. 268, dans les notes.

la destruction. Il est parfaitement connu, encore, d'après les documents qui nous en ont été conservés, que les Mexicains, ainsi que les autres nations civilisées qui les entouraient, indépendamment des livres d'histoire et de religion dont il est question plus haut, possédaient d'autres livres servant à l'enseignement des arts et métiers; c'est à quoi même le paragraphe de la Décade citée plus haut en latin fait certainement allusion. Il en reste, d'ailleurs, un témoignage formel dans la collection mexicaine, dite *de Mendoça,* reproduite en tête de tous les autres documents réunis par les soins de Kingsborough. Mais lorsque Pierre Martyr compare ensuite, dans sa Décade à Adrien VI, les caractères des livres qu'il avait sous les yeux à ceux des obélisques de Rome, il paraît bien probable qu'il avait devant lui des inscriptions analogues à celles du *Manuscrit Troano.* Ribera pouvait, malgré cela, avoir encore raison; car les mêmes images auxquelles ces caractères servaient d'inscriptions se reproduisaient sur la bijouterie comme sur les étoffes dont elles étaient les ornements symboliques.

Lord Kingsborough, commentant le dernier passage cité avec l'opinion de Ribera, semble attribuer, du reste, son langage à des motifs purement politiques [1]. Ce qui est hors de doute, suivant tous les témoignages des écrivains de cette époque, c'est que des ordres sévères avaient été donnés, fort peu de temps après la conquête du Mexique, aux évêques et aux chefs des divers ordres religieux de la Nouvelle-Espagne, de livrer aux flammes les manuscrits ou livres des indigènes, à quelque catégorie qu'ils pussent appartenir. On ne sait que trop avec quelle déplorable rigueur ces ordres furent mis à exécution; car c'est à peine si quelques années après on trouvait encore quelques rares exemplaires de ces documents dans la possession des vaincus. Prêtres et nobles dérobèrent ce qu'ils purent à la cruelle politique de la cour d'Espagne, mais que de trésors furent anéantis!

La politique, il faut le dire, contribua encore plus à la destruction de la science antique des Mexicains que le fanatisme religieux. Les moines, les franciscains surtout, mis au courant de la valeur historique de leurs livres par les indigènes, qu'ils protégèrent si souvent contre la violence et la rapacité de leurs nouveaux maîtres, furent les premiers à prendre ces monuments sous leur protection, et c'est

[1] Kingsborough's *Mexican Antiquities, etc.* vol. VI, p. 268, dans les notes.

au zèle éclairé de Testera, frère d'un chambellan de François Ier et provincial de l'ordre de Saint-François au Mexique, que la science doit les premiers efforts qu'on fit pour leur conservation. Le gouvernement espagnol ne peut certainement pas être accusé de cruauté à l'égard des populations vaincues; il n'épargna rien, au contraire, pour adoucir leur sort et les mettre à l'abri des injustices des conquérants. Mais, d'un autre côté, il mit tout en œuvre pour éteindre la civilisation indigène et réduire ces mêmes populations à la plus barbare ignorance. Le conseil des Indes ne se borna pas à la destruction des monuments de toute classe : dans la crainte que des autres États espagnols de l'Europe, quelque esprit éclairé ne vînt leur tendre une main secourable et rallumer chez eux le flambeau prêt à s'éteindre, il alla jusqu'à interdire par des lois spéciales l'Amérique entière aux avocats, aux chirurgiens, aux hommes de lettres, sans compter les Maures, les Juifs ou les suspects d'hérésie, eux et leurs descendants, jusqu'à la troisième génération. Aucun étranger, quel que fût son rang, ne pouvait passer aux colonies sans une licence obtenue à Séville. Ces prohibitions, comme on le voit, ne frappaient pas moins les sujets de la monarchie que ceux des autres États. Il serait inutile d'insister ici sur les raisons qui les dictèrent. Les motifs religieux que les historiens espagnols allèguent d'ordinaire en leur faveur ne furent bien souvent que des prétextes pour excuser la politique impitoyable du gouvernement. On ne connaît que trop, d'ailleurs, l'interdiction qui frappait les évêques, ainsi que les chefs d'ordres religieux, surtout en Amérique, dans leurs communications avec la cour romaine. Nul ne pouvait écrire au pape ou recevoir des lettres ou autres papiers de Rome, sans qu'au préalable ils n'eussent passé par les bureaux du gouvernement. Tant de précautions néanmoins sont restées inutiles. Aujourd'hui les avocats, à qui l'Amérique était interdite, commandent dans la plupart des anciennes colonies espagnoles, et les indigènes, à qui l'on a enlevé leur ancienne civilisation, sans aucun doute sont devenus plus ignorants, mais aussi plus idolâtres qu'ils ne l'étaient à l'époque de la conquête.

III

Les livres mexicains d'après Las Casas. — Histoire et chronologie. — Description des livres du Yucatan, selon Landa.

Le nom le plus célèbre qui se présente après celui de Pierre Martyr, pour la monographie des livres mexicains, est le nom de Las Casas. S'il sacrifia, comme Zumarraga à Mexico, comme Landa au Yucatan, à la politique inexorable de son pays, il n'en rendit pas moins une justice entière au mérite des livres américains. « Il faut savoir, dit-il dans son Histoire encore inédite[1], que dans toutes les « républiques de ces contrées, dans les royaumes de la Nouvelle-Espagne, et « ailleurs, entre autres professions, étaient les fonctions de chroniqueurs et « d'historiens. Ceux qui exerçaient cette charge avaient la connaissance des ori- « gines et de toutes les choses touchant à la religion, aux dieux et à leur culte, « comme aussi aux fondateurs des villes et des cités. Ils savaient comment avaient « commencé les rois et les seigneurs, ainsi que leurs royaumes, leurs modes « d'élection et de succession; le nombre et la qualité des princes qui avaient « vécu; leurs travaux; leurs actions et faits mémorables, bons et mauvais; s'ils « avaient gouverné bien ou mal; quels étaient les hommes vertueux ou les héros « qui avaient existé; quelles guerres ils avaient eu à soutenir et comment ils s'y « étaient signalés; quelles avaient été leurs coutumes antiques et les premières « populations; les changements heureux et les désastres qu'ils avaient subis; enfin « tout ce qui appartient à l'histoire, en sorte qu'il y eût relation et mémoire des « choses passées.

« Ces chroniqueurs tenaient le comput des jours, des mois et des années. Quoi- « qu'ils n'eussent point une écriture comme nous, ils avaient, toutefois, leurs « figures et caractères, à l'aide desquels ils entendaient tout ce qu'ils voulaient, et « de cette manière ils avaient leurs grands livres, composés avec un artifice si « ingénieux et si habile, que nous pourrions dire que nos lettres ne leur furent pas « d'une bien grande utilité.

[1] *Historia apologetica de las Indias Occidentales*, Ms. inédit de la bibl. nationale de Madrid, cap. CCXXXV.

« Nos religieux ont vu de ces livres et moi-même j'en ai vu également de mon « côté, bien qu'il y en ait eu de brûlés, sur l'avis des moines, dans la crainte qu'en « ce qui touchait à la religion ces livres ne vinssent à leur être nuisibles. Il arri- « vait parfois que quelques-uns d'entre ces Indiens, oubliant certaines paroles ou « particularités de la doctrine chrétienne qu'on leur enseignait, et n'étant pas en « état de lire notre écriture, se mettaient à écrire en entier ces paroles avec leurs « propres figures et caractères, d'une manière fort ingénieuse, mettant la figure « qui correspondait chez eux à la parole et au son de notre vocable : ainsi, pour « dire *amen,* ils peignaient quelque chose comme de l'eau (*a,* racine d'*atl*), puis un « maguey (*me,* racine de *metl,* aloès); ce qui, dans leur langue (mexicaine), cor- « respond à *amen,* parce qu'ils disent *ametl,* et ainsi du reste. Quant à moi, j'ai vu « une grande partie de la doctrine chrétienne ainsi écrite en figures et en images, « qu'ils lisaient comme je lis nos caractères dans une lettre, et c'est là une pro- « duction peu commune de leur génie.

« Il ne manquait jamais de ces chroniqueurs; car, outre que c'était une profes- « sion qui passait de père en fils, et fort considérée dans toute la république, tou- « jours il arrivait que celui qui en était chargé instruisait deux ou trois frères ou « parents de la même famille en tout ce qui concernait ces histoires; il les y exer- « çait continuellement durant sa vie, et c'était à lui qu'ils avaient recours lorsqu'il « y avait du doute sur quelque point de l'histoire. Mais ce n'était pas seulement « ces nouveaux chroniqueurs qui lui demandaient conseil, c'étaient les rois, les « princes, les prêtres eux-mêmes. Dans tous les doutes qui pouvaient leur sur- « venir relativement aux cérémonies et aux préceptes de la religion, aux fêtes « des dieux, en tout ce qui avait rapport aux règnes antérieurs, en matières « profanes, du moment qu'elles étaient de quelque importance, c'étaient ces « chroniqueurs que l'on s'empressait de consulter, chacun selon ce qu'il avait à « leur demander. »

L'évêque Landa, qui livra aux flammes la plupart des documents historiques du Yucatan, porte à leur égard un témoignage qui ne saurait être suspect : « Les « fils ou les parents les plus proches, dit-il [1], succédaient au grand prêtre dans

[1] *Relation des choses de Yucatan,* de Diego de Landa, traduction et texte original, publiée par Brasseur de Bourbourg, p. 43 et 45.

« sa dignité : en lui était la clef de toutes leurs sciences, et c'était à quoi ils s'appliquaient le plus; car c'étaient les prêtres qui donnaient des conseils aux seigneurs et des réponses à leurs questions. Quant aux choses qui avaient rapport aux sacrifices, ils en traitaient rarement en dehors des fêtes principales ou des assemblées réunies pour les affaires importantes. C'était le grand prêtre qui nommait les prêtres, quand ils venaient à manquer dans les communes, les examinant auparavant dans les sciences et les cérémonies : il leur recommandait les choses de leur office et le bon exemple envers le peuple, les pourvoyait des livres à leur usage, après quoi il les envoyait; ceux-ci, à leur tour, s'employaient au service des temples, à enseigner leurs diverses sciences, comme à écrire les livres qui les contenaient. Ils instruisaient les fils des autres prêtres et les fils cadets des princes, qu'on leur amenait, à cet effet, dans leur enfance, si l'on remarquait qu'ils fussent enclins à cet office.

« Les sciences qu'ils enseignaient étaient la computation des années, mois et jours, les fêtes et les cérémonies, l'administration de leurs sacrements, les jours et époques fatales, l'art de la divination et les prophéties, les événements à venir, les remèdes pour les maladies, ainsi que leurs antiquités, avec l'art de lire et d'écrire selon les lettres et les caractères à l'aide desquels ils écrivaient, comme aussi avec des figures qui signifiaient les écritures. »

Dans les dernières lignes de ce paragraphe, qui ne sont pas d'une bien grande clarté, Landa, ce semble, donne à entendre la différence qu'il y avait entre les caractères purement phonétiques de l'écriture maya et les images qui les accompagnaient d'ordinaire, ainsi qu'on le voit dans le document ci-joint. J'aurai plus loin l'occasion de m'étendre plus longuement sur cette question intéressante. Parlant ensuite de la forme et de la matière dont les livres étaient composés, Landa s'accorde entièrement avec la description que j'en ai donnée plus haut, d'après la Décade de Pierre Martyr d'Anghiera.

« Leurs livres, continue-t-il, étaient écrits sur une grande feuille, doublée en plis, qu'on enfermait ensuite entre deux planches qui étaient ornées avec soin : ils écrivaient de l'un et de l'autre côté, en colonnes, suivant l'arrangement des plis; quant au papier, ils le faisaient des racines d'un arbre et lui donnaient un vernis blanc sur lequel on écrivait très-bien. Il y avait de ces sciences que cul-

« tivaient par goût des seigneurs de haut rang; ce qui ajoutait à leur considération,
« quoiqu'ils n'en usassent pas publiquement. »

A ces paroles Landa ajoute encore une circonstance fort remarquable, ayant les livres pour objet : « Durant le mois *Uo,* dit-il, les prêtres, médecins et sorciers, « ce qui était tout un, commençaient à se préparer, par des jeûnes et autres actes « de piété, à la célébration d'une autre fête que les chasseurs et les pêcheurs so- « lennisaient au septième jour du mois *Zip :* chacun d'eux la célébrait en son jour, « de son côté, les prêtres les premiers. On donnait à cette fête le nom de *Pocam.* « S'étant rassemblés, revêtus de leurs ornements, dans la maison du prince, ils « chassaient d'abord le mauvais esprit, comme à l'ordinaire; ils découvraient en- « suite leurs livres et les exposaient sur un tapis de verdure qu'ils avaient préparé « à cet effet. Ils invoquaient ensuite dévotement Kinchau-Izamna, qui avait, « disaient-ils, été le premier prêtre : ils lui offraient divers présents et lui brû- « laient au feu nouveau des boulettes d'encens. Pendant ce temps-là, d'autres dé- « layaient dans un vase un peu de vert-de-gris avec de l'eau vierge qu'ils disaient « avoir apportée des bois où jamais femme n'avait pénétré : ils en humectaient les « planches des livres, afin de les nettoyer; cela fait, le plus savant des prêtres ou- « vrait un livre où il examinait les pronostics de cette année, qu'il déclarait à tous « ceux qui étaient présents[1]. »

Plusieurs observations importantes résultent de ces paroles de Landa. C'est d'abord ce lavage des livres au vert-de-gris, au mois *Uo,* dont le nom est en connexion intime avec les livres eux-mêmes : *uo,* en effet, signifie une grenouille, un petit crapaud, tout en faisant allusion au têtard et en même temps au pepin renfermé dans son fruit. *Uo* est le signe figuratif de l'écriture phonétique, dont chaque vocable ressemble, dans son cadre rond ou carré, au pepin dans un fruit, à l'embryon dans le sein qui l'a conçu. De là le nom de *Uooh,* donné, en maya, au caractère même de l'écriture, et qui a en même temps le sens d'écriture phonétique. La seconde observation concerne le lavage même au vert-de-gris : cette substance, qu'on sait être un composé d'oxyde de cuivre et d'acide acétique, était évidemment employée pour conserver les livres en question, et la céré-

[1] *Relation des choses de Yucatan,* p. 284.

monie religieuse n'était qu'un moyen et un prétexte pour obliger les prêtres, par la conscience, à s'acquitter de ce soin chaque année. L'eau vierge qu'on y mêlait, selon l'auteur, cette eau vierge venant des bois où jamais femme ne pénétrait, n'indiquait-elle pas elle-même l'acide ou le vinaigre extrait de quelque plante ligneuse? C'est sans doute à ce procédé qu'il faut attribuer la belle conservation de la plupart des documents originaux du Mexique, mais en particulier du Yucatan, où il était d'usage, d'ailleurs, de déposer dans l'urne funéraire des princes et des prêtres les livres qui leur avaient servi de leur vivant [1].

Cogolludo, qui écrivit environ cent cinquante ans après Landa [2], tient à peu près le même langage que ses prédécesseurs au sujet des livres mayas et confirme toutes leurs paroles : « Au temps de leur infidélité, dit-il, les Indiens du « Yucatan avaient des livres d'écorces d'arbres, revêtus d'un vernis blanc et inal- « térable, de dix à douze vares de long, que l'on fermait en les pliant, et de la « largeur d'un palme. Ils y peignaient avec des couleurs la computation de leurs « années, les guerres, inondations, ouragans, famines et autres événements. D'après « un de ces livres que le docteur Aguilar enleva à quelques idolâtres, il apprit qu'ils « donnaient le nom de *Mayacimil* à une ancienne peste, à une autre celui d'*Ocna- « Kuchil,* ce qui signifie morts subites et temps auxquels les corbeaux entraient « dans les maisons pour dévorer les cadavres. Quant à l'inondation ou ouragan, « ils l'appelaient *Hun-Yecil*, submersion des forêts.

« Ils comptaient les années de trois cent soixante-cinq jours, correspondant aux « nôtres . . . . . Par cette computation, ils savaient en quels temps ils devaient « défricher les bois et mettre le feu aux broussailles, attendre les pluies, semer « leurs champs de maïs et d'autres légumes, ayant pour tout cela leurs adages. »

[1] *Relation des choses de Yucatan*, p. 196. — [2] *Hist. de Yucathan*, lib. IV, cap. v.

IV

Notions concernant les documents analogues au Manuscrit Troano. — Observation relative à la chronologie mexicaine. — Les lettres parmi les indigènes du Darien. — Livres trouvés chez les Panos de l'Ucayale.

La lecture des témoignages divers réunis sous les paragraphes précédents suffit déjà pour faire comprendre qu'en fait de livres et d'écrits, l'état social des populations du Mexique et de l'Amérique centrale n'était guère inférieur à celui des nations civilisées de l'ancien monde avant la découverte de l'imprimerie. Il serait donc parfaitement injuste de chercher à asseoir un jugement à leur égard sur le petit nombre de livres qui nous sont restés, après la destruction opérée par la politique espagnole. La plupart de ces documents, copiés par les soins de lord Kingsborough et publiés à ses frais, forment encore aujourd'hui le plus beau monument de l'épigraphie américaine existant en Europe. Entre les plus importants sont ceux qui sont classés généralement sous le titre de *rituels* et dont les plus remarquables sont le *Manuscrit du Vatican*, différent de celui qui fut annoté par le dominicain Rios; le *Manuscrit mexicain* de l'université d'Oxford, catalogué Laud B. 65 (nunc 678), celui de *M. Fegérvary en Hongrie*, celui de l'*Institut de Bologne*, enfin le *Codex mexicain de Dresde* et le *Manuscrit Borgia* de la Propagande à Rome. Tous sont originaux et, malgré leur dissemblance, paraissent être des variantes de la même histoire mystérieuse, celle du grand cataclysme préhistorique dont j'ai traité dans mes *Quatre lettres sur le Mexique*. Ces divers documents sont probablement de provenances diverses, bien que le plus grand nombre de ceux qu'on connaît soient catalogués sous le titre de *mexicains*. Tous aideront néanmoins à s'interpréter les uns par les autres, lorsqu'une fois les études se seront portées sérieusement de ce côté. La *Copie Vaticane* et le *Manuscrit Letellier* de la Bibliothèque impériale, bien que n'étant pas originaux, seront alors d'une grande utilité, à cause des explications dont ils sont surchargés. Quant aux abrégés chronologiques, écrits postérieurement à la conquête, on ne saurait s'en servir avec trop de précaution pour ce qui concerne les événements antérieurs : car j'ai tout lieu de croire que chacun des signes annuels, ou bien des circon-

stances, au lieu d'être simplement le caractère d'une seule année, comprend un *tlapilli* entier, c'est-à-dire une indiction de treize ans. C'est sur les mêmes notions que je me fonde pour dire que les règnes des rois de Tezcuco et de Mexico, antérieurs à ceux de Nezahual-Coyotl et d'Itzcoatl, sont fort probablement des dynasties, dont les années, pour être computées correctement, devraient être évaluées en indictions. Il y a de ce côté des recherches d'un intérêt considérable à faire pour l'histoire, mais qui n'entrent pas dans le cadre de la matière actuelle.

En parlant de la provenance différente des documents dits *mexicains* que l'on connaît en Europe, je crois utile de faire remarquer que ce n'est pas seulement le Mexique et l'Amérique centrale qui ont pu fournir des livres de ce genre, au commencement de la conquête, mais l'Amérique à peu près entière. On sait que le *Manuscrit mexicain* de la bibliothèque impériale de Vienne porte en note le titre de *Codex Indiæ meridionalis :* ceci toutefois est loin d'être un témoignage concluant; car il a tous les caractères d'un document mexicain. Les auteurs affirment que chez les Caramaris, dans les régions voisines du Darien, on trouvait les traces d'une culture en décadence, comme parmi les Caribes d'Uraba, et Pierre Martyr d'Anghiera raconte la surprise naïve d'un Indien qui, voyant des livres entre les mains des Espagnols, s'étonnait qu'eux aussi eussent des caractères à l'aide desquels ils pussent transmettre leurs pensées aux absents [1]. Le poëte espagnol Erzilla, dans son introduction à l'*Araucana*, parle des livres qu'il observa entre les mains des Araucans. D'après la description donnée par Humboldt de ceux que le père Narcisse Gilbar trouva parmi les Indiens Panos, sur les bords de l'Ucayale, on ne saurait douter qu'ils n'eussent une grande analogie avec celui qui fait l'objet de cette monographie. Au rapport du père Cisneros, l'un des rédacteurs du *Mercurio Peruano*, à qui le père Gilbar en envoya un exemplaire à Lima, c'étaient, ajoute le savant voyageur [2], des cahiers de peintures qui, par leur forme extérieure, ressemblaient parfaitement à nos volumes *in-quarto*. Chaque feuillet avait trois décimètres de long sur deux de large; la couverture de ces cahiers était formée de plusieurs feuilles de palmier collées ensemble et d'un

[1] Decad. III, lib. X, pag. 316. — [2] *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, t. I, p. 210, édit. in-8°.

parenchyme très-épais; des morceaux de toile de coton, d'un tissu assez fin, représentaient autant de feuillets, qui étaient réunis par des fils de pite. Lorsque le père Gilbar arriva parmi les Panos, il trouva un vieillard assis au pied d'un palmier et entouré de plusieurs jeunes gens auxquels il expliquait le contenu de ces livres. Les indigènes voulurent s'opposer d'abord à ce que l'homme blanc s'approchât du vieillard; ils firent savoir au missionnaire, par l'intermédiaire des Indiens de Manoa, les seuls qui entendissent la langue des Panos, « que ces peintures contenaient des choses cachées qu'aucun étranger ne devait apprendre. » Ce ne fut donc qu'avec beaucoup de peine que le père Gilbar parvint à se procurer un de ces cahiers, qu'il envoya à Lima pour le faire voir au père Cisneros. Plusieurs personnes de la connaissance d'Alexandre de Humboldt avaient eu en main ce livre de l'Ucayale, dont toutes les pages, disaient-elles, étaient couvertes de peintures : on y voyait des figures d'hommes et d'animaux, accompagnées d'un grand nombre de caractères isolés, qu'on croyait être des hiéroglyphes; ils étaient rangés par lignes, avec un ordre et une symétrie admirables. Ce qui frappa surtout les personnes qui les considérèrent, ce fut la vivacité extraordinaire des couleurs; mais, comme aucune à Lima n'avait eu l'occasion de voir des manuscrits mexicains, il ne leur fut pas possible de juger de l'identité ou de la différence du style entre des peintures trouvées à une distance de plus de huit cents lieues les unes des autres.

Le père Cisneros, ajoute l'éminent voyageur, voulut faire déposer ce livre au couvent des missions d'Ocopa; mais, soit que la personne à laquelle il le confia l'eût perdu au passage des Cordillères, soit qu'il eût été soustrait et envoyé furtivement en Europe, il est certain qu'il n'arriva pas au lieu de sa destination. Toutes les recherches faites depuis pour retrouver un objet aussi curieux furent inutiles, et on regretta trop tard de n'en avoir pas fait copier les caractères. Le missionnaire Narcisse Gilbar, avec qui Humboldt fut lié d'amitié durant son séjour à Lima, lui avait promis de tenter tous les moyens de se procurer un autre cahier de ces peintures des Panos : il savait qu'il en existait plusieurs parmi eux et qu'ils disaient que ces livres leur avaient été transmis *par leurs pères*. L'explication qu'ils donnaient de ces peintures paraît fondée sur une tradition antique qui se perpétuait dans quelques familles. Les Indiens de Manoa, que le père Gilbar avait

chargés de faire des recherches sur le sens de ces caractères, crurent deviner qu'ils indiquaient des voyages et d'anciennes guerres avec des hordes voisines.

« Les Panos diffèrent aujourd'hui très-peu, continue Humboldt[1], du reste des « sauvages qui habitent ces forêts humides et excessivement chaudes : nus, vivant « de bananes et du produit de leur pêche, ils sont bien éloignés de connaître la « peinture et de sentir le besoin de se communiquer leurs idées par des signes « graphiques. Comme la plupart des tribus fixées sur les rives des grands fleuves « de l'Amérique méridionale, ils ne paraissent pas très-anciens dans le lieu où on « les trouve maintenant. Sont-ils les faibles restes de quelque peuple civilisé « retombé dans l'abrutissement, ou descendent-ils de ces mêmes Toltèques qui ont « porté l'usage des peintures hiéroglyphiques à la Nouvelle-Espagne, et que, pous- « sés par d'autres peuples, nous voyons disparaître aux rives du lac de Nica- « ragua? Voilà des questions d'un grand intérêt pour l'histoire de l'homme; elles « se lient à d'autres dont l'importance n'a pas été suffisamment sentie jusqu'ici.

« Des rochers granitiques qui s'élèvent dans les savanes de la Guayane, entre « le Cassiquiaré et le Conorichité, sont couverts de figures de tigres, de croco- « diles et d'autres caractères que l'on pourrait croire symboliques. Des dessins « analogues se trouvent tracés cinq cents lieues au nord et à l'ouest, sur les rives « de l'Orénoque, près de l'Encaramada et de Caicara, sur les bords du Rio- « Cauca, près de Timba, entre Cali et Jelima; enfin sur le plateau même des « Cordillères, dans le *paramo* de Guanacas. Les peuples indigènes de ces régions « ne connaissent pas l'usage des outils métalliques : tous conviennent que ces ca- « ractères existaient déjà lorsque leurs ancêtres arrivèrent dans ces contrées. Est-ce « à une seule nation industrieuse, adonnée à la sculpture, comme l'étaient les « Toltèques, les Aztèques et tout le groupe des peuples sortis d'Aztlan, que sont « dues ces traces d'une ancienne civilisation? En quelle région doit-on placer le « foyer de cette culture? Est-ce au nord du Rio-Gila, sur le plateau du Mexique, « ou bien dans l'hémisphère du sud, dans ces plaines élevées de Tiahuanacu que « les Incas mêmes trouvèrent déjà couvertes de ruines d'une imposante grandeur, « et que l'on peut considérer comme l'Himalaya et le Tibet de l'Amérique méri-

[1] *Vues des Cordillères, etc.* t. I, p. 212, édit. in-8°.

« dionale? Ces problèmes ne peuvent être résolus dans l'état actuel de nos con« naissances. »

V

Études à faire sur la marche des migrations américaines. — Usage antique des lettres au Pérou, selon Montesinos. — Annales peintes du Poquen Cancha, à Cuzco. — Quipos, peintures et caractères au Pérou, selon Herrera. — Écriture en cailloux de Quito. — Testament de Huayna-Capac. — Écriture des Mexicains, selon Valadès.

De tels problèmes ne pouvaient être, en effet, résolus à l'époque où Humboldt ouvrait avec une perspicacité si singulière la voie aux investigations que d'autres ont suivie depuis. Pour ma part, si je ne suis pas encore arrivé à résoudre tous ces problèmes, je pense avoir été assez heureux, néanmoins, pour avoir levé déjà en partie le voile qui les enveloppait. Les recherches auxquelles me conduisent, d'ailleurs, les pages de cette monographie, aideront certainement à dissiper encore bien des ténèbres. Les découvertes historiques aujourd'hui marchent d'un pas plus rapide que jamais, et les sciences en apparence les plus étrangères à l'histoire en révèlent chaque jour un nouveau côté. Le relevé des images de toute espèce et des inscriptions gravées sur les rochers de l'Amérique fournira, avec le temps, les témoignages les plus considérables sur l'antique civilisation de ce continent; c'est, avec l'étude de l'orographie américaine et celle de la distribution des eaux, l'unique moyen de reconnaître un jour avec certitude la marche des migrations des peuples du sud au nord ou du nord au sud. Je ne saurais trop recommander ces études aux explorateurs nouveaux; elles sont du plus haut intérêt pour ce qui concerne les migrations parties des Antilles vers le Darien, soit par terre soit par mer, et leur passage par l'isthme jusqu'au fond de la Patagonie avec retour vers le nord. M. Léonce Angrand a donné à ce sujet un travail remarquable et dont le public éclairé demande la continuation[1].

Tout ce qui concerne l'art graphique chez les nations américaines entre donc parfaitement dans le cadre que je me suis tracé au sujet du *Manuscrit Troano*, et je reprends d'aussi haut que possible les notions que me fournissent mes docu-

[1] *Lettre sur les antiquités de Tiaguanaco et l'origine présumable de la plus ancienne civilisation du haut Pérou*, in-4°; extr. de la *Revue gén. d'architecture et des travaux publics*.

ments. L'annaliste Montesinos[1], traitant des événements de l'histoire du Pérou, de plus de deux mille ans antérieurs à l'ère chrétienne, dit que « les *amautas* (sages) « prétendaient savoir tout ce qui s'était passé par des traditions transmises des « uns aux autres, ajoutant qu'à cette époque éloignée on connaissait l'usage des « lettres; qu'il y avait des hommes savants en astrologie, qui était la science la plus « considérée parmi eux, et des maîtres qui enseignaient à lire et à écrire, comme « le font aujourd'hui les amautas, et qu'ils écrivaient sur des feuilles de bananier, « selon ce qu'on en sait..... Quand Don Alonzo de Ercilla, durant son séjour « au Chili, manqua de papier pour écrire les vers de son poëme, continue Monte- « sinos, un Indien lui enseigna l'usage de ces feuilles. Ils écrivaient aussi sur des « pierres. Un Espagnol en découvrit une avec une inscription parmi les monuments « de Quinoa, à trois lieues de Guamanga, mais il n'y eut personne qui la pût expli- « quer. Il pensa qu'elle avait rapport à la *guaca* (l'idole du lieu), et garda la pierre « dans l'espoir de trouver plus tard quelqu'un qui la pût déchiffrer. » Au rapport du même auteur[2], l'usage des lettres se perdit dans la suite, au milieu des guerres civiles. Les prêtres, consultés par un des rois de Cuzco, ayant répondu que les lettres avaient été la cause de tous les maux de la patrie, elles furent alors solennellement abolies et remplacées par les quipos. Un amauta, ayant tenté de les rétablir sous une autre forme, fut brûlé vif en expiation de son délit.

La brièveté des annales de Montesinos ne permet guère de reconnaître jusqu'où s'étendait la puissance des rois de Cuzco à cette époque. On sait, toutefois, que le vaste empire soumis naguère à la monarchie espagnole sous le nom de Pérou était partagé, antérieurement aux Incas, en un grand nombre de petits États indépendants les uns des autres : il y a donc tout lieu de croire que le décret rendu contre les lettres ne saurait s'être appliqué partout avec une égale rigueur, et que la connaissance s'en conserva plus ou moins dans les autres États péruviens; car les arts graphiques ne furent jamais entièrement perdus dans l'Amérique méridionale. D'après un document manuscrit que je possède[3], les faits et gestes des rois de Cuzco, depuis leur origine, étaient peints sur de grandes tables, dans

[1] *Memorias antiguas historiales del Peru, etc.* Ms. de la bibl. de l'Acad. royale d'histoire de Madrid; copie de la collection de l'auteur, lib. II, cap. IV.

[2] *Ibid.* et cap. XIV.

[3] Molina, *Relacion de las fabulas y ritos de los Ingas, etc.* Ms. de la bibliothèque nationale de Madrid; copie de la collection de l'auteur.

une des maisons du soleil, appelée *Poquen Cancha*. En traitant de cette matière, je ne saurais passer sous silence le paragraphe qu'Herrera consacre à l'appréciation des quipos et des diverses manières de conserver la mémoire des choses passées, au Pérou : il est trop important et trop peu connu généralement pour que je ne le traduise pas ici en entier. Il n'est pas sans intérêt, d'ailleurs, d'ajouter que les renseignements de cet historien, en ce qui concerne cette contrée, sont en grande partie tirés textuellement des manuscrits encore inédits de Las Casas et de Betanços.

« A la mort de l'Inca, dit-il [1], on avait sous la main des hommes extrêmement « sages et de haut rang, auxquels on commandait de raconter ses faits et gestes, « si tant est qu'il le méritât : on leur ordonnait de composer des ballades et des « chants avec un grand soin, afin qu'il restât mémoire des rois défunts et qu'ils « fussent loués en présence de l'Inca (nouveau), comme également dans tous les « lieux publics et durant la célébration des fêtes; mais si l'Inca avait été lâche, il « était défendu de conserver de lui aucune mémoire [2]. Les statues des Incas, que « l'on sortait à l'époque des fêtes et des sacrifices, étaient portées en place pu- « blique avec le nom du roi défunt, qu'accompagnaient ses femmes, ses serviteurs « et leurs familles, avec ses bouffons et ses farceurs. On faisait au peuple des dis- « tributions de vivres au nom du souverain, en chantant tour à tour des cantiques « de joie ou de tristesse. Pour tenir compte et mémoire (des choses), ces peuples « se servaient de ce qu'ils appelaient *quipos*, ayant une chambre où ils étaient « suspendus; ce qui leur tenait lieu de livres. Ces quipos étaient des bouts de « cordelettes noués de différentes manières et de couleurs diverses; avec cela ils « trouvaient le moyen de conserver toutes leurs histoires, leurs lois et cérémo- « nies, ainsi que les comptes de leurs affaires, avec une grande exactitude. Or « pour garder ces quipos, ils avaient des employés, délégués à cet effet, qu'on « appelle encore aujourd'hui *quipo-camayoc*, lesquels, ainsi que parmi nous les « notaires, étaient tenus de rendre compte de ce qui leur était confié : aussi leur « accordait-on tout crédit; car il y avait des quipos différents pour la guerre, pour

(1) *Historia gen. de las Indias Occidentales*, decad. V, lib. IV, cap. I.

(2) Serait-ce la raison pour laquelle le règne des Incas paraît remonter à si peu d'années, et aurait-on supprimé des noms de rois dans les listes dynastiques?

« les tributs, pour le gouvernement, ainsi que pour les comptes de toute sorte. « S'il est vrai qu'avec nos vingt-trois lettres nous écrivons tous les mots possibles, « les Indiens, avec non moins de facilité, à l'aide de leurs nœuds et de leurs dif-« férentes couleurs, exprimaient à l'infini toutes les choses qui les intéressaient. « Il s'est trouvé des Indiennes, converties au christianisme, qui se sont confessées « avec les quipos, de la même manière absolument qu'un Castillan par écrit. « Quelques Indiens se sont confessés également, en apportant leur confession *écrite « en peintures et caractères*, dessinant chacun des dix commandements d'une cer-« taine manière et y faisant ensuite certains *signes comme des chiffres,* qui étaient « les péchés qu'ils avaient commis contre ce commandement. D'où l'on peut dé-« duire la vivacité de ces esprits; car ils *écrivent* ainsi nos prières et les choses de « la foi, sans que les Castillans le leur apprennent. Comme les lettres furent inven-« tées pour exprimer et signifier immédiatement les paroles que nous prononçons, « ainsi ces mêmes paroles et vocables sont l'expression immédiate de la pensée « et de la perception des hommes : les lettres et les mots sont donc destinés à « donner à entendre les choses; donc les signes qui ne donnent pas à entendre « d'une manière prochaine des paroles, mais des choses, ne sont pas des lettres, « bien qu'ils soient écrits. Ainsi l'image d'une étoile ne peut pas s'appeler une « lettre, mais de la peinture : les autres signes qui n'offrent pas de ressemblance « avec la chose et qui ne s'emploient que pour la mémoire ne le sont pas davan-« tage, celui qui les inventa ne l'ayant pas fait pour signifier des paroles, mais « dénoter la chose. Les Indiens n'eurent donc jamais de lettres, mais des chiffres « ou des aide-mémoire, selon la forme dite ci-dessus. Avec des séries de petites « pierres ils apprennent par cœur tout ce qu'ils veulent : les grains de maïs leur « servent aussi d'ordinaire pour des arrangements de comptes fort difficiles, don-« nant à chacun la part qui lui revient. C'est ainsi qu'ils ont coutume de prendre « les comptes qu'on leur apporte, et c'étaient des comptables de ce genre que les « Incas envoyaient pour les recevoir des mains des collecteurs de tributs, ce qu'ils « faisaient avec autant de régularité que le meilleur calculateur. Leurs écritures « n'étant donc point des lettres, *mais des mots,* qu'il n'était pas nécessaire d'entre-« mêler les uns avec les autres; ils les plaçaient de bas en haut, et de cette ma-« nière ils s'entendaient au moyen de leurs figures. »

Ces dernières paroles ne sauraient laisser de doute sur l'existence d'une écriture au Pérou, à l'époque de la conquête : quant au caractère de cette écriture, l'historien, malgré la confusion de son style, donne suffisamment à entendre qu'elle était figurative, à l'instar probablement de celle des Mexicains; mais elle était phonétique tout à la fois, puisqu'il s'agit *de mots* et, selon toute apparence, elle était monosyllabique dans son ensemble. L'usage de placer ces mots *de bas en haut* rappelle, de son côté, le système graphique des Mayas, et il y a tout lieu de penser qu'une écriture analogue à celle du Yucatan était encore employée au Pérou simultanément avec les quipos et les autres guide-mémoire dont il est fait mention dans le paragraphe ci-dessus. Le jésuite Acosta, qui avait vécu au Mexique et qui avait été provincial de son ordre au Pérou, dans les dernières années du XVIe siècle, tout en disant que les Péruviens « ne se servaient pas « de lettres, de caractères, chiffres ou petites figures, comme les Chinois et les « Mexicains, » ajoute : « Ils suppléaient au défaut d'écriture ou de lettres, en partie, « comme ces derniers, par des peintures plus grossières au Pérou qu'au Mexique, « en partie et surtout par des quipos de fil. . . . . et de petites pierres servant à « apprendre ponctuellement ce qu'on veut retenir de mémoire. Il est curieux, « poursuit-il, de voir des vieillards décrépits apprendre, avec un rond de cailloux, « le *Pater noster,* avec un autre, l'*Ave Maria,* avec un troisième le *Credo,* et savoir « quelle pierre signifie : *conçu du Saint-Esprit,* quelle autre *a souffert sous Ponce-« Pilate;* puis, quand ils se trompent, se reprendre, seulement en regardant leurs « cailloux [1]. »

Le langage et la civilisation ne présentaient que fort peu de différence entre Cuzco et Quito, même avant la conquête du royaume de ce nom par les Incas [2] : il est donc tout naturel de rapprocher ici les quipos en cailloux et en grains de maïs décrits par Herrera de la manière d'écrire des Quitos : « Leurs archives ou « annales, dépositaires de leurs hauts faits, dit Velasco [3], se réduisaient à certaines « tables de bois, de pierre ou d'argile, divisées en plusieurs compartiments dans « lesquels ils plaçaient de petites pierres *de grandeur et de couleurs différentes,* « *taillées avec art par d'habiles lapidaires.* C'était par les diverses combinaisons de

[1] *Historia natural y moral de las Indias*, lib. VI, cap. VIII. — [2] Velasco, *Histoire du royaume de Quito,* trad. Ternaux, tom. I, p. 81, 185. — [3] *Id. ibid.* pag. 21.

« ces pierres qu'ils conservaient leur histoire et établissaient toute espèce de « calculs. »

Plus loin, Velasco ajoute [1] : « La lignée des rois de Quito a été refaite, avec « plus de talent et avec la connaissance de la langue maternelle, par le cacique « D. Jacinto Collahuaso, dans les *Guerres civiles d'Atahuallpa*. Il y a des différences « notables entre tous les auteurs qui ont fait de semblables tables, soit dans le « nombre des Incas et des Scyris, soit dans la date ou la durée de leurs règnes; « car, cette histoire n'ayant d'autres sources que les traditions, les quipos et les « petits *cailloux de comptes*, chacun les comprend diversement et suit l'opinion qui « lui semble la meilleure. » Plus loin encore, en racontant la manière dont on enterrait les Scyris ou anciens souverains de Quito, le même auteur reprend [2] : « Les corps étaient embaumés, placés en cercle, et auprès d'eux leurs insignes « royaux et leurs trésors. Au-dessus de chacun de ces cadavres était une cavité « ou petite niche dans laquelle on plaçait une figurine de terre, de pierre ou de « métal, qui représentait le mort. Elle était incrustée de petites pierres de formes « et de couleurs différentes, qui marquaient l'âge et la durée de son règne. » A la suite de ces paroles, je ne parlerai que pour mémoire des inscriptions que, selon Garcia [3], divers Espagnols avaient vues au Pérou; je mentionnerai simplement celle dont il est question dans Cieça de Léon et qui fut trouvée sur une pierre d'un vieil édifice aux bords du Rio-Vinaque [4], ainsi que l'inscription dont Calancha donne la copie dans son ouvrage [5].

Balboa, dans son *Histoire du Pérou* [6], parlant du testament écrit de l'Inca Huayna-Capac, dit ces paroles curieuses : « On prit un long bâton ou espèce de « crosse et l'on y dessina des raies de diverses couleurs, d'où l'on devait avoir con-« naissance de ses dernières volontés; on le confia ensuite au *quipo-camayoc*, no-« taire ou archiviste général. » Quant aux quipos proprement dits, cordelettes de laine ou de coton, ils étaient connus aux Puruhuas de Quito longtemps avant leur assujettissement aux Incas. Les conquérants espagnols les trouvèrent au Mexique,

[1] Velasco, *Histoire du royaume de Quito*, trad. Ternaux, liv. II, § 5, n° 12.

[2] *Ibid.* pag. 116. Citation de l'ouvrage de Fr. Marcos de Niza, *Ritos y Cerem. etc.*

[3] *Origen de los Indios, etc.* liv. II, §, n° 14.

[4] *Chronica del Peru*, cap. LXXXVII, fol. 160.

[5] *Coronica moralizada de la Orden de San Augustin en el Peru*, pag. 328.

[6] Balboa, *Histoire du Pérou*, traduction de M. Ternaux-Compans, ch. XIV, p. 198.

comme les Portugais en Chine, et le franciscain Valadès dit, en parlant des premiers [1] : « Sic nostri (licet alioqui crassi et inculti videantur) veluti polygraphia « quadam utentes variis modis arcana sua absque literis, sed signis et figuris man- « dabant. Succedebant interdum in locum ejusmodi characterum, fila, diversis « coloribus pro qualitate nuncii ipsius tincta. Adde huc, sagittas, sasoles [2] colore « diversos ac varios, scrupulos, grana et id genus alia. Sed quæ pergam dicere, « omnium admirabilium admirabilissima sunt quòd cum adeo sint stupidi, tamque « in crasso aere nati, istis formis ephemerides calendaria et annalia delineant. »

VI

Des débris de l'ancienne épigraphie américaine se retrouvent dans toute l'étendue de ce continent. — Annales des Linapi et des autres indigènes des États-Unis. — Antique astronomie péruvienne. — Éléments pour la reconstruction de l'ancienne histoire de l'Amérique.

Ainsi, des provinces les plus septentrionales du Mexique jusqu'au fond du Pérou, on retrouve non-seulement des rochers ou des édifices couverts de sculptures, souvenirs antiques d'une histoire aujourd'hui perdue; mais dans ces mêmes contrées, chez des populations descendues aux derniers degrés de l'échelle sociale, on découvre des livres et des annales, les restes d'une écriture plus ou moins élaborée, dont la pierre, le bois, dont les bâtons peints et les quipos sont les monuments irrécusables. De nos jours encore les Araucaniens se servent des cordelettes de laine ou de coton et les lisent aussi couramment que leurs ancêtres. Aux États-Unis quelques tribus ont conservé l'usage des *wampum* ou colliers de porcelaine dont parlent Lafitau et Charlevoix, et que les écrivains américains comparent, non sans raison, aux quipos du Mexique et du Pérou. On sait, d'ailleurs, que ces tribus, qui vont en diminuant chaque jour, conservaient des annales peintes en hiéroglyphes ou symboles sur des planches, sur des toiles de coton, sur des papiers d'écorce d'arbre et sur des peaux d'animaux, préparées probablement suivant la même méthode que celle des habitants plus civilisés de l'Amé-

[1] *Rhetorica Christiana, etc.* part. II, cap. XXVII, p. 94 et 100.

[2] Le mot *sasoles* est, je crois, une erreur: faseolos devrait le remplacer.

rique centrale. Le Dr Ward, de l'État d'Indiana, mentionne les *Wallam-Olum* ou annales peintes de la tribu Linapi de Wapahani ou de White-River, que Rafinesque avait promis de reproduire, texte original et traduction, accompagnées des traditions qui s'y rattachent (1). Les jésuites, dans leurs relations, nous parlent des symboles gravés et peints sur bois des Hurons, et Heckwelder vit entre les mains des Linapis les *olumapi* ou bâtons peints, qui rappellent celui sur lequel Huayna-Capac-Inca fit écrire son testament à Quito. Lederer trouva, au XVIIe siècle, chez les indigènes de la Caroline, des tableaux peints, portant des cercles avec des rayons indiquant chacun un nombre d'années, analogues aux roues ou cycles des Mexicains (2), que les lecteurs ont vus dans la plupart des ouvrages traitant du Mexique, depuis Gemelli Carreri jusqu'à Clavigero et Humboldt.

Si du Mexique nous retournons au Pérou, nous y retrouvons l'usage des cycles peints, ainsi que les différentes autres manières d'écrire les annales que je viens de passer en revue, d'une extrémité à l'autre de l'Amérique. Les documents péruviens, existant en si grand nombre dans les archives diverses de l'Espagne, fourniront probablement, avec le temps, des données non moins précieuses que les documents mexicains, pour éclaircir les époques encore inconnues de l'histoire. On computait le temps au Pérou de la fin du dernier cataclysme, que Montesinos désigne sous le nom de *déluge*. Je n'affirmerai pas ici qu'il s'agisse du même cataclysme dont le *Manuscrit Troano* et le *Codex Chimalpopoca* racontent les phases diverses : des cataclysmes partiels peuvent avoir eu lieu depuis en Amérique, et les traditions des deux portions du continent paraissent s'accorder à ce sujet; mais j'ai tout lieu de croire, jusqu'ici néanmoins, que les annales péruviennes remontaient au même berceau que celles du Mexique. Montesinos rapporte au roi Inti-Capac-Yupangui la restauration de la science astronomique, qui commençait à se perdre à une époque, remontant déjà, d'après ses calculs, à plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne. « Sous son règne, dit-il (3), fut établie l'année solaire « de trois cent soixante-cinq jours et six heures : aux années, il ajouta des décades « de dix ans; aux décades, des centuries de cent ans, et de dix centuries forma « un *capac-huata* (c'est-à-dire grande année) ou *intip-huatan* (année du soleil).

(1) *The American Nations or Outlines of a national history, etc.* ch. X.

(2) *The American Nations, etc. ibid.*

(3) *Memorias antiguas historiales del Peru*, lib. II, cap. VII.

« complétant un total de mille ans, c'est-à-dire la grande année du soleil. C'est ainsi « qu'ils comptaient les cycles et les événements mémorables de leurs rois. C'est « donc une chose assez commune que d'entendre répéter aux Indiens : *Iscay intip « iallis campim cay cay caria,* passé deux soleils, est arrivé ceci ou cela. C'est parce « que le licencié Polo de Ondegardo n'a pas compris cette manière de parler, qu'il « a avancé que les Incas n'avaient pas plus de quatre cent cinquante ans d'anti- « quité, confondant avec les années communes les grandes années solaires qu'il « aurait dû calculer, c'est-à-dire donnant mille ans, ou les quatre mille cinq cents « passés depuis le déluge. Avec tout cela, l'idée que le gouvernement actuel des « Incas n'a duré que quatre cents ans a beaucoup d'apparence de vérité. Que les « Indiens aient connu le solstice, on le voit par une observation remarquable qu'ils « firent sur certaines pyramides, dans le voisinage de Quito. »

Ainsi, je le répète, au Pérou comme au Mexique, des bords du Saint-Laurent jusqu'aux extrémités du Chili, dans l'Amérique entière, on retrouve, en les cherchant, les témoignages les plus formels de l'existence des arts graphiques, sous leurs formes diverses, aux époques les plus reculées de l'histoire. Malgré l'obscurité qui en enveloppe encore l'origine, en dépit des difficultés que présente toujours l'explication des monuments auxquels ils se rattachent, on finira, je l'espère, par retrouver le sens mystérieux des livres que la conquête nous a conservés, comme celui des inscriptions qui s'échelonnent sur les rochers d'une portion de l'Amérique à l'autre. L'alphabet maya, que j'ai publié avec l'ouvrage de Landa sur le Yucatan, quelque incomplet qu'il soit, a jeté les premières lueurs sur cette matière intéressante : le *Manuscrit Troano* commence à s'expliquer; le *Codex mexicain de Dresde* se lira à son tour, lorsque les études se seront portées un peu de ce côté et fournira, j'ai lieu de le croire, plus d'un renseignement précieux pour l'éclaircissement de choses en apparence les plus éloignées. Il ne sera pas, d'ailleurs, sans avantage, pour arriver à l'interprétation absolue de ces documents comme de bien d'autres, de passer en revue les principales méthodes employées par les premiers missionnaires pour enseigner le christianisme aux indigènes. Ces méthodes ou catéchismes en peintures, *Doctrinas Cristianas,* aux images parlantes, entremêlées d'explications écrites, le plus souvent, suivant le système graphique des populations auxquelles elles étaient destinées, seraient des plus utiles pour

déchiffrer les livres énigmatiques légués par la conquête espagnole à l'Europe. C'est donc avec une grande raison que M. Aubin, après avoir développé, dans un mémoire rempli d'érudition mexicaine [1], tout ce qu'on trouverait d'intéressant dans l'étude des peintures ordonnées par les religieux franciscains pour l'enseignement de la religion chrétienne, ajoutait ces paroles significatives : « En se « rappelant donc ce que j'ai dit des catéchismes mixtes encore en usage dans ces « contrées, en songeant que, au passage de M. de Humboldt à Bogota, M. Duquesne « puisait, chez des Indiens Mozcas, la connaissance du calendrier et de caractères « antiques par lui transmise à l'illustre voyageur, on ne désespérera point de « retrouver la clef de ces écritures incrustées, à quelques égards congénères, mais « qu'il sera plus sage de considérer comme distinctes. »

VII

Causes diverses de la grossièreté de certaines peintures dans les documents américains. — Les civilisations américaines, existant au temps de la conquête, n'étaient que des débris d'une civilisation très-ancienne. — Traces de cette civilisation chez les populations les plus sauvages. — Nécessité de relever les inscriptions de tout genre, en Amérique, pour retrouver son antique histoire, et d'étudier la constitution topographique du continent. — Causes probables du déclin de la civilisation en Amérique. — Opinion de Humboldt à ce sujet.

En classant sous le titre de *rituels* la plupart des documents originaux de provenance américaine qui se trouvent en Europe, les écrivains qui en ont traité avaient évidemment en vue le caractère religieux dont ils s'enveloppent et dont l'explication manqua absolument aux hommes qui, comme Sahagun et Motolinia, se trouvèrent en contact direct avec ceux qui auraient pu la leur donner. Ils ne leur en laissèrent connaître, ainsi qu'on le faisait avec le vulgaire, qu'une version apparente et qui se traduisait en fictions plus ou moins plausibles, concernant les dieux et les héros. D'un autre côté, ces documents étant, en quelque sorte, les seuls originaux qui nous soient parvenus, il serait impossible, en rentrant dans l'objet immédiat de ce travail, de reconstituer, à l'aide des rares notions

[1] Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*. Paris, 1849, p. 60.

qu'ils nous fournissent, en dehors de leur objet principal, les divers alphabets dont les Mexicains se servaient dans les usages de la vie ordinaire, selon les témoignages de Las Casas et des autres écrivains dont il a été question plus haut. J'ai cité le Mémoire de M. Aubin [1] : ce travail, remarquable à tant d'égards, mais malheureusement trop peu connu, devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui cherchent à s'occuper sérieusement des études américaines, en particulier de la langue nahuatl et des arts graphiques chez les Mexicains.

J'ai expliqué ailleurs [2] une des causes de la grossièreté qui se remarque dans la plupart des peintures mexicaines que l'on connaît. Je reviendrai plus loin sur cette matière, à propos de la laideur des profils dans les pages du *Manuscrit Troano;* je répéterai seulement ici, avec M. Aubin, «qu'on ne doit guère plus y «chercher l'art mexicain que celui de Raphaël dans nos figures héraldiques ou «dans nos cartes à jouer.» Remarquons, d'un autre côté, que ce document, ainsi que le *Manuscrit mexicain n° 2* de la Bibliothèque impériale et le *Codex mexicain de Dresde* est un livre en écriture cursive, où l'on ne recherchait nullement la perfection du dessin. Si l'on veut en avoir une autre preuve, il n'y a qu'à comparer les images dont leurs pages sont couvertes aux bas-reliefs des palais de Palenqué et à ceux des monolithes de Copan : les premiers, reproduits par Waldeck et Catherwood, les seconds photographiés à diverses reprises par des voyageurs anglais dans l'Amérique centrale. Une autre considération se présente ici : elle n'est pas moins importante; c'est que si la grossièreté des images, dans une certaine classe de peintures, peut être attribuée à des motifs religieux, il pourrait se faire également que la différence de l'art y fût pour beaucoup chez certains peuples; car si les figures, dans nos cartes à jouer, adoptent des formes conventionnelles, généralement fort peu artistiques, il y en a néanmoins de beaucoup plus grossières les unes que les autres. Ajoutons encore que l'art, au Mexique, était complétement en décadence à l'époque de la conquête, et que, dans tous les États de l'Amérique, les populations n'offraient plus que des reflets d'une civilisation antique, depuis longtemps éteinte chez un grand nombre.

[1] *Mémoire, etc.* passim. — [2] *Quatre lettres sur le Mexique, etc.* Lettre I, § 4, p. 21.

Des débris de cette civilisation se retrouvent chez toutes les nations de l'Amérique, et l'on en découvre des traces dans les peuplades aujourd'hui les plus sauvages et les plus abruties. L'examen des superstitions populaires, communes aux hordes barbares comme aux nations policées, l'étude de la vie domestique et des éléments qui la composent, celle des plantes nourricières, partout les mêmes, cultivées d'un bout à l'autre du monde occidental, l'organisation de la tribu comme de la famille, au Mexique ainsi qu'au Pérou, chez les aborigènes de la Patagonie, aussi bien que de la baie d'Hudson ou du Labrador; toutes ces choses, observées sans esprit de parti et comparées les unes aux autres, porteront le témoignage le plus formel en faveur de l'existence préhistorique d'une grande civilisation centrale, longtemps maîtresse de l'Amérique entière, et dont les restes achèvent de disparaître. Pour rentrer d'une manière plus complète dans la matière qui m'occupe ici, je ne saurais mieux faire que d'attirer de nouveau l'attention du lecteur sur les inscriptions de tout genre gravées sur les arbres ou sur les rochers, dans les différentes contrées de l'Amérique. Ces dernières, moins sujettes aux ravages du temps, ont particulièrement fixé la curiosité des voyageurs, qui en ont relevé un grand nombre à des distances considérables les unes des autres. Qu'on les compare, néanmoins, et l'on y trouvera un fond d'analogie qui n'échappera à aucun œil perspicace. Quelque grossière que soit cette épigraphie, il serait temps qu'on travaillât à la relever : car si les inscriptions plus parfaites de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, ont servi à restaurer des portions perdues des annales de nos pères. à des époques regardées comme historiques, les inscriptions américaines, si indéchiffrables qu'elles paraissent au premier abord, serviront, je n'en doute pas, à éclaircir bien des points importants des temps préhistoriques.

Pour moi, je n'en ai pas fait encore une étude assez particulière pour être en état de les juger d'une manière absolue. Les inscriptions, gravées sur les rochers, soit aux affluents de l'Amazone, soit dans les États-Unis ou au Groënland, remontent-elles toutes également aux époques qui précèdent l'histoire? c'est ce que je n'oserais affirmer. Mais je n'ai pas le moindre doute qu'un grand nombre ne soient contemporaines des monuments gigantesques à forme d'homme ou d'animaux, etc., qui s'étendent dans la vallée du Mississipi, au bord de l'Ohio ou du Saint-Laurent. Les agents du gouvernement des États-Unis ont recueilli et publié

la plupart de celles qui existent dans les différentes parties de l'Union : mais le travail qui reste à faire, avant de chercher à les interpréter, c'est de les classer géographiquement et de les réunir en un atlas, suivant les lieux et les régions où elles ont été découvertes, en y joignant la mention des monuments et des tertres les plus voisins. On suivrait ainsi pas à pas les grandes migrations de peuples et de tribus qui ont dû se porter vers le nord-est, dans les régions plus septentrionales du Labrador et du Groënland : on finirait ainsi par les rattacher aux nombreuses inscriptions, publiées par les sociétés archéologiques du Danemark, de la Norwége et de la Suède, dont l'ensemble fournit déjà le témoignage le plus formel de la traversée des populations américaines aux rivages de la Scandinavie.

On ne saurait douter que cette rude épigraphie ne soit une des premières productions de l'école qui donna naissance à des écritures plus élaborées. Pas plus dans un continent que dans l'autre cet art ne resta stationnaire; mais, au temps de la conquête, la destruction fut si grande en Amérique, qu'on aurait de la peine aujourd'hui à définir exactement les progrès que fit l'écriture chez les nations policées et jusqu'où elles poussèrent réellement l'analyse de la parole. Je l'ai dit plus haut, tout y était en décadence; et si l'écriture avait suivi le progrès des arts, aux premières époques de la civilisation, il n'y aurait rien que de naturel, à ce qu'elle en eût partagé l'abaissement aux époques postérieures. Si l'on veut juger de cet abaissement, il n'y a qu'à regarder les Antilles grandes et petites et à considérer ce qu'elles étaient devenues au xve siècle de notre ère, lorsque Colomb y aborda. Suivant toute apparence, elles avaient été le berceau originel de la civilisation, qui de là s'était répandue à toute la surface du monde; mais quatre-vingts siècles s'étaient écoulés, peut-être, depuis lors, et les arts, comme l'état social des insulaires, avaient dû décliner à mesure que les relations avec le monde oriental étaient devenues plus rares. L'interruption de ces relations entre les deux continents, si elle eut lieu effectivement, comme tout porte à le croire, ne fut probablement pas la seule cause du déclin et de la décadence des Antilles. Il en est une autre bien plus profonde. Si la civilisation, dont les histoires démontrent qu'elles furent le premier centre, sortit des suites d'un cataclysme, des catastrophes partielles paraissent avoir contribué depuis à leur abaissement, en rompant à la fois toutes les antiques communications entre les deux mondes. L'ensemble

des traditions américaines, presque unanimes à cet égard, en compte généralement trois, et des témoignages géologiques d'un grand poids assurent que la péninsule yucatèque elle-même aurait été noyée entièrement depuis que les nombreux monuments existants à sa surface ont été construits. Depuis quand a-t-elle commencé à se soulever de nouveau, c'est ce que la géologie, l'histoire peut-être, pourront nous dire un jour? Ce qui est positif, c'est que, ainsi que les petites Antilles, qui ont pu redescendre depuis leur soulèvement, le Yucatan continue à monter, et que des édifices, prodigieux par leur étendue, situés sur les rivages marécageux de Champoton et de la baie de Terminos, édifices inconnus aux conquérants espagnols, se dressent petit à petit au-dessus des flots du golfe du Mexique.

Étonnons-nous encore de la décadence des races américaines! Que deviendrait la France, que deviendrait l'Europe, si, privées de l'art de l'imprimerie, elles descendaient un jour sous les flots par suite d'un cataclysme, et si les sommets des montagnes échappaient seuls à un si grand naufrage? Les désastres dont les petites Antilles, et en particulier Saint-Thomas, ont été frappées, il y a deux ans à peine, les tremblements de terre qui, l'année dernière, couvraient de ruines les régions du Pérou et de l'Équateur, désastres insignifiants, si on les compare aux autres catastrophes auxquelles elles sont exposées, sont ici des enseignements dont l'éloquence n'échappera à personne.

Ces notions, jointes à toutes celles que nous offrent les voyageurs et les écrivains depuis l'époque de la découverte de l'Amérique, tendent unanimement à prouver que si les arts étaient partout en décadence, ainsi que la civilisation, l'écriture pouvait avoir suivi également une marche rétrograde. Aussi serais-je disposé à penser que la peinture symbolique, chez les populations des États-Unis, ainsi que l'écriture totémique, n'étaient elles-mêmes que des débris d'un art plus avancé. Longtemps on s'était accoutumé à considérer les nations policées de l'Amérique comme des sauvages qui avaient réussi, depuis à peine quelques siècles, à s'élever au-dessus de l'échelle commune et qui commençaient à sortir de la barbarie. L'état avancé de quelques arts, tels que la fonte des métaux et la perfection de l'astronomie, annonçaient, néanmoins, un développement qui ne pouvait être le résultat d'une société nouvellement constituée. Aussi Alexandre

de Humboldt disait-il, il y a déjà près de soixante ans : « On est surpris de « trouver vers la fin du XVe siècle, dans un monde que nous appelons nouveau, « ces institutions antiques, ces idées religieuses, ces formes d'édifices qui semblent « remonter, en Asie, à la première aurore de la civilisation [1]. » Aujourd'hui les recherches physiologiques, non moins que celles de l'histoire et de la géologie, s'accordent à nous faire voir dans l'homme américain une des plus vieilles races de notre globe. Cette race ayant été civilisée de très-bonne heure, il est tout naturel de penser, abstraction faite de tout ce que les découvertes modernes nous enseignent à cet égard, qu'elle posséda également de fort bonne heure l'art de transmettre sa pensée par des images visibles.

VIII

Quelle voie suivit l'écriture pour se perfectionner. — Recherche sur les causes de ses diverses transitions. — Sens différents attachés à un même signe phonétiquement, figurativement et symboliquement dans les langues et surtout dans le maya. — Avantages que cette langue présente sur celles de notre continent. — Caractère des hiéroglyphes du Manuscrit Troano. — Si elle était identique avec l'écriture vulgaire. — Les voyelles aspirées en paraissent les éléments constitutifs.

On ignore aujourd'hui la voie que suivit l'art de l'écriture et les phases diverses par lesquelles il passa pour arriver à se perfectionner : mais on s'en rend compte aisément, en voyant ce qui a lieu encore avec les enfants ou les populations sauvages, et l'on peut s'imaginer, par induction, que la transition de la représentation grossière des objets à ce qu'on est convenu d'appeler l'écriture figurative dut s'opérer relativement avec une certaine rapidité. Le désir de conserver la mémoire des événements passés devait se faire sentir vivement aux hommes qui s'étaient chargés de reconstituer la société à son berceau. Les institutions civiles et religieuses reposant en entier sur la commémoration de ces événements, ils se virent dans la nécessité de travailler immédiatement à combiner les images et à inventer des signes dont l'ensemble fût capable de transmettre leurs idées aux générations futures. L'imitation matérielle de tous les objets ne pouvait guère répondre à un

[1] *Mémoire, etc.* p. 14. — [2] *Vues des Cordillères, etc.* tom. I, *Introd.* p. 8.

plan aussi complexe; elle eût pris d'ailleurs trop d'espace, et le temps n'aurait jamais suffi pour peindre tant de choses. On en arriva donc d'un bond, comme les enfants eux-mêmes, à abréger ces images, à n'en dessiner que les parties saillantes : l'on eut ainsi l'écriture figurative, la première dans l'ordre de l'invention, et la dernière qu'aient retenue les naturels, retombés à la vie nomade en Amérique. Bien que cette manière de rappeler les événements n'embrassât pas ostensiblement d'idées abstraites, ces idées, néanmoins, y étaient contenues virtuellement et elles devaient évidemment s'énoncer au moyen de l'explication orale qui se faisait au peuple par les initiés de la science. La tradition en était donc la clef, et c'est la seule qui puisse un jour rendre raison des inscriptions gravées sur les rochers dans les deux Amériques.

Ces inscriptions sont l'épigraphie monumentale des âges primitifs : mais il y a tout lieu de croire que leur usage dut se perpétuer encore longtemps après que l'écriture se fut transformée, de figurative en symbolique, et qu'à côté de l'une et de l'autre les caractères phonétiques eurent également pris leur place. Les symboles naquirent tout naturellement de l'écriture figurative : ils n'en furent, en quelque sorte, que l'amplification et le complément, en ce sens que le même hiéroglyphe qui, à son origine, avait servi à représenter un objet purement matériel finit ensuite par exprimer simultanément l'idée ou les idées qui paraissaient s'en rapprocher davantage. Combien de mots, dans nos langues, en sont encore là actuellement! Prenons pour exemple ce vocable même, *langue*, en français, comme dans tant d'autres idiomes; figurons-le ensuite de la même manière que les Mexicains l'exprimaient, c'est-à-dire par une flamme ou une languette devant la bouche d'un personnage quelconque, et, dans cette image si simple, nous aurons aussitôt la représentation matérielle de la langue, en tant que membre du corps; nous y trouverons le symbole du langage, par conséquent, de l'âme et de la vie, sans compter les idées matérielles accessoires, du feu, du gaz ou de la fumée, suivant la couleur qu'on lui donnait dans les peintures. On se tromperait assurément si l'on croyait que les symboles étaient uniquement les résultats capricieux d'une imagination féconde. Il est bien évident qu'au commencement tous furent étroitement liés à l'objet matériel dont ils avaient l'apparence, et d'où ils dérivaient, par analogie, le symbolisme qu'on y rattachait. Mais avec le temps,

l'éloignement des lieux où ces symboles avaient pris leur origine et le changement qui s'opéra dans le langage, on perdit de vue l'idée première qui reliait ces symboles aux objets dont ils avaient été la représentation matérielle, et l'on ne se souvint plus que de l'idée secondaire et actuelle.

Voilà pourquoi les égyptologues ne sauraient, sans difficulté, se rendre raison de l'origine des hiéroglyphes. D'où vient l'usage de la croix, qui y apparaît si souvent? Que signifie l'image de la croix ansée? Comment le scarabée est-il le signe de la vie? Pourquoi l'abeille, pourquoi le basilic (uræus), sont-ils des attributs de la royauté? Pourquoi le lièvre a-t-il le sens d'*ouvrir*, au dire d'Horapollon? La plupart des caractères symboliques usités dans les manuscrits anciens en sont là, et c'est la preuve la plus convaincante qu'il faut en chercher l'origine primitive ailleurs qu'en Égypte. En nous rapprochant de l'Amérique, toutes ces choses s'éclaircissent singulièrement : l'alphabet et les autres signes de la langue maya, conservés par Landa, ont, sous ce rapport, un avantage décisif sur les hiéroglyphes égyptiens; tous s'expliquent par les épisodes du cataclysme dont ils sont des images expressives, bien qu'abrégées, et dont ils renferment phonétiquement l'expression. Ils en sont les symboles doublement parlants, en ce sens que l'idée qu'en donne l'image se reproduit dans le nom, analysé grammaticalement, comme les lecteurs pourront en juger d'après l'exposé du système graphique du *Manuscrit Troano.*

L'alphabet de la langue maya étant, jusqu'à présent, le seul des alphabets mexicains qui se soit perpétué jusqu'à nous, il est donc aussi le seul sur lequel nous puissions baser nos observations relativement aux divers systèmes de l'écriture. Nous avons dit ce que nous pensions de l'écriture figurative, et comment la symbolique en était sortie tout naturellement. Il y a aussi lieu de croire que l'écriture phonétique ne suivit pas une marche différente en Amérique. Le *Manuscrit Troano,* non plus que les autres documents du même genre qui existent dans les bibliothèques de l'Europe, ne saurait suffire pour démontrer d'une manière décisive jusqu'à quel point les Mexicains avaient porté l'analyse de la parole. Leur caractère, entièrement scientifique et religieux, en les confinant dans les bornes d'un temple, dont les initiés avaient seuls le droit de pénétrer les mystères, les mettait naturellement hors de l'atteinte du vulgaire : composés, ainsi que tout ce

qui était rituélique, sur un système plus ou moins voilé, dont on ne pouvait se départir, ils n'étaient entièrement intelligibles que pour ceux qui en avaient la clef; aussi lorsque Las Casas et Landa nous parlent des livres mexicains ou mayas que tout le monde lisait comme nous lisons « nos caractères dans une lettre, » il paraît bien évident qu'il s'agissait d'une écriture plus courante et plus à la portée de chacun, quoique basée sur les mêmes signes.

Cette écriture, quelle était-elle? Il est indubitable qu'il s'agissait d'une écriture phonétique. Les preuves en ont été apportées déjà trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'insister désormais à cet égard. L'alphabet conservé par Landa, et que nous reproduisons textuellement un peu plus loin, en est le témoignage le plus positif. D'après les exemples cités par cet écrivain, on ne saurait, néanmoins, déclarer d'une manière absolue que les Mayas eussent une manière d'écrire entièrement alphabétique, bien que tout porte à le croire. Or si les Mayas, avec qui les Mexicains étaient continuellement en relation de commerce et d'amitié, se servaient d'une écriture phonétique et alphabétique, ceux-ci indubitablement devaient s'en servir comme eux. L'analyse de la parole et l'invention de l'alphabet devaient avoir suivi de près, chez ces peuples, l'application des symboles au système de l'écriture. La propriété merveilleuse qu'ont leurs langues d'exprimer un vocable par une simple voyelle devait avoir facilité ce résultat dans les commencements; car, bien que les vocabulaires de la langue maya, malheureusement trop incomplets jusqu'à présent, n'offrent pas tous les mots correspondant par leur signification au trait de chacun des caractères de l'alphabet de Landa, on en trouve néanmoins, le plus grand nombre ; on y découvre surtout ceux qui correspondent à la figure de chacune des voyelles, dont le sens, à peu de chose près, est identique dans les différentes langues du groupe mexico-guatémalien. C'est là ce que nous aurons l'occasion de démontrer plus loin. En attendant, nous ferons remarquer que, dans cette condition, deux faits également intéressants paraissent découler de cette observation : le premier, c'est que, dans aucun des alphabets de notre continent, on ne découvre ce phénomène de l'identité absolue de tous les signes dont ils se composent avec le sens qui s'attache à leur expression; le second, c'est que les voyelles, dans le groupe mexico-guatémalien, étant, à leur tour, chacune l'expression d'une et même de plusieurs idées, il y aurait tout lieu d'admettre que

ces voyelles, et les figures à l'aide desquelles on les rendit sensibles, durent fournir les éléments constitutifs de l'alphabet primitif. Mais, s'il en était ainsi, n'aurait-on pas quelque raison de se demander si l'alphabet littéral tout entier n'est pas dérivé immédiatement de la simplicité des trois, puis des cinq voyelles primitives, *a, i, u* et *a, e* (*e* pour *ai*), *i, o* et *u*, unies à leur origine à un son plus ou moins aspiré? C'est là une question que pour le moment nous ne faisons que poser, comme en passant, mais qui ne saurait être indifférente à la science.

IX

Examen de l'alphabet de Landa. — Signes des lettres alphabétiques et monosyllabiques. — Explications de l'auteur. — Leur peu de clarté. — Analyse de ces explications. — Analyse des divers exemples proposés.

Nous arrivons à l'examen de l'alphabet maya, tel que Landa nous l'a conservé. C'est aux archives de l'Académie royale d'histoire de Madrid que nous avons découvert ce précieux document, au mois de décembre 1863. Nous étions allé en Espagne pour y faire des recherches scientifiques : ayant obtenu gracieusement l'autorisation de parcourir le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'Académie, le manuscrit de Landa, que nous avons publié depuis, texte original et traduction française en regard, fut précisément le premier document qui me tomba sous la main [1]. Les signes des vingt jours du mois maya et ceux des dix-huit mois du calendrier attirèrent tout d'abord mon attention. Je continuai à feuilleter le manuscrit et, bientôt, à ma grande satisfaction, j'y trouvai l'alphabet que je joins ici avec le texte original de Landa.

Le manuscrit que nous avons copié à Madrid n'est malheureusement pas l'original écrit de la main de Landa, existant, sans doute encore, mais resté inconnu : c'est un extrait de ses ouvrages, qui paraissent avoir été assez considérables; nous avons cherché vainement à les découvrir, soit en Espagne, soit au Yucatan,

[1] *Relation des choses de Yucatan*, de Diego de Landa; texte espagnol et traduction française en regard, comprenant les signes du calendrier et de l'alphabet hiéroglyphique de la langue maya, accompagnée de documents divers historiques et chronologiques, etc. 1 vol. grand in-8°; Paris, 1864.

durant le séjour que nous avons fait dans ce dernier pays, à la fin de l'année 1864. Nous avons vérifié suffisamment l'alphabet et les signes des jours du calendrier sur le *Manuscrit de Dresde* et le *Manuscrit Troano* : on peut donc être assuré qu'ils sont copiés exactement, bien que d'une manière parfois peu correcte; car cette copie fut faite au Yucatan même par un religieux du même ordre que Landa, probablement peu d'années après la mort de ce dernier, si l'on en juge par la lettre du manuscrit. Je crains seulement que le copiste n'ait abrégé les explications de l'auteur : elles ne paraissent pas toujours d'une bien grande clarté et, dans l'ensemble de l'alphabet, on s'aperçoit d'un assez grand vide. On n'y trouve ni les signes monosyllabiques, ni les signes numéraux, non plus que ceux qui indiquent les points d'arrêt, dont il est parlé dans l'explication. Nous reproduirons donc en entier, ici, le texte de l'auteur concernant l'alphabet, et nous y joindrons la traduction française en regard, telle que nous la comprenons aujourd'hui. L'étude particulière que nous avons faite des hiéroglyphes mexicains, en général, depuis la publication de la *Relation des choses de Yucatan,* nous met à même d'éclaircir bien des points que nous n'entendions pas suffisamment à cette époque.

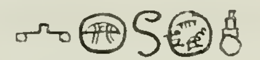
Usavan tambien esta gente de ciertos caracteres ó letras con las quales escrivian en sus libros sus cosas antiguas, y sus sciencias, y con ellas ỳ figuras y algunas señales en las figuras, entendian sus cosas, y las davan á entender y enseñavan. Hallamosles grande numero de libros destas sus letras, y porque no tenian cosa en que no uviesse superticion y falsedades del demonio, se les quemamos todos, lo qual á maravilla sentian y les dava pena.

De sus letras porne aqui un *a, b, c,* que no permite su pesadumbre mas, porque usan para todas las aspiraciones de las letras de un caracter, y despues, al puntar de las partes otro y assi viene á hazer *in infinitum,* como se podra ver en el siguiente exemplo. *Lé* quiere dezir laço y caçar con el; para escri-

Ces gens se servaient aussi de certains caractères ou lettres, avec lesquelles ils écrivaient, dans leurs livres, leurs choses antiques et leurs sciences, et par leur moyen et celui de quelques signes particuliers dans ces figures, ils entendaient leurs choses, et les donnaient à entendre et les enseignaient. Nous leur trouvâmes un grand nombre de livres de ces lettres, et comme ils n'avaient rien en quoi il n'y eût de la superstition et des faussetés du démon, nous les leur brûlâmes tous, ce qu'ils regrettaient vivement et leur donnait de l'affliction.

De leurs lettres je mettrai ici un *a, b, c,* leur grossièreté n'en permettant pas davantage; car ils se servent pour toutes les aspirations des lettres d'un caractère, et ensuite, pour noter les parties, d'un autre, et ainsi il vient à se reproduire à l'infini, comme on le pourra voir dans l'exemple suivant. *Lé* veut

virle con sus caracteres, haviendoles nosotros hecho entender que son dos letras, lo escrivian ellos con tres, puniendo á la aspiracion de la *l* la vocal *é*, que antes de si trae, y en esto no hierran, aunque usense, si quisieren ello de su curiosidad. Exemplo : *e l e lé.* Despues al cabo le pegan la parte junta. *Ha* que quiere dezir agua, porque la *haché* tiene *a, h*, antes de si la ponen ellos al principio con *a*, y al cabo desta manera *a-ha.* Tambien lo escriven á partes pero de la una y otra manera. Yo no pusiera aqui ni tratara dello sino por dar cuenta entera de las cosas desta gente: *Ma in kati* quiere dezir, no quiero, ellos lo escriven á partes desta manera.



dire « lacet et chasser avec; » pour l'écrire avec leurs caractères, quoique nous leur eussions donné à entendre qu'il n'y avait que deux lettres, ils l'écrivaient, eux, avec trois, mettant à l'aspiration de la lettre *l* la voyelle *é* qu'elle porte devant elle, et en cela ils ne se trompent point, encore qu'on se serve, s'ils le veulent, de leur manière curieuse [1]. Exemple : *e l e lé.* Ensuite ils mettent au bout la partie jointe [2]. *Ha,* qui veut dire *eau*, parce que la lettre *h* contient *a, h* devant soi; ils le mettent eux au commencement avec *a* et à la fin de cette manière *a-ha.* Ils l'écrivent aussi en parties, mais de l'une et de l'autre manière. Je ne mettrais pas cela ici et je n'en traiterais pas, si ce n'était pour donner entièrement raison des choses de cette nation. *Ma in kati* veut dire « je ne veux pas, » ils l'écrivent en parties de cette manière.

a. a, a, b. b, c, t, e, h, i. ca, k. l. l. m, n. o.

o, p, p, cu, ku, u, u, x, x. z.

La première chose qui frappe le lecteur, après avoir lu cette notice, c'est la présence de trois caractères monosyllabiques dont il n'est nullement question dans l'alphabet. C'est d'abord le signe , qui est celui de l'aspiration, suivant ce qu'on y lit, et qui paraît être en même temps un des symboles de l'eau; en second lieu le , *ma*, négation prohibitive, et *ti*, monosyllabe qui, pris isolément, signifie le lieu et en même temps la préposition *à, dans, vers*, en maya. Ceci seul suffit pour prouver ou que l'alphabet recueilli par Landa était incomplet, ou que son copiste en avait négligé une portion notable. Ce qui ne paraît pas moins certain, c'est

[1] Je traduis aussi clairement que possible; et je prie le lecteur qui ne m'entendrait point de recourir au texte espagnol.

[2] La partie jointe est le *l*, répété, et qui à lui seul fait *lé* en maya.

que parmi les caractères qu'il place dans son alphabet il y en avait qui servaient à la fois de lettres isolées et de monosyllabes : j'ai lieu de penser même que toutes les consonnes étaient au besoin employées monosyllabiquement. C'est ce que j'aurai occasion de faire voir d'une manière plus sensible, en les examinant isolément les unes après les autres, un peu plus loin.

Maintenant que dit la notice de Landa? Que les Mayas se servent, pour toutes les aspirations des lettres, d'un caractère et ensuite, pour noter les parties, d'un autre caractère. Notre auteur, qui leur reproche la grossièreté ou la pesanteur de leur méthode, pourrait bien mériter le même reproche, si l'on ne considérait que son style. Rien, en effet, n'est plus obscur que sa phraséologie : le mot *puntar*, que je traduis par *noter*, me paraissait faire allusion, d'abord, à la ponctuation, et le mot *partes*, « parties, » aux périodes du discours : mais il y a toute apparence qu'il s'agit simplement de l'annotation des lettres ou des monosyllabes. Malheureusement la confusion continue plus grande. En proposant à ses lecteurs le vocable *lé* pour exemple, il semble attribuer à chaque consonne une aspiration particulière, exprimée par la répétition de la voyelle fondamentale affixe dans les vocables commençant par une consonne, et pour écrire *lé*, « lacet et chasser au lacet, » les Mayas auraient écrit *élé;* malheureusement, pour augmenter la confusion, au lieu d'*élé*, les caractères originaux donneraient *elel*, , qui précisément signifie *brûler* et non *chasser au lacet*. Ici, toutefois, la confusion est facile à dissiper : elle provient uniquement de ce que l'auteur a omis d'avertir le lecteur de la manière de lire les livres mayas; car bien qu'il ne soit pas impossible qu'on ait pu les lire indifféremment de droite à gauche, ou de gauche à droite, ce qui serait toujours indiqué par la position des figures usitées dans les livres, néanmoins, ce que j'en ai vu, jusqu'à présent, me porte à croire qu'il faut lire d'ordinaire de droite à gauche et en montant de bas en haut. De cette manière *elel*, qui signifie *brûler*, ferait *lélé*, redoublement de *lé*. Quoi qu'il en soit, il me semble qu'il y a ici une erreur de copiste, consistant, selon toute apparence, dans le premier , *l*, de droite, qui serait superflu.

J'ajouterai, pour conclure cette première observation, que l'aspiration existe effectivement dans la prononciation de la plupart des consonnes, supposé qu'on puisse désigner ainsi une certaine affectation gutturale qui croît avec l'emphase

employée dans le discours. « Ensuite ils mettent au bout la partie jointe, » continue l'auteur, sans autre explication. Cette partie jointe, est-elle la voyelle supplémentaire, ce qui n'est pas probable, car son rôle ici paraît tout à fait hors de saison? Mais si, comme tout le donne à penser, c'est le copiste qui a commis l'erreur que je signale plus haut, à propos du signe , cette erreur consisterait, non dans l'adjonction pure et simple de ce caractère, mais dans l'équivoque de ce signe pour un autre. C'est là ce qui résulterait de l'exemple que l'auteur apporte à la suite du premier, où un signe idéographique , symbole de l'eau, accompagne le vocable , *ha*, « l'eau, » de la même manière que les signes déterminatifs accompagnent les mots phonétiques dans l'écriture égyptienne. Ainsi, au lieu de dans l'exemple plus haut, il aurait fallu probablement le signe , proposé par l'auteur, dans son alphabet, comme second caractère *l*, et qui semble, dans le *Manuscrit Troano*, être l'image d'un lacet ou d'une fronde armée d'une pierre, symbole figuratif du vocable *lé*, qui en exprime l'idée, en déterminant le phonétisme de . Quant à l'exemple , écrit *ah*, en le lisant de gauche à droite, selon la méthode européenne, il prouve précisément ce que nous disions il y a un instant, qu'il faut lire les vocables de la langue maya de droite à gauche, afin de les rendre correctement; la présence du signe symbolique de l'eau , à la droite du vocable semble prouver également que le déterminatif se plaçait avant le vocable qui l'exprimait phonétiquement. Le dernier exemple apporté par l'auteur, *ma in kati*, autant qu'il nous est possible d'en juger, est écrit à rebours, de la même manière qu'on l'écrirait en français, ce que Landa avait voulu faire, sans doute, pour offrir plus de facilité à ses lecteurs. Mais il sert à constater, d'un autre côté, la présence dans une même phrase de caractères monosyllabiques, employés simultanément avec des lettres alphabétiques isolées : car *ma*, *ka* et *ti* sont des monosyllabes, tandis que *i* et *n* sont écrits alphabétiquement.

X

À quelle classe de caractères appartient le *Manuscrit Troano?* — Ce document est phonétique, monosyllabique et alphabétique à la fois. — Il est mêlé de caractères figuratifs et symboliques. — Exemples divers. — La langue dans laquelle il est écrit est le maya du Yucatan. — Altérations que cette langue a subies depuis la conquête. — Ces altérations sont une difficulté, non un obstacle à l'interprétation du document.

Le lecteur pourrait être tenté de nous demander maintenant à quelle classe d'écriture appartient le *Manuscrit Troano*, et si c'est à l'aide de la langue maya qu'il faut chercher à en interpréter les inscriptions. À la première question je répondrai que, bien que je retrouve dans ce document tous les caractères phonétiques de Landa, tant alphabétiques que monosyllabiques, ils n'y paraissent néanmoins que rarement employés selon la lecture dont cet écrivain nous a laissé les leçons. À côté d'un petit nombre de caractères que je lis phonétiquement, je trouve constamment les symboles des jours du calendrier. C'est ce mélange qui, pendant bien longtemps, a causé toutes mes perplexités et mes incertitudes : depuis lors, toutefois, je suis venu à bout d'en comprendre la signification et tous mes doutes se sont dissipés. Au lieu de prendre ces caractères pour les symboles des vingt grands chefs ou des vingt dieux des nations du Mexique et de l'Amérique centrale, ainsi que les prêtres l'enseignaient au vulgaire et comme ils les traduisirent aux religieux espagnols, au temps de la conquête, il s'agit tout simplement de les lire comme des mots, mono ou polysyllabiques, comme des vocables ordinaires, joints à la suite les uns des autres, et nullement comme des noms propres : car chacun de ces noms ou symboles s'exprime par une ou deux syllabes, qui sont toujours soit un, soit deux mots séparés, unis seulement pour le sens de la période : c'est-à-dire que les signes des jours, ainsi qu'un assez grand nombre d'autres, sont tout simplement des rébus figuratifs, entremêlés de mots et de lettres vulgaires. Citons-en quelques exemples : ainsi *imix*, dix-septième des symboles des jours, signifie « le trou profond, l'issue du foyer ou le bout de la mamelle, le teton, » *im*, mamelle, chose haute et profonde, et *ix*, le petit trou, le sexe de la femme, l'extrémité qui émet un liquide. *cab-an*, quatorzième des jours, a pour signification « lave ou miel monté, ou bien celui qui a bouleversé, » *ca-ban;*

enfin le seizième, *ca-uac*, c'est « celui qui est trop plein, surabondant, qui va se répandre, etc. » Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces caractères, tout en se lisant syllabiquement, sont en même temps l'expression idéographique de ce qu'ils énoncent. C'est là ce que le lecteur sera à même d'apprécier amplement dans la suite de cette monographie.

Cette explication nous amène tout naturellement à répondre à la seconde question, savoir si c'est à l'aide de la langue maya qu'il faut travailler à interpréter le *Manuscrit Troano?* Pour y répondre d'une manière entièrement satisfaisante, il faudrait posséder cette langue comme nul ne la possède aujourd'hui, très-probablement, au Yucatan : il faudrait être instruit des différents dialectes qui s'y rapportent, et, ce qui est plus, connaître, au moins en partie, le maya antique, tel que les prêtres et les princes le savaient, selon toute apparence, au temps de la conquête. Cette langue antique devait être, sous bien des rapports, à l'égard du langage vulgaire, dans la position, je ne dirai pas du français ou de l'espagnol à l'égard du latin, mais, j'ai quelque lieu de le croire, comme l'italien du bas moyen âge à l'égard de la langue de la Rome des Césars. Le maya a subi beaucoup d'altération depuis le XVIe siècle : on le reconnaît aisément, en comparant les divers écrits qui nous en sont restés aux livres imprimés de nos jours; mais il ne paraît pas avoir subi de bien notables changements dans les longs siècles qui se sont écoulés auparavant. Les langues américaines ne se sont probablement modifiées d'une manière sensible que par le déplacement, et le maya est bien certainement une langue née sur place ou parlée encore bien près de son berceau. C'est ce que confirment également et l'examen qu'on en peut faire et celui des traditions : ces traditions attribuent toutes à Zamnà la langue ainsi que les dénominations multiples des localités qu'on trouvait au Yucatan à l'époque de la conquête[1] : voilà ce qu'affirment Cogolludo et Beltran de Santa-Rosa, d'après le grand ouvrage du père Antoine Gabriel de Saint-Bonaventure, religieux franciscain français, du monastère de Mérida, dont nous donnons plus loin la grammaire maya. Or, Zamnà était la personnification d'un mythe célèbre dans ces contrées, la source de toutes les connaissances, ainsi que Quetzal-Coatl au Mexique, le fondement du sacerdoce primitif auquel l'Amérique entière était redevable de sa civilisation.

[1] Beltran de Santa-Rosa, *Arte del idioma maya,* édit. Mérida de Yucatan, 1859, n° 50.

Malgré les modifications introduites dans la langue vulgaire du Yucatan, depuis l'époque de la conquête, nous avons réussi, non sans travail toutefois, à interpréter le langage antique et sacré auquel appartiennent les inscriptions du *Manuscrit Troano.* La grammaire du père Gabriel, les vocabulaires contenus dans celle de Beltran, les mots que nous avons réussi à recueillir nous-même durant notre séjour au Yucatan, tout cela réuni nous a servi à former un dictionnaire auquel nous n'avons cessé de travailler. Il sera aisé au lecteur de s'apercevoir, en en lisant les vocables, des modifications qui s'y sont introduites, par les significations diverses qu'ils offriront : mais, autant qu'il nous sera possible, nous aurons soin de placer toujours le sens le plus antique à la suite du vocable maya. Le père Beltran avertit lui-même ses disciples que des formes et des locutions encore en usage au temps du père Gabriel avaient perdu leur raison d'être : aujourd'hui le langage s'est plus que jamais *espagnolisé*, surtout à Mérida et dans les localités qui avoisinent cette capitale, où la race européenne est en majorité. Les livres d'instruction religieuse publiés par le père Ruz en sont le témoignage le plus complet. Je le répète, malgré tous ces changements, il existe assez d'éléments antiques dans ces divers ouvrages; on en trouve même encore, en assez grande quantité, dans les prétendues prophéties contenues dans Lizana [1] et dans l'abrégé chronologique de Pio Perez [2], pour pouvoir travailler avec sécurité à expliquer les documents du caractère du *Manuscrit Troano.*

XI

Explications particulières des lettres de l'alphabet maya. — Variantes diverses.

Malgré le peu de soin apporté par le copiste de Landa à la transcription de son alphabet, c'est toutefois cette copie qui doit nous servir de guide, et c'est aux caractères, tels qu'ils y sont reproduits, que nous devons nous référer dans le

[1] *Historia de Nuestra Señora de Itzmal.* Ce livre, d'une extrême rareté, contient en maya les prophéties attribuées à divers prêtres mayas, touchant l'arrivée des Espagnols; le langage en est très-pur. Je les ai insérées dans mon *Hist. des nations civilisées du Mexique, etc.* tom. II, *Pièce justificative* n° 7. (Voir la chrestomathie qui suit la grammaire du présent ouvrage.)

[2] Voir *Relation des choses de Yucatan*, de Landa, etc. pour l'opuscule maya, pag. 420.

travail auquel nous nous sommes livré pour reconnaître la valeur des signes du *Manuscrit Troano*. Nous reprendrons donc un à un les caractères de l'alphabet et ceux du calendrier dont l'importance n'est pas moins grande ici, puisque chacun d'eux est encore l'expression d'une ou de plusieurs syllabes, fréquemment employées dans l'ensemble de ce document. Nous les rangerons dans l'ordre adopté par l'auteur de la *Relation des choses de Yucatan*, en leur joignant les quelques variantes qui se trouvent dans le même ouvrage : à la suite de chacun d'eux nous ajouterons, à l'occasion, le signe identique, tel que le présente le *Manuscrit Troano*, d'un côté, de l'autre, le *Manuscrit de Dresde*, où il est généralement plus cursif et plus délicat que dans le précédent. Pour terminer, nous donnerons avec chacun des caractères les différentes significations qu'ils paraissent offrir dans la langue maya, et nous y joindrons les explications que pourront nous fournir les langues du groupe mexico-guatémalien, dans leur rapport respectif avec les signes de l'alphabet et du calendrier du Yucatan.

1. *a* . Le premier caractère *a* a pour variante , dans l'exemple *ha* proposé par Landa, ainsi qu'on peut le voir dans l'alphabet ci-dessus, page 38. Je crois le retrouver au folio xxi* du *Manuscrit Troano*, où on le voit comme orné de petites virgules, à la manière des lettres ornées du moyen âge. Ces virgules sont, à ce qu'il paraît, le symbole de l'eau salée; car on les trouve fréquemment employées dans les documents mexicains, tantôt pour exprimer le sel , quand la virgule s'ouvre en haut, et la glace, lorsqu'elle s'ouvre en bas , suivant le *Manuscrit Troano*. Le signe suivant paraît être une autre variante de cet *a*, qui semble se confondre ailleurs avec le caractère du quatrième jour du calendrier *manik* , qui n'offre d'autre différence avec le symbole suivant que celle d'être renfermé dans la circonférence du signe. Dans le caractère , ainsi que dans le suivant , ce qui fait le caractère principal de l'*a*, c'est un symbole dressé d'ordinaire dans l'eau, affectant tour à tour la forme d'une petite hache ou d'un croissant ou bien d'un phallus, telle que l'image que j'extrais de la page xv* du *Manuscrit Troano*. J'observerai, toutefois, que les images les plus ordinaires pour représenter le premier *a* de Landa sont, dans notre document, les variantes suivantes : , , qui se réduisent et se simplifient ensuite de la manière ci-après :

et , ainsi qu'on le verra dans la lecture des groupes divers que présentent les inscriptions. L'image de la première des lettres de l'alphabet fait évidemment allusion à la terre abîmée du croissant, dans son affectation à se tourner en caractère *manik* ; mais elle ne se rapporte peut-être pas d'une manière moins directe à la canne, au bambou, croissant sur l'eau où il se féconde, symbole ordinaire du membre viril dans la plupart des documents, symbole lui-même de la vie et de l'énergie volcanique.

2. *a* . Le second caractère *a* n'a pas de variante dans Landa. L'image qu'en présente son alphabet est celle d'une tête d'oiseau : c'est ce qu'on reconnaît surtout dans les nombreuses variantes de ce caractère qui se trouvent dans le *Manuscrit de Dresde*, , . Ce qu'il y a de remarquable à ce sujet, c'est que ces têtes se rapprochent quelquefois de la forme de la tête et de la trompe de l'éléphant : telle est celle-ci que nous tirons du folio 32, deuxième ligne, de ce document. Les images suivantes et , que nous avons extraites du *Manuscrit Troano*, peuvent être considérées comme identiques avec celle qui est donnée par Landa. Ce qu'il y a de particulier à remarquer dans ce signe, c'est l'œil de l'oiseau qui en fait le caractère : cet œil, pointillé tout autour, est un des nombreux symboles du volcan et de son cratère, symbole fréquent dans les pages de notre document, où le lecteur pourra le vérifier à son aise. Le pointillage autour de l'œil indique d'ordinaire l'œil de l'ara ou du perroquet, hiéroglyphe du dieu des volcans : cette divinité avait à Izamal un temple superbe dont les ruines colossales apparaissent de loin aux regards des voyageurs qui se dirigent vers cette ville. C'était celui de *Kin-ich-kak-mó*, littéralement « œil du soleil, ara de feu. » Le lecteur peut en voir la description que nous avons reproduite, d'après Lizana, à la suite de la *Relation des choses de Yucatan*, page 360. (Conf. dans les *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. II, p. 49 et suivantes, notre *Mémoire sur les ruines de Tihoó et d'Izamal*, adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique.)

3. *a* . Le troisième caractère *a* se reconnaît aisément pour une jambe humaine, malgré l'incorrection de l'original. L'esquisse suivante fait voir la partie inférieure d'un homme accroupi, dont l'idée principale est celle de la jambe

avec la cuisse, l'une des significations de la voyelle *a*, dans plusieurs des langues du groupe mexico-guatémalien, bien qu'inusitée aujourd'hui dans la langue maya; mais on la trouve dans le quiché avec l'acception de cuisse, *muslo*, en espagnol, sens qui s'accorde parfaitement avec l'hiéroglyphe. Les variantes de ce signe, telles que les donne le *Manuscrit Troano*, sont : , , , , , , , . Les suivantes , , , semblent être les intermédiaires entre le premier et le second *a*. Dans celle-ci , le lecteur peut reconnaître l'image d'un demi-corps d'homme accroupi, couvert de pustules, symbole de la terre effondrée dans la mer des Antilles, figurée par cette partie d'un corps d'homme et plus souvent d'animal. La suivante représente un cadavre, enveloppé de bandelettes, où la jambe seule se signale d'une manière bien visible, se rapportant évidemment au symbolisme renfermé dans cette troisième lettre *a*. Car si la jambe est un des signes de la terre, au moment du cataclysme dont il est question dans toutes les histoires, c'est dans la cuisse qu'était le volcan principal que l'on reconnaît dans les trois variations de la lettre *a*. Or, si *a* veut dire la jambe dans plusieurs langues du groupe mexico-guatémalien, en cakchiquel, il veut encore dire l'année et, dans toutes les langues du même groupe, il a l'acception de l'eau, *a* ou *ha*, indifféremment, l'élément humide où la jambe, où le corps du dieu soleil fut enveloppé de bandelettes, c'est-à-dire enseveli à jamais. Les variantes de cet *a* que présente le *Manuscrit de Dresde* sont intéressantes à plus d'un point de vue; telles sont , et dans lequel, avec un peu de bonne volonté pour les origines américaines, on pourrait, au besoin, retrouver les premiers éléments de l'aleph hébreu א, du copte ⲁ et de notre a romain.

4. *b* . Le premier caractère *b* n'a pas de variante dans l'alphabet de Landa, le second n'offrant aucune ressemblance avec celui qui le précède. Bien qu'il ne soit pas commun dans le *Manuscrit Troano*, on le retrouve, néanmoins, tel qu'il est ici dans quelques-unes de ses pages, ainsi que dans le *Manuscrit de Dresde*, où, toutefois, il apparaît plus fréquemment .

La forme de ce caractère est facile à comprendre : les deux lignes horizontales qui le traversent indiquent la voie, le chemin, qu'on reconnaît à l'empreinte du pied qui y est marquée : cette voie et cette empreinte sont les signes de la marche

et du chemin, exprimés en maya et en quiché par le monosyllabe *be*, correspondant au son de la lettre. Dans la langue des insulaires de Haïti, *be* ou *bei* indique l'être et l'existence, comme le verbe *to be*, anglais, et *bi*, qui signifie « parler, » en quiché, a le sens de la vie en haïtien, comme le radical grec *βι* dans *βίος*, et le latin *vi-ta*. Dans la langue nahuatl, qui n'a point de *b*, la syllabe *hue* ou *ve*, prononcez *we*, signifie « grand et grandir; » *hui* ou *vi*, prononcez *wi*, « saillir, jaillir, etc. » Dans la nomenclature des signes reproduits par M. Aubin dans son Mémoire, le signe de la marche, exprimé par *o*, radical d'*otli*, « chemin, » *ὁδός*, en grec, est à peu de chose près identique avec l'hiéroglyphe maya. Jusqu'à ce moment, je n'ai découvert, dans le *Manuscrit Troano*, qu'un seul exemple qui correspondît entièrement à celui de l'alphabet de Landa , bien que les suivants en soient indubitablement les variantes , , . Dans ceux où le caractère paraît se doubler ou se tripler , , , , il y a évidemment un redoublement de la syllabe *be*, énonçant le verbe *bebe*, « marcher, » comme dans *βέϐηκα*, parfait de *βαίνω*, identique avec le plus-que-parfait mexicain *veveca*. Les signes , et sont encore des variantes du premier, que j'ai confondues plus d'une fois, dans les commencements, avec l'abréviation de la lettre *a* premier . Ce qui les distingue de la lettre *a* repose donc uniquement sur les points, indices des doigts du pied. J'ajouterai que la lettre *b* paraît se confondre parfois avec le *p*, dans les signes suivants , , et surtout avec le où la ligne horizontale supérieure le distingue seul des *b*. Dans le *Manuscrit de Dresde* on trouve les variantes et .

5. *b* . Le second caractère *b* est identique avec ceux du *Manuscrit Troano* , bien qu'il apparaisse plus fréquemment dans ce document, ainsi que dans le *Manuscrit de Dresde*, rempli de cinq ronds blancs au lieu de quatre : tel est l'exemple suivant , extrait du premier de ces documents; quelquefois même ces points sont encore plus nombreux. Si je me rends bien compte de cet hiéroglyphe, il correspond au vocable maya *bat* : il signifie tout d'abord la batte du jeu de paume, sorte de raquette qui semble avoir pour origine la feuille du nopal; il a le sens de massue, de hache de guerre et, par extension, l'acception de grêle, de neige, de torche allumée. Ce vocable, en tant surtout qu'il signifie « battre, com-

battre, » est la racine de *bateil*, « bataille, » de *batab*, « seigneur, capitaine de guerre. » A Haïti, de même qu'au Quiché, *bat* ou *bate* était également la batte du jeu de paume, la raquette, sous la figure de laquelle le caractère apparaît à la main de quelques divinités, dans notre document, mais en particulier au folio 34 du *Manuscrit de Dresde*. Nous n'avons pas besoin d'appeler l'attention du lecteur sur ce vocable, si identique dans les langues américaines et celles de l'Europe, où le français le possède d'une manière si remarquable, dans *battre*, *combat*, dans la *batte*, etc. Ce caractère qu'on trouve dans le *Manuscrit de Dresde*, et le suivant des inscriptions de Palenqué, sont identiques avec les précédents.

6. *c*. Ce caractère, dont voici l'équivalent, est donné par Landa comme représentant la lettre *c*, sans aucune explication. Mais, plus bas, on trouve dans son alphabet les caractères syllabiques *ca* et *cu*; ce qui donne sujet de penser que le *c* actuel était destiné à se lire *cé* (prononcez *qé*) et à s'employer alternativement devant *e*, *i* et *o*, et cela avec d'autant plus de fondement que l'*i* est figuré, dans le même alphabet, par des dents analogues à celles que l'on voit dans le *c*. Il est à remarquer, d'ailleurs, que ces dents apparaissent non pas seulement dans le caractère *c*, mais bien encore dans le symbole destiné à représenter le jour *Chuen*, huitième de ceux du calendrier maya, et nom d'un des deux singes divins de la mythologie de ces contrées; il paraît encore à peu près identique dans le signe du mois *tzec*, dont on verra plus loin l'explication. Les trois caractères, en effet, présentent une certaine ressemblance avec la bouche grimaçante d'un singe ou d'une tête de mort, ce à quoi le nom du mois *tzec* fait allusion. Mais, dans cette bouche ouverte, ce sont les dents qui sont surtout la chose apparente : or le vocable *dent* se dit *co*, en langue maya; *cocan*, de son côté, signifie « piquer avec des épines ou des aiguilles, » c'est une sorte d'acuponcture. *Aco* ou *acu*, qui a l'acception d'*en haut*, en mexicain comme en grec, vient, d'ailleurs, du maya et signifie « dent de l'eau » ou s'élevant sur l'eau, d'où l'idée de la hauteur. Je crois devoir faire remarquer encore une fois que le *c* maya est constamment dur devant les voyelles : on doit toujours lire *cé* comme *qé* et *ci* comme *qi*, bien qu'au fond *cé*, prononcé *sé*, dans le mexicain, ne soit qu'une permutation de *qé*; car l'un et l'autre signifient ce qui est uni, ensemble, adhérant, congelé, et en particulier la

glace; de là encore, dans les deux langues, le vocable *celtic*, en maya *qeltic*, pour tout ce qui appartient au froid, aux pays froids, au nord, etc.

7. *t* . La langue maya n'ayant pas le son isolé du *d*, Landa le remplace ici par le *t*, dont l'hiéroglyphe est fort remarquable. Ce signe, en effet, est celui de la localité, légèrement modifié , ainsi qu'on peut le voir, en les comparant. Ce dernier peut s'exprimer en maya de différentes manières, selon le genre et la classe des lieux auxquels il se réfère. Il est le même en Égypte qu'au Mexique. Le symbole, non moins que la signification qui s'y rattache, est un souvenir de la première terre où, après le cataclysme, les hommes habitèrent côte à côte avec le volcan. La cassure en quatre parts est une allusion naturelle à l'éruption du foyer volcanique au centre de la pustule terrestre, se rompant en quatre, pour s'ouvrir au jet du feu souterrain. De là les variantes si curieuses dans les noms de localité dont cet hiéroglyphe était l'image. *Ti*, là, devant vous, première efflorescence sur l'eau, dont la surface recouvre la terre soulevée. *Ta*, première apparition du dépôt volcanique : *tan* ou *dan*, voilà qu'il s'étend, que la terre prend de la consistance, en s'arrondissant. *Ca*, les matières continuent à monter, le lieu est visible de toutes parts, il s'agrandit en s'exhaussant. *Cab*, la masse s'est gonflée de nouveaux dépôts éruptifs : le volcan pousse un cône, boursouflé de vapeurs; d'où la composition du vocable *cab* pour *ca-ab*, lieu où est renfermée la vapeur, lieu qui s'est gonflé par elle. Enfin la montagne s'est ouverte avec la puissance volcanique : elle s'est déchirée en quatre, *can*, c'est le mot qui exprime ce nombre. Entre les quatre ravins qui se sont ouverts, s'érige un autre cône; c'est le bambou du feu, *ah*, d'où *ca-ah*, contracté en *cah*, pour exprimer l'ensemble de cette idée, c'est-à-dire, là est le bambou : là est le foyer où se réchaufferont les populations, mourant de froid sur la glace, là plus tard sera le centre de la tribu, dont les quatre quartiers s'élèveront aux quatre régions du volcan, dont le cône sera le premier *teocalli*, la maison du premier dieu, *Teotl*, l'énergie volcanique, la pyramide, le sanctuaire du feu sauveur. Combien d'autres idées se présentent encore dans ce seul symbole : sera celui du soleil et du jour, comme le suivant le symbole du jour au Mexique, comme celui-ci fut celui de l'année, image, à son tour, de la cité parfaite, de la *Roma quadrata*, ainsi que de la Ba-

bylone des Chaldéens. Ajoutons que la croix + représentait au Mexique, de même que chez nous, le *plus* arithmétique, dont l'idée première se rapporte encore au soulèvement, ajoutant *plus* à la terre, et qu'une autre croix, celle de saint André, était le signe du passage du soleil par l'écliptique sur le front de la déesse d'Éphèse, comme sur les statues monstrueuses de Mexico.

Ainsi que le *t* précédent, peut aussi se rendre par *ti*, préposition de lieu, signifiant *dans*, *à*, *vers*, etc. Le caractère suivant du *Manuscrit Troano* est identique avec celui que donne Landa : dans ce document, ainsi que dans le *Manuscrit de Dresde*, le signe de la localité le remplace fréquemment et avec de nombreuses variantes : tels sont , et , dans le premier, ainsi que le suivant qu'on voit dans les inscriptions de Palenqué. Le *Manuscrit mexicain n° 2*, de la Bibliothèque impériale, est le seul document où je le trouve absolument identique à celui de Landa : c'est le premier à droite du petit groupe où, avec l'*e* qui le suit et le *yax* qui le surmonte, il fait *teyax*, « au neuf, au rejeton verdoyant, » ou bien *ti-yax-é*, « lieu des trois nouveaux, des rejetons, etc. » Dans l'exemple fourni plus haut par Landa, *ma in ka-ti*, « je ne veux pas, » page 38, le *ti* syllabique ne paraît être que le point central, isolé et agrandi du *t* premier de l'alphabet. Je ferai observer, d'ailleurs, que dans le *t* du *Manuscrit mexicain n° 2* le monticule central du bas ressemble étonnamment au petit monticule du signe *chuen* ou aux petites têtes du caractère *manik* et autres. Dans la plupart des langues du groupe mexico-guatémalien, *t* ou *ti* a le même sens qu'en maya; il représente les prépositions *à*, *dans*, *en*, *vers*, etc., ainsi que nous l'avons dit plus haut. Dans la langue nahuatl on le trouve également avec la même acception, mais seulement dans des mots composés.

8. *e* . Ce signe, dont l'équivalent est identique, dans le *Manuscrit Troano*, avec celui de Landa, n'est pas moins remarquable que le précédent. De même que le son *e* n'est, d'après les règles de la philologie, que la composition de *a* et de *i*, dans *ai*, suivant la prononciation française, le présent hiéroglyphe paraîtrait avoir été emprunté originairement au signe *a*, que je crois retrouver dans le croissant qui surmonte ici les trois points noirs, et ceux-ci, à leur tour, ne seraient que l'abrégé des dents ou pointes que l'on voit dans divers autres signes, comme dans la lettre *i*,

qui vient plus bas. C'est qu'en effet le vocable *e* signifie, en maya et dans d'autres langues du même groupe, la pointe, la dent, le fil, le tranchant : *e*, dans les mêmes langues est la marque du vocatif, comme en latin. *E* est un pronom du pluriel et la marque du pluriel dans l'Amérique centrale; il indique le chiffre *trois* dans le nahuatl ou mexicain, exactement comme les trois points qu'on voit dans l'hiéroglyphe. L'image telle qu'elle apparaît ici, et qu'on découvre fréquemment dans les documents, semble faire allusion aux trois premières pointes de montagnes qui tranchèrent au-dessus de la glace, en se soulevant à la suite du cataclysme. C'était la vie qui s'annonçait aux échappés du grand naufrage : de là, sans doute, toutes les significations qui s'attachent à cette voyelle, sans compter celle de la vie, de l'existence et du verbe *être* qu'elle exprime, ainsi qu'en français et en latin, dans le maya et la langue haïtienne. Les variantes de l'hiéroglyphe s'éloignent peu de l'original, donné par Landa. Celle-ci s'en rapproche entièrement ; puis viennent les suivantes , , , quelquefois remplacées par les trois points isolés ∴ : ceux-ci, dans cette position, semblent faire allusion aux trois pierres du foyer domestique américain, symbole lui-même des trois premiers cônes volcaniques. Les caractères du *Manuscrit de Dresde* n'offrent guère de différence et l'on trouve le suivant dans les inscriptions de Palenqué.

9. *h* . Cet hiéroglyphe, ainsi que sa variante , également donnée par Landa, diffère sensiblement des exemples qu'on en trouve dans le *Manuscrit Troano*, , , , , , , ainsi que le lecteur peut le voir. Dans les uns comme dans les autres, on reconnaît, toutefois, que c'est le nœud du bambou qui a dû fournir le symbole de ce caractère. Dans le *Manuscrit de Dresde*, il revêt encore une apparence cursive; il a, toutefois, trop de ressemblance avec celui-ci , pour qu'il soit nécessaire de le reproduire. Cette lettre, toujours aspirée, en réalité est par elle-même un vocable; elle n'entre en composition d'aucun autre son, comme le fait le *h* français dans *ch*, ce dernier ayant en maya un signe particulier qui le distingue, comme on le verra plus loin. *H* , qui paraît alternativement comme *ah*, ou *ha*, se prononce par lui-même comme *'h*, pour exprimer l'idée de l'homme en tant que mâle, ainsi que le ⊤ perpendiculaire des monuments assyriens : il désigne l'homme qui a ou qui est de; il est préfixe, d'ordinaire, dans

ces divers cas, comme le *ah* de la langue quichée; il devient suffixe dans d'autres circonstances et c'est comme suffixe qu'il apparaît constamment dans le nahuatl où il joue à peu près le même rôle. L'hiéroglyphe entier paraît avoir dû montrer d'abord l'image plus ou moins parfaite d'un roseau ou d'un bambou, exprimé par le mot *ah* ou *h*, dans la plupart des langues du groupe guatémalien, et dont la signification était celle d'être, d'être sur pied et d'exister debout. Ce qui distingue le caractère de la lettre *h*, c'est la roideur de ses lignes intermédiaires, toujours parfaitement horizontales et par lesquelles elles semblent réunir les deux parties du signe *káan*, symbole de la terre. C'est là ce qui le fait reconnaître; c'est ce qui empêche qu'on le confonde avec le suivant, qui est une des formes multiples du caractère *oc*. Entre les variantes de la lettre *h*, la plus curieuse est celle où l'on retrouve le signe de la croix : tels sont les caractères et du *Manuscrit Troano,* mais surtout le suivant, qui se présente dans les inscriptions de Palenqué. La vie à laquelle le *h* fait allusion, et dont l'idée se reproduit si complétement dans le, *yax*, « vigueur, rejeton, etc., » et dans l'*ahau*, ajoute à l'intérêt de cette image qui offre, d'ailleurs, une analogie assez frappante avec notre *H* ordinaire, comme avec l'*êta* grec.

10. *i*. Ce caractère se présente deux fois dans Landa : outre celui de l'alphabet qui vient ici en tête, il s'en trouve un second dans l'exemple cité plus haut : *ma in kati*, « je ne veux pas, » que voici, mais qui ne diffère guère du premier. Celui qui vient ici est tiré du *Manuscrit Troano*, ainsi que les suivants, : ils offrent, comme on peut le voir, une certaine ressemblance avec le signe *chuen*, et avec la lettre *c*, expliquée plus haut; mais ils s'en distinguent par la ligne traversée de deux dents, ligne quelquefois double, ainsi qu'on peut le voir dans les exemples cités. La voyelle *i* exprime par elle-même en maya et en quiché l'embryon, le petit-fils de la femme, le rejeton de la terre : en haïtien, il dit la vie, l'activité qui entre ou qui sort, l'idée du mâle agissant, ce qui pousse dehors ou dedans, une pointe quelconque : ce sont, à leur origine, les pointes des îles, poussant à la surface de l'eau, ainsi qu'on le voit dans le même signe placé à l'envers; enfin, en mexicain, c'est l'action de boire, d'avaler un liquide, dont l'idée première se rapporte aux volcans, poussant sous

les eaux et d'avance abreuvés. Les variantes de ce caractère sont nombreuses, mais toujours aisées à reconnaître; telles sont les suivantes , , qu'on trouve dans le *Manuscrit de Dresde.*

11. *ca* . Le son de ce caractère a bien probablement conduit Landa à le placer dans l'ordre alphabétique où, d'ordinaire, se met le *k* dans les alphabets européens; sa véritable place, toutefois, eût été à la suite du *b*. Car bien que les Mayas lui donnassent la prononciation *ca*, à cause de sa figure et du sens qu'ils y attachaient, il y a tout lieu de croire que, s'il servait syllabiquement à exprimer ce son, il devait alphabétiquement servir comme *c* dur, c'est-à-dire comme le *c*, tel que le donnent les écrivains yucatèques, qui le prononcent toujours comme *q*, indifféremment devant toutes les voyelles. Le vocable *ca* correspond, d'ailleurs, parfaitement à l'image que présente l'hiéroglyphe; c'est celle d'une mâchoire, c'est la mâchoire de *Cipactli*, appelé aussi *Capactli* dans Motolinia[1], le monstre marin fabuleux de la mythologie américaine, monstre qui n'était autre, au fond, que l'Océan même, et dont la mâchoire était cette grande courbe d'îles que forment les petites Antilles. *Ca*, en effet, signifie la mâchoire, dans le groupe des langues mexico-guatémaliennes : *ca*, est la mâchoire, dans le quiché et ses dialectes; dans l'antique maya, bien que, dans le maya moderne, il devienne *camach*, comme dans le mexicain du temps de Montézuma. J'observerai encore ici que *camach*, en se décomposant, signifie, en maya, la mâchoire qui saisit, qui prend, *ca-mach*, ou *cam-ach*, « prendre bien, fortement, saisir et serrer : » *ca*, dans ces diverses langues, a également l'acception du verbe *être*, avec l'idée de *stare;* il est le nombre *deux;* il a dans le maya le sens du pronom *qui, ce qui, ce qui est, celui qui, celui qui est;* celui du pronom personnel *nous* et du possessif *notre*, et il marque comme la conjonction *et*. Dans cette langue, ainsi que dans la langue ancienne de Haïti, *ca* est encore le sol, la terre, le sec où l'on s'abrite, un lieu, ainsi que nous l'avons décrit plus haut, à propos du caractère *ti*. L'hiéroglyphe de *ca*, tel que le donne Landa, se trouve identique dans le *Manuscrit Troano :* exemples , . Il se présente de même dans le *Manuscrit de Dresde*. Remarquons, toutefois, à

[1] *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, Ms. de la collection de l'auteur.

propos de cette image, que, si elle peut rendre l'idée d'une mâchoire, elle a également beaucoup de ressemblance avec le peigne commun des indigènes de l'Amérique : or le peigne prend et saisit les cheveux; il fait conjonction et il se dit *kamm* dans les langues germaniques, vocable qui en maya, *cam* et *kam*, signifie « prendre, etc. » Les variantes du *ca* sont nombreuses; j'en fais suivre ici les plus remarquables , , . Le lecteur observera dans les deux dernières la forme courbe du caractère, qui rappelle à la fois le serpent et la courbe particulière du serpent, à la croupe hérissée, si bien attribuée aux petites Antilles. C'est cette croupe du monstre marin, ce sont ces pointes volcaniques qui sont si bien signifiées ici par les dents. D'autres variantes de ce caractère se retrouvent dans les signes suivants , et , qui sont également fréquents dans le *Manuscrit de Dresde*. Celle-ci , est fort remarquable : elle rappelle l'idée de la galère antique et se présente fréquemment dans les dessins de navires, sculptés sur les rochers de la Scandinavie, et publiés par les antiquaires de Stockholm. Cette galère reparaît dans le caractère , des inscriptions de Palenqué, où elle se transforme dans l'image d'une flûte de Pan . Toutes ces idées correspondent également à celles que présente le soulèvement des petites Antilles, qui imitèrent à la fois les sons de l'instrument du grand Pan, avec leurs volcans réunis, et servirent comme de navire ou d'arche de Noé aux populations éparses sur les flots, à la suite du grand naufrage.

12. *cu* . J'ai cru devoir transposer ce caractère, en le plaçant à la suite du *ca*, bien que dans l'alphabet il vienne après le double *pp* ou *p*: le son qu'il énonce est le même que celui du monosyllabe *ca*. En effet, si le *ca*, comme tout me le fait supposer, servait alphabétiquement de *c* dur devant *a*, *e*, *i*, il y a bien lieu de penser que le *cu* servait de même devant *o*, dont le son offre, d'ailleurs, si peu de différence avec celui de l'*u*. Il se pourrait que l'un et l'autre signe eût servi indifféremment de *c*, dans l'ordre alphabétique; ce qui nous dispose à le croire, c'est que nous le trouvons dans la composition d'un certain nombre d'autres mots: ainsi, par exemple, à l'exception du petit signe qu'on ne voit pas dans le caractère *cu*, celui-ci est identique avec le caractère du jour *cauac*. On retrouve également ce signe *cu*, dans l'hiéroglyphe du mois *cumku*, com-

mençant par le *cu*. La syllabe *cu*, racine de *cum*, le vase sous quelque forme qu'il soit, la chose placée, posée, et de *cuu*, exprimant les parties secrètes de la femme, énonce, en général, ce qui est secret, mystérieux, savant, dans les langues du groupe mexico-guatémalien; il est le temple, la sainteté, dans la langue haïtienne, ainsi que le mot *ku*, en maya. Ce n'est qu'en remontant aux origines les plus anciennes qu'on parvient à reconnaître celle du caractère actuel. Il paraît faire allusion au vase de la terre mère, de la déesse mère américaine, l'*Oxomoco* mexicaine, *Xmucané*, en quiché, *Xmuc*, l'ensevelisseuse ou *Xuuc*, la puissante, en langue maya. Son vase était la mer des Antilles, qui se creusa à la suite de l'incendie des volcans allumés dans le sol recouvrant naguère le site où existe actuellement ce vaste bassin. La courbe, à la droite du signe, indique le vase; à la gauche, le pointillage autour d'un petit cercle, le volcan et la croix dessinée dans le vase sont, suivant une interprétation, l'indice de la grande déchirure qui ouvrit le sol; selon plusieurs documents, c'est la marque des quatre tremblements successifs qui la produisirent; c'est le signe que les Mexicains désignaient sous le nom de *Nahui-Ollin*, « quatre-mouvements, » nom qui, depuis, est devenu celui de tout tremblement de terre considérable, et du passage du soleil par l'écliptique.

13. *k* . Ce caractère, dont voici l'équivalent , d'après le *Manuscrit Troano*, n'est pas rare dans ce document, non plus que dans le *Manuscrit de Dresde*, où il a l'air de se confondre presque toujours avec le signe du jour *cimi*, dans ses nombreuses variantes. Les deux hiéroglyphes sont identiques, à première vue : c'est l'œil mort, à la paupière baissée, qui leur donne cette ressemblance; car le sens ordinaire de *cimi*, c'est la mort ou la cessation de toute activité; c'est là ce que ce terme signifie au premier abord. C'est aussi ce qu'il y a de caractéristique dans le signe de la lettre *k* : sous quelque variante que se présente l'un ou l'autre signe, il faut qu'il porte un air de mort, ainsi que dans les variantes qui suivent , , , , , et . Dans la première, au lieu de l'œil, c'est une sorte de petite hache, signe de mort également, qui le remplace, et les dents saillantes de la bouche indiquent la bouche d'un squelette. On remarquera tous les mêmes caractères dans l'hiéroglyphe de *cimi*, et longtemps je me suis demandé si l'un ne remplaçait pas quelquefois l'autre. Mais dans le signe *cimi*,

donné par Landa, on ne voit qu'une figure informe, dont la paupière baissée et les dents saillantes de la bouche sont les uniques caractères. Ce qui doit donc distinguer le *cimi* du *k*, c'est que, dans le *k*, on trouve toujours à droite la petite tête identique à celle qui se voit dans le *manik* , ainsi que dans divers autres hiéroglyphes, mais qu'on ne découvre pas dans le caractère *cimi*. Cette tête, ainsi placée, est un signe de l'onde, de la vague et de la surface de la mer, caractérisée par une tête de chat, de tigre ou de chacal, à cause de son rugissement. C'est là sans doute ce qui a fait adopter cet hiéroglyphe pour exprimer le son de la lettre *k*, son qui est fortement guttural, rauque et explosif; aussi les étrangers ne se le font-ils sortir de la gorge qu'avec difficulté. Tels sont, entre autres vocables, *ka*, que Landa écrit encore monosyllabiquement avec le même caractère, dans l'exemple cité plusieurs fois, plus haut, page 38, signifiant le fiel et le chagrin; *kaab*, le comble de toute chose, ce qui recouvre tout; *kaah*, le souvenir; *kaap*, le ligament, comme celui des bandelettes où l'on serre le mort; *kah*, la rupture violente et la descente d'une chose grande dans une profondeur; *kak*, le feu; *kal*, l'enfermement; *kax*, le ligament, ce qui cause l'étonnement; *kaz*, l'horrible, la ruine, la destruction; *kil*, la souffrance; *kin*, le soleil; *kom*, le fond, l'abîme, etc., tous mots qui s'appliquent parfaitement aux idées de tristesse et de mort, énoncées avec le caractère funèbre de l'hiéroglyphe *k*. précité.

14. *ku* . Ce caractère, ainsi que le *cu*, est placé, dans l'alphabet de Landa, à la suite du *p*. Sa signification syllabique est celle de tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré: c'est Dieu dans sa plus parfaite expression, en maya. Si l'on examine l'origine de ce vocable, on ne la découvre, probablement, que dans l'idée plus simple de *ku*, en tant que signifiant le nid, le gîte de l'oiseau. C'est là ce que semble représenter l'hiéroglyphe qui ressemble tantôt à un nid , tantôt à trois œufs d'oiseau , colloqués ensemble dans un nid. Comment l'idée de la sainteté, de la divinité a-t-elle pu se trouver unie à une idée si commune, c'est ce que les circonstances du cataclysme aident seules à comprendre. En effet, trois auraient été les volcans principaux avec lesquels se soulevèrent les petites Antilles, trois volcans réunis à peu de distance l'un de l'autre, souvent comparés à trois œufs d'oiseau, couvés dans un même nid. Trois encore sont les sources de

trois fleuves, issues du même bassin, au plateau de Popayan, où elles couvèrent, comme en un nid d'oiseau, sous un épais manteau de glace, avant que la nature leur eût permis de prendre leur cours, en s'épanchant de leurs canaux souterrains, et que les chants antiques comparent aussi aux trois pierres du foyer domestique. Les volcans, dont l'éruption brisa les glaces sur les îles comme sur les plateaux du continent, devinrent ainsi comme les premiers dieux des populations qui s'y réfugièrent : ils furent bénis comme les auteurs de leur salut et de leur conservation. Ainsi naquit de l'idée d'un nid d'oiseau, non, sans doute, l'idée de la divinité, mais le nom qui servit à la désigner chez les nations antiques du Yucatan. Dans la langue haïtienne, *cu* a la même signification que, dans le maya, *ku*, et toutes les variantes de l'hiéroglyphe se rapprochent de l'idée première : telles sont et . Dans les deux suivantes et , les deux parties des caractères, en se séparant, peuvent se lire *yax-ma*, « déjà crû, grandi, fortifié, etc., » *ma*, placé à la suite de *yax*, donnant au vocable la forme d'un prétérit absolu. Les variantes du *Manuscrit de Dresde* , , sont identiques avec les premières du *Manuscrit Troano*.

15. *l* . On trouve dans l'alphabet de Landa deux formes différentes de la lettre *l*, dont la première, en tête du paragraphe, a pour équivalent le caractère suivant dans le *Manuscrit Troano* et dans le *Manuscrit de Dresde*. Cet hiéroglyphe se rencontre plus fréquemment avec la forme allongée que présente sa variante , dont la suivante, , est la tête ou la réduction. Elle fait, comme on le voit, l'effet d'un gros ver ou d'une chenille, bien que parfois la tête en soit analogue aux petits profils qu'on trouve si souvent dans d'autres caractères. Il semble bien, au moins, que ce soit une larve quelconque qui ait donné naissance à cet hiéroglyphe, lorsqu'on vient à l'examiner sous ses variantes diverses, dans le *Manuscrit de Dresde*, : car la plupart des vocables que nous trouvons dans le vocabulaire, commençant en *la, lo, lu*, ont une analogie frappante avec cette idée. Tels sont *lac*, écraser, fouler; *lath*, chose plate, un plat, une latte, comme en français; *loch*, courber, contourner (comparez-y *loch*, lac, en anglo-écossais et *lock*, serrure, bracelet, etc.); *loth*, ce qui se ride, se fronce, se retire ou s'allonge comme une larve; *lou*, identique avec le monosyllabe anglais *low*, bas,

incliné, etc.; *lub*, chose ronde, étendue et allongée (*lobe* en français); enfin *luum*, terre, la terre fertile, comme le *loam* anglais. Le signe que donne ici Landa pour le premier *l* est répété deux fois dans l'exemple qu'il apporte plus haut, *lélé*, page 38, et où il semble admettre que la lettre *l* puisse se prononcer et se traduire *el*, vocable qui signifie s'élever et brûler, en maya, et sortir, en quiché. Ce qui pourrait ajouter du poids à cette assertion et donner à penser qu'ainsi devrait se prononcer la lettre, lorsqu'elle n'est précédée ou suivie d'aucune voyelle, c'est que la tête de la larve prend très-souvent une ressemblance frappante avec le signe de la voyelle *e* et qu'il arrive parfois que cette tête seule paraisse, ainsi que dans l'exemple suivant, prendre en abrégé la place du caractère *l*.

16. *l*. Ce caractère, variante de la lettre précédente, mais destiné, ce semble, à être usité particulièrement avec les vocables commençant en *lé* ou en *li*, a pour équivalent celui-ci, dans le *Manuscrit Troano*. Sa forme originale est celle d'une fronde, armée d'une pierre qui paraît n'être ici que la reproduction de la tête du caractère précédent, ou bien d'une arme analogue à la hache de pierre primitive : nul ne saurait s'y tromper; car l'image suivante vient confirmer cette assertion en plusieurs endroits du *Manuscrit Troano*, notamment au fol. v*. La prononciation de ce caractère, alphabétique et syllabique à la fois, ainsi que celle du précédent, est donc *lé*, vocable qui veut dire fronde, lacet et chasser au lacet, comme on le fait fréquemment en Amérique. *Lé* a aussi l'acception de feuille d'arbre, en s'écrivant avec un double *e*, c'est-à-dire *lée*, dont l'image est des plus significatives, si l'on examine la forme ordinaire du *l*, variante de celui de Landa. De là le vocable *lec*, le front, cette tête entourée d'une fronde, qu'on voit si fréquemment dans le *Manuscrit Troano*, comme par exemple dans le caractère de la lettre *m*, ci-joint. Le vocable *lec* a encore le sens de « lécher, » sens qui vaut la peine d'être remarqué, comme étant le radical de ce même mot français et latin. De là encore *lei*, flamme, etc. et *lemba*, l'éclair; *lepp*, prendre ou saisir; *lich*, le croc ou crochet; *lil*, secouer; *lila*, arroser, etc. Les seules variantes que nous trouvions du caractère *l* dans le *Manuscrit Troano* sont et, dont j'ai douté souvent, au commencement, à cause de leur affectation à tourner vers le

signe oc, avec lequel ils offrent parfois une grande analogie. Mais cette analogie s'explique par le sens même du vocable oc qui signifie entrer, etc. Les variantes , , sont du *Manuscrit de Dresde*.

17. *m* . La copie si peu soignée de ce signe a été longtemps pour moi une source de doute et de difficulté. Celui qui lui correspond dans les documents, , présente une analogie notable avec le *k*, d'un côté, de l'autre avec les caractères *p* et *x* (*ch* français). Ce sont toujours des têtes de profil à peu près identiques et qu'il était aisé de confondre au premier abord. L'étude de leurs variantes a fini, toutefois, par m'amener à discerner leurs caractères spéciaux, et je me suis assuré que celle qui doit être prise pour *m* est toujours une tête à l'œil ordinaire et vivant , et c'est en quoi elle diffère surtout du *k*. L'absence de points ou de hachures autour de la bouche est ce qui la distingue du *p*, et l'absence de points, remontant extérieurement de la bouche au front, la distingue du *x* (*ch*). Le signe suivant , où la fronde est ouverte, selon l'explication donnée plus haut, est une variante du *m*, qui, d'ailleurs, varie peu. La difformité du caractère reproduit par le copiste de Landa ne permettrait guère de porter un jugement sur l'origine de cet hiéroglyphe, si ceux du *Manuscrit Troano*, qu'on trouve entourés de la fronde, ne paraissaient l'éclaircir jusqu'à un certain point. Cette fronde, en effet, est le symbole du contour de la mer des Antilles, formée par le cataclysme et dont la surface est fréquemment comparée à un miroir réfléchissant un visage de femme, c'est-à-dire l'image de la terre coulée à fond, *mu*, « la terre amollie. » L'allongement de la bouche en museau , indique par le mouvement que la prononciation du son *mu* a pu donner lieu à cette forme; mais l'allongement, beaucoup plus remarquable, qui se présente dans quelques variantes, laisserait penser qu'une tête d'oiseau en aurait donné la première idée; telles sont , , lesquels, avec le caractère *o* qui en surmonte le nez, feraient *mo*, qui veut dire excroissance de chair, et, prononcé plus long, signifie ara, l'oiseau sacré, dont le nom est celui d'un des mois du calendrier maya. S'il en était ainsi, nous serions porté à croire que les premières têtes servaient à écrire les mots en *me* et en *mi*, à cause de leur ressemblance avec le signe *men*, douzième des jours du calendrier; dans ce cas, probablement, ceux qui se rap-

prochent de la tête d'oiseau auraient servi aux vocables en *mo* et en *mu*, les vocables en *ma* ayant leur première syllabe particulière qu'on a vue dans l'exemple cité plus haut du ⊸ *ma*. Dans le groupe suivant, la tête est celle de tout ce qu'on voudra, précédée d'un caractère qui me paraît être une aspiration, surmontée d'un *o*, et suivie d'un autre *o*, ce qui ferait *omo*, peut-être pour *omon*, « écume, étranger. »

18. *n* ʕ. Ce caractère, extrêmement facile à reconnaître partout, n'en est, peut-être, que plus rare. Il apparaît quatre fois dans tout l'ensemble du *Manuscrit Troano*, où il semble jouer le rôle d'un caractère sacré. Entouré constamment d'un pointillage en forme de carré long, tel que je le reproduis ici, on le voit d'abord, placé horizontalement en haut de la page xx, puis verticalement dans la colonne de gauche, vers le bas : on le retrouve dans une position horizontale, en haut de la page xxi, puis une dernière fois dans la même position, en haut de la page xxiii. Jusqu'à ce moment, je ne l'ai aperçu nulle part employé en minuscule ou cursivement, comme les autres caractères, pour commencer ou finir un vocable quelconque; l'écrivain de ce document semble avoir pris à tâche d'éviter de s'en servir autrement que je viens de le dire. Sa position est donc toute spéciale et, tel qu'on l'y voit, il doit signifier très-probablement tout ce qu'il y a de grand et d'élevé, ainsi que la plupart des mots dont le *N* est initial. Tels sont *na*, la mère et la demeure par excellence; *naat* (littéralement mère ou demeure sur l'eau), l'intelligence et la sagesse; *nab*, la paume de la main et la mesure; *nabi*, l'oint, le consacré; *nac*, la couronne royale, ce qu'il y a de plus élevé; *nah* et *nak*, proche, juste, égal, ce qui est consolidé; *nal*, la gerbe de maïs; *nax*, ce qui brille et brûle; *neb*, les pointes rangées; *nib*, la bonté; *nic*, la prospérité, la victoire, ce qui a fleuri; *no*, le sol durci par excellence; *noh*, la grandeur; *nox*, le solide; *nuc*, le fondement, le superlatif et le pluriel de grand, etc. Ces expressions diverses s'appliquent on ne peut mieux à la courbe d'îles que l'hiéroglyphe *N* était destiné à représenter, courbe qui donne l'idée du serpent, en particulier dans les variantes du *Manuscrit de Dresde*, ; aussi ce reptile en était-il le symbole le plus complet. De là le nom de *can*, serpent, par lequel ce signe se traduit, vocable qui n'est qu'une nuance de *kán*, l'argile soulevée, *ká-an*, la

terre vermeille et croissante, dont on retrouve le symbole dans le haut du caractère n, du *Manuscrit de Dresde.* De là, dans la langue nahuatl, le *Colhua* ou *Colhuacan*, le lieu de la courbe, la terre des ancêtres, nom sacré qui fut transporté ensuite en tant de lieux différents. C'est cette courbe si remarquable des petites Antilles, où chaque île offre une courbe du côté de l'Océan, premier asile des populations échappées du grand naufrage du cataclysme. Voilà pourquoi le signe *n*, , tel qu'on le voit ici, surmontait, comme l'*uræus* en Égypte, , la couronne des prêtres et des rois, pourquoi il était l'insigne sacerdotal et royal par excellence, terminant le bâton sacré, ainsi que la crosse de nos évêques.

19. *o* . Ce caractère a un grand nombre d'équivalents dans le *Manuscrit Troano :* tels sont , , , , qui tous se rapprochent du signe donné par Landa. Si on le compare aux images analogues que nous offre le document en question, on en trouvera la portion inférieure identique avec le symbole, si souvent répété, en rouge, d'un volcan ouvert et en activité; le petit cercle entouré de points, comme l'œil de l'oiseau, dans le second *a*, , en est la section la plus caractéristique, et souvent elle se présente seule et pour l'*o*, dans le *Manuscrit Troano.* La section supérieure, identique avec celle du second *o*, offre l'image d'une gourde ou calebasse à jet, symbole du soulèvement et du cône soulevé. L'expression de l'hiéroglyphe se rapporte, peut-être, au vocable *och*, signifiant une calebasse en forme de coupe, peinte en rouge, jaune et noir, dans plusieurs des langues du groupe mexico-guatémalien. Le verbe *ok*, pleurer, répandre des larmes ou gémir, se rapporte encore à cet *o*, ainsi que le verbe *ot*, sorte de graine rouge, symbole du feu, dans les enchantements; *ox*, à son tour, expression du nombre *trois*, est encore un verbe qui a l'acception d'égrener le maïs et de répandre du feu. L'*o* maya, dont l'idée première exprime une étendue, une surface circonscrite, n'est, comme on le voit, que très-peu éloigné, quant à la forme, de l'*o*, latin ou grec, que la bouche semble écrire naturellement, en s'arrondissant pour le prononcer.

20. *o* . Ce caractère, présenté par Landa comme la variante du précédent, est le plus usité : il est composé de quatre étages superposés, lesquels, parfois, se réduisent à trois, à deux, même à un seul, ne laissant, en réalité, que le signe

inférieur, qui est un véritable *o*, même pour nous. Le suivant est tiré du *Manuscrit Troano*. Tel qu'il s'offre ici, ce caractère semble être, à peu de chose près, la répétition du précédent, ses traits distinctifs étant un rond, avec une ouverture circulaire, surmonté d'une double calebasse : si mes conjectures sont exactes pour le premier, la partie inférieure de celui-ci devrait indiquer l'existence d'un volcan, où l'absence de pointillage annoncerait l'extinction ou bien la non-activité. Les variantes de ce second *o* sont peu nombreuses; telles sont , , , , toutes également extraites du *Manuscrit Troano*. Le lecteur observera, en parcourant les pages de ce document, que cet *o* arrive, plus encore que le précédent, à la simplicité alphabétique de notre *o* latin, dans la composition des vocables. Je n'en citerai que l'exemple suivant, *ko*, la première lettre *k* étant figurée par la tête à l'œil fermé, et l'*o* par le rond concentrant un point plus petit, placé dans la cavité, entre le nez et le front. *Ko*, d'après Beltran, est le jabot de la poule ou une excroissance de chair; ce que figure encore l'image actuelle.

21. *p* . La différence radicale de cet hiéroglyphe d'avec le symbole de la lettre *m*, dans sa forme matérielle, consiste surtout dans les points et hachures ou poils qui apparaissent çà et là autour de la bouche, ou bien de l'œil au menton, dans la lettre *p*. C'est ce dont le lecteur peut se convaincre de nouveau, en comparant le *p* du *Manuscrit Troano*, équivalent à celui de Landa, avec la lettre *m*, expliquée plus haut. En examinant de près les divers spécimens de la lettre *p* maya, on finit par les identifier avec la tête d'animal, reproduite ici , extraite de notre document. Cette tête est celle d'une bête hideuse, figurée au fol. XVII, lançant de la vapeur par la gueule et devenant avec cette vapeur le type de la lettre *x* (*ch* français). Privée de la vapeur, c'est la lettre *p*. Cette bête, symbole de l'énergie volcanique cachée dans le sein de la terre, est l'image du petit chien terrier de Chihuahua, appelé *pek* en langue maya : c'est un animal souvent confondu avec le *ba* ou *tozan* mexicain, sorte de rongeur, auquel les Espagnols ont donné le nom de *topo*, taupe. L'idée symbolique est donc d'accord ici avec le phonétisme du caractère *p*. Les variantes en sont nombreuses, sans toutefois s'éloigner beaucoup du type primitif. Telles sont les suivantes : , , , , , et , où le pointillage et les poils

vont généralement ensemble, bien que l'un puisse parfois se trouver sans l'autre. Dans le signe suivant, la tête , suivie de la lettre *o*, exprime le monosyllabe *po*, racine d'un grand nombre de mots, renfermant l'idée de l'enflure, de la vapeur, d'une matière renfermée, etc.

22. *p* (*pp*) . Ce caractère est celui du double *pp*, détonant, rendu souvent, dans les livres modernes, au Yucatan, par un *p*, à la queue barrée. L'hiéroglyphe est remarquablement expressif : c'est ainsi que, dans l'équivalent , extrait du *Manuscrit Troano*, on voit une bouche aux lèvres serrées, comme de qui s'apprête à émettre violemment un son explosif ; je crois en retrouver encore l'idée dans la bouche encastrée au milieu du canal vertical, coupant la figure et tenant la place de l'œil ou formant l'œil lui-même. Un grand nombre de vocables dans la langue maya, commençant avec le double *pp*, ont un sens qui s'accorde, on ne peut mieux, avec le symbole. J'en citerai quelques-uns : *pa*, ouvrir avec violence, ainsi que ses dérivés ; *pec*, ouvrir avec les doigts ou les pieds comme les terriers ; *peel*, rayer, nettoyer, écosser (comme en anglais, *peel*) ; *peh*, fendre en échardes ; *pen*, captiver (*pen*, enfermer, clore, en anglais) ; *pez*, couper, trancher, écorcher ; *pic*, tailler en pièces (*piquer* la viande, hacher menu) ; *poh*, fouler, opprimer ; *puy*, broyer ; *pul*, pousser, rouler en avant ou en bas avec force (comme le verbe *to pull*, anglais), etc. Le *p* ou double *pp* se retrouve fréquemment dans le *Manuscrit Troano*, bien qu'offrant des variantes assez nombreuses ; je signalerai ici les principales , , , , , . Les suivantes , , semblent annoncer que le canal volcanique est déjà plus ouvert et que la source en est presque exhalée : cette dernière s'en éloigne davantage, mais n'en est pas moins expressive ; car les signes caractéristiques de cet hiéroglyphe ne consistent pas tant dans les lèvres serrées et comprimées, que dans le canal, tantôt vertical, tantôt incliné, qui traverse l'image ; quelquefois il n'y a qu'un simple trait, plus ou moins ondulé, coupé par un point rond, comme dans le signe suivant , ou celui-ci ; le suivant , qui appartient au *Manuscrit de Dresde*, semble bien indiquer que c'est cet hiéroglyphe qui a donné lieu au Φ majuscule et φ minuscule des Grecs. L'image suivante est également tirée du *Manuscrit de Dresde* ; les trois derniers , , , sont extraits des inscriptions de Palenqué.

23. *ch* . Ce caractère dans lequel on reconnaît aisément une main, bien que difforme, est traduit dans l'alphabet de Landa par un *x*, accompagné d'un petit *ħ* barré, ainsi que le lecteur peut le voir dans le fac-simile reproduit de son ouvrage, page 38; mais un examen attentif et répété m'a prouvé que l'auteur, d'accord, sans doute, avec la manière d'écrire à cette époque le monogramme du Christ, par un *x* traversé d'un *h*, ainsi que le nom de Christobal ou Christophe, avait eu en vue le son du *ch* espagnol, prononcé comme le français *tch*, notre *ch*, rendu par *x* en Amérique, n'existant pas dans la langue espagnole. La main, rendue comme les suivantes , , dans le *Manuscrit Troano*, se trouve idéographiquement d'accord avec le son qu'elle exprime dans la langue maya, si l'on examine les vocables dont la consonne *ch* est l'initiale. Avant d'en donner ici les exemples, je ferai observer, toutefois, que les Yucatèques modernes proposent dans leurs grammaires, deux variétés de cette consonne : la première *ch*, ordinaire, expliquée plus haut, mais dont la prononciation n'est ni brève ni rapide; la seconde qu'ils écrivent *cħ*, avec le *ħ* barré, dont la prononciation est rude et détonante, ainsi que l'explique le père Antoine Gabriel, dans sa grammaire, que nous reproduisons plus loin. Je citerai quelques vocables, selon les deux manières: *chaa*, lâcher prise, relâcher, laisser; *chach*, poignée d'herbes ou de cheveux, etc. *chuuc*, saisir, atteindre; *cha*, prendre, recevoir, apporter; *chac*, couper avec force; *chah*, porter, etc., tous mots qui, comme on le voit, sont en relation directe avec la main. Landa, dans son alphabet, ne distingue pas les *ch* l'un de l'autre, bien que les modernes y attachent une grande importance. Peut-être, de son temps, était-il jugé moins nécessaire d'en faire l'observation, l'usage, l'ensemble de la période, dans le discours, pouvant aider les lecteurs à reconnaître le *ch* du *cħ*. Il y a tout lieu de croire qu'il existait un signe particulier, destiné à aider les lecteurs des livres antiques à discerner un son de l'autre, signe analogue à celui qui, dans le latin, fait distinguer une voyelle brève d'une longue. Dans les images que nous donnons ici comme variantes du *ch*, , , , l'indicateur porte un anneau et montre la droite, tandis que les deux images d'en haut n'en ont point. La différence entre les deux *ch* et *cħ* se rendrait-elle encore par le changement de position ou par la barre qui traverse la main dans les images du *Manuscrit Troano* et par les hiéroglyphes et du *Manuscrit de Dresde* ?

24. *x* . Ce symbole est aisé à reconnaître. Il est fréquemment répété dans le *Manuscrit Troano*, et son équivalent ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est mieux exécuté. C'est une tête analogue aux têtes qui caractérisent les lettres *k*, *m* et *p*, avec cette différence, suffisamment remarquable, que le *x* porte du menton au front une et, le plus souvent, deux séries de petits points, indiquant l'échappement du son ou de l'air de la bouche, ce à quoi correspond cette lettre *x*, prononcée comme le *ch* français ou le *sh* anglais. Le lecteur observera que les points, en se portant de bas en haut dans l'hiéroglyphe du *x*, se terminent vers la cavité existante entre le nez et le front, où se place d'ordinaire la voyelle qui doit en déterminer le son; l'exemple suivant fait voir le *x*, suivi ou plutôt surmonté d'un *a* abrégé, tel qu'on l'a observé plus haut parmi les variantes, faisant ainsi *xa*, en français *cha* et en anglais *sha*. D'après ce qui vient d'être exposé, on reconnaîtra donc que c'est au pointillage partant de la bouche ou du menton, pointillage tout extérieur, qu'est dû le caractère de l'hiéroglyphe; aussi ce pointillage paraît-il parfois seul dans l'écriture cursive ou dans les tableaux où il doit se prononcer, s'il y a phonétisme dans l'ensemble, comme l'hiéroglyphe entier. C'est au son exprimé par ce pointillage que se rapporte le sens de la plupart des vocables qui, dans la langue maya, commencent par un *x*. Tels sont : *xaan*, flux, écoulement; *xab*, génération, chaîne des êtres; *xach*, séparer, éloigner; *xak*, mélange, union; *xaucun*, retenir, retarder; *xanun*, envoyer; *xe*, vomir; *xelem*, partager; *xex*, sperme; *xibil*, couler, se répandre; *xiitil*, éclore, jaillir, etc., vocables qui tous, comme on le voit, s'accordent avec l'idée symbolique de cette chaîne qui part de la bouche au front de l'image hiéroglyphique où se place la voyelle. Dans le *Manuscrit de Dresde*, ce signe se reproduit de la même manière, bien qu'avec une apparence d'ordinaire plus cursive. Les variantes , , sont trop faciles à reconnaître pour qu'il soit nécessaire de s'en occuper davantage.

25. *u* . La voyelle *u* (*ou*, en français), dans sa première figure, bien que légèrement déformée dans l'alphabet de Landa, n'en est pas moins aisée à reconnaître. L'image , modifiée dans les suivantes , , , , , , , , ; , du *Manuscrit Troano*, se présente ainsi, avec les autres, comme les variantes de ce caractère. Ce qui distingue le premier que je reproduis pour modèle, c'est la dent

qui ressort de l'ensemble de l'hiéroglyphe et qui se retrouve dans toutes ses variantes. Les deux points, blancs le plus souvent, noirs quelquefois, existant de l'un et de l'autre côté de la dent, ne s'y voient pas constamment. La copie de l'alphabet de Landa ne les porte pas. Le lecteur fera bien de remarquer ici toute la différence qu'il y a entre ce caractère et celui du monosyllabe *ca*, toujours dentelé ou pointillé. La voyelle *u* (*ou*) a, dans la langue maya, plusieurs significations assez différentes, mais, qui au fond, présentent un même ensemble d'idées. *U* est un vase, un bassin, une superficie circonscrite; c'est un crochet, un collier pour porter au cou; c'est la lune, le mois; ce sont les règles de la femme, idée de retour sur soi comme dans les vocables qui précèdent. *U* est un pronom possessif de première et de troisième personne, suivant sa position dans la période. Dans l'hiéroglyphe actuel, est-ce la lune, est-ce le croissant que les inventeurs ont voulu représenter, cela est probable? J'observerai seulement à ce sujet qu'il arrive fréquemment que ce caractère, placé horizontalement, prend également l'acception de la circonférence d'un vase, de son contour extérieur; voilà pourquoi on le trouve souvent encore dans la position d'un couvercle sur une marmite, ainsi que dans cette image toute symbolique, extraite de la page XXI du *Manuscrit Troano*. La marmite représente le bassin de la mer des Antilles, en déterminant ainsi le sens du caractère *u*, dont l'envergure, plus ou moins analogue à un arc, indique le retour du ciel à la surface de la mer, c'est-à-dire l'horizon, un crochet dans son sens le plus grossier. Au-dessus de l'*u*, couvercle, deux signes du jour *kan*, « l'argile soulevée et la croissance, » double sens de ce vocable, indiquent que la terre s'est soulevée accrue par la puissance de son maître, signifié par le *h* ou *ah*, celui qui possède, la fumée et la vapeur, qui s'élèvent en cône au-dessus du symbole, dont les deux pieds, *o*, indiquent des cônes volcaniques. Le symbole entier se lit : *oob ha-u káan káan ah bus xo-xo*, « bubons (collines) du bassin d'eau ont soulevé la terre du maître soufflant la fumée. »

26. *u*. La seconde forme de la voyelle *u* (*ou*) est aussi rare que la première est fréquente, au moins d'après celle qu'en donne l'alphabet de Landa. Au premier abord, ce caractère paraît se confondre avec les caractères des jours *caban* et surtout *cib*, dont il serait assez difficile à distinguer, si ces deux derniers

n'étaient encadrés. Tel qu'on le voit en tête de ce paragraphe, il me paraît reproduit avec exactitude par le copiste; c'est un crochet, ainsi que l'indique la voyelle maya, ou un écoulement, dans le sens des menstrues, si on le compare au *cib*, qui est la lave en ébullition, la lave coulante ou les menstrues de la terre mère, dans son acception ancienne, et la cire fondante, dans son acception vulgaire. Si ce caractère est malaisé à identifier, à cause de sa ressemblance avec le *cib*, il l'est peut-être plus encore quand on vient à rechercher ses variantes. Le crochet suivant, sans cadre, du *Manuscrit de Dresde*, doit être une forme du second *u*; mais j'éprouve encore quelque doute au sujet du suivant, que son cadre ramène au type du caractère *cib*. Ce qui est certain, toutefois, c'est que par leur forme ils correspondent, aussi bien que celui de Landa, à l'idée de la voyelle *u*, de retour, de torsion.

27. *z*. Cet hiéroglyphe est le vingt-sixième et le dernier de ceux que Landa propose dans son alphabet. Il le rend par un *z*, sans énoncer aucun autre son; mais l'examen du *Manuscrit Troano*, ainsi que l'étude de la langue maya, m'a convaincu que cet hiéroglyphe était à la fois l'image du *z* et du *ɔ* ou *c* renversé, adopté depuis pour exprimer les nuances du *z*, savoir *dj* et *tz*, la plupart des vocables commençant par *z*, *ç*, *dj* ou *tz*, n'étant eux-mêmes que des nuances les uns des autres. Quant à l'hiéroglyphe qui les représente tous à la fois, l'analyse n'en saurait être difficile. Chacun pourra par lui-même, en voyant les documents, reconnaître à quel ordre de faits il doit son origine. Il suffira de prendre son équivalent dans le *Manuscrit Troano*, : on le découvrira également dans l'image d'une plume, symbole du bruit produit par l'échappement de la vapeur, exprimé, on ne peut plus naturellement, par le son du *z* et par ses nuances. Cette plume n'est elle-même qu'une forme de la feuille du mimosa, le *mizquitl* mexicain, dont les dentelures en flèche ont été prises pour rendre l'image du gaz, d'abord, puis pour en énoncer le son dans la lettre *z*. L'hiéroglyphe qu'en reproduit Landa n'est autre chose que le corps d'un autel américain, qu'on voit tantôt de cette manière, surmonté de la fumée, tantôt comme un vase ou une marmite d'où s'élève la flamme, soulevée par le souffle, dont le signe *ik* apparaît tout menu au-dessous. L'image caractéristique de la consonne *z* ou *ç*,

c'est donc la lancette presque toujours triple, superposée comme les dentelures de la plume ou de la feuille du mimosa, au centre d'un vase quelconque, d'où le gaz ou la vapeur comprimée s'échappe. C'est encore une fois l'écriture figurative unie au phonétisme; car le *z* maya indique une des nuances du son produit par la vapeur, comme le pointillage ⁘ de la consonne *x* (*ch*) en énonce une autre. Les onomatopées sont continuelles dans cet alphabet remarquable et dont on ne saurait contester la haute antiquité : la nature fut évidemment le guide de ceux qui en inventèrent les caractères; mais ce fut la nature en travail d'un monde nouveau. Nul ne saurait s'y méprendre, en comparant les caractères aux scènes du *Manuscrit Troano,* dont ils composent les inscriptions : ce sont partout les signes non équivoques de la fumée, de la flamme, des gaz et de la vapeur, opérant dans les entrailles de la terre. J'observerai, en finissant ce paragraphe, que le *mizquitl* ou mimosa, dont la feuille est l'hiéroglyphe du gaz, est, d'après le savant Hernandez[1], le même arbre que l'*acacia* des anciens, qui joue un rôle si mystérieux et si difficile à comprendre dans les sanctuaires égyptiens, comme encore de nos jours dans ceux de la franc-maçonnerie. Selon le mémoire déjà cité de M. Aubin[2], une épine servait à rendre le son du *z* ou *ç*, dans les livres mexicains.

En terminant, avec le *z*, les trop courtes notions qu'il nous a conservées de l'alphabet maya, Landa ajoute à la fin : « Cette langue manque des lettres qui ne sont « pas ici; mais elle en a plusieurs, ajoutées de la nôtre, pour d'autres choses dont « elle a besoin; et ils (les indigènes) ne se servent plus de leurs anciens carac- « tères, en particulier les jeunes gens qui ont appris les nôtres. » Ce qui veut dire que pour les vocables de la langue espagnole introduits dans le maya pour désigner des choses ignorées auparavant au Yucatan, on se servit des caractères latins, correspondant aux sons dont le maya manquait. Ce sont les lettres *d*, *f*, *g* et *r*, dont le son était inconnu, avant la conquête, aux populations de cette péninsule.

On ne peut guère douter que Landa n'ait reproduit ici l'équivalent des sons

(1) *Mizquitl*, « verissima antiquorum acacia. » (Hernand. *Hist. nat.* lib. XII, cap. IX.)

(2) *Mémoire sur la peinture didactique*, etc. pag. 56.

divers existant dans la langue maya. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que son alphabet est incomplet : car il témoigne lui-même par les exemples qu'il apporte qu'en dehors des caractères phonétiques ordinaires, pouvant être usités alternativement comme alphabétiques ou monosyllabiques, il y en avait d'autres qui étaient purement syllabiques. Après avoir exposé l'explication de ceux qu'il a fournis, je m'efforcerai, dans le cours de cette monographie, d'extraire et d'analyser tous ceux que je serai à même de découvrir, en travaillant à la lecture des inscriptions.

28. *ha* . Le premier caractère entièrement monosyllabique dont Landa fasse mention dans son alphabet est le *ha* ou *a*, fortement aspiré par le *h* barré qui le précède. Ce caractère a pour variante le suivant , qui paraît être en même temps le symbole figuratif de l'eau qu'il exprime phonétiquement, *ha*. Il fait partie du groupe formant le symbole *chen* , « puits naturel, » nom d'un des mois du calendrier maya. Les deux demi-cercles concentriques qui en sont la partie saillante se retrouvent dans ceux-ci , qu'on voit superposés fréquemment au caractère *k* dans l'image présente . Aussi suis-je disposé à penser que ce signe est identique avec celui de *ha* de Landa et qu'il se trouve ici pour appuyer la forte gutturation du *k*. Dans la variante qu'en donne l'auteur, l'ensemble de l'hiéroglyphe rappelle le premier *a* de l'alphabet, c'est-à-dire une espèce de croissant : si, dans celui-ci , l'on voit à gauche, en dedans, le signe ordinaire du volcan et du feu, on trouve contre le cercle intérieur une larme ovale et deux gouttes d'eau, pendantes extérieurement en bas, caractéristiques de cet élément dans le *Manuscrit Troano*, ainsi que dans les documents purement mexicains.

29. *ma* . Tel est le second caractère dont parle Landa, sans le mentionner dans son alphabet. Son équivalent dans le *Manuscrit Troano* s'y trouve fréquemment, avec plus ou moins de régularité, soit isolé, soit placé de manière à former la partie supérieure du caractère monosyllabique *ku*, où il ne fait qu'un, d'ordinaire, avec la partie inférieure, comme ci-après . Sous la forme suivante , *ma* se voit souvent dans le *Manuscrit Troano* et dans le *Manuscrit de Dresde*, bien que, dans l'un et l'autre de ces documents, il paraisse en composition avec un seul point ou *o*, posé en plein sur le *u*, avec lequel il ne fait

qu'un : tel est le groupe suivant , où il termine la phrase *ah*, *kan*, *kan*, *u*, *o*, *ma*, « celui de la terre soulevée sur écumante l'eau. » *Ma*, qui est l'énonciation phonétique du caractère dans le langage antique, est le bras ou la main; c'est la syllabe primitive d'un grand nombre de vocables, dont le sens indique l'opération de la main ou des bras. L'hiéroglyphe n'est ainsi, probablement, qu'une image des deux bras étendus. *Ma* est encore une négation dans la langue maya, un signe du prétérit après le verbe, comme aussi de l'optatif très-usité, etc.

30. *ti* . Le troisième caractère apporté par Landa, en dehors de l'alphabet, est le *ti*, dont je trouve les équivalents suivants , , dans le *Manuscrit Troano*, à la page x. Ils y sont posés au-dessus de deux rayons de miel, signes de soulèvements de terrains, qu'ils indiquent, par conséquent, comme étant des localités; le suivant en est très-probablement une variante. Ce signe n'étant lui-même, après tout, qu'une variante du *t*, le lecteur pourra en revoir l'explication détaillée au n° 7 de l'alphabet.

Ces trois caractères sont les seuls que Landa fournisse d'une manière certaine, dans l'instruction qui y est relative. Toutefois, avant de clore cette matière, je crois pouvoir en ajouter un autre qui s'offre fréquemment dans les manuscrits présents sous nos yeux. C'est le signe *yax*, formant au calendrier la section supérieure du vocable *yax-kin* , « soleil nouveau, » nom de l'un des mois mayas. Ailleurs on le trouve analogue à celui-ci ou au suivant , pour énoncer le mois *yax*, autre mois du calendrier, dont la signification est « neuf, vert, vigoureux, etc. » Quant au premier de ces hiéroglyphes, tel que l'apporte Landa, il est identique avec l'*ahau* , dont l'explication viendra plus loin. En le comparant à ses variantes diverses, on y reconnaît une sorte de citrouille ou de calebasse, fruit auquel il est fait très-souvent allusion dans les documents, comme symbole de la fécondité végétale, par la similitude de son germe avec le membre viril en érection. Sous cette double idée, il fait allusion à la puissance du feu tellurique, ouvrant le sol comme un germe, crevassant la terre et s'y dressant sous la forme d'un cône volcanique. Le lecteur observera, d'ailleurs, que, dans l'image présente, ce n'est pas tant le fruit qui vise à l'effet que le germe qui s'y développe

et qui s'en élance avec la vigueur que rend si bien la syllabe *yax* en maya; *yax* (prononcez *yach* en français) est tout ce qui pousse avec force dans la nature animale ou végétale, c'est le bourgeon au printemps de l'année. Dans la langue quichée le *r* remplace l'*y* maya et le mot fait *rax* (*rach*), fort, puissant, rapide, vigoureux, violent, exactement avec les sens divers du mot *rash*, anglais, lequel a conservé, en médecine, le sens antique que lui attribue l'hiéroglyphe maya, d'*éruption*. Notre vocable *rage* s'en rapproche beaucoup.

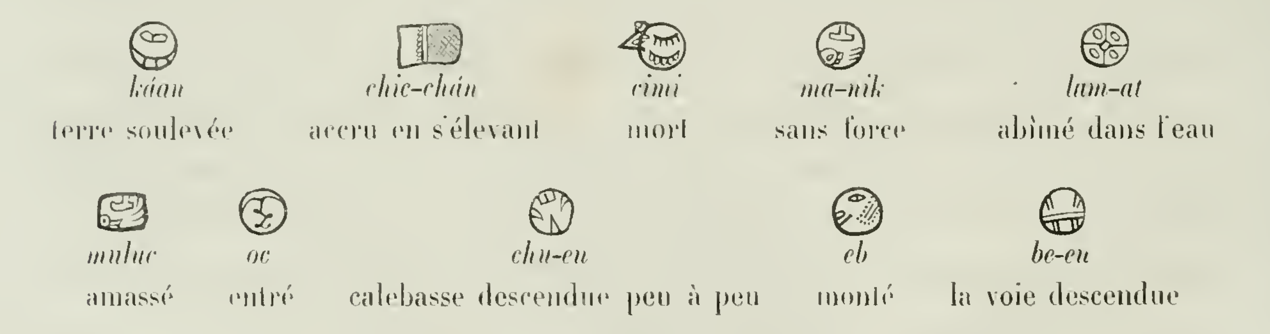
XII

Exposition des signes des jours du calendrier.

Ces signes, auxquels j'ai fait allusion plus d'une fois dans le cours de l'exposition précédente, se trouvent constamment mêlés à ceux de l'alphabet dans les documents que nous possédons. Ainsi que je l'ai dit plus haut, c'est ce mélange qui occasionne la confusion inhérente, en apparence, à ce genre de documents: mais cette confusion disparaît, du moment que l'on ne prend plus les signes des jours que pour la valeur réelle qu'ils ont ici, celle de rébus, énonçant des vocables d'une ou de deux syllabes et qui prennent naturellement leur place, comme tels, dans le corps de la période. Le lecteur en trouvera des colonnes entières dans les pages du *Manuscrit Troano*, sans aucune intervention des caractères de l'alphabet; eh bien, ces colonnes doivent se lire précisément comme le reste. Les noms des jours, ainsi disposés, pris sans aucune arrière-pensée des divinités qu'ils consacrent, formeront des phrases courtes et énergiques, en rapport complet avec les images des tableaux où ils s'alignent et dont ils fournissent l'explication. Leur connaissance est donc absolument indispensable pour la lecture des monuments. Landa nous les a conservés intégralement : nous les reproduirons d'après son ouvrage, en y mettant en regard ceux du *Manuscrit Troano* qui y correspondent. Nous les analyserons successivement, ainsi que nous l'avons fait pour les caractères de l'alphabet.

Le lecteur sait déjà que l'année maya, ainsi que l'année mexicaine, se composait de dix-huit mois, chacun de vingt jours, auxquels on ajoutait un mois de

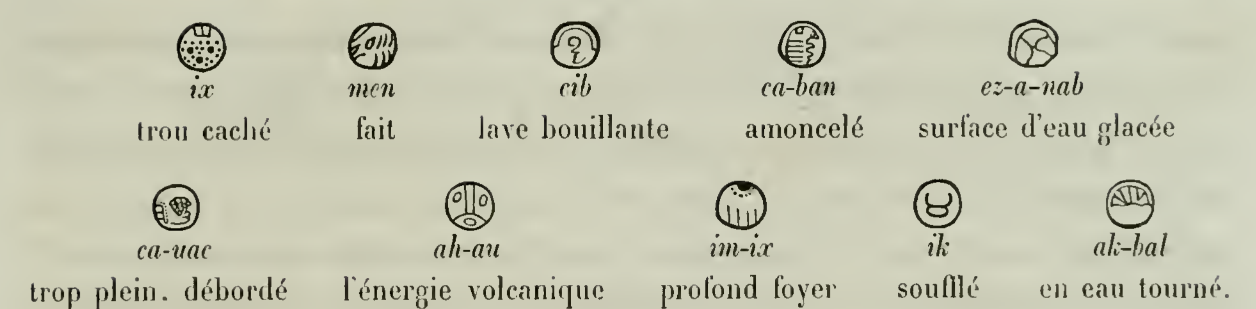
cinq jours épagomènes, pour compléter les trois cent soixante-cinq jours de l'année commune. Cette année était celle de toutes les nations américaines qui avaient conservé, avec plus ou moins de soin, l'antique civilisation toltèque, issue de la mer des Antilles. Dans l'ordre du calendrier, les vingt jours avaient chacun un nom différent, qui se répétait de vingt en vingt : ces noms étaient considérés comme ceux d'autant de divinités dont la religion solennisait les fêtes. Selon les notions que reçut Las Casas au Yucatan[1], ils étaient ceux des vingt chefs ou compagnons de Kukulcan ou Quetzal-Coatl, qui avaient peuplé le Mexique et les contrées voisines : d'après les explications données à l'évêque Nunez de la Vega[2] l'un des successeurs de Las Casas, ces noms, presque identiques dans le calendrier tzendal avec ceux du calendrier maya, étaient les noms d'autant de rois; d'après les commentateurs espagnols des documents mexicains[3], c'étaient ceux des chefs de nations existant au temps de la grande inondation, et dont sept seulement auraient échappé au cataclysme. Ce qui est certain, c'est que ces vingt signes sont les symboles des phénomènes géologiques dont l'histoire est renfermée dans le *Manuscrit Troano*, symboles qui, de bonne heure, reçurent dans ces contrées les honneurs divins, comme autant de héros mythologiques. C'est là ce que l'analyse particulière de chacun d'eux démontrera amplement, sans que nous ayons même besoin d'avoir recours à la lecture des inscriptions du manuscrit. Avant d'entrer en matière, prenons les vingt caractères ensemble, dans l'ordre où ils se trouvent dans Landa et voyons la signification que nous donnera la traduction des vocables qu'ils expriment.



(1) *Hist. apolog. de las Indias Occid.* Ms. de l'acad. roy. de Madrid, tom. III, cap. 123.

(2) *Constituciones diœcesanas del Obispado de Chiapas*, in Præamb. n. 32, §§ 28 et suiv.

(3) Fabregat, *Esposizione delle figure geroglifiche del Codice Borgiano Messicano, dedicata all' Eño e Rño Principe il Sig. Cardinale Borgia, etc.* Ms. de la collection de l'auteur, *passim*.



TRADUCTION LIBRE.

« La terre soulevée s'est accrue en s'élevant. Morte elle était demeurée sans vigueur, « abîmée sous les eaux amoncelées. Elle est sortie de la calebasse descendue peu à peu : elle « a monté, surface descendue, foyer caché fait de la lave en ébullition qui a amoncelé les « feux ; puis a débordé l'énergie volcanique, foyer profond qui a soufflé de la terre changée « en eau. »

1. *Kan* . Ce signe est le premier dans l'ordre du calendrier maya, tel qu'il a été conservé par les auteurs. On le trouve identique , à fort peu de chose près, dans le *Manuscrit Troano*, et généralement facile à reconnaître dans ses variantes. Sa forme la plus ordinaire est la suivante . Don Pio Perez, juge de Peto, au Yucatan, le dernier qui, dans cette contrée, se soit occupé sérieusement de ces matières, traduit, dans un passage de son essai sur le calendrier maya, la syllabe *kan* par corde ou fil de *henequen*, le chanvre de son pays; mais, dans un autre endroit, plus d'accord avec les auteurs anciens, il le traduit par jaune, à propos de l'explication du mois *kan-kin*, « soleil jaune. » Dans le *Manuscrit Troano*, le signe *kan* est souvent peint de la même couleur jaune vermeil, attribuée à l'argile, à la terre séchée, sortie de l'eau, ainsi que le mot *aride* de l'Écriture. *Kan*, que Beltran de Santa-Rosa écrit aussi *kaan*, a diverses acceptions, selon cet auteur. S'il signifie « corde, » il veut dire aussi « long, chose qui s'allonge comme le ser« pent : » puisque *kan* n'est qu'une nuance de *can*, serpent, dans la même langue ; c'est donc ce qui va croissant ou qui a crû, qui s'est accru, une chose manifestée, apparue au-dessus d'autre chose : c'est la terre, travaillée par le feu intérieur, l'argile, le fiel de la terre qui est monté, *ka-an*, c'est-à-dire les secrétions du volcan ; c'est encore la mesure qui sert à mesurer la terre, les champs, etc. L'examen du *Manuscrit Troano* prouve amplement, d'ailleurs, que son sens réel et antique est celui même de la terre soulevée et séchée, argileuse, du conglomérat volcanique

soulevé du sein des eaux. Il n'y a qu'à parcourir les vocables qui reçoivent ce monosyllabe en composition et à le comparer avec sa nuance *can*, pour se convaincre que le sec, le solide, le consolidé, le durci comme la terre au soleil ou au feu, quand elle est sortie de l'eau, sont les idées attachées à la signification radicale du vocable *kan*. L'image qui le représente ne varie pas extrêmement, bien que souvent elle n'offre d'autre indication que celle de l'ondulation inférieure , sans qu'aucune des deux dents soit visible; d'autres fois, on voit le signe avec la dent d'en bas , et d'autres fois une semblable dent, enfermée dans un cube , signe au Mexique du vocable *tlan*, «au lieu, contre ou proche du «lieu.» Une variante curieuse, toutefois, est celle-ci. Le signe *kan* s'y élève en forme de cône, d'accord avec le sens qu'il emporte de terre croissante, en travail ou soulevée. Ce cône est dentelé d'un contour en zig-zag, symbole de l'eau au Yucatan, ainsi qu'en Égypte; ce qui nous montre que c'est la terre, égouttant l'eau à mesure qu'elle s'élève du sein des flots. Ce qu'il y a de remarquable encore dans ce petit groupe conique, c'est le titre du dieu du feu qui s'y trouve exprimé en entier. En effet, dans le *'h* , qui en est le piédestal, je trouve, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, page 51, le vocable *ah*, rendu également par un *h* simple, au commencement des mots, dans la langue moderne, et signifiant la possession. «Celui de, le maître, le seigneur de.» Ce qui avec le *kan* , que supporte cet *ah*, fait le terme *ah-kan*, «le seigneur de la terre soulevée, croissante,» titre déterminé par le feu , qui brûle à côté de ce groupe, à la page v*, à laquelle il est emprunté. C'est le titre que la mythologie mexicaine traduit par *Tlal-Teuctli*, le seigneur de la terre, le plus puissant des dieux, et qui le premier, dit Motolinia, s'empara de la terre, flottante sur l'Océan après le déluge, et s'y assit comme sur un caïman. Les Mexicains l'appelaient encore *Huehué-Teotl*, «le dieu ancien,» ou «la voie de pierre qui s'élève et qui croît,» *te-otl*. Un autre de ses noms était *Ixcoçauhqui*, qu'on traduit par «l'œil jaune,» expression, d'accord, ce semble, avec le symbole *kan*, qui paraît un œil ouvert. Mais *Ixcoçauhqui* veut dire encore «celui qui mûrit son œil, qui le dessèche,» et *Ixco-çauhqui*, «celui qui ourdit sa «trame dans son œil,» allusions qui toutes se rapportent à l'œil du dieu du feu, cratère du volcan. Voilà pourquoi *Kan* s'identifie avec le dieu d'Izamal, *Kin-Ich-Kak-Mó*, «l'œil du soleil ou l'œil qui perce, ara ou excroissance de feu,» ce qui

est tout un dans la langue maya. C'est ce titre que semble justifier ici le symbole suivant , où l'on voit une tête d'ara, ornée d'une huppe, semblable au signe de la terre soulevée, à l'œil d'où s'épanche une larme rouge, symbole du feu et de la lave, et sortant de la section ouverte du caractère *kan*. Le lecteur pourra le confronter avec les figures qui l'environnent à la page VI*, d'où il est extrait. Si nous nous sommes étendu si longuement sur ce symbole, c'est qu'il est d'une importance considérable dans le *Manuscrit Troano,* non moins que dans le *Manuscrit de Dresde :* il y joue le rôle principal, ainsi que dans le calendrier où il occupe la première place, et sa connaissance est indispensable pour l'intelligence des origines de la mythologie maya et mexicaine. Dans le calendrier mexicain, le signe correspondant à *kan* se trouve être précisément *Cuetzpallin*, caïman de l'espèce qui vit le plus hors de l'eau, par conséquent le plus en rapport avec la terre séchée. Les variantes du caractère *kan* sont nombreuses, bien que différant, en général, peu l'une de l'autre. Nous signalerons, entre autres encore, les suivantes et ; cette dernière présente cela d'intéressant qu'on croit y reconnaître comme un cratère où percent trois bouches volcaniques.

2. *Chicchán* . Cet hiéroglyphe, assez mal rendu par le copiste de Landa, a pour équivalent, dans le *Manuscrit Troano*, le suivant , dont voici quelques variantes , , . Le vocable *chicchán,* qui en est l'expression, n'aurait pas de signification actuellement dans la langue maya, au rapport de Pio Perez : en le décomposant, on arrive, toutefois, à lui en trouver une parfaitement d'accord avec l'ensemble de ses symboles. *Chic*, primitif du verbe *chicpahal*, « accroître, augmenter, » en est la première syllabe ; *chan*, de *chanchanbel*, « peu à peu, lentement, » nous donnerait « chose lente qui croît ou augmente. » Mais en prenant le vocable *c̄han* avec un *h̄*, composé de *c̄ha*, « porter, recevoir, etc. » et de *an*, signe du participe passé, ayant en particulier le sens de support, d'aide, de secours, nous trouvons alors « ce qui est soulevé, accru, augmenté; porté ou donné comme secours, » idée merveilleusement d'accord avec la terre des Antilles, qui, en s'élevant, porta secours à ceux qui cherchaient un refuge contre les flots. Dans la langue tzendale, *chic-chán* signifie serpent qui se manifeste en s'élevant, *chan*, serpent, permutation du mot *can*, maya et quiché. Ainsi la terre, déjà signalée par l'œil jaune du volcan

dans le signe *kan*, précédent, reparaît dans le second signe du calendrier *chic-chan*, où elle a porté secours, en se soulevant davantage. L'hiéroglyphe, qui en est l'expression ici, est particulièrement remarquable : c'est un fond réticulé, symbole lui-même de la terre encore inondée ou à fleur d'eau, comme un marais; mais ce fond est entouré d'un cercle de dents, signifiant elles-mêmes les gouttes de l'eau qui l'enveloppent. Le caïman ou le serpent s'élève petit à petit. Remarquons, d'ailleurs, que si, dans le calendrier maya, *kan* et *chicchán* se suivent, « la terre « serpent et celle qui croît et porte secours, » dans le quiché, on trouve *can* et *qat*, « le serpent et le caïman ou le séché, » de même qu'en mexicain l'on a *cuetzpallin* et *coatl*, « caïman et serpent. » Motolinia ajoute[1], en parlant de ce caïman, qu'il était le siége du maître de la terre, lorsqu'il apparut sur l'eau, après le déluge; ce caïman, dit-il, avait pour nom *Cipactli*, le monstre marin de l'Océan, dont le dos hérissé figurait précisément, de même que sa mâchoire, la grande courbe des petites Antilles. Les variantes de l'hiéroglyphe de *chicchán* n'ont d'autre caractéristique que la surface réticulée, symbole de la terre à fleur d'eau, encore inondée; c'est le jupon de la mère des dieux, de la terre mère, *Xnuc*, « celle « du nœud de la terre, » en maya, *Xmucané*, en quiché, et *Oxomoco*, l'égreneuse, en mexicain : on la reconnaît aisément dans l'image ci-jointe, occupée à verser de l'eau sur le *metlatl*, la pierre à moudre le maïs, symbole du fond de la mer, vers sa courbe. Son jupon est réticulé, comme encore de nos jours celui des Indiennes de l'Amérique centrale, généralement bleu comme la couleur de l'eau. De là le nom de *Citlallin-icué*, « celle du jupon « étoilé, » ou plutôt « celle de la surface des îles de la rupture, » nom attribué à la même divinité, devenue, depuis, le symbole de la voie lactée. Tel est le jupon que l'on voit aux divinités femelles des temples de Palenqué, tel est celui que porte l'égyptienne Isis, etc., et que nous donnent les deux variantes et du caractère *chicchán*.

3. *Cimi*. L'hiéroglyphe du troisième jour du calendrier maya a pour équivalent l'image suivante, dans le *Manuscrit Troano*. Le vocable *cimi*, qu'il

[1] *Hist. de los Mexicanos por sus pinturas*, Ms. de la collection de l'auteur.

faut prononcer *qimi*, signifie la mort : si on l'analyse étymologiquement, on y trouve d'abord *cim-i*, germe ou embryon mort; puis *ci-mi*, sans séve, sans activité; la séve, l'effervescence, vient de se répandre, il n'y en a plus, *ci* étant le jus fermenté, effervescent de toute plante, etc., et *mi* le manque, l'absence, etc., d'où *minus, minuere*, en latin. Les signes caractéristiques de cet hiéroglyphe sont ici la paupière baissée, indice de la mort, et les dents en saillie, comme dans une tête de mort, ainsi que dans la lettre *k*. La petite tête d'animal, symbole de l'eau, qu'on voit dans l'hiéroglyphe du *k*, manque dans le *cimi* et c'est ce qui l'en distingue. Mais les variantes du *cimi* sont assez multiples et s'abrégent parfois considérablement dans l'ensemble de l'écriture. C'est tantôt une tête de mort, à la prunelle morne et tombée, comme dans le signe actuel , tantôt seulement un symbole composé d'un semblant d'œil et de deux dents , symbole qui se simplifie parfois davantage encore. D'autres fois, au lieu d'un œil dans le visage, c'est un profil où l'on ne voit, au lieu d'œil ou de paupière, qu'un vide, dont le dessin rappelle la hache , qui finit par demeurer seule dans son cadre, pour exprimer le *cimi*, , identique alors avec le *tau* grec. Cette hache est, d'ailleurs, elle-même un signe de mort; voilà sans doute pourquoi elle prend la place du profil funèbre. Les autres variantes du *cimi* , , , ne sont pas moins intéressantes : dans la première, l'œil du squelette est remplacé par un œil entouré de gouttelettes, comme celui du dieu des eaux, et symbole d'un volcan ou cratère rempli d'eau, fort fréquent dans le *Manuscrit Troano*. Cette dernière image correspondrait ainsi à l'idée fondamentale de *ci-mi*, plus de lave, plus d'effervescence, c'est-à-dire plus de chaleur, la glace y ayant pris fréquemment la place du feu. De là, sans doute, le sens étymologique du mot *mic*, mexicain, « mort, » ou *m'ic*, « il s'est bu ou absorbé, » qui semble n'être qu'une inversion du vocable maya *cim*. Le nom correspondant à *cimi*, dans le calendrier quiché, est *Camel*, « l'humble, l'humilié, le mortel, » et dans le calendrier mexicain *Miquiztli*, qui signifie la mort.

4. *Manik* . Cet hiéroglyphe, signe du quatrième jour du calendrier, a, dans le *Manuscrit Troano*, une assez grande variété d'équivalents; le suivant est un de ceux qui se rapprochent davantage de celui de Landa. Ce qui caractérise

cet hiéroglyphe, c'est l'espèce de *tau* grec renversé qui le surmonte, mais surtout la petite tête d'animal, généralement placée à la gauche, tête de tigre, de chat ou de chacal, symbole de la vague à la surface de la mer, dont les ondulations sont elles-mêmes souvent indiquées par les hachures inclinées à la droite de l'image. Dans plus d'une circonstance, le *manik* se rapproche du croissant, formé dans le creux de l'*a* premier de l'alphabet, et l'analogie est telle qu'on ne sait souvent discerner lequel est un *a*, lequel est un *manik*. Telles sont les images suivantes , , qui se modifient parfois de façon à offrir comme une main qui se ferme . Dans d'autres, l'esquisse intérieure reste seule, ainsi que dans l'image suivante , où, surmontée d'un *o*, elle fait alternativement l'effet d'un *manik* ou d'un *a*. Il est vrai de dire, toutefois, que ces hiéroglyphes différents ne sont que des nuances d'une même idée, nuances difficiles, parfois, à discerner aujourd'hui, mais qui ne devaient laisser aucun doute dans l'esprit de l'hiérogrammate maya. Le temps finira probablement par nous en instruire également. Si, d'ailleurs, le caractère du premier *a* est un des symboles d'une terre ensevelie sous les flots, le *cimi* en est un autre et le *manik* de même. En effet, de quelque manière que l'on décompose ce vocable, on y trouve l'idée de la mort, de la non-existence. *Manik*, dit Pio Perez, signifie vent ou souffle qui passe; mais le sens est bien plus complet, si, en admettant que tous les radicaux des verbes indiquent un prétérit parfait, nous disons que c'est un souffle passé, *man* ou *mani* étant le prétérit du verbe *manél*, passer, finir, et *ik*, l'esprit, le souffle ou le vent. En prenant la césure *ma-nik*, je crois être plus grammatical. *Ma* est la négation et *nik* le mouvement, l'agitation, la trépidation, l'ébranlement, la force et la puissance d'ébranler, dont la nuance *nic* signifie la prospérité, la victoire, l'avantage, exactement comme *νίκη*, en grec. Ces divers sens correspondent, on ne peut mieux, avec l'hiéroglyphe de la main ou plutôt du poing qui se détend, pour avoir perdu sa vigueur. Combien d'idées, en effet, sont renfermées dans cette petite image? Double carte géographique, on doit probablement y reconnaître, d'abord, les contours topographiques, plus ou moins indécis, de la terre du croissant, engloutie dans l'Atlantique, ensuite ceux de la péninsule du Yucatan; la terre du croissant avec ses deux grands golfes, au nord et au sud, comme le Yucatan avec le golfe du Mexique au nord, et la mer des Caraïbes au midi. Terre du croissant

sans vigueur, sans trépidation, après avoir été une première fois vaincue par les eaux, terre des Mayas, également vaincue par les eaux qui la couvrirent et qui éteignirent tous ses volcans, ainsi que le dit explicitement le *Codex Chimalpopoca*. Ai-je besoin d'insister davantage sur les idées profondes du *manik*, si bien en rapport avec celles que présentent les variétés de la lettre *a*. Pour en finir, ajoutons que le nom correspondant à *Manik*, dans le calendrier quiché, est *Quieh*, « cerf, « bête fauve, » identique avec celui du mexicain, *Mazatl*.

5. *Lamat* . Hiéroglyphe du cinquième jour du mois maya, *lamat* a pour équivalent le signe suivant , dans le *Manuscrit Troano*. Pio Perez ne trouve aucun sens à donner à ce vocable dans la langue actuelle du Yucatan; on en découvre divers, cependant, en décomposant le vocable. *La* est une syllabe indiquant adverbialement et substantivement le lieu qu'on a sous les yeux, comme quand on dit *là* en français. *Mat*, radical de plusieurs verbes, a ici le sens d'obtenu, d'atteint, ce qui présente l'idée d'un lieu atteint par quelque chose ou obtenu comme une faveur. Si j'analyse le vocable *lam-at*, j'y trouve le verbe *lam*, « en-« foncer, abîmer, » et *at*, pour *a-ti*, « dans l'eau; » de cette manière *lamat* signifierait « lieu enfoncé, abîmé sous l'eau. » *Lamat* est donc le gouffre, l'abîme d'eau, formé par l'Océan, après l'enfoncement des terres recouvertes par l'eau de la mer des Caraïbes, idée qu'exprime en grec le vocable λάμος qui a évidemment la même origine, le mot λαμία, gouffres, abîmes, étant tout à fait maya, ainsi que l'idée du monstre fabuleux dévorant les hommes et les enfants, qui s'y rattache. C'est à quoi, d'ailleurs, paraît correspondre l'hiéroglyphe, originairement composé, comme on le voit dans la variante suivante , de deux petites têtes, de celles que j'ai signalées comme étant le symbole de la vague à la surface de l'eau, chat-tigre ou chacal, dont le rugissement est comparé à celui de l'Océan, au temps du déluge, dans le *Manuscrit Letellier* et la *Copie Vaticane*. Dans le calendrier tzendal, au lieu de *lamat*, on lit *lambat*, qui peut s'expliquer encore ici par *lam*, enfoncer, abîmer, et *bat*, la hache, la batte du jeu de paume, la raquette, indiquées déjà dans la seconde lettre *b*, de l'alphabet ci-dessus, et dont l'hiéroglyphe a une analogie frappante avec le signe *lamat*. La variante , tirée du *Manuscrit de Dresde*, est d'autant plus curieuse, qu'elle semble rappeler l'image gravée au

fondement de la fameuse idole mexicaine, appelée *Teoyaomiqui*, dieu ou déesse de la guerre divine, qui se traduit étymologiquement par « superficie du roc qui « se débat en se noyant, » *te-o-yao-miqui*. Le nom du jour correspondant, dans le calendrier quiché, est *Ganel* ou *Canel*, que d'anciens auteurs traduisent par « lapin, » d'accord avec le *Tochtli*, lapin, dans le calendrier mexicain; or c'est la forme du lapin ou du sarigue, dans une position plus ou moins couchée, que les antiques hiérogrammates ont cru retrouver dans le contour topographique de la mer des Caraïbes. Cette idée se représente fréquemment dans les documents mexicains, etc.

6. *Muluc* . Cet hiéroglyphe, sixième signe des jours du calendrier, n'offre à peu près rien qui puisse comporter de véritables variantes : celui du *Manuscrit Troano* lui est identique, et le suivant ne l'est guère moins. Ailleurs un simple cercle, en renfermant un autre plus petit, en varie quelquefois l'image en composition. Pio Perez, bien qu'avec une certaine hésitation, donne au vocable *muluc* le sens d'amas ou amoncellement. *Mul*, en effet, énonce ce qui est groupé, réuni, amoncelé, multiplié, ensemble, comme le *multus* latin : dans la lecture ordinaire, il a fréquemment l'acception d'une colline, d'un môle, d'un tertre; le vocable *mul* est un de ceux que l'on applique, au Yucatan, aux pyramides tronquées, servant de soubassement aux grands édifices religieux ou royaux. Mais *muluc* paraît être un ancien prétérit du verbe *mul :* j'observerai, toutefois, que la désinence *uc*, à peu de chose près identique avec *uk*, primitif d'*ukul*, « boire, » peut faire ici allusion à l'immersion, à la mort sous l'eau, ainsi que tant d'autres hiéroglyphes, dans le *Manuscrit Troano*. Ce qui me le laisserait supposer, c'est que le nom correspondant à *Muluc*, dans le calendrier quiché, est *Toh*, « l'averse et l'inondation par la « pluie, » idée d'accord, d'ailleurs, avec le mexicain *Atl*, « eau. » Jusqu'à quel point l'hiéroglyphe de *muluc* correspond lui-même à cette idée, c'est ce qu'il est malaisé de déterminer, les variantes n'offrant aucune esquisse propre à éclaircir la matière. J'en excepte, toutefois, la suivante , qui peut passer aussi pour une variante de la lettre *o :* les cercles concentriques, que Fabregat explique par l'adjectif *innombrable*, seraient ici l'expression des eaux amoncelées sur les abîmes nouvellement formés et s'y engouffrant en tourbillons.

7. *Oc* . L'hiéroglyphe du septième jour maya n'est pas moins difficile à expliquer que le précédent. *Oc*, dit Pio Perez, est la poignée, la quantité que peut contenir le creux de la main, et le vocabulaire le traduit par « pied, jambe, entrée, « poignée, et l'acte de répandre à poignées le grain. » Les variantes de cet hiéroglyphe , , , , , , ne nous en apprennent guère davantage sur le dessin primitif, bien que l'idée fasse probablement allusion à la puissance volcanique entrant au sein des eaux : c'est ce que le nom de *Tzy*, correspondant à *Oc*, dans le calendrier quiché, semblerait confirmer. *Tzy*, en effet, signifie à la fois le petit chien du pays, l'esclave et une sorte de pâtisserie renfermant de la viande, pâtisserie connue au Mexique sous le nom de *nextamal;* c'est à quoi correspond encore dans le calendrier mexicain le nom d'*Itzcuintli*, qui est celui d'une sorte de chien, dans la langue nahuatl, mais qui dans l'analyse énonce « la vie ou le mouvement caché sous la glace, » *itz-cu-in-tli*.

8. *Chuen* . Cet hiéroglyphe, huitième de ceux des jours mayas, a, comme je l'ai exprimé plus haut, beaucoup d'analogie avec la lettre *c*, dont il semble la reproduction, au premier abord; mais, en l'examinant de plus près, on trouve au caractère *chuen* deux dents saillant entre les deux pointes d'en haut, et qui manquent à la lettre *c*. Pio Perez ne donne du vocable *chuen* aucune raison suffisante. J'observerai donc que c'est le nom de l'un des deux frères changés en singes, dans le *Popol Vuh*, où il est appelé *Hun-Chouen*, c'est-à-dire « une souris « en sentinelle » ou « un lac caché, » dans la langue quichée. Pour expliquer le nom maya *chuen*, prenons d'abord le mot *chu*, la calebasse, dont il a été si souvent question, comme image d'une localité terrestre, rongée intérieurement par un germe de feu qui commence par la gonfler et y produit un soulèvement : telle est la calebasse ci-jointe , image d'un cône volcanique; *en*, ancienne forme adjective et marque d'un passé, d'une chose finie, est ici pour *hen*, ouvert, détruit peu à peu, ce qui viendrait à donner, pour *chu-en*, « la calebasse passée « ou bien ouverte peu à peu. » L'hiéroglyphe peut, à la rigueur, correspondre ici à une calebasse qu'ont ouverte ses rejetons, comme les dents soulevées par le feu ouvrirent le sol de la terre. L'image qui se voit ici, toutefois, est une bouche de singe grimaçante, montrant les dents, d'accord avec le nom de *Hun-*

Chouen qui, ainsi que son frère *Hun-Batz*, symbolisait, sous les voiles mystérieux de la mythologie quichée, le soulèvement temporaire de deux montagnes dans la mer des Caraïbes, après l'engloutissement de la terre qui la recouvrait. Les dents que l'on voit ici, ces dents aiguës, sont les images de ces montagnes, effondrées à leur tour et transformées en récifs.

Nous avons tout lieu de croire, d'un autre côté, que ces deux mythes s'appliquaient, d'une manière spéciale, à deux volcans qui, après une éruption éphémère, avant la fin du cataclysme, disparurent sous les eaux, où ils formèrent deux gouffres, encore connus dans ces parages sous le nom de *Roncadores*, ronfleurs[1]. Ce sont ces gouffres que la mythologie mexicaine, d'accord avec celle des Quichés, comparait à deux de ces singes hurleurs, *araguates*, qui, à l'aide du tambour osseux de leur gosier, font retentir, durant la nuit, les forêts de l'Orénoque de leurs ronflements cadencés et lugubres. De là, sans aucun doute, l'origine des traditions concernant les Pithécuses, *Πίθηκος*, en Grèce comme en Amérique, et dont le nom est identique, au fond, avec celui des *Ozomatin* mexicains : le premier *ϖίθ-η-κος* signifie le «sanglot des stigmates souffleurs» ou des «volcans jouant de la «trompette,» *pitz-e-cox*, en nahuatl, et le second, *oz-om-a-tin*, «jets d'eau double «de la bouche ou de la grotte.» L'un et l'autre font allusion à la fois au cynocéphale et à des vases remplis d'eau, *ϖίθος*, dans la fable grecque, comme dans les anciens souvenirs américains. Dans la mythologie des Grecs, Hercule est le vainqueur de ces singes qui se moquaient de lui; c'est la vague du *gulf-stream*, du courant d'eau chaude, qui fait descendre les Ronfleurs sous les eaux, où les marins ne les connaissaient que trop : de là encore leur nom de *Cercopes*, *κέρκωψ*, fourbes, artificieux, trompeurs comme les récifs, le vocable correspondant, en langue mexicaine, *cel-cop-ix*, œil de flamme isolé, étant l'indice des feux qui, sur ces bas-fonds, attiraient jadis les navigateurs. Tout contribue donc à démontrer invinciblement que c'est dans ces lieux que la mythologie grecque eut son berceau : le nom d'*Arime*, qu'on donne aux frères des Cercopes, ne se retrouve que dans

[1] «Nous passâmes à plus de trente lieues à l'ouest du «*Roncador*. Ce bas-fond porte le nom de Ronfleur, parce «que les pilotes assurent, d'après d'anciennes traditions, «qu'on l'entend ronfler (*roncar*) de très-loin. Si ce bruit «a effectivement lieu (il n'est que trop connu), il se fonde «sans doute sur un refoulement périodique de l'air, com«primé dans une roche caverneuse. J'ai observé le même «phénomène sur plusieurs côtes..... dans le calcaire de la «Havane, etc.» (A. de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent, etc.* éd. in-8°, t. XII, p. 232.)

l'Amérique méridionale, à côté des forêts de la *P-Arime*, où Alexandre de Humboldt entendit les concerts des singes hurleurs : là se trouve également l'*Amenauus*, ce fleuve divinisé [1], qu'on ne saurait méconnaître dans l'*Amanani*, l'un des noms divins de l'Amazone, identifié encore avec Quetzal-Coatl. Que les mythologues de bonne foi fassent connaissance avec l'Amérique, et à l'instant leurs yeux s'ouvriront : ils apprendront la réalité de ces fables dont les Cares, prédécesseurs des Pélasges et des Phéniciens, transportèrent la scène d'île en île jusqu'au continent de l'Asie.

Les variantes de l'hiéroglyphe de *Chuen*, , , , n'offrent rien de particulièrement remarquable. Dans les deux dernières, au lieu de la dent d'en bas, on voit comme une petite calebasse, germant peu à peu, correspondante au mot *chu* qu'on trouve dans *chuen*. Dans le calendrier quiché, *Batz*, grand singe, le fileur ou le grimacier, est le nom correspondant au *Chuen* maya, et, dans le calendrier mexicain, c'est *Ozomatli*, qui a une signification commune analogue.

9. *Eb* . Cet hiéroglyphe, neuvième signe des jours du calendrier, a le sens d'un escalier ou d'une échelle pour monter, selon Pio Perez, dans le maya moderne. C'est celui que lui donne également le vocabulaire de Beltran : mais en même temps il en fait le primitif du verbe *ebezah*, monter quelque chose en pointe, aiguiser, affiler; d'un autre côté, *heb*, qui n'en diffère que par une légère aspiration, signifie tourner, rouler, se mouvoir, et *heu*, percer, ouvrir, pénétrer, etc. Ces significations diverses semblent se rapporter au tuyau pointillé, remplaçant l'oreille dans l'image présente; il rappelle celui du *p* explosif de l'alphabet. Ce tuyau pointillé, symbole du gaz se faisant une voie, est le signe caractéristique de cet hiéroglyphe, dont l'équivalent , dans le *Manuscrit Troano*, ne présente guère de variantes remarquables : il semble encore faire allusion au mythe du singe, c'est-à-dire aux volcans engloutis sous les eaux et changés en gouffres et en bas-fonds, dont le tuyau énoncerait les conduits sous-marins. Le nom correspondant à *Eb*, dans le calendrier quiché, est *Zi* ou *Zii*, bois à brûler, broussailles, dont l'idée se retrouve, avec une légère nuance, dans le jour correspondant du

[1] Guigniaut-Creuzer, *Religions de l'antiquité*, liv. IV, § III, p. 181-185.

calendrier mexicain, *Malinalli :* c'est le nom d'une plante commune, facile à tordre, dont on fait des filets, selon Hernandez, et qui fait encore allusion, probablement, à la torsion du gouffre des singes.

10. *Been* . Cet hiéroglyphe, dixième de ceux des jours mayas, est alternativement écrit *ben* et *been*. Pio Perez, le comparant au nom du jour tzendal, *Been*, en fait la racine de *bentah* ou *beentah*, « dépenser modérément, » ce qui ne dirait rien ici. Étymologiquement *be-en* se compose de la syllabe *be*, « la marche, le chemin, la voie, la superficie circonscrite, » et de *en*, « chose passée, descendue, » ou de *hen*, ainsi que je l'ai expliqué plus haut, signifiant « s'ouvrir, se détruire peu à peu. » Le sens de *be-en* serait donc « la voie, la surface descendue, ouverte ou qui s'est détruite peu à peu. » L'image hiéroglyphique donnée par Landa, non plus que son équivalent , tiré du *Manuscrit Troano*, n'a rien qui s'accorde en apparence avec cette idée. Mais dans ses variantes , , on trouve le moyen de reconnaître quelque analogie entre l'idée et l'image. La section supérieure est un symbole qu'on voit fréquemment usité dans le *Manuscrit Troano* pour figurer une terre marécageuse, crevassée par la chaleur et recouverte par les eaux : c'est ce qu'on reconnaît dans le compartiment inférieur de la page 1* de ce document et dans un grand nombre d'autres. Les variantes , , , , paraissent destinées à figurer des terres descendues sous la surface de l'eau, représentée par la ligne horizontale qui les traverse.

11. *Ix* . Le nom donné à cet hiéroglyphe, le onzième de ceux des jours mayas, est, selon son acception commune, une particule exprimant le sexe féminin, en langue maya. Dans plusieurs des langues du groupe mexico-guatémalien, outre cette idée, elle énonce celle des parties sexuelles chez la femme, ainsi que l'urine. Le vocable paraît s'appliquer, en général, à toute issue secrète d'où s'échappent, comme en filtrant, des eaux ou des vapeurs. Le son *x* (*ish* ou *shi*, en français *ich* ou *chi*) est, néanmoins, comme en anglais *she*, toujours la marque du féminin et précède les noms de femme, comme il exprime la femelle de l'animal, en l'ajoutant comme préfixe au nom générique; disons que *ix* ou *xi* (*ish*, *shi*) est encore une marque d'infériorité pour tous les vocables auxquels il s'affixe et le signe

d'un prétérit antique, ainsi que dans la langue quichée. Trois stigmates, noirs d'ordinaire, environnés d'un pointillage qui les sépare, sont les marques caractéristiques de cet hiéroglyphe : son équivalent ici, , est identique à celui de l'original. Mais les stigmates changent parfois du noir au blanc dans les variantes , : au lieu de trois, on en trouve tantôt deux, tantôt quatre , tantôt le système entier est changé, ainsi que dans le suivant . Dans la langue nahuatl, *ix* (*ich* français) signifie l'œil, ce que le mot *ich* (*itch* français) exprime en maya : il est donc hors de doute que la signification du terme *ix*, dans le calendrier, ne soit celle d'une ouverture volcanique, plus ou moins cachée, servant d'issue aux eaux, aux vapeurs ou à d'autres sécrétions analogues ; c'est ce dont on reste convaincu, après avoir parcouru les pages du *Manuscrit Troano* ou du *Manuscrit de Dresde*. Dans le calendrier quiché, le nom correspondant au caractère *ix* est *yiz* ou *itz*, deux termes qui s'appliquent aux opérations secrètes de la magie et de la sorcellerie; ils ont aussi le sens d'exprimer le jus d'une plante, de tamiser, etc., ce qui se rapproche de celui de l'*ix* maya. On trouve également dans le calendrier quiché le nom de *Balam*, tigre, pour correspondre au jour du calendrier yucatèque, d'accord avec celui d'*Ocelotl*, du calendrier mexicain.

12. *Men* . Cet hiéroglyphe, signe du douzième jour maya, a pour équivalent celui-ci dans le *Manuscrit Troano*. Le vocable qui en est l'expression, *men*, signifie « artiste, artisan, » selon Pio Perez : c'est, suivant les grammairiens anciens du Yucatan, un verbe qui a l'acception de « fonder, bâtir, soutenir, etc. » Son étymologie a un sens profond que je crois devoir faire connaître. *Men* est un mot composé de *me* et de *en* ou *hen* : *me-en* ou *me-hen* est le fils, le rejeton, par conséquent, le fondateur et le soutien de sa maison. *Me*, à son tour, est une racine composée qui appartient à l'ensemble des langues mexico-guatémaliennes : car *me* est le nom commun, original, de l'aloès; il en exprime les formes courbes, qu'on retrouve en particulier dans la feuille de cette plante, *tum*, la feuille aux côtes aiguës et dentelées comme un instrument de travail, type, d'ailleurs, de plusieurs



instruments, ainsi qu'on le voit dans l'image suivante du dieu *Atum*, « le vilebrequin de l'eau, » le dieu au long ou au beau nez, qui apparaît fréquemment dans les pages du *Manuscrit Troano*. Le vocable

me est ainsi un radical qui signifie «courber, plier, contourner,» et c'est dans ce sens qu'il est appliqué, dans la langue quichée et ses dialectes, énonçant l'action de plier, en les brisant, les épis de maïs, déjà mûrs, pour les faire sécher sur pied dans les champs. De là, en mexicain, le verbe *meya*, couler l'eau en serpentant; de là *metl*, l'aloès, c'est-à-dire ce qui est courbé et dentelé ou ce qui vit en courbe. Dans la langue maya, *men* vient donc de *me*, instrument, chose courbée et perçante comme la feuille de l'aloès, et de *en* ou *hen*, ce qui est ouvert lentement. Voilà pourquoi *mehen* est devenu «le fils,» en général, c'est-à-dire celui qui perce en courbe : car il perce sa mère pour en sortir, ainsi que le feu du volcan perçant la terre sa mère, dont la forme courbe affectait plus ou moins celle d'un croissant, avant le cataclysme. Voilà pourquoi encore *men* est le fondateur, le fondement, comme le fils, fondement de la famille, comme le feu d'un côté et l'eau de l'autre, fondement de la mer, *men-u*, le fondateur, le fondement du bassin de la mer, dans l'Inde comme en Amérique, fondateur et fondement de la terre, telle qu'elle existe aujourd'hui. L'hiéroglyphe, reproduit au commencement de ce paragraphe, ne présente, non plus que ses variantes, rien de bien intelligible pour l'analyse du vocable. Le petit profil porte une calotte qu'on peut prendre pour un croissant, si l'on veut, ou pour une chose courbe; en le mettant à l'envers , la calotte semble donner la surface de l'eau, et la bouche, la forme du vilebrequin, de l'épine de l'aloès, *tum*, tandis que les hachures indiqueraient les glaces, dont elles sont souvent le symbole. Le nom de *Men*, tel qu'il se présente, est appliqué, d'ordinaire, à la terre antique du croissant, auquel correspond en mexicain celui de *Metztli*, qui énonce aussi la lune, le mois, etc. : c'est le dieu *Men* des Grecs et le *men-sis* des Latins. Dans le calendrier quiché, *Men* a pour correspondant *Tziquin-Gih*, l'oiseau du soleil ou l'aigle, identique avec le *Quauhtli* du calendrier nahuatl, et ils rappellent l'un et l'autre le volcan qui causa la ruine primitive. , , , sont les variantes les plus intéressantes du caractère *men*.

13. *Cib* . Cet hiéroglyphe, signe du treizième jour du mois maya, n'a dans sa forme rien qui en facilite l'intelligence; dans les trois variantes qui suivent , , , extraites du *Manuscrit Troano*, je constate uniquement la ressemblance

de l'image qui caractérise cet hiéroglyphe avec la seconde lettre u de l'alphabet. *Cib* ou *qib* est, selon Pio Perez, la cire ou la gomme de copal. Étymologiquement ce nom vient de *ci* ou *qi*, syllabe dénotant la douceur d'un liquide exprimé ou composé d'une plante, ainsi que ses propriétés enivrantes; *cib* est donc le nom générique de toutes les boissons fermentées. A son tour *cib* (*qib*) n'énonce pas seulement la cire et le copal, mais il énonce encore les gouttes découlant de ces substances: il a l'acception de couler lentement, d'un liquide épais et chaud, de glisser, etc.: de là, peut-être, la forme de ce caractère, bien qu'il semble être encore plus l'expression figurée d'un liquide bouillant, ondoyant sous un couvercle où il cherche une issue. C'est ce que l'on peut induire de la signification antique de *cib*, faisant allusion à l'écoulement de la lave, souvent comparée soit à l'écoulement mensuel de la femme, soit à l'effervescence et aux qualités enivrantes des boissons fermentées; les gouttes de copal étaient elles-mêmes des images du feu, dont on croit reconnaître l'écoulement dans quelques-unes des variantes de l'hiéroglyphe. Le vocable grec κίβδης, boue, scorie des métaux, pourrait bien venir de là. Le nom d'*Ahmac*, qui dans le calendrier quiché correspond au *Cib* maya, fait également allusion à l'écoulement du feu; car bien qu'*ahmac* ait actuellement la signification de « pécheur, méchant, » il exprime proprement l'idée de quelqu'un qui égrène le maïs, acte qui symbolise fréquemment l'épanchement de la lave, dans les documents anciens. Dans le calendrier mexicain, *Cozca-Quauhtli* est le nom du signe de ce jour. Son acception ordinaire est le sopilote royal ou porte-collier, de *cozcatl*, la chaîne ou le collier précieux, composé de *coz*, la plume jaune, symbole de la flamme.

14. *Caban* . Cet hiéroglyphe, quatorzième de ceux des jours mayas, se retrouve aisément dans son équivalent et dans les diverses variantes qu'il présente , ; , ce dont le lecteur peut s'assurer, surtout, au folio VIII* du *Manuscrit Troano*. Bien que différant sensiblement de l'original, on peut les reconnaître toujours sans le moindre embarras. En comparant cet hiéroglyphe avec le précédent *cib*, le lecteur ne pourra s'empêcher de trouver entre les deux une grande analogie, bien qu'ils se distinguent facilement l'un de l'autre; tous les deux présentent le crochet de la voyelle *u* deuxième , mais ils en diffèrent en ce que, dans

cette image, l'*u* est en dehors de tout cadre, et que le *cib*, aussi bien que le *caban*, en comporte toujours un. Pio Perez ne donne point de traduction du vocable *caban* : analytiquement il vient de *cab*, le miel ou la lave, ainsi qu'on le reconnaît dans les premières pages du *Manuscrit Troano*, et de *an*, support, aide et signe du passé. Ou bien il se compose de la syllabe *ca*, ce qui, celui qui est, le lieu visible, déterminé, etc., et de *ban*, bouleversé de fond en comble, renversé, amoncelé; aussi l'hiéroglyphe paraît-il devoir s'expliquer par les mêmes idées que le précédent. Si, maintenant, nous analysons *cab*, nous pouvons y trouver encore pour racine première *ka*, l'argile, les sécrétions volcaniques de la terre, et *ab*, le souffle ou l'écoulement, *kab*, le bras, la force qui soulevait la terre, γᾶ, en grec, comme *ka*, en maya. De là le nom des Κάϐειροι, fils de Vulcain, c'est-à-dire des puissances volcaniques qui enseignèrent aux *Cabires*, avec le secret de leur force, l'art de mettre en œuvre les métaux, aux mêmes lieux où ils existent encore aujourd'hui. Puissants par leur habileté dans les arts et la navigation, émules des *Cares* ou *Caribes*, dans l'antiquité, les *Cabires* de l'Orénoque, après avoir porté leurs mystères et leur industrie en Irlande et aux îles de la Méditerranée, peut-être aussi en Scandinavie, se restreignirent avec le cours des siècles aux bords de l'*Ariari* et du *Guaviari*, où ils tombèrent dans la barbarie. C'est là qu'on les trouve encore de nos jours, puissants entre les nations de ces contrées, sous le nom de *Cabires*, de *Cavires*, de *Cavères*, de *Cabres*, etc., distingués surtout par leur union, par la renommée de leurs tambours, qu'on entend à plusieurs lieues de distance, par leur industrie dans la construction des pirogues et par la préparation du *curare*, dont seuls ils possèdent le véritable secret[1].

Le caractère *Caban* a pour correspondant, dans le calendrier quiché, *Noh*, que Ximenez traduit par le mot *temple*, tempérament, trempe, harmonie, mais dont le sens ancien, ajoute-t-il, est celui de combler, de remplir jusqu'à déborder: *noh*

[1] Gumilla, *Historia natural, civil y geograf. de las naciones del rio Orinoco, etc.*, t. I, cap. XXVIII et t. II, *passim*. — Alcedo, *Diccionario histor. geograf. de las Indias Occid.* au mot *Cabires*. — Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales, etc., passim*. — Cf. Guigniaut-Creuzer, *Religions de l'antiquité*, t. II, liv. V, ch. II, pages 287 et suiv. — Pictet, *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, *passim*. — Rossignol, *Les Métaux dans l'antiquité, etc.*, chap. II, *passim*. — Codazzi, *Resumen de la geografia de Venezuela, etc.*, pages 253, 657, etc. Nous recommandons la lecture et la comparaison attentive de ces ouvrages, en particulier des noms qui y sont contenus, aux mythologues et aux sanscritistes; c'est à peine si un nom célèbre de la haute antiquité manque parmi ceux du grand bassin de l'Orénoque, où existe l'*Aria-ri*, le *Cabir-ima* et tant d'autres noms en *ari* et *aria*, *ara*, etc.

est en même temps le nom d'une résine coulant d'un arbre et qu'on offrait, comme le copal, sur les autels. Dans le calendrier mexicain, à *Caban* correspond le signe *Ollin*, mouvement, oscillation, tremblement de terre, idée qui s'accorde on ne peut mieux avec celle du vocable *caban*.

15. *Ezanab*. Cet hiéroglyphe, quinzième de ceux des jours du calendrier, s'offre fréquemment dans le *Manuscrit Troano*, où il a pour équivalent le suivant, identique avec l'original. Landa écrit le vocable *ezanab* et Pio Perez *eɔnab* ou *edznab*, mais sans en donner l'étymologie. Elle est aisée, cependant, à découvrir, en séparant les voyelles qui la composent, quelle que soit l'orthographe que l'on adopte. *Eɔ*, c'est la grimace, c'est la déformation qu'éprouve une chose, c'est enfin l'esquisse bizarre et incertaine qu'on aperçoit sur l'hiéroglyphe lui-même, semblable à une fente, à une crevasse dans le sol ou dans un fruit. *Ez* pour *iz*, « glacé, gelé, » est, aujourd'hui surtout, l'idée exprimant la magie, la sorcellerie, l'enchantement, le sort jeté sur quelqu'un ou quelque chose; *a*, c'est l'eau; *nab*, contracté de *na-ab*, c'est l'or, c'est toute espèce d'onction; c'est la paume de la main, c'est l'action de la passer doucement sur la peau; de là *nab*, oindre, *nabá*, le storax, la résine huileuse de l'onction, *nabal* et *nabi*, l'oint, le consacré. Par extension *nab*, qui est la paume de la main, est encore la balle du jeu de paume, le ballon. Ces diverses acceptions peuvent s'appliquer aisément à l'hiéroglyphe ici présent. C'est une boule, ronde d'ordinaire, ovale souvent, c'est encore une fois la calebasse, image de la terre antique, ensorcelée, grimacée alternativement par le froid et la chaleur: *ezanab*, surface d'eau, pomme d'eau gelée, qui devint la grande coupe couverte de glace, le bassin des lacs et de la mer; *ez-an-ab*, souffle montant au-dessus du froid, de la ride, le trait de feu lancé dans les airs, en fendant la terre recouverte de glace, etc., c'est le ballon, la paume du grand combat qui se livre dans les entrailles du globe et qui apparaît, dès qu'il s'en élance, sous la forme d'un couteau de silex, le *tecpatl*, qui, dans le calendrier mexicain, lui correspond sous tous les rapports, comme le *tihax*, la lance ou le couteau de silex, dans le quiché. Ainsi l'*ezanab* est à la fois le symbole du froid, ridant les eaux à la surface de la terre crevassée par le feu intérieur, et celui de ce même feu qui s'en élance comme une pointe de silex, à laquelle il est

si souvent comparé, premier signe de l'éruption volcanique, ainsi que le lecteur le verra dans un grand nombre de pages du *Manuscrit Troano*. La croix tremblée du signe *ezanab* est l'origine de la croix de Saint-André, adoptée, dans les documents mexicains[1], pour exprimer le tremblement de terre, en général, bien qu'à l'origine elle dût indiquer le craquement de la glace, d'où s'échappèrent les premiers signes volcaniques, au début du cataclysme. C'est sur cette croix que s'exercent les variantes nombreuses de l'*ezanab*, qui toutes caractérisent les phases diverses de cette époque remarquable. Si dans cette image la surface du glacier n'offre qu'une fente croisée, dans la suivante , la glace fendue a laissé monter l'eau, signifiée par les deux parties réticulées qui s'entre-croisent à sa surface. Ici , la croix n'offre plus que des signes de vapeur dans le pointillage qui la forme; enfin dans l'image de la croix blanche sur fond noir , nous avons le symbole de la terre et du glacier descendus entièrement sous les eaux.

Par suite du symbolisme mexicain qui avait transporté au soleil tous les attributs du grand volcan, dont l'éruption se signala à la suite des quatre secousses du tremblement de terre, le même hiéroglyphe devint le signe de l'intersection de l'écliptique, en exprimant le nom de *Nahui-Ollin-Tonatiuh*, « ou le soleil dans ses « quatre mouvements. » On sait que cette croix, que l'on voit comme une selle au dos d'un lion dans les hiéroglyphes égyptiens, ainsi que sur la tête d'une déesse à Éphèse[2], passait pour y avoir la même valeur qu'au Mexique.

16. *Canac* . Cet hiéroglyphe, seizième signe des jours mayas, n'est pas moins remarquable que le précédent; car, ainsi qu'*Ezanab*, il a un rapport direct avec les phénomènes de la nature au temps du cataclysme : c'est ce qu'on peut voir dans l'équivalent qu'en offre le *Manuscrit Troano* , qui en est une image et un souvenir frappant. J'ai fait observer déjà, à l'explication du caractère de la syllabe *cu* , la ressemblance qu'il présente avec ce caractère. Dans l'analyse

[1] *Codex Letellier*, de la Bibl. imp. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce seul document pour s'assurer que la croix de Saint-André était le signe du tremblement de terre. De l'année 1512 à 1542, il est répété dix fois avec l'explication « huvó un temblor, tembló, una, dos, tres ve- « zes. » (Conf. Kingsborough, *Mexic. Antiq.* vol. V, p. 154 et suiv.)

[2] Guigniaut-Creuzer, *Religions de l'antiquité*, tom. II, 1re partie, pag. 144.

, *cauac*, se décompose facilement. *Ca*, « ce qui est, le lieu visible, apparent, » verbe *être* et pronom *ce qui, celui qui; uac*, primitif qui signifie « déborder, surabonder, sortir, vider; » ou bien, avec un *k*, orthographié *uak*, « fendre pour sortir, « crever, crevasser, briser, rompre, ouvrir avec éclat: » donnant ainsi pour *ca-uac*, ce qui a débordé, *ca-uak*, ce qui a crevé, fendu, rompu pour sortir, etc. Or l'hiéroglyphe s'explique on ne peut mieux par ces particularités. En haut du caractère, le signe , de la terre en travail, est exprimé par un rayon de miel, placé au-dessus de la croix de Saint-André, symbole du tremblement de terre, et à gauche le symbole ordinaire du volcan et de ses feux, tel qu'on le voit si souvent dans le *Manuscrit Troano*. J'ajouterai, pour plus de clarté, que le signe supérieur qui, par sa position, pourrait se prendre, dans le *ca-uac*, pour une aile d'oiseau, se retrouve, servant de crête à la tête de l'ara, symbole du volcan qui se soulève. Le lecteur n'a d'ailleurs qu'à jeter les yeux sur les huit ou dix premières pages du document, et il y reconnaîtra aussitôt ce symbole, comme celui du travail du feu souterrain : il le trouvera, peint en jaune vermeil, souvent placé sous une abeille planant la tête en bas, symbole elle-même du soulèvement et des gaz qui se produisent. D'autres fois ce rayon de miel apparaîtra, porté dans les mains d'une divinité tellurique, qui semble en faire hommage au dieu du feu : c'est le *Cabire* antique. Nul ne s'y trompera; ces images, d'un dessin grossier en apparence, sont trop expressives pour ne pas porter aussitôt, avec la lumière, la conviction sur les origines géologiques de la religion des Américains. Dans le calendrier quiché, le nom correspondant à *Cauac* est *Caok*, presque identique avec l'autre. Le vocabulaire lui donne l'acception de pluie et d'averse; mais, dans l'analyse, il signifie « ce qui a gémi, pleuré ou rugi, etc., » *ca-ok*. Dans le calendrier mexicain, *Quiahuitl*, pluie, correspond encore à ce dernier; étymologiquement, ce vocable vient de *qi*, la liqueur enivrante, l'effervescence, et de *ya*, couler, répandre, et présente plutôt l'idée d'un écoulement que de la pluie.

17. *Ahau* . Cet hiéroglyphe, dix-septième de ceux des jours du calendrier, est identique avec ceux du *Manuscrit Troano*, où il joue un rôle considérable. Le vocable est composé d'*ah*, canne, bambou ou roseau, signe de l'être et de

l'existence masculine ou mâle, de même que le caractère assyrien le clou perpendiculaire; *ah* est la forme ordinaire du prétérit dans les verbes actifs; *au*, qui est la seconde section du vocable, est une syllabe, peu usitée aujourd'hui, composée de *a*, l'eau, et de *u*, vase, bassin, surface, etc., ce qui nous donne pour *ahau*, la canne, le signe du mâle dans le vase d'eau, le mâle uni à la femelle, idée qu'on ne saurait méconnaître dans l'hiéroglyphe, et que ses variantes reproduisent souvent d'une manière bien plus complète , , . Il est identique avec le *yoni-lingam* de l'Inde, dans la forme comme dans la signification. *Ahau*, dans la langue quichée, offre, sous plusieurs rapports, une étymologie encore plus complète que dans le maya. Il est non-seulement la canne, le bambou, le signe du mâle dans le vase ou bien uni à la femelle, il est encore « celui qui a répandu « la semence dans le champ, le semeur, celui qui la fait croître et fructifier, » *ah-au;* de là l'inversion *au-ah*, signifiant « semer, féconder un champ. » *Ahau* était, dans la plupart des langues de l'Amérique centrale, ainsi qu'au Yucatan, le titre souverain le plus ancien et le plus estimé. De là l'étymologie qu'en donne Ximenez, *ah-au*, maître, possesseur d'un collier, d'une chaîne d'or, ce qu'exprime également ce vocable. *Ahau* était également, au Yucatan, le nom d'un cycle de vingt ans, selon tous les auteurs anciens. Dans le calendrier mexicain, le nom correspondant à *Ahau* est *Xochitl*. Celui-ci se traduit, d'ordinaire, par « fleur » ou « rose. » Mais *xo-chi-tl*, pris étymologiquement, signifie « ce qui vit ou remue au fond du vase, » ou bien l'étamine dans le calice de la fleur qu'elle féconde, l'organe mâle dans l'organe femelle, exactement comme l'*ahau;* aussi la variante , tirée du *Manuscrit de Dresde*, semble-t-elle faite pour rendre, d'une manière plus complète, cette idée d'activité et de mouvement, dans le germe tortillé qu'on y voit.

Le calendrier quiché correspond à ces deux noms par celui de *Hun-Ahpu*, que, d'ordinaire, Ximenez traduit par « un tireur de sarbacane, » dans sa version du *Popol Vuh*, et par « une fleur » ou « une rose, » dans son vocabulaire. Ce nom signifie, en réalité, « membre viril debout sur le vase, » *hun-ah-p'u*, le terme *hun*, « un » (*hun* pour *'hun*, « celui qui remplit tout autour »), signifiant encore le phallus, et *pu* pour *pa-u*, « sur le vase, » ayant, de son côté, le sens du duvet des parties sexuelles de la femme. Bien plus, *pu* est aussi la poussière, le pollen de la fleur, en quelque sorte son souffle et sa semence, que le vocable, en s'énonçant, semble

exprimer. Ainsi, tout se réunit pour donner la même acception à des noms si différents au premier abord. J'ajouterai, pour terminer ce qui concerne l'*Ahau*, que s'il paraît s'appliquer, en particulier, au cratère de la Guadeloupe, il exprime, en général, l'énergie volcanique, s'exerçant dans les phénomènes divers, même dans celui qui donna naissance au cours actuel du grand courant d'eau chaude ou *gulf-stream*. Après avoir symbolisé les volcans qui précédèrent et qui suivirent le cataclysme, le nom d'*Ahau* se transporta successivement, de montagne en montagne, avec les émigrations des peuples, jusqu'au volcan dit *del Fuego*, au Guatémala, où les Indiens continuent à l'adorer sous son nom antique de *Hun Ahpu*.

18. *Ymix* . Cet hiéroglyphe, dix-huitième signe des jours du calendrier, est exprimé par un vocable qui, selon Pio Perez, est inconnu à la langue maya actuelle : mais, en l'analysant, on en trouve le sens conforme à l'image. *Ym* ou *im* exprime à la fois l'idée de la profondeur unie à l'ampleur, comme l'*imus* latin; c'est la source de la substance, la mamelle, le conduit de ce qu'il y a de plus profond, d'où tant d'autres vocables dans les langues dites indo-européennes et dans celles du groupe mexico-guatémalien. *Yx* ou *ix*, ainsi qu'on l'a vu plus haut, est le signe du féminin, de la femelle, comme *ah* est celui du mâle, dans l'espèce humaine : mais il énonce cette idée du féminin parce qu'il en est la marque, c'est-à-dire le fond secret de la femme, de même que *ah*, la canne, est l'organe viril chez l'homme. Le vrai sens d'*im-ix* est donc le profond foyer, l'exutoire, la mamelle du foyer volcanique; on en verra la preuve entière, en jetant les yeux sur les folios V, XVII, XX*, etc. du *Manuscrit Troano*, où des femmes, aux seins nus, laissent comprendre précisément l'identité de cette partie de leur corps avec le caractère *ymix*. Si on le compare ensuite aux autres images du même genre réunies dans ce document, on demeurera convaincu que c'est là un des symboles les plus communs, pour exprimer le stigmate d'un volcan, exutoire du foyer de la terre. Le caractère , *ymix*, est généralement aisé à reconnaître partout : j'en proposerai ici, toutefois, diverses variantes , , , ; elles s'éloignent sensiblement de l'original. Ce qui les distingue du caractère *ix* , ce sont surtout les hachures verticales, exprimant le *im*, le tuyau profond, dont le stigmate, environné de points au-dessus, signifie, à la fois, et le foyer sou-

terrain et l'exutoire. Dans le calendrier quiché, *Imox* se trouve placé pour *Ymix*, dont il est certainement l'équivalent; *im* y a le même sens qu'en maya, et *ox* a celui du chiffre *trois*. Si la mamelle fait allusion au volcan, *ox* en exprime peut-être le nombre, bien que, placé après *im*, il ne soit pas grammatical. J'ajouterai, toutefois, qu'*ox* paraît avoir eu, dans le quiché, la même acception qu'en maya et en mexicain, celle d'égrener le maïs, de le répandre, idée symbolique, adoptée dans l'antiquité américaine pour exprimer l'épanchement du feu et de la lave, idée qui s'accorderait ainsi avec les idées précédentes.

Dans le calendrier du Mexique, le monstre *Cipactli* est le nom qui correspond à *Ymix*. De même que l'*Imox*, au Guatémala, s'interprète, selon Ximenez, par « espadon, poisson armé, » le *Cipactli* était considéré, par Boturini et les autres auteurs espagnols, comme un serpent armé de harpons ou un monstre marin, d'un caractère assez difficile à définir. Nous avons dit plus haut que Motolinia en fait expressément un caïman; mais, poisson armé, monstre marin ou caïman, ce ne sont là que des termes de comparaison symboliques, exprimant l'idée de la chaîne onduleuse des petites Antilles, « dont les chaînes secondaires « donnent à l'en- « semble l'aspect général d'une épine dorsale de poisson[1]. » Motolinia ajoute que ce fut sur ce caïman que les dieux bâtirent la terre, après le déluge, lorsque *Tlal-Teuctli*, le maître de la terre, le même que *Xiuh-Teuctli*, le dieu du feu ou plutôt des soulèvements, s'en fut emparé et s'y fut assis. Dans les idées mexicaines, la gueule béante de *Cipactli* était l'image de l'Océan, et l'épine dorsale du monstre aux dents aiguës, le symbole des îles qui y apparurent en courbe, soulevées aux premiers jours qui suivirent le cataclysme. L'une et l'autre image se reproduisent fréquemment dans les documents mexicains, entre autres dans les planches du *Codex Borgia*, où elles sont toujours présentées comme le symbole de la terre sèche après le déluge[2]. *Ci-pac-tli* s'interprète littéralement « ce qui vit ou s'agite « sur la déchirure, » c'est-à-dire la déchirure de la terre mère, de l'aïeule. Voilà pourquoi *Cipactli*, considéré comme le premier jour de la création, après le déluge, suivant les auteurs, était regardé comme un signe de vie et de salut: c'est ainsi

(1) Dollfus, Montserrat et Pavie, *Coup d'œil général sur les petites Antilles*, dans les *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. II, p. 87.

(2) Conf. Kingsborough, *Mexican Antiquities*, vol. III, in *Cod. Vellet. Borg.* le premier document du volume, *passim*.

qu'il était placé comme le premier signe du calendrier, au Mexique et au Quiché, exprimé par l'image présente, extraite du *Manuscrit Troano* : cette image, répétée avec plus d'exactitude , dans le *Manuscrit de Dresde*, était selon Gama[1], celle du jour déterminé, au Mexique.

Ajoutons que c'est aux phénomènes extraordinaires qui précédèrent et qui suivirent le soulèvement des petites Antilles et des montagnes, au contour des mers voisines, fermées ainsi par la mâchoire d'*Ymix* ou *Cipactli*, que font allusion les riches traditions de *Kêtu* et de *Makar* dans la mythologie indoue. Les relations si circonstanciées du *Codex Chimalpopoca*, confirmées par l'interprétation du *Manuscrit Troano*, les expliquent toutes par les longs et curieux détails du cataclysme. Si tant de tribus et de localités, dans l'Amérique méridionale, portent encore les noms des *Arimes*, des *Cares*, des *Caramantes*, des *Cabires*, des *Cophènes*, etc., d'autres lieux ont conservé celui de *Makar*, à l'embouchure d'un grand nombre de fleuves et de rivières, ainsi que les traditions antiques qui s'y réfèrent. C'est en Amérique que *Kâma*, l'Éros qui sort de l'Océan, le feu du volcan, a pour enseigne, pour signe, le *Makarah*, le monstre marin *Ymix* ou *Cipactli* : là était le *Kêtu*, littéralement le bassin glacé, *Ket-u*, ou le signe glacé du bassin, *Ke-et-u*, lui, le monstre qui avait englouti *Kâma*, de même que le glacier avait englouti le volcan, semblable au ciste d'où le dieu volcan sortit victorieux. Car *Kâma*, identique avec le *Camaxtli* mexicain, c'est celui qui saisit l'eau, d'où il s'élance *Kam-a*, qui sort de l'Océan, où il s'étend, comme sur une conque marine *Káam-a*, après avoir laissé la gueule du monstre, lui *camaxtli*, « la vie de la mâchoire ou du gouffre volcanique, celui qui prend la ceinture » des petites Antilles. Or tous les géologues savent ce que c'est que cette ceinture, et les indianistes ne sauraient ignorer que les prodiges attribués à *Kâma* sont les symboles des phénomènes de la nature en convulsion.

19. *Ik* . Cet hiéroglyphe, dix-neuvième des signes des jours mayas, a le suivant pour équivalent dans le *Manuscrit Troano*. D'après tous les auteurs, sa signification est celle de l'esprit, du souffle, du vent, de l'air. Le symbole, en

[1] *Descripcion hist. y cronol. de las dos piedras, etc.* part. II, p. 42.

lui-même, tel qu'on le voit généralement, semble être une réduction de la mâchoire, souvent attribuée aux symboles dits de Quetzal-Coatl, montrant des dents et deux crochets, insignes spéciaux du dieu de l'air. Dans les variantes diverses de l'hiéroglyphe, on pourrait croire que ce symbole a été emprunté aux cornes du limaçon qui les avance ou les retire comme un souffle, et dont le nom maya même, *hubub*, semble y faire allusion; mais d'autres variantes de l'hiéroglyphe, les suivantes , , entre autres, donneraient plutôt à reconnaître l'étamine d'une fleur avec son pollen, qui exprime si bien le souffle, selon ce que j'ai exposé au sujet du caractère antérieur, *ahau*. Le souffle dont il s'agit ici a presque toujours un rapport direct avec le souffle intérieur de la terre : dans le *Manuscrit Troano* et le *Codex de Dresde* , on en retrouve constamment le symbole, avec le feu et la flamme, dans les soulèvements du sol, comme une puissance égale, sinon supérieure à celle de cet élément. Dans le calendrier quiché, c'est *Ik* ou *Ig* qui correspond à l'*Ik* maya et, dans le calendrier mexicain, c'est *Ehécatl*, identique avec les deux autres.

20. *Akbal* . Cet hiéroglyphe, le vingtième et le dernier des signes des jours du calendrier maya, a pour équivalent celui-ci dans le *Manuscrit Troano*. Pio Perez n'en donne pas la traduction. Selon Ximenez, il signifie, en quiché, « casserole, vieille marmite, » allusion directe à la marmite, au bassin de la déesse mère, formé par la mer des Antilles. On retrouve, dans cet hiéroglyphe, les dents aiguës de la consonne *c* et du signe du jour *Chuen* , l'un et l'autre expliqués plus haut. Mais que l'on vienne à renverser l'image d'*Akbal*, et aussitôt elle présentera au-dessus de la dent principale une ondulation qui la distingue des signes précédents et qui est un des symboles de la surface de l'eau. L'ensemble du caractère présente nettement alors l'image de la marmite, du grand bassin de la mer, du fond duquel les pointes de la terre engloutie ne tarderont pas à reparaître : c'est ce que l'on découvre, particulièrement, en retournant au caractère *káan*, la terre soulevée, et au caractère *chicchán*, où elle se manifeste avec le renouvellement des vingt jours. *Ak-bal* peut signifier « faire nuit, » d'*akab-al*, « nuit se faire; » car tout fut nuit pour la terre engloutie; mais *akbal* a sa racine propre qui est *ac*, « dans l'eau, dans la terre faite eau, marécage, etc., » d'où *ak-bal*, « tourner en eau,

« en étang ou en marécage. » Le nom correspondant, dans le calendrier mexicain, est *Calli*, « maison, » étymologiquement, « retourné dans la chaleur, » *cal-ili*.

Telle est l'analyse des noms des jours du calendrier maya : bien qu'incomplète encore, faute de documents suffisants, elle offrira, néanmoins, un grand secours à ceux qui voudront s'occuper du déchiffrement des pages du *Manuscrit Troano*, de celles du *Manuscrit de Dresde* ou du *Manuscrit mexicain nº 2*, de la Bibliothèque impériale. Elle trouvera certainement sa place dans l'examen et la lecture des inscriptions antiques de Palenqué, de Quirigua et de Copan. Avant de clore cette exposition, je crois devoir répéter ici ce que j'ai dit plus haut, que les noms des vingt jours du calendrier doivent être lus, dans les documents, non comme des appellations distinctes de chefs ou de divinités, mais comme des vocables ordinaires, d'après leur acception radicale et étymologique. Dans les anciens récits historiques, en langue quichée ou mexicaine, nous avons fait plus d'une fois l'application de cette méthode à la lecture des noms des rois et des héros du Mexique et de l'Amérique centrale, dont l'interprétation a jeté un grand jour sur cette matière. Les annales de ces contrées témoignent que les souverains, à leur couronnement, comme les membres des différents ordres de chevalerie, après leur temps d'épreuves, recevaient un nom nouveau, qu'on leur imposait avec une grande solennité. Nous nous sommes souvent demandé, en interrogeant sur leur signification les séries des dynasties royales, si chacun des rois n'était pas rebaptisé à dessein, non pas d'une qualification ordinaire, mais d'un des mots de la grande litanie sacrée, pouvant indifféremment se prendre dans l'acception d'un verbe, d'un substantif ou d'un adjectif, afin qu'à l'aide de ces noms mystérieux le souvenir des grandes choses du passé se conservât intact et sans difficulté dans la mémoire des peuples : depuis lors, notre conjecture s'est vérifiée d'une manière étonnante, et, ce qui est bien plus remarquable, c'est que les *noms* de l'alphabet grec, d'*alpha* à *omega*, traduits simplement à l'aide du maya, nous ont donné un chant complet, bien qu'abrégé, des événements du cataclysme. Qui sait si cette méthode d'interprétation, appliquée aux dynasties égyptiennes, assyriennes ou persanes, etc., ne servirait pas à retrouver des choses qu'on peut croire aujourd'hui entièrement perdues?

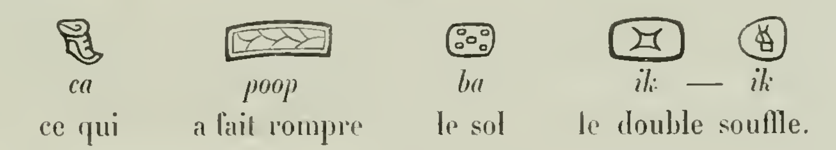
XIII

Exposition des signes des mois mayas.

Si les jours du mois maya étaient au nombre de vingt, ainsi qu'on vient de le voir, à son tour, l'année se composait de dix-huit mois, faisant trois cent soixante jours, auxquels on ajoutait cinq jours complémentaires, pour terminer l'année solaire commune. Landa, qui a conservé les signes des dix-huit mois, assure que l'année commençait au Yucatan au premier jour du mois *Pop*, coïncidant avec le 16 de notre mois de juillet. C'est ce que, de son côté, confirme Pio Perez.

1. *Pop* . Le groupe dont se compose ce signe ne semble rien avoir de bien particulier avec le vocable qui en est l'expression. La section inférieure est une esquisse peu soignée du caractère phonétique *ca :* au-dessus vient un signe assez mal rendu par le copiste de Landa , la terre crevassée par la chaleur et par l'eau, la terre inondée, véritable natte du sol, ainsi que l'exprime le nom du mois; puis, le caractère *b*. à droite, et, sur la gauche, deux signes du souffle ou de l'air , l'un au-dessus de l'autre. Le groupe entier paraît faire allusion à un souffle rompant la terre pour en sortir. Ce groupe n'existe pas dans le *Manuscrit Troano;* mais ce document n'étant pas un calendrier, il n'y a guère de quoi s'en étonner. Le vocable *pop*, que Beltran écrit long, *poop*, signifie la natte, « estera ó petate, » dit Pio Perez, qui donne encore à *pop* le sens d'un arbrisseau ou d'une plante qu'il ne décrit point, mais qui, fort probablement, doit être de la nature des joncs dont on fait les différentes espèces de nattes connues au Yucatan. En prenant ce vocable avec l'orthographe de Beltran, *poop* se composerait de *po*, primitif inusité, exprimant l'enflure, la vapeur, l'expansion par la chaleur d'une matière dans une enveloppe, et de *op*, briser, rompre pour sortir, crevasser par la force du feu. Le mot *petlatl*, natte, en mexicain, a une étymologie analogue : *pe*, venir, monter, rompre pour sortir, en est la racine. De là *petla* (*ni-tla*), trouer, crevasser le marécage, et *petla* (*ni-te*), rompre ou fendre violemment, d'où *petlatl*, eau rompant (la terre) et y formant comme une natte, ou un maré-

cage, d'où l'on tire les joncs pour la fabriquer. Les mots français *pétiller, pétulance*, etc., auraient-ils une autre origine? Le vocable *petlatl*, natte, en mexicain, comme *poop*, en maya, signifiaient non-seulement la natte fabriquée, mais aussi la natte naturelle, le sol bas, tantôt crevassé par le soleil, tantôt recouvert d'eau, rendu par le symbole ▭, dans le *Manuscrit Troano*, à peu près identique avec celui que M. Aubin donne, dans son Mémoire[1], pour exprimer le monosyllabe *pe* de *petlatl*. Le groupe en entier se lit :



ca	*poop*	*ba*	*ik* — *ik*
ce qui	a fait rompre	le sol	le double souffle.

2. *Uo* ▭. Ce signe est interprété *uo*, c'est-à-dire grenouille, selon Pio Perez. Second mois de l'année maya, *Uo* ferait-il allusion par son nom au croassement des grenouilles que l'on entend, particulièrement à cette époque, dans les lieux marécageux? Il y a tout lieu de le penser. Beltran ajoute que *uo* désigne en outre le têtard, une sorte de petit crapaud et un fruit indigène, appelé *pitahaya* aux Antilles. Mais ce qui nous paraît plus digne d'observation, c'est que *uo*, au rapport du même auteur, énonce l'idée des caractères de l'écriture, en particulier des voyelles : de là le mot *uooh*, « voyelle et écrire en écriture phonétique, » distinction remarquable, en ce sens que, pour esquisser et peindre, la langue maya employait le vocable *dib*, le seul qui exprime actuellement les mots *peindre* et *écrire*. Cet hiéroglyphe paraît assez difficile à expliquer. La section inférieure renferme un caractère qui semble, en raccourci, celui de la lettre ▭ *h*, et la section supérieure est identique avec le signe ▭ que je crois une variante du ▭ *ti*, localité, lieu. Ce qu'on pourrait interpréter par « le possesseur enfermé du lieu, » indice du têtard, de l'embryon dans son enveloppe (?). L'ensemble de l'idée géologique, qui a présidé à la composition du calendrier maya, se poursuit dans les noms des mois, ainsi que dans ceux des jours. Après le marécage, déjà crevassé par la chaleur, apparaît le têtard, l'embryon de la grenouille, laissé au fond de la bourbe, symbole de l'embryon du feu volcanique, couvant sous la terre glacée

[1] *Mémoire sur la peinture didactique, etc.* pag. 43.

et qui ne tardera pas à rompre son enveloppe, ainsi qu'on le verra dans les noms des mois suivants.

3. *Zip* . Le troisième mois du calendrier maya, figuré par ce groupe dans Landa, a pour traduction le vocable *zip*, dont Pio Perez ne trouve pas d'explication convenable. *Zip* est le primitif de *zipil*, que Beltran rend par « manque, « faute, défaut, » vocable dont les modernes ont fait le *péché*. Il est encore le primitif de *zipit*, délier, détacher, lâcher; d'un autre côté, on trouve *zip* qui signifie la grosseur, l'enflure, etc. *Zip*, analysé, donne *zi-ip*, bois à brûler qui se gonfle outre mesure, sens intéressant qui rappelle le grand arbre du monde, gonflé outre mesure par les gaz et les feux volcaniques, avant d'éclater. C'est à quoi, d'ailleurs, semble correspondre le groupe du mois *Zip*, composé du *t* ou *ti*, indiquant la localité et la préposition *à*, *dans*, *vers*, et d'un caractère en forme de croix grecque, dont la signification me paraît encore incertaine; mais, à considérer son apparence bombée comme une sphère, on pourrait croire que l'hiérogrammate a voulu signifier l'effet d'un vase rempli, se gonflant par suite d'une force intérieure.

4. *Tzoz* . Telle est l'image qui représente le quatrième des mois mayas, dans l'ouvrage de Landa. Le vocable qui en est l'expression est transcrit moins correctement, peut-être, par Pio Perez, *zoo*, que cet écrivain traduit par « chauve-« souris. » Il faudrait certainement un grand effort d'imagination pour retrouver dans cette esquisse informe le mammifère volant de la nuit dont il est question. Ce qu'on y reconnaît, ce sont les signes de la lettre *p* autour d'une sorte de bouche, environnée des signes de la glace, et, au-dessus, un caractère qui semble être le *ahau* : voilà pourquoi j'inclinerais à penser que Landa a voulu exprimer par *tzoz*, non la chauve-souris *zoo*, mais *tzotz*, la chevelure, vocable qui dans toutes les langues du groupe mexico-guatémalien indique symboliquement la chevelure de l'eau, la surface ondoyante, remuante de la mer, d'un lac ou d'une rivière : c'est à quoi semblent correspondre les signes de la glace qui se présentent dans l'image du mois *Tzoz*. Il s'agirait donc ici de la chevelure, de la surface des eaux gelées au-dessus de la terre et que la force du feu volcanique

commence à rider, à faire grimacer, ainsi que l'énonce le nom du mois suivant. Les variantes de *Tzoz* et , qu'on trouve dans le *Manuscrit de Dresde*, donneraient à penser que la localité, indiquée par ce caractère, serait le voisinage de la gueule de *Cipactli*, image de la gueule béante de l'Océan, où le volcan, *Ahau*, que l'on voit apparaître comme le soleil entre deux montagnes, surgit, en coupant la terre couverte de glace.

5. *Tzec* . Ce signe, cinquième de ceux des mois du calendrier, a été, en partie, expliqué déjà au sujet du *c* et du *chuen*, avec lesquels il offre une grande analogie. Pio Perez écrit le vocable *zeec* et n'en trouve point d'interprétation; s'il avait eu occasion de le lire dans Landa, *tzec*, il l'eût compris immédiatement. Ce que l'auteur du calendrier a voulu exprimer, c'est bien probablement une tête de mort de singe, aux dents grimaçantes, image assez commune dans les fantaisies mythologiques de l'Amérique centrale et qu'on retrouve sculptée fréquemment dans les belles ruines de Copan. *Tzek*, en effet, est une tête de mort, en maya, et les têtes de mort sculptées sur les édifices de cette ville me paraissent, ainsi que le signe du calendrier, se rapporter aux deux frères Hun-Chouen et Hun-Batz, changés en singes par leurs deux frères : mais une intention plus profonde encore se révèle dans ces têtes de singes. Car si les danses et les mouvements de ces animaux symbolisent, dans le sens mystérieux du *Popol Vuh*, le soulèvement momentané des montagnes à la surface de la mer des Caraïbes, leurs têtes, avec l'expression de la mort, ne sauraient faire allusion, probablement, qu'à la disparition de ces montagnes sous les eaux, où elles continuèrent à grimacer, dans les récifs et les *Rouffleurs*, comme elles avaient fait grimacer la glace, en se soulevant. *Tzek*, selon Beltran, est la tête de mort, ainsi que le crâne. Son primitif *tze*, grimacer, nuance de *ze*, pousser, montrer les dents, etc., fait *tzee*, moudre le grain, mâcher, grincer des dents, et *tzec*, gronder, faire des reproches, sermonner, châtier, etc. (Conf. plus haut, au vocable *chuen*, page 82.)

6. *Yul* . Ce signe, sixième de ceux des mois mayas, tronqué, déformé par le copiste de Landa, ainsi que tant d'autres, présente encore quelque difficulté pour son explication. Au premier aspect, nous avons cru y reconnaître la

tête et le bec d'un oiseau; peut-être était-ce l'intention des auteurs du calendrier d'imiter plus ou moins cette partie d'un volatile, dans leur esquisse du mois *Xul* : car ce vocable qui, en quiché, fait allusion au chant de l'adieu, à l'air, à la musique du départ, signifie, dans le maya, l'adieu, le dernier terme, la fin, etc. Or, c'est au commencement du mois qui porte ce nom, que l'on solennisait, au Yucatan, le départ et la disparition de Kukulcan, dont le nom semble faire allusion à deux choses fort distinctes. Écrit avec deux *k* comme il l'est ici, c'est *Quetzal-Coatl*, l'un des symboles de la terre antique et de ses eaux fécondantes, disparue, mais vivante dans les terres restées debout après le cataclysme; écrit *Cuculcan*, il signifie le serpent de la vague ondoyante, et semble faire allusion aux vagues de l'Amazone, prenant leur cours dans les vastes plaines de l'Amérique méridionale. *Xul*, d'un autre côté, dit précisément : « il est venu, il est descendu : » il annonce la descente du fleuve des lieux dont Quetzal-Coatl avait été le roi et le pontife, *Tulan*, la terre fertile par excellence, devenue la région de la stérilité et de la mort, *Mictlan*, depuis que, des plaines inférieures, la puissance volcanique l'avait soulevée à la hauteur des neiges éternelles. En examinant avec attention le groupe ci-dessus, on croit y reconnaître les quatre bras d'une croix, dessinés avec plus ou moins d'exactitude; au centre, un double cercle, formant l'œil de l'oiseau, peut avoir voulu exprimer l'idée d'un volcan, qu'on trouve avec certitude sur le bec, indiquant peut-être ainsi le double abîme où disparut *Quetzal-Coatl*, suivant d'autres documents. L'aile qu'on voit à la droite du signe semble, au premier abord, n'être qu'une variante du monosyllabe *ca;* mais elle est probablement le symbole d'un banc de glace, ses hachures étant celles de la gelée, ainsi que celles du caractère suivant.

7. *Yaxkin* . Ce groupe, septième des caractères des mois mayas, est un de ceux que l'on voit répétés le plus souvent dans le *Manuscrit Troano* , ainsi que dans le *Codex de Dresde*. Pio Perez écrit *ɔe-yaxkin* le vocable qui l'énonce, sans en donner toutefois la traduction. Mais on sait que la syllabe *ɔe*, représentée par le ɔ dans Landa, signifie « manifester, pousser dehors, etc.; » par conséquent le sens de *ɔe-yax-kin*, que Pio Perez traduit par soleil nouveau, est : « le nouveau « soleil (c'est-à-dire le volcan nouveau) a poussé, s'est manifesté, le rejeton nou-

« veau est venu dehors, fort et vigoureux. » En effet, l'idée première, celle qui ressort de tout ce qui a été expliqué plus haut, à propos de l'*ahau* , reproduit ici, c'est celle d'un rejeton qui pousse avec vigueur , c'est le membre viril, debout dans le vase : mais, outre l'image de l'*ahau* que présente le groupe ci-dessus, on y reconnaît d'abord la queue ou aile de glace qu'on peut lire phonétiquement *ca*, ou idéographiquement *iz*, *zi* ou *ce*, puis le *ti*; ce qui donne pour l'ensemble du groupe, en le lisant phonétiquement : *ca ti yax kin*, « c'est ici le lieu du vigoureux volcan, » et, en le prenant figurativement, « c'est de la « glace que jaillit le volcan nouveau, vigoureux, » le caractère *ti*, de la localité, étant en même temps le symbole du foyer volcanique, image du soleil, *kin*, et l'*ahau*, celui de la verdeur, de la force et de la puissance, *yax*. Telles sont les symboles dont les nations se servirent, aux jours de la rénovation, pour exprimer l'idée du volcan qui surgit tout à coup, au-dessus des glaciers, précurseur des terres et des îles qu'il soulevait, premier refuge des populations naufragées, après le cataclysme. *Kin* vient de *ki*, épine, pousser en chauffant, nuance de *ci* (*qi*), la liqueur enivrante, l'effervescence, et de *in*, dedans, dans l'organe femelle, d'où son application au membre viril d'abord, puis au volcan, et enfin au soleil.

8. *Mol* . Ce signe, le huitième de ceux des mois mayas, offre une analogie frappante avec le caractère *o* de l'alphabet. Sa signification, selon Pio Perez, est celle de réunir, rassembler, et en prononçant l'*o* long, *mool*, d'une griffe de quadrupède. *Mol*, selon Beltran, a également ces diverses acceptions : il a le sens de tout ce qui est réuni, amassé, recueilli, amoncelé; aussi n'est-il qu'une nuance de *mul*, exactement comme dans les vocables latins *moles* et *multus*, etc. De là un grand nombre de dérivés dans les langues du groupe mexico-guatémalien, ainsi que dans le latin, etc. L'hiéroglyphe actuel, qu'on retrouve identiquement aux folios 10 et 11 du *Manuscrit de Dresde*, présente une petite tête semblable à celle du caractère *manik*, symbole de la surface de l'eau, avec cette différence qu'ici elle est debout le nez en l'air. Elle est ainsi dans la même position que la tête du caractère *t*, de l'alphabet; mais il est encore douteux si c'est la surface de l'eau qu'elle représente plutôt qu'une localité où l'eau a été amoncelée, ou bien une localité sortie de l'eau.

9. *Chen* . Ce signe, neuvième de ceux des mois mayas, est orthographié par Beltran de Santa-Rosa, *chen* et *cheen*, qu'il traduit par puits ou abîme, « pozo « ó abismo. » C'est ainsi que, dans la langue maya, on appelle les fontaines ou puits creusés naturellement dans le roc, au Yucatan. La section supérieure du groupe a-t-elle la prétention d'être le symbole d'une grotte, c'est ce qu'on pourrait croire, d'après l'image inférieure qui semble affecter celle des citernes en forme de dames-jeannes, existantes sous la cour du palais des vestales à Uxmal, ainsi que sous les terrasses de divers autres palais. On croit y retrouver encore le caractère *i*, des pointes sous l'eau, et quelque chose du caractère *been*, voie descendue, qui énonce l'idée de profondeur sous l'eau. Dans la section inférieure se voit couché le caractère *h* et l'ensemble du groupe est encadré à droite par le caractère , « eau. » En sorte qu'on pourrait le lire en entier *ha ah be-en*, « eau en possession de la voie descendue, intérieure, » ou bien *ha h-i*, « eau de l'argile recuite. »

10. *Yax* . Ce groupe, dixième des signes des mois mayas, est exprimé par un vocable déjà connu, *yax*, rendu lui-même par une calebasse , dont le jet pousse avec vigueur : quant au symbole *yax*, ainsi qu'on l'a vu, il a l'acception de fort, vert, nouveau, vigoureux, premier; de là la traduction que Pio Perez donne du mois *Yax*, premier soleil ou principe du printemps. L'hiéroglyphe, dans son ensemble, représente d'abord le caractère phonétique *ca*, suivi du signe du jour *cauac*, surmonté de la calebasse *yax*, ce qui nous donne *ca ca-uac yax*, littéralement, « c'est celui qui s'élance (ou jaillit), le fort (le vigoureux, « le nouveau). »

11. *Zac* . Ce groupe, onzième signe des mois mayas, rendu par le vocable *zac*, veut dire *blanc*, selon Pio Perez; mais ce sens, bien que parfaitement intelligible, n'en est pas un véritablement pour le calendrier. Dans l'analyse, il n'offre rien qui aide à reconnaître son origine; *zac* peut se rendre par *zaac*, abondant, etc. mais ne dit guère davantage. Le groupe hiéroglyphique n'apprend rien pour le moment; c'est le caractère *cauac*, sur lequel vient un symbole qui paraît être un de ceux de la glace, suivi, à gauche, d'un autre qui serait composé

d'un p et d'une variante de a, ce qui nous donnerait : *ca-uac iz pa*, « ce « qui était trop plein a rompu la glace. »

12. *Ceh* . Ce groupe, douzième signe des mois de l'année maya, s'exprime par *ceh*, « venado, » en espagnol, c'est-à-dire bête fauve, cerf, gibier, etc. Rien, dans l'hiéroglyphe, ne répond à une idée de ce genre : mais le vocable *ceh* est long et s'écrit souvent *ceeh*, dont l'analyse donne *ce*, ensemble, réuni, glace, etc., et *eh*, particule d'assentiment, ancien signe du prétérit, pour *ah*, ancien verbe *concéder*, *consentir*. Mais si le sens idéographique dit *ceh*, le groupe montre d'abord une aile, qui, bien qu'ayant les apparences d'un *ca*, présente, à ses extrémités, ainsi qu'on l'a vu plus haut, les signes de la glace, suivis d'un *canac* surmonté d'une variante assez mal rendue du *t* ou *ti*. Ainsi on peut y lire : *ceel canac ti*, « glace qui est débordante ici, » sens qui correspond parfaitement à *ce-eh*, « glace faite, ou ce qui est gelé. »

13. *Mac* . Ce groupe, treizième des signes des mois mayas, est rendu par le vocable *mac*, qui a le sens de fermer, recouvrir un vase, selon les auteurs : c'est là ce que paraît signifier l'image ci-dessus, qui se rapproche assez d'une boîte fermée de son couvercle, composé du caractère *ma* et d'un autre symbole fort imparfait; il n'est pas aisé, non plus, de déterminer le reste de l'image, où l'on découvre comme deux points ronds, analogues à certains *o*, reliés par une petite figure semblable à celle qui fait le fond du signe *no* et qui me paraît être une variante de la lettre *h*.

14. *Kan-Kin* . Ce groupe, signe du quatorzième mois maya, *kan-kin*, présente encore des difficultés pour son interprétation, faute d'avoir été rendu, peut-être, avec suffisamment d'exactitude par le copiste de Landa. On y reconnaît toutefois, dans la section supérieure, le signe du soleil ou de la localité , quoiqu'il soit ici privé d'un rayon. Le reste n'est guère clair : on n'y retrouve autre chose qu'une sorte de lettre *b*, à côté de laquelle semble monter un jet qui se répand tout autour du signe du lieu, en l'entourant comme un torrent de lave; c'est à quoi peut-être fait allusion le vocable *kan-kin*, soleil jaune, mais *kan* veut

dire tout aussi bien argile, sécrétion volcanique soulevée, accrue, augmentée. L'ensemble du vocable semble plutôt se rapporter à la croissance qu'à la couleur; ce qui justifierait l'idée du torrent de lave autour du signe de la localité, le mot *kin*, comme on le sait, étant le volcan encore plus que le soleil. *Kankin*, soleil jaune, ajoute Pio Perez, serait ainsi nommé, peut-être, parce que durant le mois d'avril, dont les deux tiers lui correspondent, le soleil apparaît souvent jaune dans l'atmosphère, ou bien à cause de la fumée des broussailles que l'on brûle vers l'époque des semailles, dans la campagne.

15. *Muan* . Ce groupe, signe du quinzième mois maya, semble avoir été encore plus altéré que les autres par le copiste de Landa. Pio Perez l'écrit *moan*, vocable qui, selon lui, exprime l'idée d'un jour couvert, nuageux et disposé à la pluie. En l'analysant, on y trouve *mo* ou *moó*, l'oiseau ara, ou bien une loupe ou une excroissance quelconque, et *an*, support, aide, secours. Malgré la déformation de l'image, je crois y reconnaître comme une tête d'oiseau, au bec pointillé et surmonté d'une excroissance, pouvant, comme l'image présente , exprimer le vocable *mó*, la lettre *m* étant plus d'une fois représentée par une tête d'oiseau, dans le *Manuscrit Troano* et dans le *Manuscrit de Dresde;* à droite elle offre comme un signe de glace, et le groupe entier est porté à la surface de l'eau figurée par le . Le vocable *mu-an* semblerait dire que la terre molle remonte, est en avant, et *mo-an*, que le mont est en croissance sur l'eau couverte de glace.

16. *Páx* . Ce groupe, seizième des signes des mois mayas, est appelé *páx* et Pio Perez le traduit par « musique ou instrument à faire de la musique. » C'est qu'en effet le caractère principal, analogue à une sphère, ornée de points ovales, a une ressemblance frappante avec un ancien instrument, fait de bronze ou d'une écaille de tortue, comme le sistre antique, et auquel, au Yucatan, on suspendait de petites clochettes de métal. Nous ferons remarquer, toutefois, que ce n'est pas là le sens original du groupe; dans ce signe, qui ressemble à un instrument de musique, on aura sans doute déjà reconnu l'une des variantes du caractère *been*, et dans celui qui paraît au-dessus, le caractère *chicchan*, lesquels réunis, en

lecture ordinaire, donnent *be-en chicchan*, c'est-à-dire « la voie ouverte (ou descen-« due) peu à peu, s'est accrue montant en avant. » Quant au vocable *páx*, dont Pio Perez fait « musique, » j'y trouve, en l'analysant, *pa* ou *paa*, briser, renverser, ruiner, désemparer, et *ax*, ampoule, verrue, ce qui s'est gonflé, soulevé, étymologies qui, comme on le voit, s'accordent encore avec les sens de *been* et de *chicchan*.

17. *Kayab* . Ce groupe, dix-septième des signes des mois mayas, est appelé *kayab*. Pio Perez le traduit par le mot « chant, » du verbe *kay*, chanter, gazouiller, bruire, sens qui correspond, d'ailleurs, à la musique de l'article précédent. L'image n'est pas facile à analyser, peut-être à cause de l'incorrection du copiste. Je crois toutefois reconnaître au bas une variante du caractère *ca* , puis trois jets qui appartiennent au caractère *imix*, ayant à gauche le *u* et, à l'angle droit supérieur, un symbole qui semble être encore le zig-zag de la surface de l'eau . Le caractère à gauche offre une petite silhouette analogue aux variantes de la lettre *p*, aux symboles glacés, avec deux pendentifs qui semblent aussi être des glaçons. Dans cette supposition on pourrait lire le groupe entier : *ca imix ha u-p ceel*, « c'est le foyer profond de l'eau (qui) en montant a « rompu la glace. »

18. *Cumhu* . Ce signe, dix-huitième et dernier de ceux des mois du calendrier, est appelé *cumhu* par Landa : sa signification est celle d'un sourd murmure dans un vase. Pio Perez l'écrit *cum-ku*; c'est, ajoute-t-il, le bruit d'une explosion, entendue au loin, et comme d'un coup de canon, semblable à celui qui se produit quelquefois, vers le temps de la saison des eaux, dans les marais, dont le fond se crevasse avec la sécheresse ou par l'éclat du tonnerre, accompagné d'averses lointaines. Ce bruit, dit-il encore, s'appelle également *hum-ku*, bruit ou murmure divin. A cette explication j'ajouterai que ces bruits lointains, que les Espagnols appelaient *retumbo*, dans l'Amérique centrale, ont été attribués par des écrivains au vent dans l'intérieur des montagnes. Dans les mythes antiques de ces contrées, ce bruit que les Mayas personnifiaient comme une divinité, dans le *Cum-ku*, « le dieu des profondeurs » ou « le dieu renfermé, » était appelé *u Qux huyu*, « le cœur de la montagne, » en quiché, et *Tepeyolotl*, en mexicain, qui

a le même sens. Le *Manuscrit Letellier* de la Bibliothèque impériale porte *Tepeyolotlec,* littéralement « au feu du centre de la montagne, » et l'annotateur de ce document ajoute que « ce nom se dit en référence de l'état où la terre resta après « le déluge. » L'image représentant le groupe *cum-hu* correspond jusqu'à un certain point à ces idées; le signe le plus visible y est une calebasse , qui, prise dans le sens d'une gourde, dont elle a ici la figure, se dit *cum* en maya, ainsi qu'en flamand *kom*, c'est-à-dire écuelle, bassin : dans cette gourde sont dessinés trois points indiquant, peut-être, des ouvertures dans la terre avec le signe des gaz qui produisent ces bruits sourds. La gourde s'appuie, d'ailleurs, sur le caractère *kán*, symbole de la terre soulevée; elle indique aussi le creux terrestre, l'intérieur du sol. L'autre figure, à gauche, me paraît être une variante de la consonne *m*, surmontée du caractère du jour *cauac*. Cet ensemble réuni me permet ainsi de lire ces mots : *kan cu-m-m ca-uac* (le *m* isolé probablement pour *um*), c'est-à-dire « la terre qui a ruminé ou murmuré parce qu'elle est trop « pleine. » Je n'ai pas besoin d'insister sur le sens profond de cette sentence, si bien déterminée, d'ailleurs, par le symbole entier. Ce groupe *cumhu* présente donc idéographiquement et phonétiquement la divinité à laquelle les Mexicains donnaient le nom de *Tepeyolotl.*

Ici se termine l'explication des noms des mois mayas : malgré le doute qui en enveloppe encore quelques-uns, on reconnaît, avec évidence, que tous également se rapportent aux phénomènes du cataclysme; qu'on les lise à la suite l'un de l'autre, soit idéographiquement, d'après leur sens ordinaire, ou qu'on les prenne selon la composition de chaque groupe, on y trouvera toujours les mêmes choses, caractérisées avec plus ou moins de détails, ainsi que dans les noms des jours, et c'est là un fait qui ne saurait trop appeler l'attention du lecteur, véritablement intéressé à l'histoire.

XIV

Noms des mois mayas comparés aux mexicains. Idée des cycles mayas.

A la suite de l'explication relative aux mois du calendrier maya, nous croyons devoir, pour offrir plus de facilité au lecteur, mettre en regard de ces noms les

noms du calendrier mexicain, généralement mieux connus de ceux qui se sont occupés de l'archéologie américaine.

MOIS MAYAS SELON LES AUTEURS.		MOIS MEXICAINS SELON SAHAGUN.	
1. *Pop*.... commençant au	16 juillet.	*Tlaxochi-Maco* commençant au	12 juillet.
2. *Uo*................	5 août.	*Xoco-Huetzi*............	1er août.
3. *Zip*...............	25 août.	*Ochpaniztli*.............	21 août.
4. *Zotz*...............	14 septembre.	*Teotleco*...............	10 septembre.
5. *Tzec*..............	4 octobre.	*Tepeilhuitl*.............	30 septembre.
6. *Xul*...............	24 octobre.	*Quecholli*..............	20 octobre.
7. *Yaxkin*............	13 novembre.	*Pan-Quetzaliztli*..........	9 novembre.
8. *Mol*...............	3 décembre.	*Atemoztli*..............	29 novembre.
9. *Chen*..............	23 décembre.	*Tititl*.................	19 décembre.
10. *Yax*..............	12 janvier.	*Yzcalli*................	8 janvier.

Selon Sahagun, le mois *Yzcalli* se terminait au 27 janvier et le 28 se trouvait être le premier des jours épagomènes, *Nemontemi*, vagabonds ou inutiles. Le premier jour de l'année aurait, d'après le même auteur, été fixé au 2 février.

11. *Zac*...... commençant au	1er février.	*Atlacualo*...... commençant au	2 février.
12. *Ceh*................	21 février.	*Tlaca-Xipehualiztli*...........	22 février.
13. *Mac*................	13 mars.	*Tozoz-Tontli*..............	14 mars.
14. *Kan-Kin*.............	2 avril.	*Huey-Tozoztli*...............	3 avril.
15. *Muan*...............	22 avril.	*Tozcatl*..................	23 avril.
16. *Páx*................	12 mai.	*Etzal-Qualiztli*.............	13 mai.
17. *Kayab*..............	1er juin.	*Tecu-Ilhui-Tontli*...........	2 juin.
18. *Cumhu*..............	21 juin.	*Huey-Tecu-Ilhuitl*...........	22 juin.

Le 11 juillet commençait pour le Yucatan la série des jours épagomènes, lesquels, avec les dix-huit séries de vingt, complétaient l'année. Selon Landa, on donnait à ces jours supplémentaires le nom de *ú Uayé-Yab*, que Pio Perez traduit par « le lit ou le repos de l'année, » *yab* étant une expression vieillie pour *haab*, année. Au dire de Landa et des autres auteurs, le cycle commun des Mayas se comptait de vingt en vingt ans : ils lui donnaient le nom de *katun*, c'est-à-dire « pierre qui manifeste ou qui enseigne, » selon quelques-uns; mais dont il me semble plus exact de dériver l'étymologie de *kaa*, excéder, sortir en dehors, et de *tun*, la pierre, chaque *katun* ou cartouche, indicateur d'un cycle, étant, en effet, toujours

placé en saillie du mur où on l'encastrait. Ces pierres, ou *ketuns*, sculptées en relief, de la même manière que les caractères du *Manuscrit Troano*, se fixaient, dit Cogolludo [1], au moyen de sable et de chaux, dans les murs des temples et des maisons des prêtres, ainsi qu'on le voit encore dans quelques édifices, entre autres au monastère des franciscains de Mérida qui, après avoir succédé au palais des prêtres mayas, est devenu la citadelle de cette ville. Dans une localité appelée *Tixualahtun*, nom qui signifie « le lieu où l'on place une pierre au-dessus d'une autre, » ajoute le même écrivain [2], existait le dépôt général des archives, où l'on recourait pour la connaissance des événements passés, ainsi qu'en Espagne on consultait celles de Simancas. On sait encore, sur l'autorité de Landa, que, outre le *katun* ou cycle ordinaire, les Mayas avaient un grand cycle historique qui se composait de treize *katuns*, formant ensemble la somme de deux cent soixante ans; à cause de son importance, on lui donnait le nom d'*ahau-katun* ou cycle royal.

De même que les autres nations issues de la grande civilisation toltèque, ils comptaient encore leurs années par indictions de treize ans, dont quatre faisaient un cycle de cinquante-deux ans. A leur tour, cinq cycles de cinquante-deux ans revenaient former le grand cycle royal ou *ahau-katun*, de deux cent soixante années. Ce qu'il y a de remarquable dans ces combinaisons, c'est que les mêmes signes initiaux des autres années, de quatre en quatre, placés en tête de chaque indiction, se répétaient au bout de chaque cycle de cinquante-deux ans; mais ils retournaient également après une révolution de quatre grandes indictions ou cycles de deux cent soixante années, formant ensemble un cycle supérieur de mille soixante ans. C'est d'après les ingénieuses computations de ce système qu'il faudrait, je pense, calculer les événements marqués dans la chronologie maya, donnée par don Pio Perez au voyageur américain Stephens, durant son voyage au Yucatan [3], et que j'ai reproduite à la fin de la *Relation des choses de Yucatan* de Landa [4]. Une chose à laquelle on ne saurait apporter trop de circonspection, c'est que des événements qui, dans les histoires du Mexique ou de l'Amérique centrale, paraissent n'être séparés que par une année d'intervalle, pourraient l'être tout aussi

(1) *Historia de Yucathan*, lib. IV, cap. v.

(2) *Id. ibid.*

(3) Stephens, *Incidents of travel in Yucatan*, vol. II, *ad calcem*.

(4) Conf. Landa, *Relation des choses de Yucatan de Diego de Landa*, texte espagnol et traduction française en regard, p. 420.

bien par une indiction commune de treize années, comme par une supérieure de deux cent soixante. C'est par ce moyen que les Mexicains, en faisant part de leurs annales aux Espagnols, réussirent à les tromper, en voilant la haute antiquité de leur pays, afin de ne pas les choquer dans leur foi.

La première année de la première indiction est marquée dans Landa par le caractère *Kan* qui, selon lui[1], était colloqué au midi. Ce caractère, symbole de la terre soulevée et séchée, était à cause de sa primauté surnommé *Cuch-Haab*, la couche, la litière ou l'estrade de l'année[2]; car il était comme le piédestal et le point de départ du calendrier chronologique. Le caractère de la seconde indiction était *Muluc*, dont la place était signalée à l'est. Le caractère de la troisième indiction était *Yx*, dont le siége était au nord. Enfin, le caractère de la quatrième indiction était *Cauac*, dont la situation était au couchant. Ces quatre caractères, ainsi réunis, portaient le nom commun de *Bacab*, les os, les piliers de l'année ou de l'eau. Sous cette dénomination ils étaient considérés comme les quatre frères divins, soutiens du ciel, les quatre grands dieux de la mythologie américaine. C'étaient eux qu'on représentait sous l'image de quatre grands vases à long col, remplis d'eau et portant la tête des quatre animaux symboliques, ainsi que les Canopes en Égypte. Dans le calendrier mexicain, les caractères initiaux des années, de quatre en quatre, ne correspondaient pas à ceux du calendrier maya, selon leur ordre comme signes des jours. A *Kan* était opposé *Tochtli*, « lapin, » également situé au midi; à *Muluc* correspondait *Acatl*, « canne, » à l'est; à *Yx* le signe *Tecpatl*, « silex, » colloqué au nord, et à *Cauac* le signe *Calli*, « maison ou chaleur, » au couchant. Observons encore, en terminant, tout ce qu'il y avait d'ingénieuse philosophie cachée jusque dans ces quatre noms. Que trouvons-nous, en effet, en lisant les premiers en langue maya : *Kán mulue yx ca-uac*, « la terre soulevée, amoncelée, foyer de ce qui était trop plein. » Et dans le mexicain : *Tochtli acatl tecpatl calli*, « vie de l'Océan, le bambou de la terre déchirée est l'habitation. »

Ces notions, ainsi que celles qui précèdent, suffiront, nous l'espérons, pour établir une base à la lecture des documents de la classe du *Manuscrit Troano*, ainsi qu'à l'interprétation des autres monuments épigraphiques de l'Amérique centrale.

(1) *Relation des choses de Yucatan*, pag. 208. — (2) *Ibid.* Dans le petit ouvrage de Pio Perez, pag. 306.

Outre les caractères dont Landa donne la clef, nous avons réussi à identifier, à très-peu de chose près, tous les autres, phonétiques ou idéographiques, et leur symbolisme ne sera plus une énigme pour personne. Les documents précieux sur lesquels nous travaillons, depuis plusieurs années, nous ont permis de les deviner insensiblement, et la lecture absolue des signes phonétiques a fini par justifier nos prévisions. Les variantes du *Manuscrit Troano*, quoique assez multipliées, s'identifient les unes après les autres : on suit le copiste dans les formes si capricieuses, en apparence, de ses caractères, mais où l'on reconnaît, après une étude plus sérieuse, le besoin qu'avaient les sages américains de peindre aux yeux, dans le vocable phonétique, les mêmes idées qui s'y présentent idéographiquement.

Ce qui pour nous a été une source de difficultés, au commencement de notre exploration épigraphique dans le *Manuscrit Troano*, c'est l'ignorance où Landa a laissé ses lecteurs sur la valeur des signes numériques, qu'on voit apparaître fréquemment dans les pages de ce document; c'est la manière de lire les inscriptions, ce sont les points de départ et les points d'arrêt, toute la ponctuation dont il parle, mais qu'il néglige de faire connaître. J'ai fait ce que j'ai pu pour suppléer à ces défauts; j'ai recherché et j'ai interprété, autant qu'il m'a été possible, les symboles des nombres. Mais avant de les expliquer j'ai cru devoir compléter cet exposé, en y ajoutant un certain nombre de groupes composés de diverses syllabes, souvent abrégées et réduites, et j'y ai joint une nomenclature de signes figuratifs, dont l'intelligence est indispensable à la lecture des inscriptions.

XV

Explication des symboles de la terre, de l'eau, de l'air et du feu.

Les signes ayant pour objet de représenter la terre, l'eau, l'air et le feu, c'est-à-dire les quatre éléments primordiaux des anciens, étant les plus importants, c'est avec leur explication que je commencerai cette exposition. Le premier symbole qu'on découvre, à ce sujet, dans le *Manuscrit Troano*, c'est celui de la localité [glyphe], caractère de la préposition *ti*, identique au fond avec la lettre [glyphe] *t* et le caractère égyptien [glyphe], qu'on retrouve encore dans le signe mexicain [glyphe], que

M. Aubin donne pour *tlal* ou *tlalli*, terre. La terre, proprement dite, la surface du sol et le solide se trouvent représentés, dans notre document, par une sorte de banc ou de carré long , analogue au symbole mexicain, souvent réduit à une simple barre *ta*, «lieu sur l'eau,» barre noire, rouge ou jaune, suivant la circonstance. Les Mayas appelaient la terre, en général, *luum*. mot composé de *lu*, motte ou la partie molle du sexe féminin, et de *um*, à l'entour, environnant, c'est-à-dire «ce qui environne la motte terrestre.» Dans les nombreuses images qui symbolisent la terre dans le *Manuscrit Troano*, une, entre autres, qui se représente fréquemment, c'est celle de la terre glaise , crevassée et bouleversée alternativement par la chaleur ou par le tremblement et descendue sous les eaux; fréquemment encore elle apparaît avec les pieds sillonnés en zig-zag par le signe de l'eau . Ailleurs, on verra plus d'une fois le corps d'une abeille la tête en bas, supportant un banc, dont les pieds sont pointillés ; ce qui indique que le gaz, poussé par le feu intérieur, cherche une issue, puis rompt la terre dans le second banc, la bouleverse, ainsi que l'exprime doublement le caractère *ca-ban*, inscrit entre les deux pieds de ce banc. La variante de ce signe n'est pas très-différente du précédent : symbole du tremblement de terre dans plusieurs documents mexicains, , elle indique ici une terre déjà sillonnée par l'eau, après s'être crevassée.

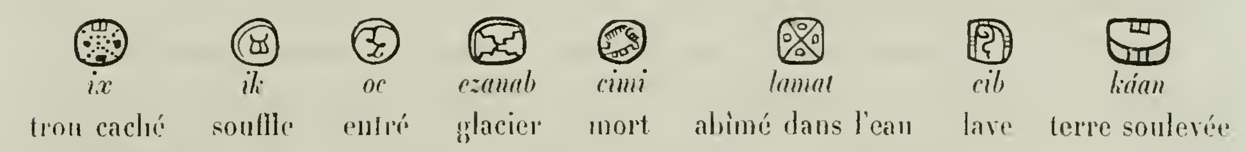
Ce qu'il y a de remarquable dans le signe ordinaire de la terre, c'est que le banc, qui en est le symbole, forme fréquemment la vasque ou la partie supérieure de l'autel américain, qui semble ainsi une image de la montagne ou du globe du monde : au centre on reconnaît les gaz qui tendent à s'y élever, en produisant la fumée qu'on voit au-dessus. Un autre symbole non moins fréquent que les autres par rapport à la terre, c'est celui que fait connaître le caractère *Chicchan*, dont la partie réticulée est, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, le signe de la terre inondée, marécageuse; c'est le jupon de la femme recouvrant son sexe. A côté de ce symbole vient s'en placer un qui n'est pas moins intéressant ; c'est celui de la terre entièrement sous l'eau, et qu'on trouve également rendu par le caractère *lamat*, «abîmé sous l'eau,» signifiée ici par les gouttelettes qui la recouvrent en forme de raquette.

Si des symboles de la terre nous passons à ceux de l'eau et de la mer, pre-

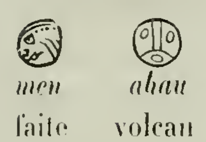
nons l'hiéroglyphe *kaam*, la corde, le lien de terre crevassé et traversé d'eau; c'est celui qui rattache, dans le *Manuscrit Troano*, les localités restées à la surface des eaux ou de la mer au corps de l'animal qui en symbolise le fond, sarigue, dans quelques documents, lapin, dans d'autres. Le lecteur le trouvera dans l'animal représenté par l'image tirée de la planche VIII de ce document, où ses transformations diverses semblent annoncer celles que subirent les terres riveraines de la mer des Caraïbes et du golfe du Mexique avant leur formation définitive. La tête de la bête indique très-probablement le golfe, et la figure en fer à cheval sur laquelle vient poser un de ses sabots, le fond méridional de la mer des Caraïbes, dont les montagnes furent des premières à se soulever, à la suite du cataclysme. C'est ce fer à cheval , représenté sur un grand nombre de monuments en pierre, souvent sculptés avec un art remarquable, que l'on voit dans la plupart des musées mexicains et dont les archéologues ont jusqu'à présent cherché vainement la signification : on a dit et répété que l'on posait cette pierre au cou des victimes destinées à la mort sur le *techcatl*, ou autel du sacrifice, afin de les tenir en respect. Il peut y avoir du vrai dans cette assertion : on sait, toutefois, par les monuments, que la tête de la victime penchait en dehors de l'autel; le poids seul du fer à cheval eût suffi dès lors pour la tuer. En admettant donc qu'on s'en servît dans des cérémonies de ce genre, ce ne pouvait être qu'un simple rite, destiné à conserver la mémoire de quelque événement : deux prêtres auraient tenu le fer à cheval sur la victime, tandis qu'un autre lui arrachait le cœur et l'offrait palpitant au soleil. Cette supposition n'est pas gratuite : car le fer à cheval était non pas précisément le symbole du fond de la mer des Caraïbes, mais celui d'une des arêtes montagneuses qui se dressent dans les Cordillères, et que la nature, au grand jour du soulèvement, avait posée, comme au col du captif, à la vague bondissante de l'Océan en fureur. Tels sont les renseignements que l'on trouve dans le *Codex Chimalpopoca* et que fournira également le *Manuscrit Troano*, ainsi que la plupart des documents mexicains, lorsqu'on les traduira sérieusement.

Les quatre points ronds que l'on voit sur le contour du fer à cheval, analogues aux bases de la lettre *o*, sont fort probablement les indices des quatre cônes principaux qui surgirent les premiers dans ces lieux : quant au sabot de l'animal

figuré dans l'image ci-dessus, il précise l'endroit où vint s'acculer un des derniers glaciers qui avaient recouvert l'Amérique méridionale, antérieurement au cataclysme : c'est ce qu'énonce la légende qui accompagne l'image en question :



ix	*ik*	*oc*	*ezanab*	*cimi*	*lamat*	*cib*	*káan*
trou caché	souffle	entré	glacier	mort	abîmé dans l'eau	lave	terre soulevée



men	*ahau*
faite	volcan

TRADUCTION LIBRE.

« Souffle du trou caché où est entré le glacier mort, abîmé sous l'eau; la terre soulevée « s'y est faite avec le volcan. »

Pour en revenir à l'hiéroglyphe du fer à cheval , il y a tout lieu de croire que c'est aux phénomènes divers qu'éprouva le fond méridional de la mer des Antilles, que les signes analogues et font allusion; c'est ce que l'interprétation entière du *Manuscrit Troano* finira par nous apprendre. En attendant, constatons la ressemblance que ces images présentent avec celle que nous avons extraite de la liste des tributs payés naguère à Montézuma [1], bien qu'elle en diffère par le signe de l'eau , fortement accentué au-dessus de cette dernière. Or cette image est donnée, dans ce document, comme l'hiéroglyphe d'*atlan*, traduit dans les auteurs par *lugar de agua*, « pays de l'eau. » Dans la *Collection de Mendoça* [2], où le nom d'*atlan* paraît plusieurs fois, il est rendu par le signe suivant , identique, à fort peu de chose près, avec ceux du *Manuscrit Troano :* on y voit clairement indiquées deux barres noires, indices du sol, entrelaçant un signe qui a quelque ressemblance avec les caractères et *káan*, la terre soulevée, mais qui, dans la langue nahuatl, expriment le monosyllabe *tlan*, la dent, ayant le sens de « lieu, proche ou auprès. » Nous observerons encore à ce sujet que si *atlan* signifie « lieu de l'eau, » il indique aussi les pays sur l'eau ou contre l'eau : mais qu'il ait ce sens ou bien même qu'il énonce l'eau qui recouvrait naguère

[1] Lorenzana, *Cartas de Hernan Cortes*, etc. p. 177. in *Cordillera de los pueblos*, lam. I.

[2] Conf. Kingsborough, *Mexican Antiquities*, vol. I, et *Comment.* vol. V, ad voc. *Atlan*.

les îles ou les contrées englouties dans l'Océan, il est indubitablement la source du nom de l'*Atlantique*, le vocable *atlantic* lui-même étant en mexicain (en maya *atantic*) l'adjectif propre d'*atlan; atlan-tic* signifie, en outre, le fond ou le centre d'*atlan* ou le sein de la mer.

Dans la langue maya, *atan* correspond exactement au nahuatl *atlan*. C'est le lieu étendu sur l'eau, *a-tan;* c'est le pays que le *Popol Vuh* appelle *Dan*, d'où *a-dan*, la terre sèche, l'argile au-dessus de l'eau, la terre exaltée constamment, dans les traditions mexicaines, comme le père et la mère de l'humanité sauvée du grand naufrage, et dont le nom se retrouve dans celui de la première tribu quichée, celle de *Danub* ou *Tanub*, et dans le nom caraïbe de la Martinique, *Ma-Dan-inó*, identique avec le *Madan* de la Bible et les *Madai*, de l'antiquité. Ces noms divers doivent leur origine à quelques-uns des plateaux de l'Amérique méridionale et aux petites Antilles, où brillait en particulier la Guadeloupe, la première sortie des flots, la fleur, *Xochitl*, ainsi que l'appellent les traditions mexicaines, *xo-ch-itl*, la vie issue du fond du bassin, le premier homme, selon les interprètes du *Manuscrit Letellier* et de la *Copie Vaticane*, parce que ce fut la première montagne qui s'éleva avec le volcan sur la mer, au sortir du déluge. Voilà d'où vient encore la nuance du nom d'*Atan* si curieuse dans *a-than*, la parole, la langue de l'eau, en maya; car le premier signe de la terre fut le feu rompant la glace et jaillissant au-dessus *ezan-ab*, première parole de l'homme-montagne, annonçant l'ère du salut aux populations éparses sur les glaciers.

C'est donc avec une profonde raison que la langue nahuatl, ainsi que la langue maya, revendique comme sa propriété le nom d'*Atlan*, d'*Atan* et d'*Atlantic*, dont les Grecs avaient conservé le souvenir. L'image suivante nous montre la terre antique, sous la forme d'un lapin, s'enfonçant dans les flots de l'Océan, au moment même où la terre nouvelle commence à surgir entre ses jambes d'arrière, symbole qui semble localiser la courbe des petites Antilles. Dans cette autre image, l'animal est sous les eaux; mais dans ses pattes il élève deux flambeaux, présages des deux volcans qui ne tarderont pas à percer le plafond de la terre où les géologues reconnaîtront aisément un dessin familier à leurs regards.

Avec le double volcan, laissons les eaux dont nous aurons à nous occuper en-

core plus loin. Examinons rapidement les symboles de l'air et du feu qui se combinent continuellement dans le *Manuscrit Troano,* ainsi que dans la nature. On connaît le premier *ik*, que l'hiérogrammate maya tire des cornes du limaçon, lorsqu'il ne le compare pas au pollen des fleurs. De là les dents de Quetzal-Coatl, en sa qualité de dieu de l'air, et des divinités qui portent ses attributs; de là, peut-être, le signe suivant, que l'on voit fréquemment, ainsi que le dard du serpent, pour exprimer la même idée. C'est un symbole du même genre que l'on reconnaît dans la bouche du dieu, à la couleur jaune, occupé à souffler le feu, à la page v* du compartiment intermédiaire, première partie, de notre document. Quelque chose d'analogue à la corne du limaçon ou au dard du serpent se retrouve dans le long nez de la divinité, occupée à creuser avec une feuille pointue d'aloès l'écuelle qui symbolise le bassin de la mer. Les quatre éléments semblent réunis dans cette image. Si sa coiffure présente à droite la lettre *h*, indiquant la possession, l'extrémité gauche de cette coiffure porte les emblèmes de la flamme, ornée d'une goutte d'eau, sorte de massue comprenant à la fois les deux éléments de destruction les plus redoutables. Le pendant d'oreille de ce dieu est un *o*, un cône soulevé; sa langue est un épanchement de lave qui porte avec raison tous les signes de l'argile et des sécrétions volcaniques *káan*, signes qui reparaissent dans le cothurne de la jambe. La corne du limaçon se retrouve dans la dent qui lui sort au coin de la bouche, symbole de l'air qui pousse la lave, et son œil, identique avec celui du caractère *cimi,* mort, annonce que le cratère, après avoir vomi son trop plein, s'est rempli d'eau; car les gouttes d'eau l'entourent.

Quelle est cette divinité terrible, armée de tant d'engins de destruction? Elle est, en particulier, ce qu'énonce son action, celle de percer la barrière qui sépare encore l'antique Océan méridional où aujourd'hui existe l'embouchure de l'Amazone, du futur bassin de la mer des Caraïbes. C'est un des dieux décorés du nom de *Chác* ou *Cháac*, au Yucatan, c'est-à-dire qui étend les eaux, si on ne considère que la première partie de ses attributs. Mais dans son action d'ouvrir la terre, c'est le dieu *Ah-Buluc-Balam*, « celui des Neuf-Tigres », ou plutôt « celui du Tigre « de l'inondation, » appelé encore *Cit-Chác-Cóh,* « sanglier qui étend l'eau comme « un lion, » et *Cit-Bolon-Tum*, « sanglier roulant sa défense; » c'est, dans la mytho-

logie mexicaine, le dieu *Yaca-Teuctli*, le seigneur au long nez, ou plutôt à pointe d'eau, à l'eau qui avance et qui s'ouvre un chemin, *yac-a*. Ce dieu est le prototype de l'*Indra* au beau nez du Véda, *in-da-ra*, celui qui coupe la terre avec l'eau. Armé de la feuille de l'aloès, *tum*, qui lui sert de vilebrequin, il est appelé pour cette raison, en quiché et en maya, *Ahtum*, «celui du vilebrequin, celui qui se sert de la feuille de l'aloès pour percer la terre,» instrument qui est l'*a-tum*, le vilebrequin d'eau; de là l'*Atumu* des Égyptiens, *ah-tum-u*, celui qui perfore le bassin ou le croissant, *a-tum-u*, eau perforant le croissant, *a-t-um*, eau qui va tout autour; *a-t-u-mu*, eau dans le vase ou le bassin de la terre mère.

La fumée et le feu, généralement représentés par leurs images ordinaires, sont trop aisés à reconnaître pour qu'il soit nécessaire d'en parler. Mais, ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, l'action du feu dans l'intérieur de la terre est symbolisée souvent dans le travail de l'abeille, comme on peut s'en assurer en examinant les premières pages de notre document. Si l'on jette les yeux sur le nº 1, on y verra, au compartiment inférieur, le plus grand nombre des symboles déjà expliqués dans les paragraphes de la terre, de l'eau et de l'air, réunis à celui du feu. Dans le compartiment de gauche qui est le moins oblitéré, on reconnaît un génie, analogue à celui que nous venons de décrire, à l'œil entouré d'eau, à la bouche ouverte, les dents saillantes, avec la langue pendante. Il tient à la main une hache, symbole du travail et de la destruction, et en frappe une abeille planant, la tête en bas, sur un signe effacé qui doit être celui du feu, si l'on en juge par les abeilles des pages suivantes. Le corps de l'abeille est jaune comme celui du caractère *kan*, qu'on voit si fréquemment à côté d'elle dans les autres tableaux; ce caractère se retrouve même dans les ailes de l'insecte travailleur, dont la tête offre la répétition du caractère *chuen*, se modifiant en *ahau*, établi sur un *u*, renversé et formant les dents de l'abeille. A droite le caractère *ezanab*, eau gelée, avec la croix du tremblement de terre; à gauche sur la tête de la divinité le symbole de la flamme et de l'eau, sous la forme d'un casse-tête indien. Toute cette scène est renfermée entre les pieds du banc, images de l'intérieur de la terre qui ressemble ici à une espèce de cage; le plafond, pointillé comme la lettre *x* (*ch* français), pousse des barbes, analogues à celles de la lettre *p*, signes

des gaz qui cherchent à s'échapper entre les crevasses du sol, déjà fendu sous la couche ordinaire de sa surface, indiquée par le banc.

Si, maintenant, j'analyse le nom de l'abeille, j'y retrouve toutes les mêmes idées, dans l'ordre de la langue maya. *Yikil-cab*, qui en est l'expression, a pour fondement la syllabe *cab*, qui signifie la lave, le miel et la ruche à miel; *cab* est le nombre *deux*, c'est le venin et le poison du serpent, c'est une habitation et un lieu, autres acceptions du même mot; *cab*, enfin est l'aurore ou plutôt l'épanchement des brillantes couleurs du feu, annonçant le lever du soleil, comme l'épanchement du feu volcanique. Prenant ensuite le même vocable, écrit avec un *k*, je trouve dans *kab* la force et le bras, la bave, s'il s'agit de la bouche, la larme, s'il s'agit de l'œil; mais l'œil, à son tour, indique encore le cratère du volcan, *cabilim* en maya, *cabirim* en quiché, comme en hébreu, littéralement le «double Cabire,» ou bien «les mamelles ou les foyers de la lave,» double puissance de la nature, qu'on ne saurait mieux exprimer, et dont l'Amérique seule donne l'explication. Le lecteur a quelque droit d'être surpris à la vue de tant d'acceptions diverses : on trouve facilement le moyen de les concilier; il suffit pour cela de considérer un moment les cinq ou six premières pages du *Manuscrit Troano*. L'eau, le feu, les gaz de toute espèce, concentrés au fond de la terre, ruinant, bouleversant le sol et s'échappant avec éclat, tout cela ne prouve-t-il pas mieux que de longues explications que la ruche à miel, c'est la fournaise ardente, que le miel, appelé aussi le venin et le poison du serpent qui le vomit, c'est la lave qui fait explosion, d'une manière si visible, dans les pages du manuscrit. Pour compléter le nom de l'abeille, nous avons encore le mot *yikil*, adjectif signifiant «qui «porte aiguillon, aérien,» du monosyllabe *ik*, le souffle et l'air, déterminé dans *ikil*, précédé de *y*, pour *u* possessif, selon les règles de la grammaire. Examinez la plupart des abeilles des pages I* à V*, vous les trouverez armées d'un double aiguillon, dans lequel vous reconnaîtrez sans difficulté le double crochet expliqué plus haut. A la page III*, l'abeille s'élève au milieu des flammes et des gaz, symbolisés dans la plume ou la feuille du mimosa, et à la page V*, compartiment d'en haut, vous voyez l'abeille, dont la tête, au lieu du caractère *chuen* ou *ahau*, prend la forme *o*, le cratère allumé, déterminé encore par la flamme qui brûle au-dessous. Pour terminer enfin ce qui a rapport à l'abeille, ai-je besoin

d'ajouter que, à la page v* d'abord, on voit un rayon de miel surmontant le caractère *caban*, qu'on retrouve ensuite, aux pages vii* et viii*, remplissant les cages de la terre où planent les abeilles. Or *caban* veut dire précisément trois choses dans le même mot : le poison, le miel fait ou la lave achevée, *cab-an*, et la terre bouleversée, *ca-ban*. Que le lecteur, pour finir de se convaincre, jette maintenant les yeux sur la page vii* et là il retrouvera l'image suivante, la terre en motion dans l'abeille toute couverte des signes du feu et des gaz, la tête formant l'*ahau* et planant sur un foyer allumé, déterminant le petit cartouche où je lis mot à mot «*ah-kan-ti*, le seigneur de la terre en travail ici.» Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est que *kanti*, d'un autre côté, est le nom d'un des serpents les plus venimeux de l'Amérique centrale.

Un petit nombre d'explications achèvera d'éclaircir cette matière, importante à tant d'égards. Quel que soit le symbole composé que l'on trouve dans le *Manuscrit Troano*, à figure humaine, d'animal ou d'insecte, il sera toujours nécessaire d'en analyser tous les détails avec une grande attention ; car tous doivent se lire comme une véritable phrase ou une inscription, chaque détail étant lui-même un caractère spécial. La flamme et la fumée, les signes de l'air se retrouvent fort fréquemment par exemple dans la coiffure, dans les panaches qui ornent la tête ; la bouche, soufflant des points ou du feu, est le symbole du cratère encore caché ou prêt à s'ouvrir, d'un volcan qui éclate par l'ouverture de la poitrine. L'œil avec les gouttelettes est un cratère rempli d'eau ; le pouce de la main, démesurément allongé, une feuille d'aloès, qui devient un instrument symbolisant l'action du feu, de l'eau ou des gaz déchirant le sol. Dans l'image du Cabire, ici présente, la tête rappelle, par la ligne verticale qui la traverse, le canal exprimant le *p*, signe de l'air comprimé : mais l'œil est ouvert, ce qui annonce l'ouverture d'un cratère, d'où sortent les flammes et les gaz, dessinés dans la coiffure tout en imitant l'esquisse d'une tête d'animal. Les indices du soulèvement se retrouvent dans le pendant d'oreille, à la base entourée des marques de la glace et dans la couronne qui supporte les flammes, ainsi que dans le rayon de miel qu'il tient de la main droite. Les bras eux-mêmes répètent, sous forme de manchettes, le caractère *kan*, l'argile, les déjections soulevées, tandis que la main gauche, en se portant sur le caractère *caban*, présente

l'idée de la lave, de tout ce qui est amoncelé ou bouleversé. L'image suivante, que nous répétons, n'est pas moins expressive. C'est celle de *Xmuc*, « la « grande » ou plutôt « celle des grands nœuds (de la terre), » la déesse des montagnes[1], la déesse mère, *Xmucané* ou *Oxomoco*, selon les noms divers qu'elle portait, en quiché et en mexicain : son corps, en majeure partie découvert, représente la terre mère américaine, reconnaissable à la double ligne de la lettre *n*, qu'elle porte sur la tête en forme de 8 horizontalement posé, qui exprime l'idée de deux bassins intérieurs, probablement déjà vides de leurs eaux, sur la croupe des Andes : car si les tresses de cheveux désignent la surface de l'eau lorsqu'ils sont noirs, leur blancheur en indique le desséchement, circonstance dont il est utile de se souvenir, toute chevelure dans les symboles américains impliquant une surface humide. Ce qui nous aide à retrouver ici la personnification de cette divinité, c'est l'instrument devant lequel elle est accroupie, le *caa*, la pierre à moudre le grain, le *metlatl* mexicain. Car *Xmuc* est la broyeuse par excellence, la nourricière des dieux et des humains. C'est elle qui personnifie, dans son nom mexicain d'*Oxomoco*, le dépôt de débris diluviens, amassé par le cataclysme sur les nœuds de la cordillère des Andes, et qui se répandit avec les eaux des fleuves nouvellement formés sur les vallées de l'Amazone et de l'Orénoque. La pierre à moudre étalée devant Oxomoco n'a pas d'autre signification : c'est le symbole de la surface du sol, sur lequel les fleuves épanchent, avec leurs alluvions fécondantes, les ondes du nœud maternel. Voilà ce que la vieille répand avec l'eau dont sa cruche est remplie : cette cruche, symbole du nœud où le fleuve s'ouvre une issue, c'est le *modius* de la grande déesse, c'est cette coiffure crénelée qu'on lui voit dans une foule de peintures, en Amérique, ainsi qu'en Asie. Mais ici elle prend la forme du rouleau de pierre, servant à broyer, et le liquide qu'on voit étendu sur le *metlatl* se dessine légèrement en courbe, prêt à suivre le contour du grand bassin de l'Amazone.

Le groupe suivant paraît faire allusion à la même idée; c'est la tête *m*

[1] Ce nom de *Xmuc*, et les montagnes auxquelles il fait allusion, expliquent le fouet qu'on met à la main de la Xmuc phrygienne, Cybèle; car le fouet était le symbole de la Cordillère, les nœuds celui des cônes montagneux, les osselets dont il était entremêlé, les rivières qui en descendirent, *omitl*, os, en mexicain, ou bien *o-mitl*, flèche de la voie, cours. (Cf. A. Maury, *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. III, page 87 et note 3.)

pour *Mu*, la terre mère, la terre molle, sur le même *metlatl*, s'identifiant avec la forme de la lettre , *ch*, la main, d'où *cha*, répandre, et *cháa*, prendre l'eau, idée d'autant plus intéressante ici, que les *Cháac* sont les génies qui prennent et répandent l'eau, les dieux fécondateurs du sol, dieux des sources et des orages, auxiliaires de la grande déesse. Les mythologues qui oseront, sans prévention, étudier la mythologie américaine reconnaîtront comme nous qu'elle est l'origine de toutes les mythologies antiques : dans *Xmuc* ils reconnaîtront la Rhéa des Grecs, *r-e-a*, « les dents ou les stigmates sur l'eau, » en quiché, ou *r-e-ya*, « celle « qui répand ses signes. » Il en est de même de *Cybèle*, Κυβέλη, nom maya et non phrygien, *cub-el-e*, « stigmates brûlants du cube, de la montagne, » ou bien *ku-bel-e*, « stigmates du chemin du dieu (par excellence). » Si, comme le dit Macrobe[1], Cybèle se plaît aux rugissements des lions, c'est en souvenir de la grande déesse américaine qui se souleva et s'assit sur les Andes, au fracas tumultueux des volcans, et où elle continue à se plaire aux rugissements des fleuves symbolisés dans les tigres et les lions.

Je n'ai pu vérifier encore d'une manière absolue si ce sont les deux méditerranées, le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes que l'hiérogrammate maya a voulu signifier dans le symbole suivant . Cette image curieuse présente une sorte de double fronde, flanquée à droite d'un *o*, signe d'une montagne soulevée, et à gauche d'un *a*, déterminatif phonétique de l'eau des deux bassins. J'ai dit plus haut qu'ils étaient symbolisés dans la coiffure de *Xmuc* sous la forme d'une sorte de 8 horizontalement étendu; cette forme se retrouve dans un autre signe non moins intéressant. Le lecteur accoutumé aux choses américaines y reconnaîtra immédiatement un tronçon du corps humain, du nombril au bas-ventre, revêtu de la ceinture commune, *ex*, en langue maya, *maxtlatl*, en mexicain. Le bas-ventre se dit *hob-nil*, en maya, et c'est le ventre ou le nombril de l'Océan qui engloutit une partie de la terre; car *hob*, c'est ce qui est à jamais ruiné, et *nil*, composé de *ni*, pointe, et de *il*, voir, énonce la pointe que l'on voit sur le tronçon, le nombril de la puissance volcanique qui donna naissance à l'Océan, l'*och*, le large des Mexicains, la poche du sarigue des Mayas et des Quichés. Ce

[1] Macrob. *Saturn.* I, 21, page 210; I, 23, page 217, et cf. A. Maury, *ibid. ut supra*, page 82.

nombril, c'est la vaste cymbale au contour arrondi, de Pindare[1], où prit naissance le *Nil* primordial, dont la signification, en quiché, est le calme de l'abîme ainsi que l'eau bleue, et qui, en maya, énonce le néant comme en latin ; c'est le nombril du monde, ce *Nil* que les sages de l'antique Égypte regardaient eux-mêmes comme le berceau de tous les dieux, l'ombilic et le centre du monde, l'atlas du mont, *atl-az*, gaz issu de l'eau, ce lieu par excellence, dont parlent avec amour toutes les traditions de l'univers.

Le pagne ou ceinture, *ex*, qui recouvre le tronçon humain, énonce, d'un autre côté, les signes poussés, lancés en avant, vomis de ce gouffre, dont les volcans des Antilles et du continent sont encore les témoins aujourd'hui, *e-xe*, les signes d'en bas, d'où le latin *ex*, stigmates volcaniques, dont les plus puissants avaient occupé la croupe des Andes, en les soulevant. De là encore le maya *ax*, la boursouflure centrale, la source de la lave et de la résine bouillante, exprimée par le nahuatl *axcan*, l'axe du monde, existant pour les uns, au contour harmonieux des petites Antilles, pour les autres, au sommet des Cordillères, où aurait éclaté le volcan terrible qui ruina la terre primitive : c'est ce volcan qui devint le prototype de la constellation du Chariot, dans l'Inde comme au Mexique, appelé également ἄξων en grec, l'*axis* des Latins, et où Lucain reconnaît (à tort peut-être) le tropique du Cancer. Telles sont les éclaircissements auxquels nous amène l'examen de ce symbole curieux, non moins remarquable dans ses noms que dans les transformations diverses où on le retrouve. Serait-ce le même symbole que les Mexicains signifiaient dans le *xiquipilli*, le sac ou la bourse à encens? c'est ce que nous n'oserions encore affirmer. Le *xiquipilli*, pointe ou bout dans l'ombilic, *xic-i-pilli*, image du chiffre 8,000, figuré encore par le symbole maya, paraît se retrouver, toutefois, dans le *Manuscrit de Dresde*, sous la forme des lunettes de Tezcatlipoca, dont Torquemada fait le symbole de la providence universelle.

Tezcatlipoca, c'est-à-dire la vapeur du miroir, symbole du courant d'eau chaude qui se répand à la surface des deux méditerranées américaines, se trouve

[1] Pindare s'écrie : «O mère des dieux! Ce fut originairement pour toi que retentit la vaste cymbale au contour arrondi, avec le crotale aux sons bruyants, et que s'allumèrent les torches formées de bois de pin jaunissant.» (Pindar. ap. Strab. X, page 469.) — Varron, ap. Augustin. *De civitate Dei*, VII, 24, dit que le *tympanum*, ou tambour de Cybèle, était l'emblème de l'orbe de l'univers. C'était le tambour des Cabires de l'Orénoque, image du grand arbre du monde qui retentit formidable, en s'écroulant au temps du cataclysme.

parfaitement caractérisé dans cette image; le signe de la localité sur lequel reposent les lunettes assure leur identité. Dans l'image suivante également tirée du *Manuscrit de Dresde*, les lunettes adossées à un buste humain renversé, ayant, au lieu du col, un stigmate volcanique, sembleraient un témoignage en faveur de la localisation ou du passage de Tezcatlipoca aux bassins qui se creusèrent à l'ombilic du grand corps du monde, au sommet des Andes péruviennes. En reconnaissant dans les livres mexicains et mayas la science profonde dont leurs auteurs donnent le témoignage, en voyant avec quelle exactitude ils rendent compte des événements du cataclysme, en décrivant, avec tant de détails, ses effets géologiques sur l'ensemble des régions américaines, on serait tenté de penser que les lunettes de Tezcatlipoca n'étaient pas seulement un symbole du golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes, mais aussi des deux hémisphères. Une étude plus complète du *Manuscrit Troano* et du *Manuscrit de Dresde* amènera, nous n'en doutons pas, des découvertes du plus grand intérêt : jusqu'à ce moment le temps nous a manqué pour aller plus loin : mais ce que nous avons appris depuis que nous avons commencé l'étude de ces manuscrits et les étonnantes découvertes géologiques que nous avons faites dans le *Codex Chimalpopoca*, dont nous terminons la traduction, nous assurent, dans un avenir prochain, la connaissance entière de l'histoire du cataclysme.

Les symboles de toute espèce sont nombreux dans les deux documents : au premier abord, ceux du *Manuscrit de Dresde* semblent différer considérablement de ceux du *Manuscrit Troano;* mais nous ne doutons pas que ceux dont nous avons trouvé l'interprétation ne nous ouvrent bientôt la voie pour arriver à l'éclaircissement des autres. En attendant, terminons par un coup d'œil rapide sur ce qui nous reste à expliquer, dans cette monographie, au sujet des symboles de la mer. Dans l'hiéroglyphe présent, le lecteur n'aura guère de difficulté à reconnaître une cuisse ou gigot de cerf, de sarigue ou de lapin; c'est un quart de bête fauve que nous lisons *han*, suivant la grammaire de Beltran, vocable qui s'interprète également par cette portion de la bête coupée et par une tasse, ou une calebasse coupée en deux écuelles, un bassin rempli d'eau, *ha-n*. C'est encore une fois une image de la mer. Idée bizarre que de joindre dans une même image deux symbolismes si différents, un quartier de bête fauve avec un

bassin rempli d'eau : on aurait, sans doute, lieu de s'étonner, si déjà on ne savait que le corps de l'animal était lui-même le symbole de la terre antique, effondrée dans le bassin de l'Océan. Ajoutons que *hau*, exprimant ces choses, est le primitif du vocable *haual*, verbe qui a l'acception de finir, de cesser d'exister, d'abîmer, de ruiner entièrement, c'est-à-dire analytiquement devenir un bassin d'eau, un abîme. Ce vocable nous paraît avoir été rendu par l'image représentant le train d'arrière entier de la bête, formant coupe ou bassin : une variante, tirée du *Manuscrit de Dresde*, laisse voir une tête de mort *cimi* au fond du vase; dans la variante qui suit tirée du *Manuscrit Troano*, au contraire, c'est le , la terre soulevée, qui y apparaît. Le même hiéroglyphe est probablement celui qui exprime l'idée *hunal-au*, le vase entier rempli d'eau, vocable énonçant, d'un autre côté, le chiffre énorme de cent soixante millions. Serait-ce là un chiffre approximatif des populations qui périrent dans le cataclysme?

Un symbole non moins intéressant est celui que représente l'image suivante, symbole complexe, dont la portion inférieure est une sorte de marmite signifiant le bassin de la mer. Ce sont probablement les îles qui apparaissent au centre comme cinq petites pierres, et les deux pieds de la marmite sont les bases de la lettre *o;* au-dessus et lui servant de couvercle vient la lettre *u*, surmontée de deux *káan*, placés horizontalement; puis deux autres posés verticalement, qui forment ainsi la lettre *h*. Viennent ensuite deux sortes de plumes, signes de la lettre *z*, ayant au milieu comme un jet de fumée. Tout cet ensemble peut donc se lire : *O-ob ha-u káan káan ah* (*a*) *z buɔ*, « bubons ou mornes du « bassin d'eau terre soulevée contenant le gaz et la fumée. »

Tels sont les principaux symboles que présente le *Manuscrit Troano*, en dehors des signes et des caractères dont Landa nous fournit l'explication. Les symboles du sel ou de l'eau salée , ceux de la glace , se trouvent encore exprimés de différentes manières, ainsi que nous l'avons fait voir plus haut. Le symbole suivant est celui du cône volcanique , *mom-cab*, lave refroidie, coagulée, puis celui des assises diverses de la montagne soulevée , tiré du *Manuscrit de Dresde*. Quant aux autres, ils s'expliqueront, en quelque sorte, d'eux-mêmes, aussi bien dans ce document que dans les pages du *Manuscrit Troano* que nous traduisons à la suite de cette monographie : le lecteur finira, à son tour, par les reconnaître

aussi bien que nous, en faisant l'examen de ces hiéroglyphes, bien plus clairs et plus aisés à traduire que les inscriptions des monuments de l'Égypte ou de l'Assyrie. Il ne nous reste plus pour conclure qu'à entrer dans le détail des signes numéraux, dont nous avons réussi à découvrir la valeur.

XVI

Exposition et explication des signes numéraux. Le 5, le 10, le 20, le 400 et le 8,000, etc.

Les signes numéraux, autant qu'il est possible d'en juger par le premier coup d'œil, sont très-fréquents dans le *Manuscrit Troano*, aussi bien que dans le *Codex de Dresde;* mais les seuls dont on soit absolument certain sont les boules noires, employées généralement de un à dix, comme chez les Mexicains. Les boules rouges, qu'on y trouve alternativement avec les noires ou les blanches, ont-elles la même valeur? c'est probable, bien qu'elles aient une signification qui leur soit propre, en ce sens qu'elles se rapportent, selon toute apparence, à des choses ayant le feu pour objet; les noires elles-mêmes ont souvent une valeur locale en même temps que numérique. Je vais essayer d'éclaircir cette matière, autant qu'il me sera possible, dans le présent paragraphe; l'analyse des termes exprimant les principaux nombres mayas, comparés aux signes numéraux mexicains déjà connus, amènera, nous l'espérons, quelque solution satisfaisante pour ceux qui nous sont encore inconnus.

1. • *Hun*, un, est le premier terme: on le trouve, en composition, dans quelques vocables, mais orthographié sans aspiration comme en français *un*. Il exprime, en maya aussi bien qu'en quiché, l'unité et la cohésion; mais il semblerait qu'à l'origine son acception fût celle d'aplanir, d'égaliser, bien que le vocable *un* ou *hun* exprimât encore l'idée que nous attachons à l'image du signe européen 1, c'est-à-dire le membre viril. *Hun* est le nombre abstrait: lorsqu'il est joint à un nom quelconque, les Mayas disent: *hunpel*, un. Ex.: *Hunpel uinic*, un homme, c'est-à-dire un homme seulement. Le signe représentatif de ce nombre est, comme en mexicain, la boule noire •, qui paraît avoir été anciennement le signe d'un clou

ou plutôt d'une cheville ou épine fixée dans une planche, par conséquent le ı dans l'idée de la longueur partant d'une base plus grosse. Dans la langue nahuatl, *ce* ou *cen* exprime le nombre *un*, et sa signification étymologique est celle d'un grain de maïs, *centli*, ou d'un petit grêlon, *cetl*, ce qui est comprimé, resserré, congelé, coagulé. En maya, le monosyllabe *cen* qu'on prononce *qen*, est au fond identique au mexicain; car il a l'acception d'*un qui*, et joue le rôle d'un pronom interrogatif comme *quem* en latin.

2. •• *Ca* ou *capel*, deux, a son origine dans les deux mains ou les deux bras, *ka*, en cakchiquel, primitif de *kab*, le bras, en maya. Dans la langue mexicaine, on dit *ome*, dont le primitif est *ou* ou *om*, particule de concomitance et de conjonction; il est rendu par deux boules ••, ainsi que dans le *Manuscrit Troano*. En maya, *on* est la première personne plurielle du pronom personnel, *nous;* il est le primitif d'un verbe qui a le sens d'apparenter, de réunir, d'ajouter quelque chose en sus de ce qui précède, d'où, probablement, il aura été l'origine de l'*ou* ou *om* en mexicain et du mot *on* français.

3. ••• *Ox* ou *oxpel*, trois, en langue maya, est identique avec le primitif du verbe *oxom*, égrener du maïs, en maya et en mexicain, et avec *oxou*, exhaler de la vapeur ou de la fumée : or, on sait déjà que les grains de maïs ou l'action de les égrener sont un symbole fréquemment employé pour exprimer l'éruption du feu des volcans et l'écoulement de la lave. *Ox*, contraction de *o-ix* ou de *u-ix*, qui signifie uriner, pisser, offre le sens d'ouverture, voie secrète, soit des parties secrètes de la femme, soit des parties secrètes ou souterraines de la terre. De là la ressemblance frappante du signe numéral ∴, trois, avec le signe *yx*. Ce qu'il y a de remarquable encore à ce sujet, c'est que ce signe, placé dans son cadre, représente précisément le caractère de l'alphabet de Landa, correspondant à la lettre *e*, primitif radical du terme *trois*, en langue nahuatl, toujours *e*, en composition, *ye*, *ei* ou *yei*, ainsi qu'on peut le voir dans le vocabulaire de Molina. *E*, primitif de *et*, le signe, le signal, dans les langues maya-guatémaliennes, est encore une marque du pluriel, dans ces mêmes langues, ainsi que dans le latin *rosa-e*. *E*, dont le sens original est celui de dent, pointe aiguë, en

faisant le monosyllabe *et*, est en maya la particule de concomitance et de conjonction la plus commune, exactement comme le latin et le français *et*. Mais d'ordinaire il s'adjoint l'affixe *u*, possessif, qui devient *y* devant les voyelles et fait *yet*, conjonction qui signifie exactement la même chose que le mot *yet*, en anglais, bien qu'en maya elle prenne également l'acception de la préposition *avec*. *E*, dans la langue de Haïti est, par excellence, le signe du verbe *être;* c'est le mouvement, l'existence et la vie.

4. •••• *Can* ou *canpel*, quatre. Outre cette signification, ce vocable en a plusieurs autres dans la langue maya, également intéressantes à étudier. *Can* est le nom générique du serpent : il a l'acception de la force et de la puissance, celle du pouvoir, exactement comme le mot *can*, en anglais; il emporte l'idée de la sagesse, de la science et de la ruse. En cherchant l'étymologie du vocable *can*, peut-être la découvrirait-on dans *caan*, le ciel, mot composé de *ca*, ce qui, ce que, ce qui est, et de *an*, ce qui est élevé, monté, ce qui est en avant, qui appuie, soutient, aide, etc., vocable identique, au fond, avec *káan*, la terre soulevée. De là le titre de *Canal-Bacab*, les piliers, les soutiens du ciel, donné aux premières montagnes et à celles des grandes Antilles, au nombre de quatre, restes de la terre antique, respectés par le cataclysme. En quiché, quatre se dit *cah*, vocable indiquant la localité, en maya, la terre habitée, dont le signe présente le partage en quatre quartiers, avec le volcan, le temple ou l'autel au centre. Dans la langue mexicaine, les vocables *nahui*, *nauh*, *nau*, au radical *na*, sont les variantes du terme *quatre*. Quatre boules ••••, en mexicain ainsi qu'en maya, en sont la représentation. Dans toutes les langues du groupe mexico-guatémalien, le mot *na*, la mère ou la demeure, a la même acception; aussi semble-t-il bien que *nauh* ou *nahui* en dérive son origine. Remarquons, en effet, qu'en mexicain *nactia*, verbe «demeurer, prendre demeure,» est composé de *na* et d'*actia*, établir sur l'eau, ce qui donne pour *nactia* l'acception antique de prendre sa demeure sur l'eau. On voit combien ces diverses significations se rapprochent de celles qu'offre le mot *can* du maya, identique lui-même avec le *káan*, la terre vermeille et croissante. Il est d'autant plus intéressant à étudier, que *na* est le primitif de *nao*, *nau*, connaître, savoir, en quiché: *naat*, savoir, en maya (étym. «demeure sur l'eau»), et

know (*nou*), en anglais. En effet celui-là doit être le sage par excellence qui le premier connut sa mère, la terre sortant de l'eau, et en enseigna la voie aux autres hommes, épaves du grand naufrage.

5. —— *Ho* ou *hopel*, cinq, est un vocable dont il serait difficile de déterminer l'étymologie : tout ce qu'on peut donner de certain à cet égard, c'est que *ho* est le primitif d'un grand nombre d'autres vocables qui ont tous, plus ou moins, un sens faisant allusion à la ruine, à l'effondrement, à l'action violente de bouleverser. *Hoco* ou *con* est encore un verbe irrégulier qui signifie aller, le même que le *go* de l'anglais. Le nombre cinq était-il représenté par cinq boules, comme le sont les nombres précédents par deux, par trois ou par quatre, c'est là la question qu'on s'adresse, en observant les pages du *Manuscrit Troano*. Nulle part, en effet, on n'y trouve de groupe, ayant l'apparence d'un signe numéral, qui contienne plus de quatre boules; le chiffre *cinq* paraît constamment être désigné par la barre ——, dont j'ai parlé plus haut, à propos de la surface du sol. Celle-ci s'exprime d'ordinaire par le mot *lah*, qui a l'acception d'un entier, d'un terme complet, tel qu'est le nombre *cinq;* il signifie ce qui est plat, étendu comme la main aux doigts étendus, faisant cinq. Quant aux chiffres suivants, ils se représentent par l'addition des quatre premiers successivement jusqu'à neuf inclusivement. C'est là ce que le lecteur se trouvera à même de remarquer, en continuant. Je n'affirmerai pas, d'une manière absolue, que les Mexicains aient usé du même signe pour *cinq*. Gama n'en dit rien; mais il se trouve employé d'une manière identique à celle du *Manuscrit Troano* et du *Codex de Dresde*, dans le *Manuscrit mexicain d'Oxford* (Laud. B. 65, *nunc* 678), dans le *Manuscrit mexicain de Bologne* et dans le *Manuscrit Fegérvary de Pesth*, reproduits dans la collection de Kingsborough. Dans la langue nahuatl, *cinq* s'exprimait par le vocable *macuili* ou *macueli*, littéralement « torsion ou courbe, pli de la main, » de *ma*, primitif de *maitl*, main, et de *cueloa*, plier, retourner. « Ce qui démontre clairement, dit à ce sujet l'as- « tronome Gama[1], qu'à l'origine on distinguait chaque unité en repliant un doigt, « jusqu'à compléter le nombre cinq en fermant la main. » Ajoutons que le carac-

[1] *Descripcion hist. y cronolog. de las dos piedras, que se hallaron en el año de 1790, etc.* édit. de Mexico, 1832, pag. 130.

tère *manik* donne précisément l'image du nom de nombre mexicain, *macuilli*, cinq.

6. *Uac* ou *uacpel*, six, a la signification de sortir, de s'élever au-dessus d'autre chose, d'excéder, d'être en plus, de surabonder, ce qui, dans le cas actuel, rendrait l'idée d'un en plus des cinq déjà comptés ou bien d'une • en sus de la barre. Dans la langue nahuatl, *chicuacé* ou *chicuacen* exprime le nombre six. Ce vocable est composé de *chic* qui signifie croître, ajouter, augmenter, en maya. Dans le mexicain, il viendrait de *chico*, de côté, à côté, et de *ce* ou *cen*, un; c'est absolument la même idée que celle du *uac* maya, c'est-à-dire d'un de plus que cinq. Si la barre, comme tout semble le démontrer, était le signe du chiffre 5, la barre surmontée d'une boule était, par cela même, le signe énonçant le chiffre 6; c'est là ce dont on doutera difficilement, après avoir comparé entre eux les folios des documents où on les découvre d'ordinaire.

7. *Uac* ou bien *uacpel* exprime le nombre *sept*. Pour lui trouver étymologiquement une signification d'accord avec ce qu'il énonce, il faut l'écrire *u-huk* ou *hu-huk*, c'est-à-dire un ensemble, un bloc de choses réunies, bien que l'on trouve dans Beltran *hun-yuk* pour un tout, une chose en général, ce qui est en commun, avec la signification de «généralement, universellement.» Quant à l'origine de cette désignation, je ne hasarderai qu'une simple conjecture. Le nombre *sept* est celui des sept premiers volcans, disparus avant le cataclysme : il est celui du groupe méridional des petites Antilles faisant six ou sept, selon que la Guadeloupe est considérée comme deux îles ou une seule. Or ces îles, ainsi que le démontrent les traditions des insulaires, furent longtemps regardées comme un tout, comme un monde à part; on sait déjà qu'elles sont représentées dans cette espèce de courbe ou de croissant, dont les Mayas firent la syllabe alphabétique *ca*, où le nombre strict des dents devrait être de six ou sept, bien qu'il soit souvent beaucoup plus considérable. Or, si *ca* représente une arête de poisson ou bien la mâchoire de *Cipactli*, si, d'un autre côté, il est le vocable exprimant l'idée d'un peigne, on sait déjà qu'il est également le verbe être, *stare*, demeurer, et qu'il énonce le sol, la terre habitable. De même *huc*, dans la langue quichée, a

le sens de râper, de brosser et de broyer le maïs. Il a celui de manifester, de montrer au loin; il est la retraite, l'abri pour dormir, le siége et l'estrade par excellence, le trône. Ajoutons que *huyu* signifie la patrie, la montagne, et que *hucu* est le canot, le navire qu'on croit retrouver dans cette image , variante du *ca* maya? tirée des inscriptions de Palenqué, et dans la suivante , qui offre une analogie si frappante avec les galères et navires sculptés sur les rochers de la Scandinavie [1]. Ces explications suffisent-elles pour élucider l'étymologie du nombre *uuc*, maya, c'est au lecteur à le décider. Selon le système établi plus haut, à propos du chiffre 5, , une barre surmontée de deux boules, représenterait le nombre 7. Dans la langue nahuatl, sept se dit *chicome*, c'est-à-dire deux en sus, d'après le même système que le nombre *chicuacen*, six.

8. *Uaxac* ou *uaxacpel* énonce le chiffre *huit*. Son analyse ne nous donne au premier abord aucun résultat satisfaisant. En décomposant le vocable, on trouve en premier lieu *u-ax-ac*, la graine ou la gousse de la plante *ac*, graminée à large feuille qui servait à décorer les temples; mais *u-ax-ăc* signifie encore l'éruption volcanique (*ac*) sur l'eau; le nombre huit exprimé par *uaxac* peut donc en même temps faire allusion à un pareil nombre de volcans dans les îles ou sur le continent. Dans la langue nahuatl, la même idée que dans les chiffres précédents se suit ici : *chicuey*, c'est-à-dire trois en sus, *chi-co-ei*, exprime le nombre huit. La barre avec trois points doit être en maya le signe qui le représente, selon ce qui a été expliqué plus haut.

9. *Bolon* ou *bolonpel*, neuf, n'est pas plus aisé à expliquer, au premier abord, que le nombre huit. On y arrive, toutefois, avec quelque travail. *Bol* a le sens de quelque chose de rond, comme une boule, et ici précisément, le vocable s'applique aux quatre boules, faisant le signe du nombre 4, dont il est question plus haut. Car *on* qui termine le vocable se trouve, dans un assez grand nombre de locutions mayas, exprimer quelque chose de plus, en sus, exactement comme en anglais *on* : comme en anglais encore, il signifie en avant, au delà, nuance du

[1] *Norden under Hednatiden, etc.* af Axel Em. Holmberg, Stockholm, 1853-1854.

précédent, et de là, en maya, *con* pour *co-on* ou *ho-on*, aller en avant, comme l'anglais *go-on*. Ainsi *bol-on*, neuf, c'est exactement comme si l'on disait les boules et ce qui suit, c'est-à-dire ce qui suit la barre; et, comme les boules sont quatre et que la barre fait cinq, on y trouve le nombre *neuf*. J'ajouterai ici une particularité fort remarquable au sujet de cette particule *on;* si plus haut j'y découvre une étymologie anglaise, j'en trouve ici une française, non moins curieuse. Aussi *on*, particule de sus, en plus, en avant, est aussi, comme je l'ai dit ci-dessus, le pronom personnel *nous*, qu'il soit placé avant ou après le verbe, en langue maya; mais, placé après le verbe, il le met au futur, tout en conservant son acception de *nous*. Cela explique, d'ailleurs, le *ho-on*, en avant; car c'est comme si l'on disait : « nous marcherons « ou marchons en avant. » De même, en français, le verbe *rouler*, avec *on* suffixe, fait *rouleron* (*s*, ou *t*), au futur pluriel. Ne serait-ce pas là encore l'origine de notre impersonnel *on?* Dans la langue nahuatl, le vocable *chicu-nahui*, c'est-à-dire quatre en sus, exprime le nombre neuf. Le signe qui le représente, d'après ce qui a été établi, doit être ••••, la barre surmontée de quatre boules.

10. *Lahun*, qui exprime le nombre dix, est composé de *lah* et de *hun*, un, c'est-à-dire un entier, comme le nombre cinq avec un autre, une barre sur une autre ═ ou deux barres, signifiant les deux mains avec les doigts étendus. Une barre placée horizontalement, ainsi que je l'ai dit à propos des symboles de la terre, paraît également exprimer la surface du sol à l'extérieur. En effet, si le vocable *lah*, qui l'énonce en tant que barre, est une chose plate, étendue, égale et allongée, on conçoit que le symbole ait pu s'appliquer à cette surface; *lah*, d'ailleurs, a l'acception d'une pierre plate, d'une dalle, ainsi que le mot *laja*, en espagnol, ce qui n'ajoute pas peu à l'idée de la surface terrestre, rendue par la barre, et cela avec d'autant plus de raison que la terre antique du golfe du Mexique et celle de la mer des Caraïbes sont appelées la petite et la grande *main* du grand corps englouti, le golfe du Mexique la main gauche et la mer des Caraïbes la main droite. La seule question qui puisse s'élever encore ici, au sujet de ces barres, c'est celle de savoir si les rouges ont la même valeur que les noires; il est très-probable qu'elles ne l'ont pas. Les noires, en effet, sont les seules qui semblent avoir une valeur absolument numérique, sans, néanmoins, exclure l'idée

de la surface du sol; car ce sont les seules que l'on trouve indifféremment placées d'une manière horizontale ou verticale, apparemment selon la convenance du sujet. Les rouges, au contraire, ainsi qu'un petit nombre d'autres qui ont la couleur brune de la terre, sont invariablement dans une position horizontale, telle que doit être celle de la terre; trois exceptions seulement se présentent à cette règle dans le *Manuscrit Troano*. La première est à la page XVII*, compartiment d'en haut : on n'y voit qu'une seule barre, au fond rouge, fortement inclinée; mais cette position, non moins que les divers symboles entre lesquels elle apparaît, indique une terre qui s'effondre et qui fait chute. La seconde est à la page VIII, compartiment inférieur : un groupe de deux barres rouges sous un lapin ou sarigue attaché à un pieu et une autre barre à côté de sa tête se trouvent dans une position verticale; mais l'animal attaché au pieu indique trop clairement une portion de terre effondrée sous les eaux, pour méconnaître le sens de ces trois barres. Enfin, à la page suivante, deux autres barres rouges inclinées et une troisième verticale, à côté d'un autre animal attaché, font la dernière exception. Il y a donc tout lieu de croire que les barres de couleur rouge sont employées pour énumérer des régions ou des parties de pays recouvertes de lave, tandis que les barres noires, exclusivement réservées aux combinaisons numériques, indiqueraient, néanmoins encore, les régions de la terre dans leur état normal.

Dans la langue nahuatl, le nombre *dix* s'exprime par le vocable *matlac* ou *matlactli*, composé de *ma*, la main, et de *tlactli* qui indiquait le tronçon du corps humain, de la ceinture à la tête, symbole probable du grand corps enseveli dans l'Atlantique, dont le golfe du Mexique et la mer des Caraïbes étaient les mains ou les bras, et dont la tête aurait été engloutie dans l'Océan Pacifique. « C'est comme « si l'on disait, continue, au sujet du mot *tlactli*, Gama[1], qu'alors s'achevait la « première partie ou la moitié de leur compte, consistant dans la somme donnée « par les dix doigts de la main. » Dans cette supposition, le compte rond, complet, devait être de vingt : mais, en l'admettant, cette idée de la moitié d'un corps humain me paraîtrait plutôt un souvenir du vocable *hun-vinac*, exprimant en quiché

[1] *Descripcion de las dos piedras, etc.* pag. 130.

le nombre vingt. *Hun-vinac* signifie, en effet, un homme fait, un d'acquis par son âge, un conscrit, comme on dirait en français, du verbe *vin* (prononcé *win* comme en anglais), gagner; de là, peut-être, l'idée de la moitié d'un homme, d'un corps, le *matlactli* mexicain, pour dix; car ces noms numéraux paraissent dériver tous des parties du grand corps de l'Amérique avant le cataclysme.

J'ajouterai ici que les manuscrits mexicains cités plus haut, et dont la collection a été publiée par lord Kingsborough, présentent un grand nombre de signes numéraux dont la valeur est encore inconnue. Déjà l'on a pu voir par l'explication du mot *lah* que la barre avait le sens d'égaler, comme dans notre numération européenne. On y trouve, de même que chez nous, la croix de Saint-André × pour exprimer l'idée de la multiplication, et la croix ordinaire +, destinée sans doute aussi à signifier l'augmentation. Gama et Fabrégat le font eux-mêmes connaître avec cette acception, l'un dans son *Traité d'arithmétique mexicaine*[1], l'autre dans son *Exposé du Codex Borgia*[2]. Gama, ni aucun des auteurs qui ont traité de la numération chez les anciens Mexicains, ne mentionnent de signe pour le nombre *dix*, autre que les boules ::::: déjà connues; j'en excepte, toutefois, le jésuite Fabrégat qui, dans son manuscrit encore inédit, avance qu'un cercle renfermé dans un autre plus grand ◎, ou un petit carré dans un grand ⧈, représentait le chiffre 10 au Mexique. En attendant que cette assertion se confirme, je ferai remarquer de nouveau que les barres seules pour 5, doubles pour 10, et ainsi de suite, se retrouvent dans les manuscrits mexicains cités plus haut, aussi bien que dans le *Manuscrit Troano*, et y forment très-probablement les mêmes calculs.

De 10 à 20 exclusivement, les nombres se forment en maya par l'addition pure et simple des nombres d'un à neuf au nombre dix, à l'exception, toutefois, du chiffre 11 qui se compose de 4 plus 7, les quatre boules, *bul* ou *bol*, et *uuc*, sept. En mexicain, le même calcul a lieu jusqu'à 14 inclusivement; mais *quinze* est un vocable tout à fait différent des précédents.

[1] Pag. 138 et seq. — [2] *Exposizione del Cod. Borg. Messicano, etc.*

NOMBRES MAYAS.	NOMBRES MEXICAINS.
11, *Buluc* (neuf et deux).	*Matlactli-on-ce* (10 + 1).
12, *Lahca* (dix et deux).	*Mactlactli-om-ome* (10 + 2).
13, *Oxlahun* (trois et dix).	*Matlactli-om-ey* (10 + 3).
14, *Canlahun* (quatre et dix).	*Matlactli-on-nahui* (10 + 4).
15, *Holhun*, pour *holahun* (cinq et dix).	*Caxtolli.*
16, *Uaclahun* (six et dix).	*Caxtolli-on-ce* (15 + 1).
17, *Uuclahun* (sept et dix).	*Caxtolli-om-ome* (16 + 2).
18, *Uaxac-lahun* (huit et dix).	*Caxtolli-om-ey* (15 + 3).
19, *Bolon-lahun* (neuf et dix).	*Caxtolli-on-nahui* (15 + 4).
20, *Hun-kal.*	*Cem-pohualli.*

Caxtolli, qui fait 15 en mexicain, paraît signifier un pot, une écuelle ou une corbeille de roseaux, de *cax*, primitif de *caxitl*, écuelle de terre commune, et *tolli* ou *tulli* pour *tollin*, le jonc, le roseau.

Ainsi, d'après ce qu'on vient de voir, la numération maya, de cinq en cinq jusqu'à dix et de dix à vingt, est décimale : si, dans la langue quichée, un homme fait, *hun-vinac*, exprime l'idée de 20, dans le maya, elle se rend par *hun-kal*, une fermeture, un barrage, une agrafe, ce qui se comprend aisément quand on a vécu de la vie des Américains indigènes et qu'on connaît leurs usages. En effet, anciennement les maisons au Mexique, comme encore aujourd'hui les chaumières véritablement indigènes, dans l'Amérique centrale, n'avaient point de portes : l'entrée en était barrée simplement à l'aide d'une natte ou d'une claie en osier ou en cannes, dont quatre bambous plus gros que les autres faisaient toute la force; ce sont les quatre barres du barrage ☰ qui apparaissent si fréquemment dans les documents. Dans le *Manuscrit Fegérvary*, les barres réunies en fagots sont souvent bien plus nombreuses, ce qui s'explique, peut-être, par des nombres excédant 20. De même que *lah*, en maya, a le sens d'un entier, *kal*, vingt, a encore celui d'un total. En mexicain, *cem-pohualli*, c'est-à-dire un compte rond, exprimant le même chiffre, se rendait, d'après tous les auteurs, par un petit drapeau ⚐ *pan* ou *pantli;* mais Gama assure que ce drapeau, alternativement partagé en deux, en trois ou en quatre ⊞, par la suppression d'un, de deux ou de trois de ses carrés, pouvait présenter tour à tour, soit le nombre vingt, soit le vingt moins un, deux ou trois carrés, valant chacun 5; ce qui

nous ramène plus ou moins aux quatre barres des calculs mayas. Bien que les barres se trouvent fréquemment dans les documents mexicains cités plus haut, je n'ai, en revanche, découvert, ni dans le *Manuscrit Troano,* ni dans le *Manuscrit de Dresde,* aucun signe identique au drapeau mexicain représentant 20.

A la suite de la grammaire se joindra la table complète des nombres mayas. Je n'ai donc pas besoin de les répéter ici. Je me contenterai actuellement d'indiquer les noms particuliers des nombres les plus considérables et leur rapport avec les noms mexicains. Je ne citerai pas davantage les premières centaines qui, dans les deux langues, se disent cinq-vingts pour cent, dix-vingts pour deux cents, quinze-vingts pour trois cents. Le premier nombre remarquable qui se présente est *hun-bak,* c'est-à-dire un paquet lié, enveloppé, roulé de cordes tout à l'entour. Bien qu'écrit avec un *k* dans Beltran, il serait possible qu'avec un *c* le vocable fût rendu plus exactement. *Bac* correspondrait mieux à l'idée du chiffre, en ce sens qu'il a l'acception de semblable à une mesure, *ba-ac.* Le vocable *bak* offre, néanmoins, quelque analogie avec le nombre mexicain de 400, rendu par *tzontli,* une touffe, un paquet de cheveux, une chevelure ou une tête. Mais ce dernier mot n'en est que l'expression relative; voilà pourquoi le signe de 400 n'est jamais une tête dans l'écriture mexicaine, mais une plume, ce qui suggère encore l'idée que le son *tz*, exprimé par une plume ou une feuille de mimosa, dans les documents mayas, pourrait en avoir été l'origine. Ainsi que le drapeau, la plume se partage en demi, quart ou trois quarts de plume, 200, 100, 300, dans les signes mexicains; je n'ai jusqu'à présent rien trouvé dans le *Manuscrit Troano* qui pût me faire penser que la plume servît à cet usage dans les hiéroglyphes du Yucatan.

Le nombre supérieur suivant, dans la langue maya, était, jusqu'au temps de la conquète, *hun-pic,* c'est-à-dire huit mille. *Pic,* d'après les vocabulaires, se rend par jupon, cotte de femme : mais il paraît évident qu'il devait avoir en même temps le sens d'un filet à mailles serrées, d'une sorte de sac; car le jupon est toujours représenté par son caractère réticulé dans le *Manuscrit Troano,* où il signifie la terre marécageuse, envahie par l'eau et inondée. Le *hun-pic* maya correspond, d'ailleurs, au vocable mexicain *xiquipilli,* exprimant également le nombre de 8,000. Molina traduit ce vocable par sac, bourse; c'était à vrai dire l'énoncé

d'un sac de cacao, ayant la contenance de 8,000 noix, ainsi que le *hun-pic*. Le symbole qui le représente est un symbole sacré : car il est non-seulement le sac de cacao, mais le sac à encens qu'on voit au bras de plusieurs divinités, entre autres de Quetzal-Coatl. Analysé, *xic-i-pilli* signifie simplement « ce qui pend « sur le ventre, ou les appendices du ventre; » de telle sorte que si le nombre 10 est exprimé par le haut du corps, *matlactli*, le chiffre 8,000 est signifié par la portion inférieure, le ventre avec les entrailles, la croix désignant l'ombilic, *xictli*. Le symbole suivant , qu'on voit en quelques endroits du *Manuscrit Fegérvary*, me paraît être une variante du *xiquipilli;* car il a tout l'air lui-même d'être un sac lié par le milieu, ou la portion inférieure d'un corps grossièrement dessinée. Il y a toute raison de penser qu'il se retrouve également dans le qui s'y voit au folio 24, avec d'autres signes numériques. En le comparant ensuite aux signes du même genre que présentent le *Manuscrit Troano* et le *Manuscrit de Dresde*, entre autres à ce tronçon humain, , portant le pagne ou ceinture servant à couvrir la nudité, nous avons cru retrouver, ainsi que nous l'avons dit plus haut, dans le *xiquipilli* le même symbole que celui du nom d'*Atlan*, . Nous n'entrerons pas davantage dans l'examen de cette image, non plus que des autres symboles analogues qu'on voit dans les documents mexicains. Nous pensons en avoir dit suffisamment pour intéresser le lecteur au sens profond qu'ils renferment. Ajoutons, néanmoins, pour terminer ce qui concerne le système numérique, que, depuis l'époque de la conquête du Mexique, le vocable *hun-pic*, de même que le mot *xiquipilli*, a perdu insensiblement le sens de sa valeur originale, et qu'aujourd'hui il est ordinairement pris pour le nombre *mille* au lieu de *huit mille*.

XVII

Exposition matérielle du Manuscrit Troano. — Sa concordance avec les documents mexicains.

Le *Manuscrit Troano* se compose d'une bande de papier antique, fait d'une écorce d'arbre battue, analogue aux étoffes du même genre que fabriquent encore aujourd'hui un grand nombre de nations américaines. Cette bande a trois mètres 70 centimètres de longueur et elle est haute de 22 centimètres et demi. Elle est

recouverte, en entier, d'un enduit blanchâtre et pliée de manière à former trente-cinq folios de 12 centimètres et demi de large chacun, présentant absolument l'aspect d'un livre ordinaire. Chaque folio est peint, des deux côtés, d'images en couleur, entourées ou entremêlées de caractères en noir, de ceux qu'on est convenu d'appeler calculiformes, mais que les Mayas, dans leur langue, nommaient *uooh*, par opposition aux images qu'ils désignaient par le vocable *ɔib;* car peindre en images était *ɔibtah*, tandis que peindre en caractères d'écriture se disait *uoohtah*. Le document, tel qu'il est et tel qu'il a été reproduit, est complet, pour autant qu'il m'est permis d'en juger : il ne lui manque rien que les images et les caractères plus ou moins oblitérés par l'usure, mais dont le nombre heureusement n'est pas considérable. Aussi, sous ce rapport, peut-il être regardé, jusqu'à présent, comme un monument unique. Naturellement divisé en deux parties distinctes, au revers l'une de l'autre, le livre doit se lire d'abord d'un côté, celui dont les folios, dans la reproduction, sont suivis d'un astérisque, puis de l'autre, dont les folios sont numérotés sans astérisques : ces deux côtés, non-seulement, sont placés au revers, mais encore à l'envers l'un de l'autre, de la même manière que les images de la monnaie française. Voilà pour la première division.

Avant de parler de la seconde, nous dirons que le commencement de la lecture est placé à la droite du lecteur et que, par conséquent, il faut, si l'on veut parcourir correctement le volume, prendre la page qui pour nous serait la dernière et poursuivre jusqu'au bout, de droite à gauche. La seconde division du volume a rapport aux partitions de chaque page. Du folio I* au folio X*, inclusivement, les pages sont partagées en trois compartiments : de XI* à XXIV*, il y a quatre compartiments à chaque page; de XXV* à XXXIV*, dernière de la première partie, il se trouve que les pages sont de nouveau coupées par trois compartiments. Nous expliquerons plus loin, en commençant la lecture du document, dans quel ordre les premières pages doivent être prises.

Du moment qu'on en a terminé la lecture d'un côté, on tourne la bande tout entière de l'autre, comme on tournerait une pièce de cinq francs, pour en considérer le revers, et l'on trouve à sa main droite la page I de la seconde partie, non marquée d'astérisques dans la copie. Le même système de lecture se poursuit jusqu'à la page XIX, inclusivement, en lisant d'abord tous les compartiments d'en

bas, puis les intermédiaires, et enfin ceux d'en haut; car elles sont également partagées en trois sections. Un court chapitre vient ensuite, de la page XX à la page XXVII inclusivement; ces pages contiennent chacune deux grands tableaux et les quatre premières présentent des inscriptions considérables, mais dans un ordre tout différent; car elles encadrent à la fois les deux tableaux, par en haut et par la gauche, expliquant les sujets qu'elles entourent ainsi de deux côtés. Le dernier chapitre, de la page XXVIII à la page XXXV inclusivement, est de nouveau divisé en quatre compartiments, ainsi que le chapitre deuxième de la première partie. C'est à la suite de ce chapitre, c'est-à-dire tout au bout de la bande, qu'apparaît sur la droite, en repliant le feuillet, une page isolée, sans connexion aucune avec le reste. Bien qu'au verso de la page XXXV, elle n'en est pas pour cela le recto, tout en étant à l'envers, relativement aux pages de la première partie du manuscrit, dont elle est la première dans l'ordre de la bande.

Cette page, ainsi isolée entre les deux parties du document, s'en distingue également par son aspect : au lieu d'être partagée en sections, elle ne présente à l'œil qu'un certain nombre de lignes en caractères gros et allongés, partagées d'en bas par deux rangées de symboles peints en rouge, contrastant ainsi avec les lignes de caractères, peints en noir, ainsi qu'ils le sont invariablement ailleurs. Cette page singulière est d'autant plus précieuse que c'est sa singularité qui prouve l'intégrité du volume, dont elle est évidemment le titre et le sommaire. C'est donc par cette page que je crois devoir commencer l'exposition du *Manuscrit Troano*. Je dis l'exposition : car bien que je lise à peu de chose près toutes les inscriptions, leur explication détaillée m'entraînerait au delà des bornes que je me suis assignées dans cette monographie : pour le moment, il suffira au lecteur d'avoir l'explication de tous les signes, telle qu'elle précède, avec celle de quelques tableaux et l'analyse complète d'un certain nombre d'inscriptions, commençant avec les premières pages du manuscrit : aux caractères antiques je joindrai la transcription en lettres latines, et du maya je donnerai la traduction littérale, suivie du bon français.

La page qui présente ce que j'appelle le titre n'est pas numérotée : car, ainsi que je viens de le dire, elle ne s'enchaîne à aucune des précédentes ni des suivantes : elle n'a aucun rang dans l'une ou l'autre série. Un simple coup d'œil suffira pour

démontrer qu'elle n'en pouvait être qu'une sorte de préface, de page initiative, titre et sommaire tout à la fois. La grosseur particulière des caractères vient à l'appui de cette supposition, et l'analyse des détails la confirme. Les signes écrits en noir, dont le plus remarquable est une tête de lapin ou sarigue, à la manière des lettres ornementées de nos vieux manuscrits, sont faits pour être lus phonétiquement : il est important, néanmoins, d'observer ici, comme dans un grand nombre de pages, que leurs esquisses, loin d'être inflexibles, semblent affecter fréquemment la forme d'un être humain, d'un animal, d'un oiseau, d'une plante, ou d'un insecte, etc., ce qu'on est tenté d'attribuer tout d'abord à une imagination capricieuse. Mais, en réalité, rien, dans ce document, n'est le fruit du caprice : ces détails, ces variantes étranges sont hiératiques, et les variations des lettres sont uniquement ce que, dans le langage de l'école égyptologique, on appelle le déterminatif. En ce qui concerne les symboles peints en couleur rouge, je dois ajouter qu'ils sont entièrement figuratifs.

En parlant ailleurs du *Manuscrit Troano*, j'ai avancé qu'il était le récit de l'histoire d'un cataclysme géologique, sur lequel était fondé le système religieux des populations du Mexique et de l'Amérique centrale. Sans chercher à expliquer entièrement ce document intéressant, dont la traduction intégrale demanderait un temps considérable, je crois devoir affirmer ici ma proposition d'une manière absolue. Je n'agiterai pas les questions de détail, ni les conséquences que j'en ai tirées dans mes *Quatre lettres sur le Mexique*. Ayant composé le travail actuel à la demande de M. le Ministre de l'Instruction publique, au nom de la Commission scientifique du Mexique, dont j'ai l'honneur de faire partie, il me conviendrait peu de ramener ici une discussion sur ce que quelques personnes affectent d'appeler mes théories et d'y engager, en quelque sorte, la Commission elle-même. Je me dispense donc de toute explication qui n'entre pas directement dans mon sujet. Si j'interprète, toutefois, ce document, en parlant du cataclysme, c'est que le cataclysme y est sous toutes ses formes : les volcans sont dessinés à chaque page, dans le document, et toutes les forces de la nature, ordinairement réduites à trois, l'eau, l'air et le feu, s'y signalent de la manière la plus évidente et la plus claire : les images en sont les mêmes que celles que nous dessinons souvent aujourd'hui, et ce sont ces images qui déterminent le sens des vocables que je lis couramment

partout. C'est dans ces images, c'est dans les vocables qui en offrent l'explication que j'ai retrouvé la plupart des antiques divinités du Yucatan, identiques avec celles du Mexique, et qui se réduisent elles-mêmes à trois, souvent combinées en une seule, ainsi que les forces de la nature dont elles étaient la personnification.

Quant au cataclysme, il n'a rien en lui-même qui ait lieu d'étonner les lecteurs, déjà au courant de l'histoire mexicaine. On sait que le récit s'en trouve, même avec des détails fort circonstanciés, dans tous les documents provenant du Mexique ou de l'Amérique centrale, absolument comme l'histoire du déluge, dans les traditions de l'ancien monde. Qu'on lise les annotations du *Manuscrit Letellier* de la Bibliothèque impériale, ainsi que celles de la *Copie Vaticane*, qu'on interroge un à un tous les documents contenus dans la collection de Kingsborough, qu'on les compare à ce que disent Gomara, Motolinia, Sahagun, Landa, Cogolludo, etc., et partout on aura les mêmes témoignages au sujet de ce cataclysme. Ordinairement il s'y trouve aussi qualifié de déluge, et ces auteurs le décrivent comme accompagné d'explosions volcaniques et de vents impétueux, menaçant d'anéantir l'espèce humaine.

« De tous les traits d'analogie que l'on observe dans les monuments, dans les « mœurs et dans les traditions des peuples de l'Asie et de l'Amérique, dit à ce « sujet Alexandre de Humboldt[1], le plus frappant est celui que présente la mytho-« logie mexicaine dans la fiction cosmogonique des destructions et des régénéra-« tions périodiques de l'univers. Cette fiction qui lie le retour des grands cycles à « l'idée d'un renouvellement de la matière supposée indestructible, et qui attribue « à l'espace ce qui semble n'appartenir qu'au temps[2], remonte jusqu'à la plus « haute antiquité. Les livres sacrés des Hindous, surtout le *Bhâgavata Pourâna*, « parlent déjà des quatre âges et des *pralayas* ou cataclysmes qui, à diverses « reprises, ont fait périr l'espèce humaine[3]. Une tradition des *cinq âges*, analogue « à celle des Mexicains, se retrouve sur le plateau du Tibet[4]. S'il est vrai que « cette fiction astrologique, qui est devenue la base d'un système particulier de « cosmogonie, a pris naissance dans l'Hindoustan, il est probable aussi que, de

[1] *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, tom. II, pag. 118.

[2] *Ibid.* cit. Hermann, *Mythologie der Griechen*, Th. II, s. 332.

[3] *Ibid.* Hamilton et Langlès, *Catalogue des manuscrits sanscrits de la Bibl. imp.* pag. 13. *Rech. asiatiques*, tom. II. pag. 171. — Moor, *Hindu Pantheon*, pag. 87 et 101.

[4] Georgi. *Alphab. Tibetanum*, p. 220.

« là, par l'Iran et la Chaldée, elle a passé aux peuples occidentaux. On ne saurait « méconnaître une certaine ressemblance entre la tradition indienne des *Yougas* « et des *Kalpas*, les cycles des anciens habitants de l'Étrurie, et cette série des « générations détruites, caractérisées par Hésiode sous l'emblème des quatre « métaux. »

Au Mexique il ne s'agissait pas d'une fiction cosmogonique : les nations de tout un continent ne sauraient avoir basé sur une simple fiction leur système religieux, les noms des dieux, ainsi que les fêtes, cérémonies et sacrifices qui se répétaient chaque année depuis six mille ans. Mais ce qui est vrai, ce qui paraît de la dernière évidence, en lisant les documents existants dans les bibliothèques, c'est qu'à chacun des quatre éléments qui se trouvèrent en lutte, au temps du cataclysme, le sacerdoce attribua, pour en imposer au vulgaire, un espace de temps, déterminé soit sur des calculs astrologiques, soit sur le nombre des siècles révolus, selon sa manière de voir, depuis le commencement de l'existence de l'humanité. Ce dont on peut s'assurer facilement encore, par la lecture des mêmes documents, c'est qu'en réalité les quatre âges n'en faisaient qu'un et que les circonstances qui y sont rapportées font toutes allusion au même ensemble d'événements, à une seule ère de bouleversements, occasionnés à la terre par les forces combinées de l'eau, de l'air et du feu. Aucun lecteur attentif n'en saurait douter, après avoir comparé les récits des quatre âges, en particulier, dans les commentaires qui accompagnent les planches VIII, IX, X et XI de la *Copie Vaticane* [1]. C'est là ce que le *Codex Chimalpopoca* prouvera amplement, lorsque j'aurai pu en achever la traduction : en attendant, le *Manuscrit Troano* en sera, pour le public éclairé et impartial, le témoignage le moins équivoque. C'est là un monument qu'on ne saurait révoquer en doute et à l'appui duquel viennent se réunir tous les documents mexicains originaux, conservés dans les bibliothèques de l'Europe, réunis aujourd'hui dans la collection de lord Kingsborough, sans compter ceux qui appartiennent aux autres nations anciennes de l'Amérique.

[1] Kingsborough, *Mexican Antiquities*, *etc.* vol. V, pag. 164 et suiv.

XVIII

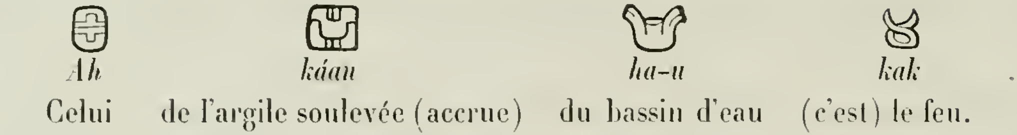
Exposition et analyse de la page formant le titre du Manuscrit Troano.

Au premier coup d'œil donné au folio initiatif du *Manuscrit Troano*, ce qui attire l'attention, ce sont deux rangées de symboles peints en rouge, intercalés entre trois rangées de groupes phonétiques et figuratifs à la fois, occupant la moitié inférieure de la page. Ces symboles sont ovales, aux trois quarts recouverts d'un cercle de la même couleur, ce qui leur donne l'aspect de petites boursouflures, dont la croûte supérieure serait soulevée par l'effet d'une fermentation interne. Le nombre de ces boursouflures est de sept, à chaque rangée, parfaitement identiques les unes avec les autres, sauf que la dernière de la première rangée, à gauche, semble renversée par la position verticale qu'elle occupe. Outre ces boursouflures, un certain nombre de barres, également peintes en rouge et accompagnées de boules de la même couleur, semblent bien n'avoir été placées ainsi, que pour indiquer un chiffre d'actions, en rapport direct avec ces mêmes boursouflures.

Maintenant, si l'on passe aux groupes divers des caractères, peints en noir au-dessous de chaque rangée de boursouflures, on est tout naturellement amené à se demander si ce n'en est pas là le texte explicatif. C'est ce que le lecteur sera à même d'apprécier, en en suivant avec nous l'interprétation.

Le premier signe, en commençant au-dessous, par la droite, bien qu'en partie effacé, se laisse, néanmoins, reconnaître facilement pour un *ah* ou *'h*. Celui qui le surmonte est un , *kán* ou *káan*, encadré entre les deux jambes du train d'arrière de l'animal dont il a été question plus haut, page 125, : ce symbole, affectant ici la forme d'un vase, est celui de la terre abîmée dans le bassin formé par les eaux lors de la rupture du grand barrage qui les en séparait. N'ayant pas encore achevé de traduire le *Manuscrit Troano*, non plus que le *Codex Chimalpopoca*, je n'ai pu m'assurer si ce vase faisait allusion au barrage intérieur contenant les eaux glacées, existantes alors sur la Cordillère, ou à celui de l'Océan. Quoi qu'il en soit, le symbole est rendu par *hau*, vocable qui a la signification

d'une coupe ou d'un bassin rempli d'eau, *ha-u*. Au sommet du groupe, se présente, pour le terminer, le symbole habituel de la flamme ou du feu ☐, *kak*, ou *ak*, flamme. Le groupe entier doit donc se lire ainsi :



Ah	*káan*	*ha-u*	*kak*
Celui	de l'argile soulevée (accrue)	du bassin d'eau	(c'est) le feu.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer tout ce qu'il y a d'énergie dans ces simples paroles. Je répéterai seulement ce que j'ai dit ailleurs d'*Ah-Káan*, le seigneur ou le maître de la terre soulevée, titre du dieu personnifiant le feu souterrain, identique avec *Xiuh-Teuctli*, le seigneur du soulèvement, et avec *Tlal-Teuctli*, le seigneur de la terre, de la religion mexicaine, connu, dans tous les documents, comme le dieu du feu. Ajoutons seulement qu'au-dessus de ce premier groupe, se terminant avec le signe de la flamme, apparaît la boursouflure rouge dont nous parlions en commençant. C'est une sorte de mamelon, recouvert d'une croûte gonflée, surmonté de trois barres rouges avec trois ○ ○ ○, également rouges, et que j'interprète : « un cône volcanique ayant trois cratères, qui ont vomi chacun « une coulée de lave. »

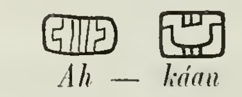
Je passe au second groupe et je le lis comme il suit :



cab-an	*im-ix*	*oc*	*bolon*
lave en avant	profond foyer	entré [1]	neuf (fois ou en neuf endroits).

Au-dessus de ce groupe, dans la ligne rouge, se trouve la seconde des boursouflures, portant une barre rouge et deux points ○ ○, rouges de même. Je les interprète « un cône volcanique, avec deux cratères et une coulée de lave. »

Le troisième groupe se lit de la manière suivante :



Ah — *káan*

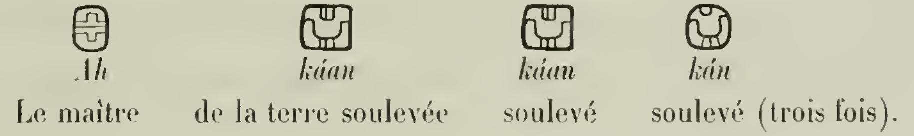
Le maître de la terre soulevée.

Ce qu'il y a de remarquable à propos de ce groupe, c'est la grosseur particu-

[1] Il sera bon que le lecteur se souvienne ici des différentes acceptions du mot *cab*, telles que je les explique plus haut, page 88.

lière des deux caractères qui forment à eux seuls le groupe entier, comme si l'hiérogrammate eût voulu le signaler d'une manière particulière à l'attention du lecteur. La boursouflure rouge qui le surmonte porte deux barres rouges et un ○ rouge que j'interprète : « un cône volcanique avec un cratère et deux coulées de lave. »

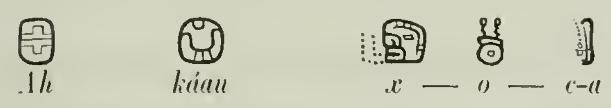
Dans le groupe suivant, le quatrième de la ligne, c'est encore une fois le titre du dieu du feu qui se reproduit; mais le *kán* est répété trois fois, en s'élevant sur le *ah* sous une forme conique, comme si l'écrivain sacré eût cherché à réaliser le déterminatif de la phrase dans le groupement des caractères employés. Je les lis donc ainsi :



Ah	*káan*	*káan*	*kán*
Le maître	de la terre soulevée	soulevé	soulevé (trois fois).

Ce groupe porte à son tour, dans la ligne rouge, une boursouflure avec deux barres et deux points ○○ rouges, c'est-à-dire suivant l'interprétation adoptée : « un cône volcanique avec deux cratères et deux coulées de lave. »

Au cinquième groupe, les caractères *ah* et *kaan* se présentent de nouveau, mais avec un changement fort remarquable. Du centre de la lettre *'h* ou *ah*, servant de piédestal, s'élève un jet, dont le pointillement est le signe caractéristique de la consonne *x* (*ch* français); ce jet tourne autour d'un *o* brisé, comme une cime de mamelon lancée en l'air, et sur l'autre côté du *'h* s'élève à gauche une variante du caractère *ca*. Le groupe entier doit donc se lire ainsi :



Ah *káan* *x* — *o* — *c-a*

Celui de la terre soulevée a sifflé (ou compté ses grains de maïs) dans l'eau, ou bien a soufflé de l'eau.

Or, je ferai remarquer ici que *xoc*, siffler, souffler, par son acception de compter des grains de maïs, fait encore allusion, soit au feu, dont le pétillement est fréquemment exprimé par celui des grains de maïs grillant, soit aux dépôts de toute espèce, rejetés par l'action volcanique. D'accord avec cette idée, la boursouflure ne porte en rouge que trois ○○○, c'est-à-dire qu'il y aurait eu trois cratères sans lave, mais qui auraient lancé des jets de feu, ainsi que l'exprime de toute manière le groupe noir. Dans le sixième groupe, on revoit le titre d'*Ah-Káan*.

la syllabe *káan* répétée de nouveau trois fois, comme dans le quatrième groupe, et s'élevant en cône comme une montagne; mais le soulèvement y est d'autant plus apparent que les caractères en sont plus gros et plus remarquables. Le groupe entier se lit comme l'avant-dernier :



Ce groupe est surmonté, comme le précédent, d'une boursouflure rouge, avec trois points ○ ○ ○, également rouges, mais placés cette fois au rebours de tous les autres, dans une situation verticale. Cela indiquerait-il que le cône volcanique aurait été suivi de trois cratères placés successivement au-dessus l'un de l'autre?

Enfin, en arrivant au septième et dernier groupe, bien qu'il soit fortement endommagé, j'y reconnais encore une fois le caractère *'h* ou *ah*, servant de base au symbole, *ha-u*, le bassin d'eau, non plus entier, comme au commencement de la ligne, mais n'en offrant que la moitié, ce qui correspond à l'un des sens de cet étrange vocable, exprimant une coupe faite de la moitié d'une calebasse, indication soit d'un lac, soit d'une partie de la mer seulement. C'est donc : *Ah-ha-u*, celui ou le maître du bassin d'eau.

La ligne entière, en commençant par le premier des sept groupes, doit donc se lire ainsi :

Ah — *káan* *ha-u* *kak* *cab* — *an*
Le maître de la terre soulevée dans le bassin d'eau (c'est) le feu, lave poussée

im — *ix* *oc* *bolon* *ah* — *káan*
du profond foyer, entré neuf (fois? ou dans neuf endroits), celui de la terre soulevée

ah *káan* *káan* *kán*, *ah* *káan*
le maître de la terre soulevée s'est soulevé trois fois, le maître de la terre soulevée

xoc — *a*, *ah* *káan* *káan* *ah*
a soufflé dans l'eau, le maître de la terre soulevée de la terre soulevée (c'est) le maître

ha-u.
du bassin d'eau.

Enfin comme indication dernière, complétant l'idée renfermée dans cette ligne

précieuse, le carré, signifié par la boursouflure rouge, se trouve dans une position verticale, comme s'il avait été bouleversé avec les trois couches de lave qui l'accompagnent, ainsi que les quatre cratères indiqués par les points rouges. C'est très-probablement le symbole abrégé de l'engloutissement d'une portion de la terre américaine, signifiée par le bassin d'eau.

Avant d'aller plus avant dans cette page intéressante, nos lecteurs voudront bien remarquer combien tous les signes dont elle se compose, en partie phonétiques, en partie figuratifs, sont à la fois parlants par la manière dont ils sont esquissés et par leur juxtaposition : ainsi que nous le disions plus haut, c'est le déterminatif apporté par le caractère phonétique lui-même. On aura pu observer en même temps comment la lecture des groupes se fait ici. Le caractère inférieur de droite est invariablement le premier; s'il se trouve seul, on monte au suivant de droite, sinon on continue immédiatement de droite à gauche, à moins que celui de la gauche ne soit suffisamment détaché pour admettre qu'il se lise en dernier lieu. Les caractères se trouvent rarement plus de deux à la base; après avoir lu celui qui surmonte le premier, on lit celui qui le suit à gauche, lequel fort souvent prend toute la hauteur du groupe contre lequel il est flanqué de bas en haut, ainsi que le caractère *oc*, dans le second groupe.

En jetant les yeux sur la deuxième ligne de caractères noirs, on remarque avec surprise que tous sont identiques, à l'exception du dernier. Ces groupes doivent donc dire à peu près la même chose, chacun d'eux étant composé du caractère de la consonne *x*, portant au front un *o*, formé de la base du caractère qui en est le symbole et qui en détermine le son, faisant *xo* (*cho* français), sifflé, soufflé, rugi. Mais qui a sifflé, soufflé et rugi? le dernier groupe l'indique : c'est *mu*, la terre mère, la terre molle, humide, dont le nom est rendu par *m*, et *u*, elle a rugi, non une fois, mais six fois, c'est-à-dire bien souvent, avant d'éclater, et c'est là un des sens de la répétition des six premiers groupes. Car, si on lit successivement les sept groupes réunis, on y trouvera ces mots :

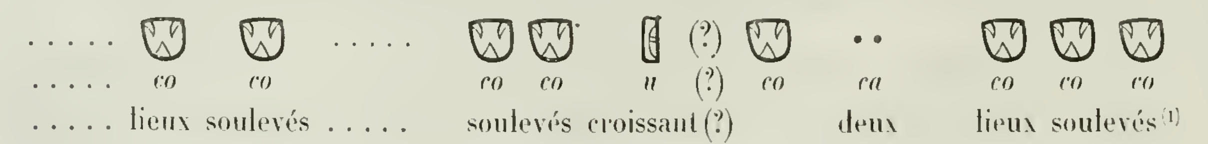
xo xo xo xo xo xo mu

Mais ces syllabes unies de cette manière peuvent encore se lire de la manière suivante : *xo-x ox-ox-ox-o xo-mu*, « compté des grains de maïs (lancé des étin-« celles), exhalé des vapeurs, » sens de la syllabe *ox* et en particulier d'*oxo*. Ce qu'il

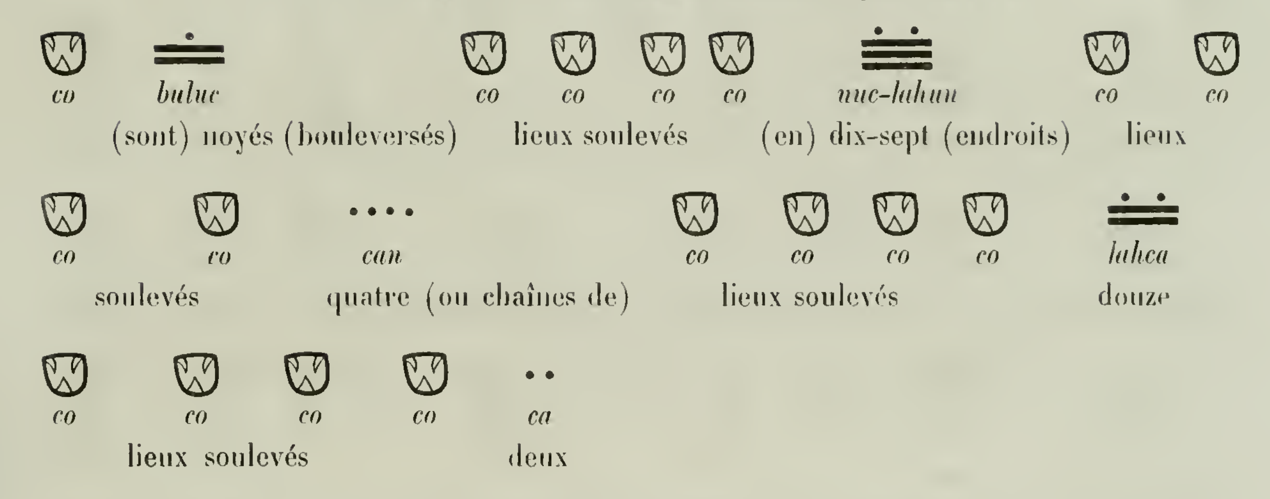
y a encore de remarquable ici, c'est le nom d'*Oxomu*, qu'on trouve à la fin de la phrase, l'égreneuse de maïs, la mère ou la terre mère égreneuse, l'un des noms de la grande déesse mexicaine. (Voir plus haut, page 121.)

Ici se répètent les sept boursouflures rouges, rangées en ordre au-dessus de chacun des groupes noirs; la première présente en outre deux barres également rouges, mais sans aucun point rond. Sont-ce là encore deux coulées de lave ou bien deux couches éruptives? C'est ce que nous aurons occasion sans doute de voir dans la suite du document. La seconde boursouflure porte une barre et un point rouges; la troisième deux points rouges, superposés verticalement; la quatrième deux barres avec un point rouge; la cinquième une barre et deux points rouges horizontaux; la sixième trois points rouges également horizontaux et sans barre. La septième enfin, dans la même position que les précédentes, porte deux barres rouges, surmontées de trois points semblables.

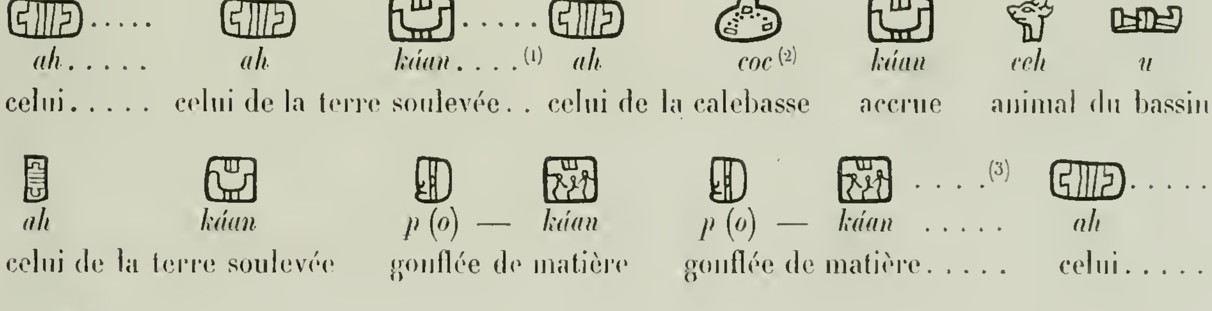
De ces boursouflures ou cônes éruptifs d'où, sans doute, sortirent les rugissements de la terre mère, passons à la troisième rangée de caractères noirs. Dans les sept groupes dont elle se compose, on ne voit, à l'exception des signes numériques, qu'un seul caractère, répété partout; c'est celui de la consonne *c*, initiale de *co*, la dent, la pointe, la pierre aiguë ou la cime d'une montagne. Cette lettre est ici précisément son propre déterminatif. Après avoir rugi, la terre s'est soulevée et a enfanté des montagnes, des dents ont surgi à la fois de toutes parts, ainsi que l'énonce également le *Codex Chimalpopoca*. Le vocable *co*, dent, pointe, répété plusieurs fois dans chaque groupe, est ainsi un pluriel qui, en maya, s'exprime par *co-ob*, des dents, des pointes; mais c'est également un vocable signifiant « tête de clou, » et un verbe ayant le sens de « pousser des dents, » à la troisième personne plurielle; ajoutons encore que le monosyllabe *co* répété, faisant *coco*, exprime l'idée d'une noix, d'une chose ronde et gonflée, comme l'étaient les premiers soulèvements. Malheureusement les seuls caractères qui ne soient pas des *co* sont tellement effacés qu'on en discerne à peine un ou deux.

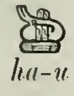


[1] *Co* a aussi le sens d'un lieu.



Bien que le peu de vocables, liant entre eux ces chaînons de lieux soulevés, manquent, comme la mâchoire aux dents qu'elle réunit, on ne laisse pas de voir qu'il s'agit ici du soulèvement général de la terre dont il est parlé dans les divers documents. Les barres noires et les points qui les accompagnent disent probablement plus qu'un simple nombre; voilà pourquoi nous avons donné pour traduction au vocable *buluc*, onze, le sens qu'il a comme participe passé du vocable *bul*, noyé, bouleversé sous l'eau, ainsi que l'indique la ligne supérieure que nous faisons suivre.

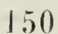




[1] Dans le texte original apparaît ici une petite tête d'animal, reste d'un hiéroglyphe, dont le corps est effacé, mais portant autour du *káan*; il me semble y reconnaître un serpent, *can*, en maya.

[2] *Ah-coc*, le maître de la calebasse, est un des noms donnés, dans Landa, à Zamnà ou Itzamna, le premier prêtre, le dieu de la puissance cachée qui vivifie les êtres. A ce nom est joint, dans l'ouvrage de cet écrivain, celui d'*Ahmut*, c'est-à-dire de maître, le chef de la terre mere. Le titre d'*ah-coc* est représenté ici par le caractère *h* ordinaire, et par une calebasse encore fermée, les pointes en dedans, germant d'une manière invisible et intérieure.

[3] Les quatre caractères de ce groupe sont fort détériorés, non moins que le caractère qui les suit par en haut, dans l'original, et que j'ai lu pour un *ah*. Ce dernier, en outre, est surmonté d'une sorte de poisson également en



be-en	*ci-mi*	*u*	*ik* [1].	*be-en*	*ci-mi*	*u*	*ik;*
voie descendue	mort	son	souffle :	voie descendue	mort	son	souffle :
be-en	*ci-mi*	*u*	*ik;*	*be-en*	*ci-mi*	*u*	*ik;*
voie descendue	mort	son	souffle :	voie descendue	mort	son	souffle :
be-en	*ci-mi*	*u*	*ik;*	*be-en*	*ci-mi*	*u*	*ik;*
voie descendue	mort	son	souffle :	voie descendue	mort	son	souffle :

co	*co*	*bolon-lahun*	*co*	*co*	*co*	*ca*	*co*	*co*
lieux	soulevés	dix-neuf (endroits)	lieux	sur lieux	soulevés	deux	lieux	soulevés

hol-hun	*co*	*co*	*bolon*	*co*	*co*	*uac-lahun*	*co*	*co*	*co*
abîme un [2],	lieux	soulevés	vaincus [3]	lieux	soulevés	seize	lieux		soulevés

ca	*co*	*co*	*hol-hun*
qui sont	soulevées	pointes	abîme un

ca	*ti*	*ma-nik*	*be*	*cab-an*	*lé — p*	*be*	*ca-ban*
c'est	le lieu	sans force	voie	de lave montée	déchiré	la voie	qui a amoncelé

káan (?)	*cab-an* (?)	*m — u*	*ca*	*ti*	*ma-nik*	*yax-*
la terre soulevée.	lave en avant	terre mère	qui est	le lieu	sans force	fortifié

ma	*ca*	*ti*	*ahau*
s'est	puisque	là	le volcan

mauvais état et supportant un signe qui semble être un de ceux de la glace. En somme, le groupe entier est fort douteux.

[1] Ce caractère, que je rends ailleurs par *lic*, est encore fort incertain. Il est possible qu'il ne soit ici qu'une sorte de liaison; on peut donc le supprimer dans la traduction, sa suppression ne changeant guère le sens de la phrase.

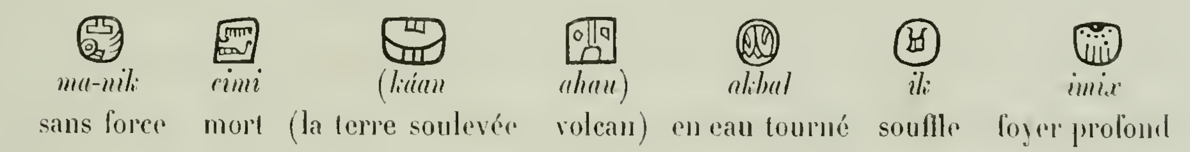
[2] *Hol-hun*, qui signifie «quinze», a aussi l'acception de «trou, abîme un.»

[3] *Bolon*, neuf, signifie aussi «vaincu, roulé,» avec les mêmes acceptions qu'on attache à ces mots en français.

TRADUCTION LIBRE.

« Le maître . . . c'est celui de la terre soulevée, le maître de la calebasse, terre soulevée « de la bête fauve (aux lieux abîmés sous les flots); c'est lui le maître de la terre soulevée, « de la terre gonflée outre mesure, lui le maître . . . du bassin de l'eau. Voie descendue, « abîmée, sans souffle, voie descendue abîmée de toutes parts, les montagnes s'y sont sou- « levées en dix-neuf endroits (?); aux lieux soulevés sur l'eau, aux lieux soulevés de l'abîme, « les montagnes se sont soulevées à la surface du bassin. Car c'est là qu'ils étaient sans force, « à la surface de la lave montée, voie déchirée qui a amoncelé la terre soulevée, lave montée « de la terre mère : mais ces lieux qui étaient sans force ont repris leur vigueur; car c'est là « qu'est le volcan. »

Tel est, dans son ensemble, le sens que paraissent comporter les quatre dernières lignes; mais le lecteur fera bien de se souvenir que ce ne sont là que les parties d'un titre ou sommaire abrégé de l'ouvrage qui vient après. Dans la ligne suivante, extrêmement endommagée, deux groupes, sur les sept qui la composaient naguère, manquent à peu près totalement; j'ai quelque raison de penser, néanmoins, que ces deux groupes étaient *káan* et *ahau;* placés ici avec les autres, le lecteur pourra s'en rendre compte aussi bien que nous.



Au-dessous de cette ligne de caractères, se trouvent encore plusieurs barres avec des points rouges, deux points et une barre au-dessous du premier caractère *ma-nik;* un point avec une barre sous le caractère *cimi;* une barre seule, probablement sous le caractère suivant (*káan* . . . .); trois points rouges sous le caractère *akbal;* deux points sous le caractère *ik* et rien sous le dernier *imix*. Ainsi se termine le titre du *Manuscrit Troano,* dont la page entière est d'une grande énergie et de la signification de laquelle on ne saurait douter. Je l'ai rendue aussi bien qu'il m'a été possible et de façon à ce qu'elle puisse même être étudiée par le lecteur qui n'aurait pas le document en entier sous les yeux. Dans son ensemble, c'est un résumé de l'histoire du cataclysme : on y distingue, sans difficulté aucune, cinq phases diverses, parfaitement marquées et dont les détails se trouvent décrits minutieusement, non-seulement dans le *Manuscrit Troano*, mais dans tous les

autres documents d'origine mexicaine. Passons maintenant à la lecture des premières pages de notre manuscrit.

XIX

Lecture des inscriptions. — Explication du tableau inférieur, fol. I*.

Ainsi que je l'ai annoncé plus haut, la première série du *Manuscrit Troano*, marquée par un astérisque à côté des chiffres des folios, se compose de trois parties parfaitement distinguées par la différence du nombre de leurs tableaux. La première, à laquelle je me reporte actuellement, comprend les dix premiers folios qui paraissent devoir se partager encore en plusieurs petits chapitres, inégalement distribués. A la première inspection, j'avais cru pouvoir ranger dans le premier de ces chapitres les dix tableaux inférieurs, dans le second, les dix tableaux intermédiaires, et enfin dans le troisième les dix tableaux d'en haut : mais, après en avoir fait une première traduction, j'ai cru reconnaître que la lecture n'y suivait pas une marche tout à fait si régulière; je les ai examinés de nouveau, et il m'a paru qu'après avoir lu successivement les six tableaux des deux premiers folios, il fallait continuer avec les quatre tableaux inférieurs des folios III*, IV*, V* et VI*, pour reprendre ensuite le tableau intermédiaire du folio III*, etc. C'est de cette manière que j'ai interprété ceux dont j'offre ici la traduction au public; j'aurai soin, toutefois, pour plus de clarté, d'indiquer à mesure chacun des tableaux, selon le rang qu'ils occupent dans leurs folios respectifs.

Je commencerai donc par l'explication des tableaux formant les pages de ce que j'appelle le chapitre premier : un simple coup d'œil, jeté sur les scènes variées qu'ils présentent, suffira au lecteur pour se convaincre de la réalité et de l'étendue du rôle qu'y joue le feu. Ce sont des torches allumées dans les mains des personnages qui les portent, ce sont des autels sur lesquels le feu brille avec éclat, ce sont des foyers d'où la flamme jaillit; ce sont enfin, et surtout dans les tableaux supérieurs, des gaz qui sous la forme de plumes ou de feuilles de mimosa s'élancent au-dessus des images symbolisant la terre, les montagnes ou les eaux. Si je passe des généralités aux détails spéciaux de chaque tableau, j'y découvre

immédiatement, entre les inscriptions qui en donnent l'explication phonétique, des images particulières qui en détermineront le sens et où les intelligences communes trouvaient, au Yucatan, la représentation des divinités qu'elles adoraient. Ce qu'il y a à observer encore dans ces tableaux, c'est qu'outre la description que les inscriptions d'ensemble fournissent de chacun des événements ou des phénomènes qui y sont représentés symboliquement, une inscription abrégée, écrite uniquement avec les caractères des jours, en donne encore un sommaire à part : ces sommaires sont constamment placés en colonnes, à la droite ou à la gauche de chaque tableau, bien que parfois on les y trouve encadrés à l'intérieur; ils se lisent de bas en haut, une colonne après l'autre, lorsqu'il y en a plus d'une. Voyons donc ce que représente le tableau inférieur du folio 1*.

Tableau inférieur, folio 1*.

Ce tableau est malheureusement trop endommagé pour qu'on puisse en reconnaître tous les traits. La scène, partagée en trois compartiments, représente trois génies, renfermés chacun dans une sorte de cage. Cette cage, c'est l'intérieur de la terre, *lúum*, en langue maya, que la couleur jaune vermeille, *kán*, répandue çà et là, désigne d'une manière certaine : le plan supérieur qui la couronne en indique la surface commune, *ta*. Le plan inférieur est le symbole de la terre sous l'influence de l'eau et de la chaleur, alternativement : les petites lignes verticales, pointillées par en bas, qui descendent jusque sur la tête du génie, sont les indices des gaz qui commencent à opérer à l'intérieur. Le personnage est accroupi, selon la mode indigène : sa jambe, ou plutôt son cothurne, qu'on *lit* en partie, est une variante du caractère *kán* ou *káan*, désignant la terre ou les sécrétions soulevées ou élevées au-dessus d'autre chose; c'est le fiel, c'est-à-dire le trop plein de l'estomac terrestre, monté, *ká-an*. A la main, le génie tient une hache, *bat*, avec laquelle il bat, il frappe une abeille, décrite plus haut (page 119), mais ici à peu près entièrement effacée. Le pendant d'oreille du génie est la lettre *o*, symbole également d'une terre soulevée, mais en particulier d'un mont, d'une colline. Pour coiffure le génie porte une sorte de casse-tête ou de massue, composée des signes de l'eau et de la flamme, décrite plus haut, et que je crois désignée par le vocable *kukumtok*, l'arme ou le silex emplumé,

orné, c'est-à-dire le comble des maux, selon l'idée qui en est fournie dans le calendrier maya, donné par Pio Perez au voyageur américain Stephens[1].

Si l'on passe aux deux génies suivants du même tableau, on ne leur trouve guère de différence avec le premier : leurs coiffures ne présentent que des variantes de celle que je viens de décrire; seulement, les abeilles qu'ils frappent sont plus visibles et, dans la tête de la troisième, je trouve le caractère , *ahau*, quelque peu modifié, reposant sur la lettre , *u*, formant les mandibules de l'insecte. Je lis donc *u-ah-au*, « son bambou du vase d'eau, » c'est-à-dire le volcan du bassin. Ce symbole reparaît, bien qu'en partie effacé, dans la tête du génie qui frappe l'abeille, tête qui diffère ici sensiblement des autres; car la bouche ouverte, avec une dent canine et la langue pendante, ressemble à d'autres bouches que nous verrons plus loin, et dont la silhouette, remplie de feu, présente l'ouverture d'un cratère. Le nez en bec de corbin qui la surmonte et l'œil entouré du symbole de l'eau donnent, avec les autres caractères de cette image, l'idée complète d'un petit masque en bronze, qui est en ma possession, chef-d'œuvre de l'antique fonte américaine et qui fut trouvé dans le lit de la rivière de Rabinal (Guatémala). Or ce bijou n'était qu'une miniature d'un autre masque en bois sculpté, servant au personnage principal du ballet intitulé *Mam*, l'aïeul ou le vieux seigneur, le grand seigneur par excellence. Les indigènes qui exécutèrent plus d'une fois ce ballet en ma présence, sur l'explication que je leur en demandai, m'assurèrent que le vieillard au masque était *Mam* et que la vieille femme masquée à côté de lui était *Atit*, la vieille ou la grand'mère, identique avec *Xmucané*, que nous avons décrite plus haut. Il n'y avait pas à s'y méprendre; c'étaient les symboles antiques de la terre et du feu. Car *Mam*, l'aïeul, le vieux seigneur, est identique, de son côté, avec le mexicain *Huehue-Teuctli*, qui représente la même idée : c'est lui qu'on surnomme encore *Xiuh-Teuctli*, le seigneur ou le dieu du feu et de l'année, le dieu du soulèvement, indiqué par le vocable mexicain *xiuh*, tout ce qui pousse et croît, tout ce qui sort d'en bas. L'image de ce génie, battant l'abeille, est donc celle du dieu du feu, du feu lui-même, du roi de la nature, *ahau*, le volcan, le roi par excellence, ainsi qu'il est nommé constamment dans le *Ma-*

[1] *Incidents of travel in Yucatan*, vol. I, *Appendix*.

nuscrit Troano; car ce qu'il exprime, en réalité, c'est la combinaison de cette double puissance qui anime et qui engendre tout, le feu, dont il fait ici les principales fonctions, et l'eau, dont il porte les signes autour de l'œil et de la coiffure. C'est l'*ahau*, dont la face du dieu présente encore l'image, l'*ahau*, expression du chaud et de l'humide réunis, de l'organe mâle et de l'organe femelle, c'est l'*ahau*, qui, sous quelque nom ou sous quelque masque qu'il se dérobe, se reconnaît toujours aux emblèmes de la double puissance qu'il porte d'un côté ou de l'autre. Car, ainsi qu'on le voit aisément, en lisant les documents originaux du Mexique, il n'y avait dans la religion de ces contrées qu'un polythéisme apparent, caractérisé sous une foule de symboles divers, nuances de la toute-puissance divine dans la nature.

XX

Première inscription.

Cette inscription est malheureusement en partie oblitérée : le premier groupe de caractères ne se reconnaît partiellement que dans les deux signes supérieurs où je retrouve le , *b*, et le , *caban.* Mais il m'est impossible de déterminer les caractères inférieurs, bien qu'il me semble y découvrir deux caractères , *u*, l'un surmontant l'autre, portant le signe , caractère de la localité, lu phonétiquement *t* ou *ti*, adverbe de lieu ou préposition, *à*, *dans*, *vers*, etc., et qui symboliquement se lit *cab*, ville ou pays, ou *cah*, qui en est une nuance. Avant d'entrer en matière, il est une remarque à faire au sujet du chiffre *oxlahun*, 13, formé par deux barres noires et trois boules horizontales au-dessus de l'image du génie souterrain du feu, et qu'accompagne une boule rouge ० : celle-ci me paraît être le symbole d'un cratère, tandis que les deux barres et les trois boules noires, tout en indiquant le chiffre 13, pourraient bien être aussi la figure de deux ou de plusieurs terres ou pays, dont les boules, *ob*, tête de clou, ou *o-be*, ouverture de la voie, exprimeraient les soulèvements, accompagnés de crevasses dans le sol éruptif. Commençons maintenant la lecture de l'inscription.



TRADUCTION LIBRE.

« La terre du croissant, pays aquatique, a été abîmée sous les eaux, gonflée qu'elle était « comme une grenouille. Voilà que le souffle volcanique va la saisir : il se lèvera celui qui a « là son gîte. Sa voie, c'est ce qu'il a amoncelé sous la surface ridée de la terre soulevée; sa « marche, c'est la lave en avant, c'est la surface glacée des terres soulevées; sa voie, c'est la « lave poussant le bassin de la surface menteuse des terres soulevées [8]. »

Légende du tableau inférieur, folio 1*.

Passons maintenant à la colonne composée de cinq caractères, tous appartenant à la série des vingt jours du calendrier. On va voir que leur lecture, faite

(1) *U* (*ou*, en français) signifie la lune, le croissant, la surface d'un vase découvert, et c'est en même temps un pronom possessif de la troisième personne, etc.

(2) Cf. plus haut, page 149, ligne 15.

(3) Le caractère [glyphe], que je traduis par *lic*, est encore incertain quant à sa signification complète.

(4) *Ku*, gîte, nid d'oiseau, a surtout aussi le sens de saint, dieu, etc. L'une et l'autre acception peut convenir ici au volcan. (Cf. plus haut, page 56, au vocable *ku*.)

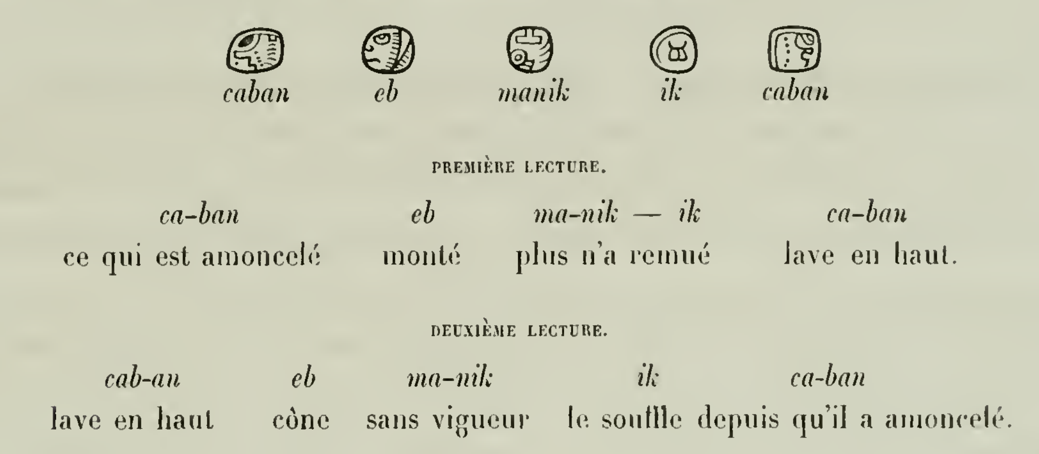
(5) *Ca-ban*, ce qui est amoncelé, etc., ou bien *cab-an*, lave montée, etc.

(6) *Ezan-ab*, vapeur glacée, gelée, ridée ou ensorcelée, ou bien *ez-a-nab*, paume, surface d'eau gelée, ridée, etc., et quelquefois *ezanab* pour le premier jet de feu du volcan, rompant la terre couverte de glace.

(7) Trois *káan* réunis en forme de couronne murale, image de la terre soulevée à plusieurs reprises.

(8) J'ai mis dans ce texte trois des principales acceptions du vocable *ezanab* qui conviennent toutes également dans la circonstance : *ez-a-nab*, surface ou paume d'eau gelée, ridée, menteuse ou déformée, etc.; *ezan-ab*, souffle ou vapeur ensorcelée, etc.

phonétiquement, suivant le son attribué à chacun d'eux, donne comme un sommaire de tout ce qui se présente dans le tableau, inscription et images. Le premier signe, bien qu'oblitéré, ne l'est cependant pas de manière à ce que je n'aie pu le reconnaître, après avoir confronté la copie à l'original.



On pourrait multiplier encore ces lectures, en variant la césure, suivant les sens différents que prête la langue; mais, on le voit assez, chacune revient à donner un sens à peu près identique; on y lit toujours que « le soulèvement une fois « opéré, la lave a perdu de sa force et que son souffle vaincu s'est exhalé avec le « soulèvement du cône. »

L'inscription du premier tableau, ainsi que cette légende, suffirait donc seule à démontrer l'importance du *Manuscrit Troano.* Malgré l'incertitude que présentent encore un très-petit nombre de signes symboliques, il résulte de l'ensemble du document une série de faits ou plutôt une histoire géologique sur laquelle on ne saurait trop s'appesantir. Ces faits, cette histoire sont confirmés par tous les monuments américains, et, en particulier, par le *Codex Chimalpopoca*, dont la double traduction avance rapidement. Ce document, une fois publié, donnera au public, avec le *Manuscrit Troano* et le vocabulaire qui l'accompagne, les moyens de vérifier tout ce que j'ai avancé dans mes *Quatre lettres sur le Mexique.*

XXI

Explication du tableau inférieur, folio II*. — Premier compartiment.

Ce tableau est fort remarquable. Dans le premier compartiment à droite, apparaît un squelette, revêtu d'un linceul, de la même manière que nous représentons la mort. Mais ce squelette est animé, il sourit à la ruine qui se prépare et dont il est la personnification. Son corps est parsemé de petits points, signes des gaz qui s'échappent de sa bouche, ainsi que des pierres, figurées par des o o o...., qui s'élancent de cette bouche, démesurément allongée comme le museau d'un singe. La tête de ce squelette est effrayante par sa grosseur : elle a ceci de curieux, toutefois, qu'elle n'est qu'une répétition du caractère , *ezanab*, symbole de la terre rompue par l'action d'un feu intérieur, non de la terre ordinaire, mais du sol recouvert d'une croûte de glace, comme elle l'était aux Antilles et dans l'Amérique méridionale, au moment du cataclysme. De là les sens si différents que paraît avoir le signe *ezanab*, tantôt signifiant la terre crevassée par un tremblement de terre, tantôt la glace brisée sur un vase, symbolisé dans une demi-calebasse, tantôt le jet de feu qui s'en échappe, et alors l'*ezanab* prend la forme .

Dans la page présente, les crevasses de la calebasse figurent les sutures naturelles de la tête du squelette qui n'est, à son tour, que le symbole particulier de la région condamnée où se firent sentir, probablement, les premiers effets des feux volcaniques. La mort, ou plutôt la morte future, celle qui vit encore, bien qu'elle porte tous les signes de la mort avec elle, est la femme qui, dans le *Popol Vuh*, est désignée[1] comme l'épouse légitime de *Hunhun-Ahpu*, c'est-à-dire de « chacun des volcans, » des tireurs de sarbacane, et la mère des deux frères qui furent changés en singes[2]. Cette personnification hideuse regarde en souriant l'image qui est devant elle et qui lui présente le nom qu'elle portera bientôt. Ce sont deux os, croisés sur un fond noir, au-dessus d'une épaisse fumée montant d'une sorte de tronc ou d'autel, légèrement rompu par le milieu, image du tronc

[1] Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh, Livre sacré et mythes de l'antiquité américaine, etc.* traduction et texte original en langue quichée, etc. 2e partie, chap. II, page 69.

[2] *Ibid.* chap. V, page 113.

de la terre antique. Ces deux os énoncent le nom de la partie qui est condamnée; c'est *Xbaki-Yalo*, « celle de la chair ou des os fondus » ou qui sont descendus avec l'eau[1]; c'est *Xochitl*, dit le manuscrit de Motolinia[2], « la première qui succomba « dans la grande lutte, » ajoute cet auteur, et la plus vaillante de toutes. « C'est cette « femme, reprend le *Manuscrit Letellier*[3], qui la première pécha, en cueillant les « fleurs du jardin des délices et qui connut le premier homme. » Telles sont les traditions curieuses que rapporte, avec ce document, le commentateur de la *Copie Vaticane*[4] : toutes racontent, sous ces symboles divers, les antiques souvenirs de la grande ruine; car un simple coup d'œil sur les planches qu'ils contiennent, en particulier sur celles du *Codex Borgia* de la Propagande, suffit pour faire voir que la femme qui pécha, selon la tradition mexicaine, c'est la terre, qui s'unit au premier homme, c'est-à-dire au premier volcan, et qui cueillit ainsi les fleurs de l'arbre antique du monde, symbolisant les torrents de feu et de flammes qui s'échappèrent de son sein. Les légendes du paradis terrestre mexicain, conservées par les premiers missionnaires, n'ont point d'autre signification.

Ainsi cette morte future qui apparaît ici, enveloppée de son linceul, c'est la terre qui descendra la première sous l'effort des laves et des gaz en ébullition, c'est, suivant toute apparence, cette région qui sera bientôt le fond de la mer des Caraïbes. C'est donc celle qui se trouve symbolisée ici dans la tête du squelette et dans l'*ezanab*, la calebasse crevassée, dont les deux moitiés, formant écuelles, se présentent si souvent comme les images des deux mers intérieures, du golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes, comme les deux plateaux de la balance, dans les signes du zodiaque, non sans raison appelés *Tula*, dans l'Inde[5], c'est-à-dire « pleins d'eau, » en maya.

Mais, pour le moment, il ne s'agit que du premier des deux plateaux de cette antique balance : il convient donc de faire remarquer au lecteur que *Xbaki-Yalo*, « celle des os descendus avec l'eau, » n'est, peut-être, que la personnification du fond de la mer des Caraïbes, de la première épouse de « chacun des volcans, » personnification isolée et tout à fait distincte de celle qui est représentée comme

(1) *Popol Vuh, etc.* chap. I, page 69.

(2) *Historia de los Mexicanos por sus pinturas*, ms. de la collection de l'auteur.

(3) *Codex Tell. Rem.* de la Bibliothèque impériale.

(4) Ap. Kingsborough, *Mexican Antiquities*, vol. V, pages 178-186.

(5) Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, tome I, 2e partie, note 2, page 634.

la surface de cette mer, c'est-à-dire de l'eau coulant au-dessus. Or cette dernière, c'est celle que le *Popol Vuh* désigne comme l'amante curieuse et la seconde femme de *Hunhun-Ahpu,* de chacun des volcans, et que sa belle-mère, la vieille *Xmucané,* repoussa, comme la terre antique de l'Amérique dont elle était le symbole repoussa les eaux qui l'avaient envahie. Ces eaux, cette surface de la première terre ensevelie, est appelée *Xquiq,* « celle du sang, » dit Ximenez, ou plutôt « celle « de la gomme élastique, du caoutchouc liquide, » *kik,* en langue maya. Pourquoi ce nom? Tous les géologues qui ont visité cette mer le confirmeront; c'est que le bassin de la mer des Caraïbes est encore aujourd'hui couvert à chaque instant de flots d'huile résineuse qui s'échappe du fond de l'abîme où les feux souterraîns l'ont fondue et s'épanche en particulier vers les côtes de l'Amérique méridionale. Si, d'après le *Popol Vuh* [1], la vierge *Xquiq* devient l'amante de *Hunhun-Ahpu,* c'est que celui-ci, personnification, ainsi que l'*ahau,* de la puissance volcanique, ne reparaît, à la suite de l'engloutissement de la première terre, qu'après avoir percé la nappe encore vierge qui venait de s'étendre au-dessus de *Xbaki-Yalo.*

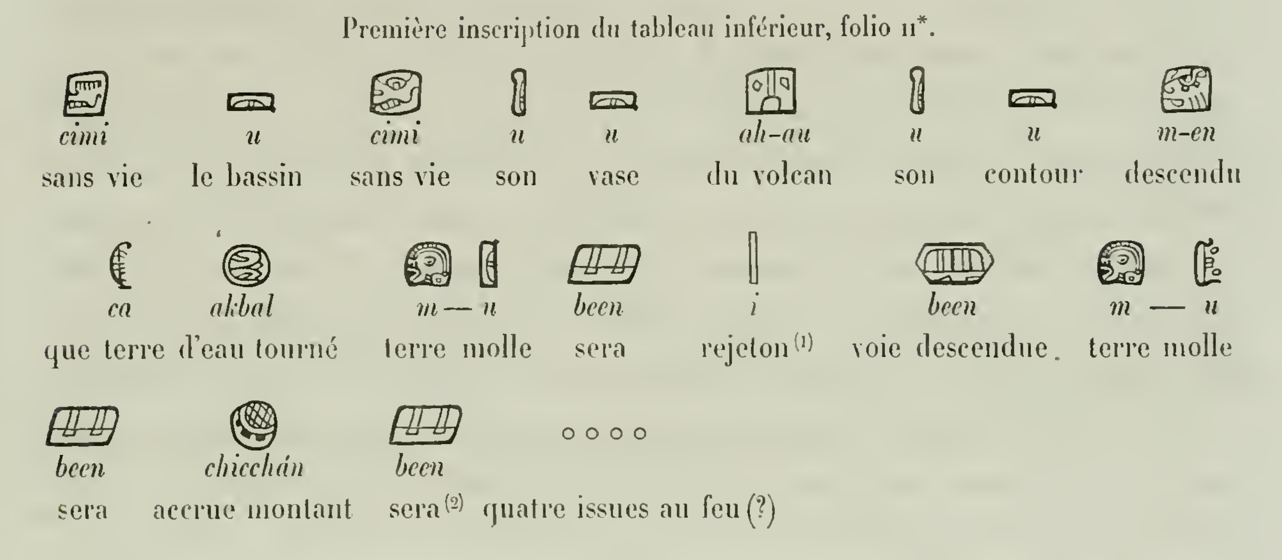
Le compartiment qui renferme cette hideuse figure se termine en haut par quatre ⁘ boules rouges, surmontées de pierres lancées par le gaz o . . . o, indices probables de quatre bouches volcaniques, et par trois barres horizontales, surmontées de quatre boules noires ≡, *bolon-lahun,* 19; les barres indiquent peut-être le pays et le nombre des montagnes ou des mamelons soulevés.

Dans le deuxième compartiment du tableau, on voit debout le même personnage qu'on a vu accroupi au troisième compartiment du tableau précédent. C'est *Mam,* l'aïeul, *Xiuh-Teuctli,* le seigneur du feu, ou plutôt la vie dans la pierre du soulèvement, le génie du feu. Sa main levée offre un pouce dentelé qui deviendra plus loin la feuille piquante de l'aloès, *tum,* le vilebrequin du dieu *Atum;* l'abeille a disparu et il considère avec une attention sérieuse le feu allumé sur l'autel devant lui. Cet autel, autre symbole de la terre, est identique avec le corps de la lettre *z* [glyphe], sauf que dans l'image du tableau actuel les côtés de l'autel présentent des dentelures ⩘⩘⩘, indices de l'eau qui l'entoure de tous côtés. Le souffle du feu, en effet, est moins puissant; car le gaz se présente renversé dans cette image. Le

[1] *Popol Vuh, etc.* 2e partie, chap. III, page 90.

compartiment se termine en haut par deux barres horizontales rouges avec un point rouge, au-dessus de la tête du génie : deux barres noires avec trois points horizontaux aussi *oxlahun*, 13, couronnés du caractère *cimi*, l'œil mort, seul, surmontent la flamme de l'autel. Voyons maintenant ce que nous donne l'inscription placée sur ces deux compartiments.

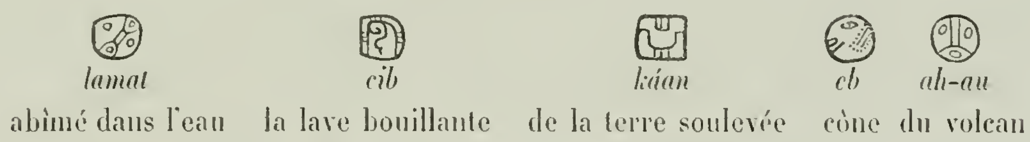
Première inscription du tableau inférieur, folio II*.



TRADUCTION LIBRE.

« La vie a disparu du cratère, le bassin de la puissance volcanique est sans vie ; son contour « va devenir une terre molle sous l'eau ; voie descendue peu à peu, dont le rejeton sortira « entre les régions noyées et apparaîtra, en s'élevant entre les pays inondés avec quatre « cratères (?). »

Légende du tableau inférieur, folio II*.



Cette légende est trop claire pour qu'il soit nécessaire d'en faire une nouvelle traduction. Passons donc à l'explication de l'autre partie du tableau.

(1) Dans le texte original, trois caractères sont réunis en une seule image, analogue à celle-ci : ce sont les deux *ben*, entre lesquels s'élève un jet comme un I. C'est évidemment la signification de la lettre *i*, une seule pointe au lieu de deux, mais dont le sens reste le même.

(2) Ces trois derniers caractères n'en forment encore ici qu'un seul dans l'original, précisément comme le suivant, mais où, au lieu d'une pointe légère, apparaît au centre un triangle réticulé comme le caractère *chicchán*, auquel j'ai cru devoir l'assimiler.

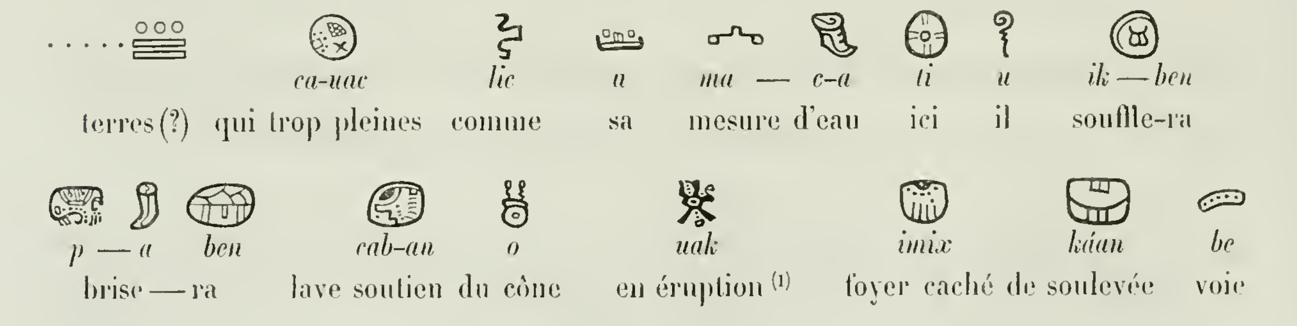
XXII

Explication du tableau inférieur, folio II*, 2e partie.

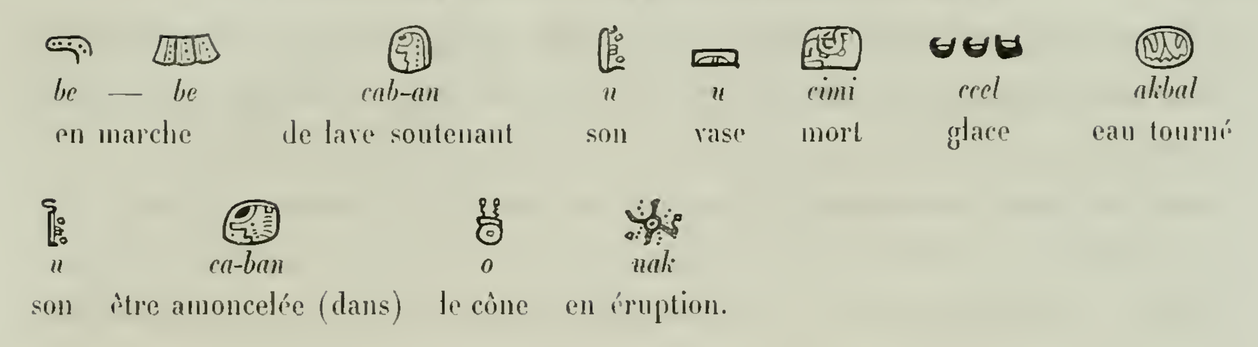
Dans cette partie du tableau, la scène change totalement. L'unique compartiment dont elle se compose présente le génie du feu, *Mam*, assis de nouveau, mais gros et bouffi, ayant l'air de travailler à se gonfler et portant une torche prête à s'allumer, qu'il considère d'une manière singulière. Sur le devant de son ventre il offre, en guise de plastron, le caractère *b*, la batte ou raquette de combat. Sa tête et sa coiffure sont les mêmes que dans le premier tableau; mais son pendant d'oreille est composé du signe *káan*, surmonté de la lettre *o*, symbole du cône soulevé. Son pouce, déjà dentelé précédemment, l'est ici beaucoup plus et ressemble à une scie. Quant à sa torche, on y voit comme un disque renfermant un signe assez mal formé qui me paraît indiquer la glace; au-dessus de la torche, une barre rouge horizontale avec deux points de la même couleur, surmontée d'un œil de mort, *cimi*, un autre au-dessus de la coiffure sur un point rouge, ainsi qu'une barre noire et une rouge avec un point. Voici maintenant l'inscription qui entoure ce compartiment.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio II*.

Dans la colonne qui commence cette inscription, une ou deux barres noires horizontales paraissent avoir existé, si l'on en juge par le peu qui en reste. Viennent ensuite deux barres et trois points rouges horizontaux également.



(1) *Uak*, qui brise, qui rompt violemment; c'est le sens que j'ai cru devoir donner à ce signe qui semble un cratère au moment où il vient d'éclater.



TRADUCTION LIBRE.

« . . . Trois cratères sont trop pleins; leurs bassins sont remplis d'eau. Ici même le souffle « aura lieu, il rompra en sortant la terre soulevée des cônes en éruption, lui le foyer caché « des voies soulevées, voies de lave soutenant les cratères éteints de l'eau changée en glace « amoncelée sur les cônes, après leur éruption. »

Quant à la légende qui termine ce tableau, elle est trop oblitérée pour qu'on en puisse tirer parti, un *been* étant seul lisible, ainsi que les deux barres avec trois points rouges qui complétaient la colonne.

XXIII

Explication du tableau intermédiaire, folio 1*.

Ce tableau, composé de deux compartiments distincts, est la suite de celui que je viens d'expliquer; il est malheureusement assez endommagé, bien qu'on puisse encore juger de son ensemble. Trois génies y sont assis, une torche à la main, ainsi que le génie du tableau précédent; mais ils se distinguent de celui-ci par leur tête et leur coiffure. Le premier a le corps tout marqué de pointillages, indices des gaz, et son visage est traversé verticalement par une grosse ligne partant du pendant d'oreille en forme de cône et enlevant l'œil, à peu près comme le caractère *p*, dont il est question plus haut, page 63. Quoique en partie effacée, la bouche, on le voit, est comprimée, les lèvres serrées et retenant le souffle qui veut sortir et qu'on retrouve dans les points de gaz qui recouvrent son corps. Sa coiffure est une tête de monstre d'où vont jaillir des flammes; entre sa coiffure et l'inscription se trouvent plusieurs points noirs et un œil mort *cimi*, c'est-à-dire qui n'a pas la vie, ou l'ivresse volcanique. La main avec laquelle il tient la torche, au pouce

dentelé, présente, par le croisement des doigts, le caractère *ca*, symbole de la crête d'une montagne ou du groupe des petites Antilles. Le second génie, bien qu'analogue au premier, s'en distingue, en ce que le pointillage a disparu du corps : son œil est ouvert et souriant, et la ligne verticale qui lui traverse le visage n'est plus qu'un simple trait; c'est la preuve que les gaz comprimés, signifiés par le premier, se sont fait une issue; ce que démontre encore la flamme sortant du vase qu'il porte en guise de pendant d'oreille. Le troisième génie a une torche comme les deux autres; mais sa tête est redevenue semblable à celle du génie du tableau précédent, avec l'œil rempli d'eau, et la coiffure, de fumée et d'eau. L'explication en est donc fort simple. Dans ce dernier, qui se gonfle comme une grenouille, dont il a quelques traits, on voit l'image des feux et des gaz qui s'amassent sous un cratère rempli de glace et qui les empêche de sortir. Ainsi le premier génie de ce tableau représente les gaz qui sont en travail et font des efforts pour s'échapper; dans le second génie, on reconnaît que ces gaz ont eu leur issue, et dans le dernier, que le cratère s'est de nouveau rempli d'eau après avoir eu son éruption. L'inscription de ce tableau, bien qu'effacée en partie, en dira néanmoins quelque chose.

Inscription du tableau intermédiaire, folio 1*.

....	*cimi*	*u*	*cab-an*	*o*	*uak*	*m* — *u*
....	n'a plus de vie	sa	lave soutien	du cône	éclaté	terre molle

imix	*káan*	*be* — *be*	*ca-ban*	*o*	*uak*
foyer caché	soulevé	a marché	c'est l'amoncelé	cône	éclaté

buluc	*hul*	*ca* — *l*	*ca*	*ceel*	*cimi*	*a*	*cimi*
abîmé	trous	gorges	qui est	glace	morte	l'eau	mort

u	*ca-ban*	*o*	*uak*	*u*	*ahau*........
le bassin	qui amoncelé	cône	en éruption	bassin	du volcan.......

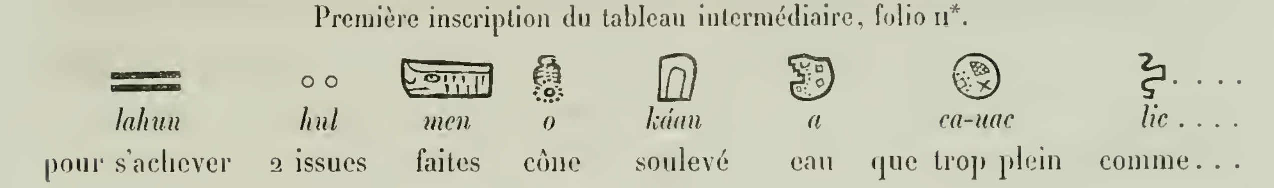
TRADUCTION LIBRE.

« ...... la lave soutien du cône éclaté n'a plus de vie ...... terre amollie, foyer caché

« des voies soulevées qui ont amoncelé le cône éclaté. Se sont abîmés les quatre cratères « gorges d'eau gelée; l'eau n'a plus de vie; il a perdu son activité le vase qui avait amoncelé « le cône après l'éruption du volcan. . . . »

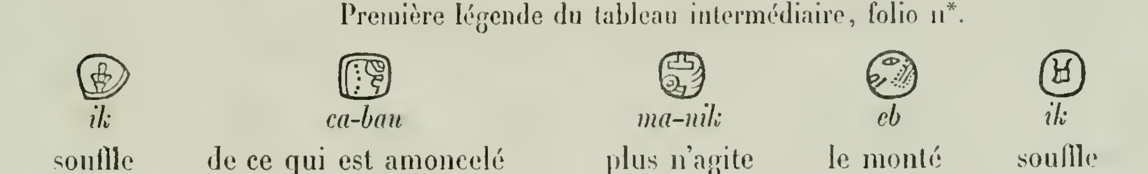
La suite de cette inscription vient, également tronquée, dans le folio suivant, où elle commence avec deux barres noires, un point noir, un rouge et deux signes indistincts.

Première inscription du tableau intermédiaire, folio II*.



Dans l'incertitude où me laisse cette inscription si tronquée, je l'abandonne sans autre traduction et je passe à la colonne de la légende.

Première légende du tableau intermédiaire, folio II*.



XXIV

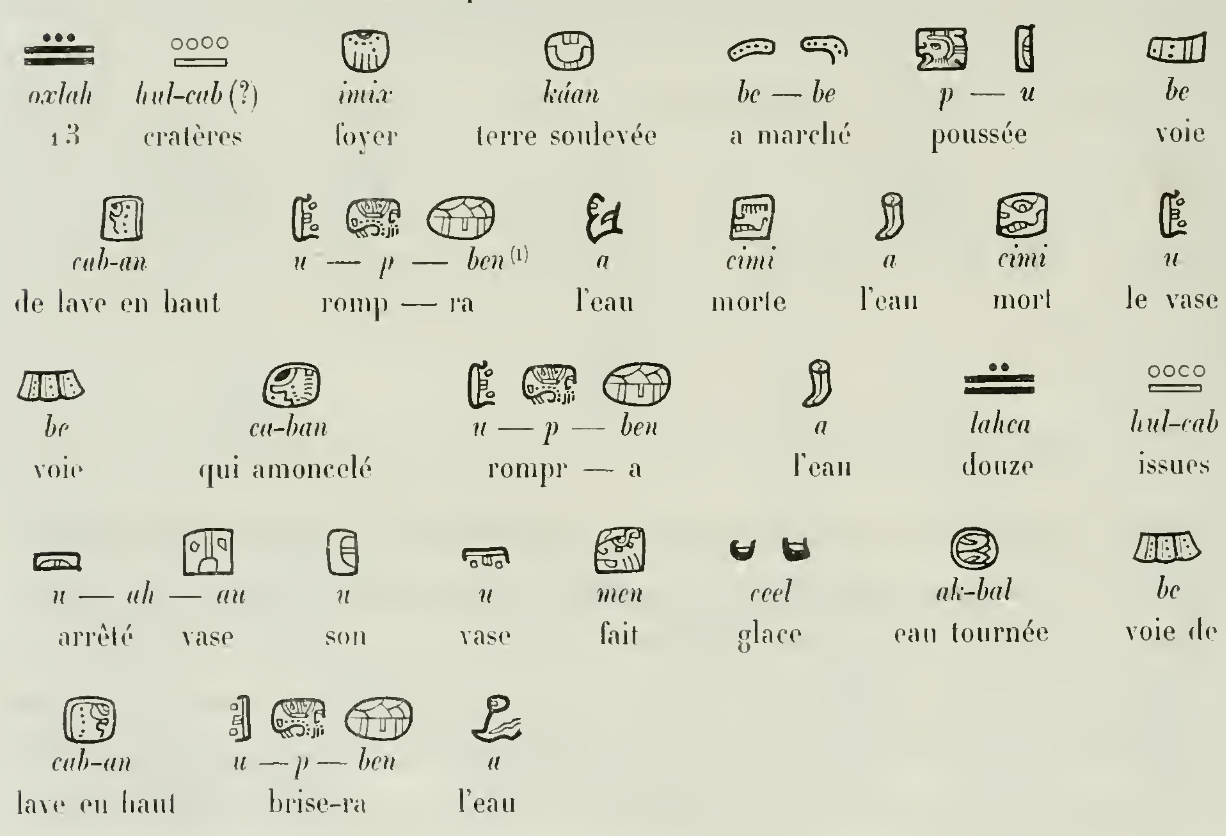
Explication du deuxième compartiment, tableau intermédiaire, folio II*.

La face du génie occupant ce compartiment est identique avec celle du deuxième génie du tableau précédent. Ses brodequins et ses manchettes, ainsi que chez les autres, présentent le caractère *káan*, de la terre soulevée et des gaz; la boucle de sa ceinture semble être une reproduction abrégée du caractère *a* de la dernière inscription. Ce qu'il y a de particulier dans la scène où il se trouve, c'est qu'il est debout, penché sur une abeille, et tenant à la main un serpent pointillé de gaz; sur ce serpent s'élève un objet ressemblant à une corne; la bouche est surmontée de quatre calebasses, dans le genre de celles qui forment la chaîne et que je traduis par *thilib*[1]. Ce génie, qu'on a vu précédemment, après avoir

[1] *Thilib*, pluriel de *thil*, chaîne, obstacle, empêchement, etc. J'ai toutefois encore quelque doute au sujet de l'interprétation de cet hiéroglyphe.

exhalé son souffle, semble faire ici des efforts pour souffler encore un peu et peut-être les *thilib* qu'il porte sont-ils les images des cônes qu'il a soulevés ou qu'il veut soulever encore. Ce qu'il y a à observer aussi, c'est que la tête du serpent repose en entier sur la partie inférieure du corps de l'abeille, image du travail intérieur de la terre; l'insecte est en quelque sorte suspendu sur le caractère *caban*, qui lui sert comme de piédestal. Ajoutons que le pouce du génie devient aigu comme une épine d'aloès ou l'ongle d'un Chinois; le caractère *cimi*, l'œil de la mort, et les trois barres avec quatre points noirs horizontaux *bolon-lahun*, 19, ainsi qu'une barre avec quatre boules rouges, terminent ce compartiment.

Deuxième inscription du tableau intermédiaire, folio II*.



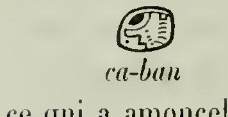
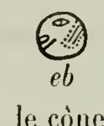
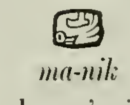
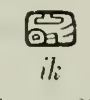
TRADUCTION LIBRE.

« Treize foyers, voies soulevées, voies poussées de la lave amoncelée, rompront l'eau. l'eau « morte du cratère sans vie; voie de la lave montée qui rompra l'eau. Douze issues arrêtées

(1) Brisé comme en la roulant dans la main; c'est le sens complet du vocable *up*. (Voir le vocabulaire.)

« dans le bassin, dans le cratère tourné en eau gelée, sont les voies de la lave amoncelée qui « briseront l'eau. »

Deuxième légende du tableau intermédiaire, folio ii*.

				
ca-ban	*eb*	*ma-nik*	*ik*	*cab-an*
ce qui a amoncelé	le cône	plus n'agite	le souffle	de la lave montée

XXV

Description des tableaux supérieurs, folios i* et ii*.

Le premier des deux tableaux supérieurs est tellement endommagé, qu'on n'y trouve en réalité de visible que l'abeille, présentant deux grands yeux saillants qu'on prendrait volontiers pour deux minuscules du caractères *káan*, symbole de la terre soulevée. Au-dessous de l'insecte apparaît la tête hideuse de *Abaki-Yalo*, dont il est question plus haut, page 159. Au-dessus on voit les restes d'un bras et d'une main dont le pouce est parfaitement visible et dont les doigts serrés rappellent le caractère *ca*. Le reste est trop détérioré pour qu'il soit possible d'en parler. Je passe donc au tableau suivant, folio ii*.

Dans le premier compartiment de ce tableau, on ne voit plus que le génie qui en était évidemment la figure principale. Toute sa personne offre une ressemblance très-grande avec le dieu *Mam* des tableaux inférieurs. Sa bouche, toutefois, n'est pas absolument identique avec celle que l'on a vue à cette divinité; elle est fermée et la mâchoire inférieure semble être la reproduction du caractère *u*, vu de profil; au coin de la bouche apparaît le crochet qu'on voit, d'ordinaire, aux images du dieu mexicain *Quetzal-Coatl*. Son nez crochu se confond presque avec l'instrument courbé, épine d'aloès, espèce de vilebrequin qu'il serre entre ses doigts; c'est à l'aide de cet instrument qu'il s'apprête à percer la terre, représentée par le cadre jaune vermeil, environnant le caractère *ca-uac*, et le caractère *ca-ban*, dédoublé, ce dernier surmontant l'autre. Ces deux signes réunis disent donc *ca-uac ca-ban*, « ce qui est trop plein, (c'est) ce qui est amoncelé. » ou bien « qui s'est amoncelé. »

Il devient évident qu'ici se prépare une phase nouvelle de l'histoire du cataclysme : bien que la plupart des génies ou divinités personnifiant les forces de la nature aient dans leurs symboles des traits nombreux de ressemblance, puisqu'après tout ces forces se résument en une seule, le chaud et l'humide, combinés et personnifiés dans l'*ahau*, il n'est pas moins vrai que les auteurs des livres sacrés des Mayas ont distingué parfaitement ces divinités les unes des autres, en attribuant plus spécialement à chacune d'elles les éléments dont elles étaient les personnifications; il est important, néanmoins, de remarquer que ces divinités n'adoptent pas tout d'un coup et en entier leurs symboles distinctifs. Elles suivent la marche des phénomènes qu'elles représentent, en se modifiant peu à peu, et c'est ainsi qu'on peut suivre, dans le *Manuscrit Troano,* le dieu du feu, pourvu à la fois des attributs du feu, des gaz et de l'eau, prendre, insensiblement, selon la marche des événements, les caractères divers qui en font, d'un côté, *Mam* et *Xiuh-Teuctli*, le dieu de l'année, du feu et des mouvements volcaniques; de l'autre, le dieu des vapeurs, des gaz et de l'eau. De là cette multitude de dieux, de héros et de génies, dans toutes les religions de l'antiquité, et qui ne sont, en réalité, que les personnifications variées des phénomènes du cataclysme, comme des lieux où ces phénomènes se passèrent et où ils furent observés avec le plus de soin.

Cette digression était nécessaire pour faire comprendre au lecteur la personnalité du génie qui apparaît avec le commencement de la description de ce compartiment : en effet, au premier coup d'œil, il semble, ainsi que je l'ai fait remarquer, qu'il ne soit qu'une répétition de l'image du dieu *Mam*, accroupi au troisième compartiment du tableau inférieur, fol. I*, et debout devant l'autel du feu, au premier compartiment d'en bas, fol. II*. J'ai dit en quoi il en diffère : la mandibule fermée, au crochet de Quetzal-Coatl, et l'instrument qu'il tient à la main, en font la dissemblance : la mandibule est identique avec la lettre *u*, le vase, c'est-à-dire le bassin qui n'est pas encore ouvert entièrement, bien que l'œuvre souterraine soit commencée, ainsi qu'on l'a vu plus haut; ce qui annoncerait, d'ailleurs, que le bassin reste fermé, que les eaux n'ont pas encore achevé de l'envahir, c'est que le signe est renversé et produit l'effet d'un cadenas à la bouche du dieu. Mais il travaille à l'ouvrir : il perce déjà ce qui sera le bassin de la mer; on y voit le trop plein *ca-uac*, marqué d'une double croix dans le document, c'est-à-dire

du double signe du tremblement de terre; on y voit ce qui est amoncelé *caban*, la lave et les eaux de la mer, qui ne tarderont pas à se déverser. La divinité qui est à l'œuvre, divinité qui tient de l'eau et du feu, de *Cháac* et de *Mam*, c'est le dieu que les Mayas désignaient sous le nom d'*Ekbalam-Cháac*, la vague mugissante; de *Cit-Bolon-Tun*, sanglier vainqueur du roc, ou au grouin ouvrant le roc; d'*Ah-Tun*, celui de la pierre, celui qui la travaille en la perçant; d'*Ah-Tum*, celui du vilebrequin ou de la feuille d'aloès, qui deviendra *A-Tum*, celui qui a fait l'eau tout autour, lorsque la mer aura envahi le nouveau bassin et submergé la terre fertile du *Hunanhil*, du paradis antique de la tradition maya. Telle est cette divinité que l'on voit dans une autre page du *Manuscrit Troano*, occupée à creuser son bassin où elle lâchera l'eau tout autour, selon le nom de *Cháac*, sous lequel elle était particulièrement connue au Yucatan. Dans cette image, son nez recourbé s'est identifié en quelque sorte avec l'instrument perforateur, d'où le nom de Seigneur au long nez, ou de Seigneur à l'eau aiguë, perçante, *Yaca-Teuctli*, que lui donnaient les Mexicains, identique avec celui de dieu au beau nez, sous lequel les Védas connaissent le dieu *Indra*.

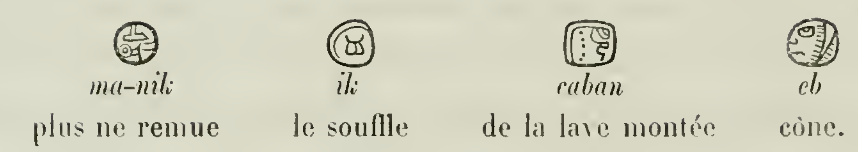
Je me suis laissé entraîner un peu loin à des explications mythologiques au sujet du tableau supérieur du folio II*; c'est une petite compensation pour l'inscription perdue. Dans le reste du compartiment terminant ce tableau, la divinité au long nez a subi un changement considérable, bien que le nez s'y retrouve en partie, en dépit de ce qui a été détérioré. Le dieu est ici un des génies ordinaires de l'eau, si j'en crois la griffe d'oiseau qui remplace sa main gauche, un simple *cháac*, compagnon du dieu principal, mais occupé comme lui à couper la terre.

Inscription du tableau supérieur, folio II*.

. . . . . *lahca*	*cimi* . . *lahun*	*cab-hul* (?)	*cimi*	*a*	*cimi*	*u*
. . douze (terres ?)	sans vie dix (couches de lave et 4 cratères ?)		sans vie	l'eau	mort	le bassin

be	*cab-an*	*ma-nik*	*m* — *o*	*be*	*el* . . . .
voie	de lave en haut	plus de force . . .	montagne	voie	brûlée . . . . .

Légende du tableau supérieur, folio II*.

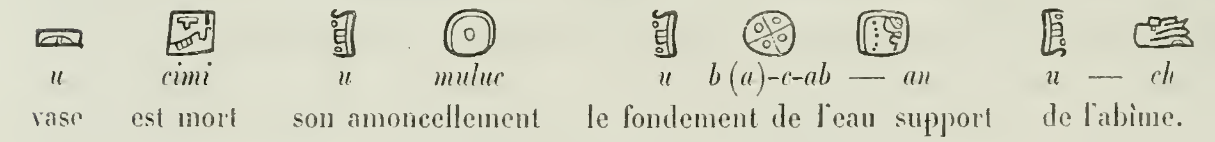


XXVI

Explication du tableau inférieur du folio III*.

Le tableau inférieur du folio III* se compose de trois compartiments dont le dernier se termine au folio IV*. Dans le premier apparaît, bien que très-oblitérée, l'image du dieu *Mam*, mais avec le visage bouffi et gonflé qu'il présente au dernier compartiment du tableau inférieur, folio II*. Sa coiffure, bien qu'analogue à celles qu'on lui connaît déjà, en diffère en ce qu'on y discerne, entre autres choses, le caractère *u*, qui lui tombe sur le nez. Sa main paraît soutenir une espèce de socle, surmonté de deux *caban*, superposés; ce qui peut se lire : *ca-ban cab-an*, ce qui est amoncelé c'est la lave montée. Outre le signe numéral *lahca*, 12, étendu aux pieds du génie, et *ox-lahun*, 13, en haut, on voit en face de son corps une barre et un point rouges. Passons maintenant à l'inscription : on y remarque des caractères nouveaux.

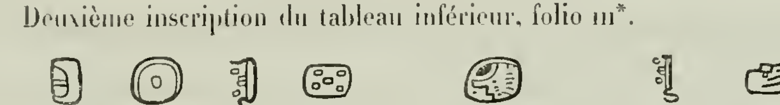
Première inscription du tableau inférieur, folio III*.



Je laisse la traduction libre de cette inscription pour la joindre plus loin à celle de l'inscription suivante. Dans le compartiment qui supporte cette seconde inscription apparaît le génie de la mort; mais, au lieu d'un linceul, il porte ici la ceinture commune aux hommes, ceinture formée de la lettre *u*, ayant pour boucle le caractère *káau*. Il n'a rien du sexe féminin, bien que, selon toute apparence, il s'identifie avec le précédent, image de *Abaki-Yalo*, celle des os descendus à l'eau, symbole probable du fond de la mer des Caraïbes. Sa tête ici est

un enchevêtrement d'os où l'on découvre encore deux fois la lettre *u*, qui semble annoncer que le vase, dont elle a la signification, que le bassin de la mer est sur le point de se creuser définitivement. Les points du gaz s'y voient partout dans la tête comme dans la coiffure, sorte de serpent lançant des vapeurs. De la main droite il supporte deux caractères superposés *men* et *caban*, ce qui signifierait « fondement de la lave montée. » Les doigts de sa main gauche, repliés, forment un creux qui semble être l'annonce de celui qui va se former avec la mer. L'inscription qui surmonte cette image est identique avec la précédente, sauf le premier, dont l'absence modifie sensiblement le sens du caractère suivant.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio III*.

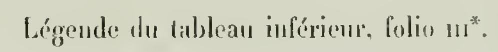


cimi	*u* *mul-u-c-u* — *b*	*cab-an*	*u* — *ch*
sans vie	son amas du piédestal	de lave, soutien	de l'abîme.

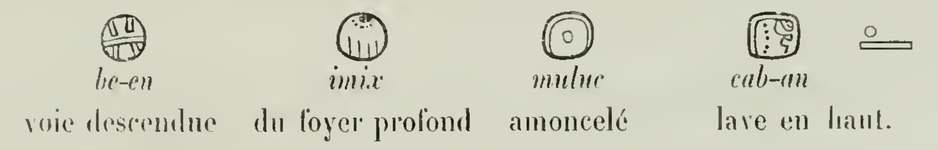
TRADUCTION LIBRE.

« Le cratère est mort, voici que le fondement de l'eau qui supporte l'abîme va s'amonceler; « car sans vie est la montagne piédestal de la lave qui supporte l'abîme. »

Les deux inscriptions, ainsi que les compartiments qu'elles recouvrent, sont séparées et suivies chacune par une colonne identique, formée d'abord de, d'une barre et d'un point rouges, de encore, et enfin d'une autre barre rouge avec point. La légende porte ce qui suit :



Légende du tableau inférieur, folio III*.



be-en	*imix*	*muluc*	*cab-an*
voie descendue	du foyer profond	amoncelé	lave en haut.

Explication du troisième compartiment du tableau inférieur, folio III*.

Ce compartiment, commencé à l'extrémité du folio III*, finit au commencement du folio suivant, IV*. Le génie qui y apparaît est accroupi, portant le caractère *caban*, dédoublé, en guise de tablier, et attaché, ce semble, par un nœud, formé d'un *h*, ce qui peut se traduire par *ah-caban*, « le maître de la lave faite ou

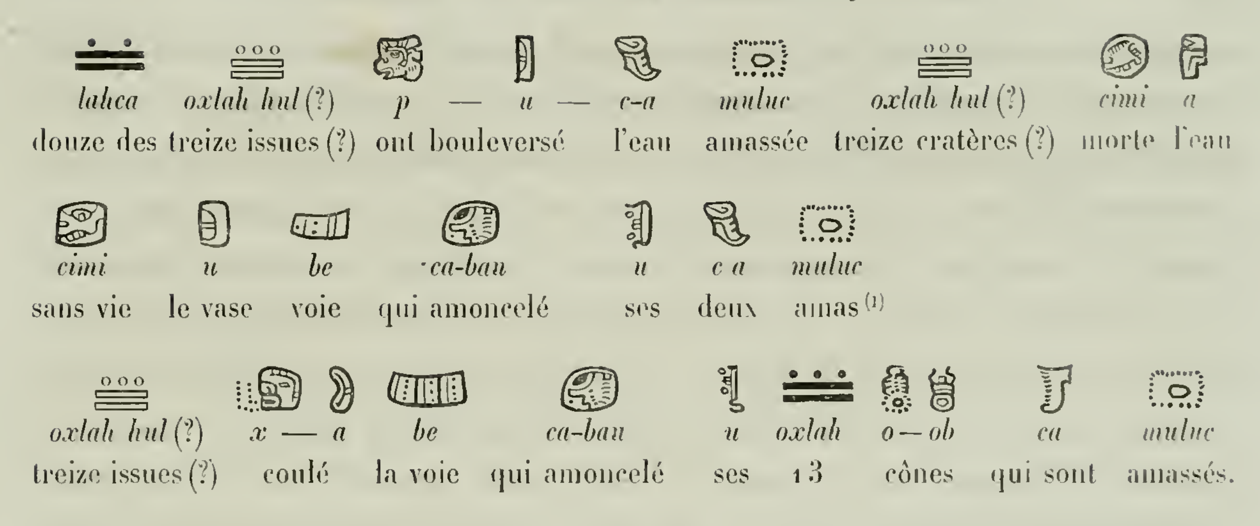
« amoncelée, » nom qui correspond exactement à celui du dieu mexicain *Xiuh-Teuctli*, littéralement « source de lave issue d'en bas, » ou bien « le seigneur du soulèvement. » Il tient entre ses mains le signe *cab*, le rayon de miel, symbole de la lave gonflée et amoncelée. Sa face est coupée verticalement par une ligne prenant l'œil, ainsi que celle des autres génies dont le souffle s'est exhalé. Mais ce qu'il présente de remarquable, c'est sa coiffure qui n'est autre chose qu'un ara aux ailes déployées, symbole d'une des principales divinités du Yucatan; ce génie présente, en effet, les premiers caractères du dieu *Kin-Ich-Kak-Mó*, œil du soleil ara de feu, ou bien, soleil à l'œil de feu du mont soulevé. C'est donc là une autre nuance de cette grande divinité du feu, dont nous retrouvons, d'ailleurs, un nouveau nom dans la seconde partie du compartiment, au folio IV*. Ce nom est composé du caractère (effacé) *h* ou *ah* et d'un *káan* conique, le premier servant de base à l'autre de la manière suivante , ayant la signification d'*ah-káan*, celui qui soulève la terre ou le maître de la terre soulevée : c'est un titre qui correspond d'une manière non moins complète à celui de *Tlal-Teuctli*, qu'il porte dans la mythologie mexicaine, où il est représenté assis sur le monstre marin *Cipactli*, symbole des montagnes soulevées et des petites Antilles, dont les pointes aiguës, invariablement blanches, comme celles du cône *ah-káan*, paraissent signifier les glaces avec lesquelles elles émergèrent.

Planant au-dessus de ce symbole significatif apparaît de nouveau l'abeille, la tête en bas, et présentant le caractère *ahau* sur la lettre *u*, indiquant la puissance unie du chaud et de l'humide soulevant la terre, personnifiée dans le corps de l'insecte . Voyons maintenant comment l'inscription peut servir à éclaircir le tableau.

Troisième inscription du tableau inférieur, folios III* et IV*.

. . . . *cab-hul* (?)	*men*	*ca*	*káan*	*a — p*	*lahun*	*be*	*ca-ban*
13 issues	fait	deux terres soulevées		rompu	dix	voies	qui ont amoncelé

u	*ca*	*mul-uc*	*u*	*ku*	*be*	*ca-ban*	*u*
sa	double	amoncelé.	son	gîte	voie	qui a amoncelé	le vase



TRADUCTION LIBRE.

« . . . . treize issues se sont produites sur deux régions soulevées avec dix voies qui ont « amoncelé la double montagne . . . son gîte c'est la voie qui a amoncelé le cratère; douze des « treize issues ont bouleversé l'eau qui les remplissait (?), l'eau sans vie dans le bassin glacé.. « sur la voie qui a amoncelé les deux soulèvements; les treize issues ont coulé, il a marché « celui qui a amoncelé les treize cônes du double soulèvement. »

Légende du tableau inférieur, folio iv.



XXVII

Explication du premier et du deuxième compartiment du tableau inférieur, folio iv*.

L'inscription qu'on vient de lire, ainsi que la légende, environnent de trois côtés le compartiment en question. Un simple coup d'œil suffit pour juger du rapport intime que les trois côtés ont ensemble. Dans les tableaux précédents, on a vu la puissance volcanique s'allumer petit à petit, concentrer ses forces, puis éclater par des fusées de gaz ou des jets d'étincelles, de pierres et d'eau. Mais son foyer était encore trop profondément caché pour se produire d'une manière plus complète; des

[1] *Muluc*, ancien participe passé de *mul*, assembler, réunir, amonceler, multiplier, etc.

soulèvements avaient eu lieu, des montagnes s'étaient élevées et, dans les bassins ouverts à leur sommet, les eaux, montées d'en bas ou tombées du ciel, s'étaient ensuite congelées. Cette fois, le foyer a fini par paraître entièrement. Sur treize cônes soulevés, douze sont devenus des cratères de feu, dont la bouche, après avoir bouleversé leur glace, a laissé couler la lave; c'est ce que fait entendre d'une manière expressive le tableau qu'on a sous les yeux. Au lieu de *Mam*, du vieux seigneur caché dans le fond de la terre, au lieu des génies au souffle épuisé, à la place de celui qui a soulevé la terre, on voit ici un dieu au corps noir comme un morceau de charbon, à l'œil semblable à une dame-jeanne ouverte, à la bouche béante et toute de feu, d'où pend sa langue, de feu également, comme le cratère dont elle est le plus vivant symbole. Cette langue c'est la lave qui s'en épanche, il n'y a pas à s'y méprendre, et ceux de mes lecteurs qui ont déjà la connaissance des principaux symboles mexicains y reconnaîtront la même langue pendante qui apparaît au centre de l'image, dite du soleil, dans le zodiaque de pierre de Mexico.

On ne saurait trop examiner les détails de ce tableau : l'œil en dame-jeanne est le symbole du germe, de l'embryon de la terre, arrivé à se produire dans l'éruption volcanique, comme le germe qui fait éclater le fruit qui le renferme. En guise de coiffure, le dieu porte sur sa tête le même oiseau que celui du compartiment précédent, l'ara, insigne de *Kin-Ich-Kak-Mó*, le dieu de la guerre au Yucatan, dont les symboles sont complets ici; en effet, c'est l'œil du soleil, c'est-à-dire l'œil du volcan de la montagne de feu, exprimée par le nom de l'ara. C'est ce compagnon du dieu mexicain *Xiuh-Teuctli*, que Sahagun[1] désigne sous le nom d'*Ixtlilton*, le Petit-Noir, ou pour parler plus littéralement, « la chaleur vivante de « l'œil, » *ix-tlil-ton :* il est identique avec celui que Nuñez de la Vega[2] désigne sous le titre d'*Oxlahun-Toc*, les Treize Éruptions, que les Indiens Tzendales lui traduisaient par « Seigneur des treize puissances, » et qu'on trouve encore aujourd'hui adoré secrètement par ces indigènes sous le nom d'*Ical-Ahau*, le Roi Noir, nom d'une des cimes les plus pittoresques du pays tzendal[3]. Quant à la légende qui

(1) Sahagun, *Hist. gen. de las cosas de Nueva España*, lib. I, cap. XVI.

(2) Nuñez de la Vega, *Constituciones diœcesanas del obispado de Chiapas, etc. in Prœamb.* n° 32, § XXVIII. Dans le texte il y a deux fautes d'impression, *c Yalahau* pour *Ycalahau* et *Cos lahuntox* pour *Oxlahun-Toc*.

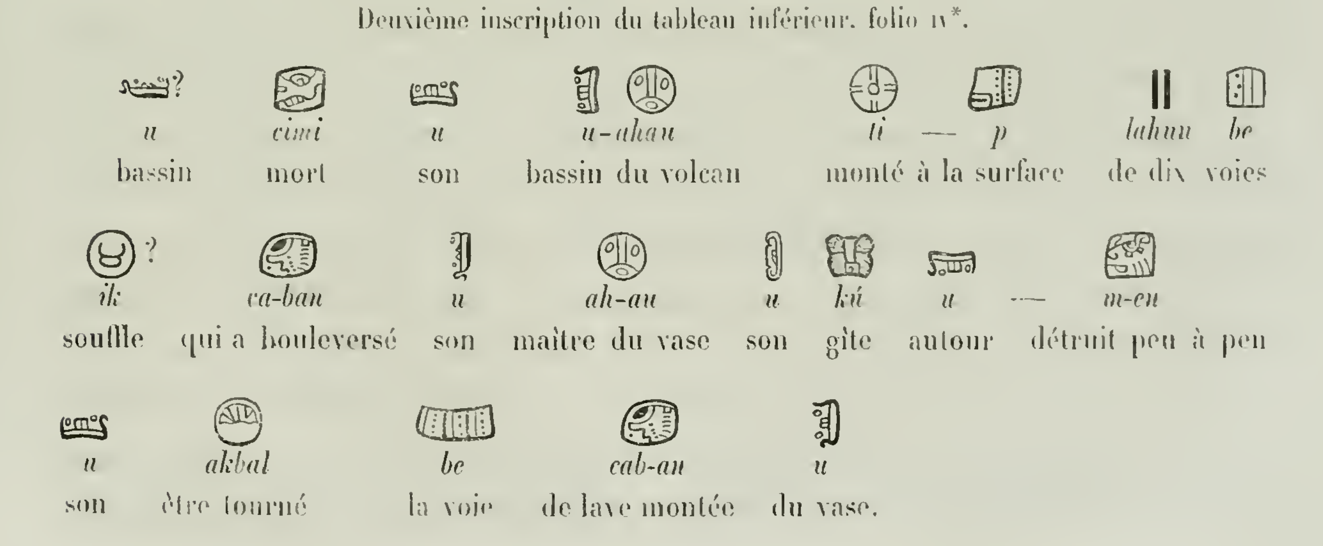
(3) A deux lieues environ au delà d'Oxchuc, sur le chemin de Ciudad Real (San Cristobal) à Ococingo.

suit l'inscription, elle annonce laconiquement que la coulée ou l'haleine de feu, une fois entrée dans le cratère, le souffle d'en bas, a perdu sa force. En terminant ce compartiment, il serait inutile d'insister sur le caractère *caban*, dédoublé, que le dieu porte en guise de plastron sur sa poitrine; accroupi, il considère avec une sorte de sourire faux le piédestal où s'élève le rayon de miel *cab*, et l'abeille ordinaire planant au-dessus.

Explication du deuxième compartiment, tableau inférieur, folio IV.

A l'exception de la tête du génie du feu, déjà modifiée de nouveau et revenue plus ou moins à l'image de ceux qui se trouvent dans les compartiments inférieurs du folio II*, etc., il n'y a rien de bien remarquable ici. Le volcan a vomi ses premières laves et la bouche du génie paraît fermée : sur sa tête se voit celle de l'ara, dont le corps absent semble indiquer le peu d'activité du dieu; celui-ci présente encore à sa ceinture le caractère *caban* et ses mains supportent, sur un socle effacé, le rayon de miel *cab*, signe du soulèvement, au-dessus duquel plane entièrement l'abeille. Entre la tête du génie et l'inscription, il y a deux barres horizontales avec trois points rouges, et à gauche, deux autres barres noires, également horizontales. L'inscription qui environne le dieu est précédée de deux autres barres noires et d'une rouge à quatre points de même couleur, s'élevant à distance au-dessus des deux noires. L'inscription commence par la même colonne, dans l'ordre suivant; mais ses premiers signes sont incertains.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio II*.



TRADUCTION LIBRE.

« L'énergie volcanique a cessé, le cratère du volcan est monté à la surface des dix voies . . .
« souffle qui a bouleversé le volcan, dont le cratère a été détruit tout autour et qui va voir
« changer en un lieu plein d'eau la voie de la lave amoncelée. »

XXVIII

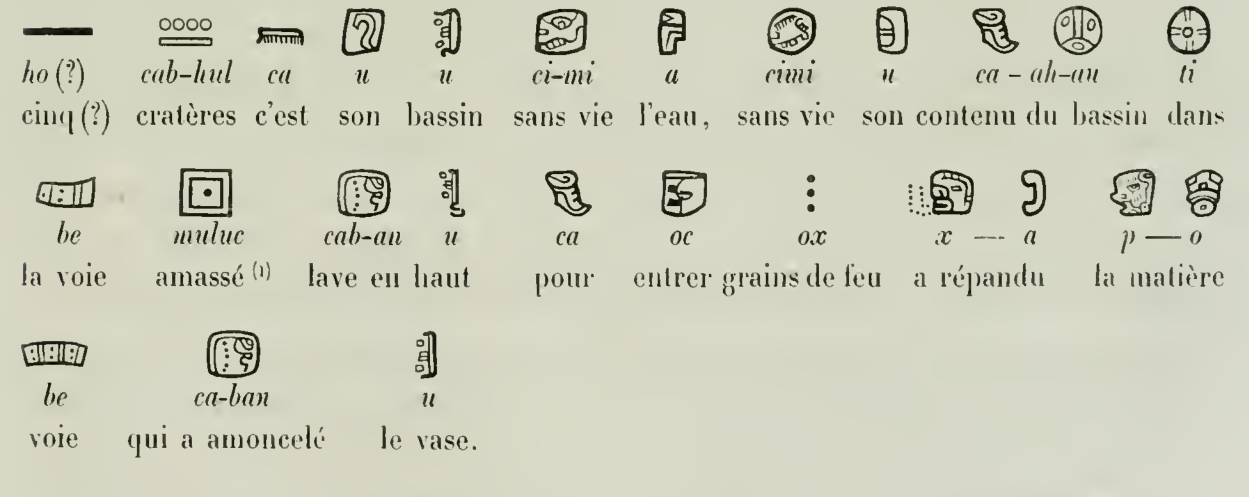
Explication du premier compartiment, tableau inférieur, folio V*, etc.

Après mûr examen des tableaux divers des folios III* et IV*, il m'a semblé que la scène qui vient d'être décrite continuait avec les tableaux inférieurs des six folios suivants V*, VI*, VII*, VIII*, IX* et X*. C'est donc cette marche que je vais suivre, en prenant actuellement le tableau inférieur, folio V*. Dans le premier compartiment, en partie entouré de l'inscription, le personnage, accroupi sur ses jambes, a les apparences du sexe féminin; car, au lieu de la ceinture, il porte un jupon réticulé comme tous les jupons qui se voient dans les folios du *Manuscrit Troano*, ainsi qu'aux génies femelles que M. de Waldeck a dessinés dans les ruines des palais de Palenqué. Ce jupon, déjà expliqué à propos du caractère *chicchán* (page 75), est le symbole d'une terre marécageuse inondée. Cette eau, ou plutôt le bassin qui la renferme, quelque vaste qu'il puisse être, est toujours considéré comme le vase ou le sexe d'une femme, dont la terre réticulée est le vêtement indispensable, et la femme elle-même prise en général, avec son corps, est l'image de la terre ou d'une portion de la terre portant de l'eau, un lac ou un bassin intérieur paisible, jamais une rivière ni un fleuve, l'eau courante ayant toujours les attributs du sexe masculin. Dans le génie femelle qui apparaît ici, on ne saurait méconnaître la vieille femme dont il est si souvent question dans les légendes mexicaines, *Oxomoco*, l'égreneuse de maïs, la *Xmucané* du *Popol Vuh*, appelée *Xnuc* au Yucatan, c'est-à-dire celle des grandes terres ou du grand nœud. Mère et nourricière du genre humain, *Xnuc* se montre avec une coiffure tout à fait différente de celles des génies précédents : ses cheveux, partagés sur le front et tombant en tresse par derrière, sont un autre symbole de l'eau ou plutôt de sa surface, ainsi que nous l'avons énoncé précédemment. Sa coiffure, enchevêtrée avec art, laisse entrevoir

comme un , image des deux mers ou bien du golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes, et forme ensuite deux grands nœuds, analogues au contour de la lettre *m*, souvent prise pour *mu*, la terre molle et boueuse; ces nœuds eux-mêmes semblent encore décrire deux *o*, ce qui ferait *mo*, la montagne; puis au centre s'élève une variante du caractère *káan* , la terre soulevée. Dans son ensemble, cette coiffure étrange rappelle plus d'une coiffure de déesse du vieux monde et l'on pourrait même y reconnaître, sans trop de peine, le *modius* de Cybèle, la tour crénelée qui, très-souvent, coiffe les divinités de la terre, dans les documents mexicains.

Xnuc porte sous son jupon un signe analogue au caractère *been*, voie ouverte, descendue ou détruite peu à peu : ses poignets présentent des manchettes au caractère *káan* , avec le pointillage du gaz, et ses mains soutiennent un socle, composé du caractère *cauac*, « qui est trop plein, » et du caractère *caban*, « lave en avant » ou « qui est amoncelée. » Sur le socle repose le signe ordinaire de la terre gonflée et soulevée *cab*, le rayon de miel, au-dessus duquel voltige en planant l'abeille, , *ikil-cab*, signe ordinaire du travail volcanique, dont sa tête offre la marque distinctive, l'*ahau*, , le *yoni-lingam*, le roi de la nature. L'inscription qui entoure ce compartiment commence avec un chiffre à peu près entièrement effacé; ce qui le suit est une barre avec quatre points rouges.

Première inscription du tableau inférieur, folio v*.

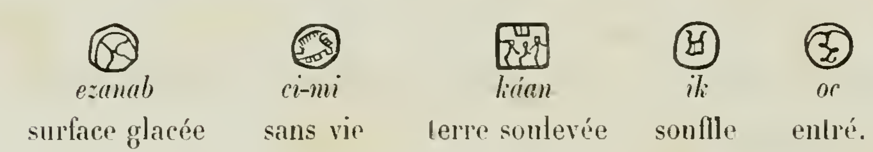


(1) Ce signe n'est pas ici d'une exactitude complète : dans l'original une seule ligne noire, mais épaisse, forme le carré autour du point central. Je doute encore que ce soit bien une variante du *muluc* qu'il est destiné à représenter. Il ressemble au signe de la localité, suivant plusieurs documents mexicains.

TRADUCTION LIBRE.

« . . . . quatre issues dont le bassin est sans vie; l'eau contenue dans le bassin est sans vie « dans la voie où la lave montée s'amassera pour entrer; des grains de feu se sont répandus, « matière de la voie qui a amoncelé le cratère. »

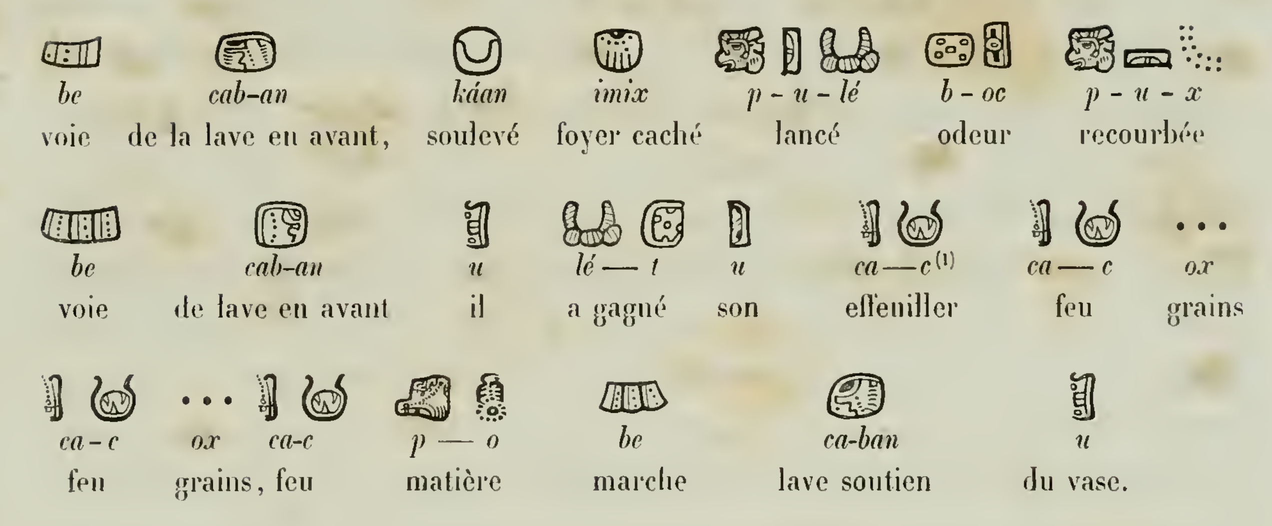
Légende du tableau inférieur, folio v*.



Explication du deuxième compartiment du tableaû inférieur, folio v*.

Ce compartiment, ainsi que l'inscription qui l'entoure, est fort intéressant. Il est continué dans le tableau suivant, folio vi*, et renferme deux génies, l'un et l'autre debout, dans l'action de marcher, et tenant à la main un bâton de voyage, de la couleur jaune vermeil de la terre. Tous les deux sont des génies du feu, variantes et nuances du dieu *Mam;* et, de même que les deux qui les suivent dans le tableau du folio vi*, ils sont en particulier les génies du soulèvement et du tremblement de terre; ce sont bien là les images de ces deux dieux insolents du *Popol Vuh*, de *Zipacná*, qui fait et amoncelle le sol, et de *Cabrakan*, qui secoue le ciel et bouleverse la terre. Le premier que l'on voit ici est chaussé des cothurnes ordinaires de *káan*, pointillé de gaz, et il porte à dos le caractère , *caban*, dédoublé et entouré, comme un fardeau, de la corde de terre crevassée, qu'il retient d'une main tournée en arrière. Son profil n'a rien de remarquable que son nez crochu; mais sa coiffure, portée sur la couronne murale du *káan*, est un curieux mélange des signes de la flamme et du souffle, sortant de la gueule d'un animal fantastique. Le second génie, le premier du folio vi*, a la coiffure et la tête ordinaire de *Cháac* ou génie de la fécondation terrestre, à l'œil entouré d'eau; le fardeau qu'il porte et qu'il retient également d'une main, bien qu'en grande partie effacé, ressemble à un sac gonflé, marqué d'un point rouge, indice du cratère. Le bâton avec lequel il soutient sa marche est surmonté de trois points rouges et du caractère *cimi*, mort ou sans activité. Voyons maintenant ce que dit à ce sujet l'inscription qui les entoure.

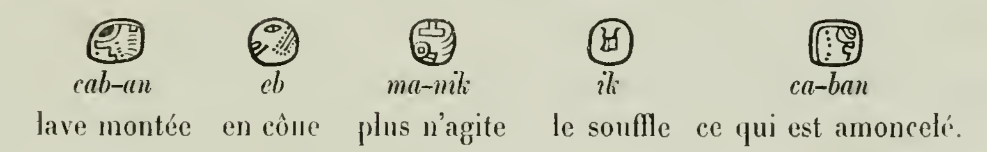
Deuxième inscription du tableau inférieur, folio v*, continuée folio vi*.



TRADUCTION LIBRE.

« La voie de la lave montée, foyer caché de la terre soulevée, a lancé des exhalaisons délétères; courbée par la chaleur intérieure, la voie, formée par la lave montée, a forcé son issue; trois fois elle a répandu des masses de feu, cette voie gonflée de matière de lave, supportant le cratère. »

Légende du tableau inférieur, folio vi*.



XXIX

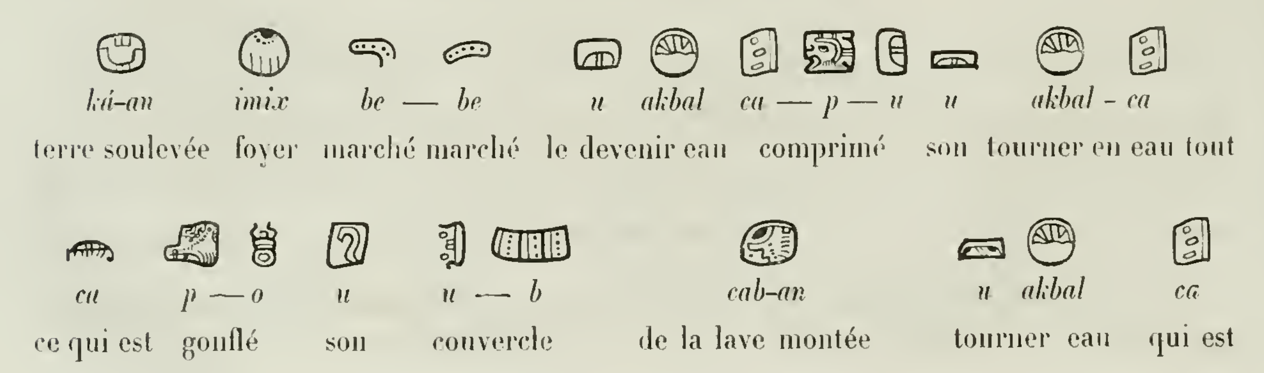
Explication du tableau inférieur, folio vi*.

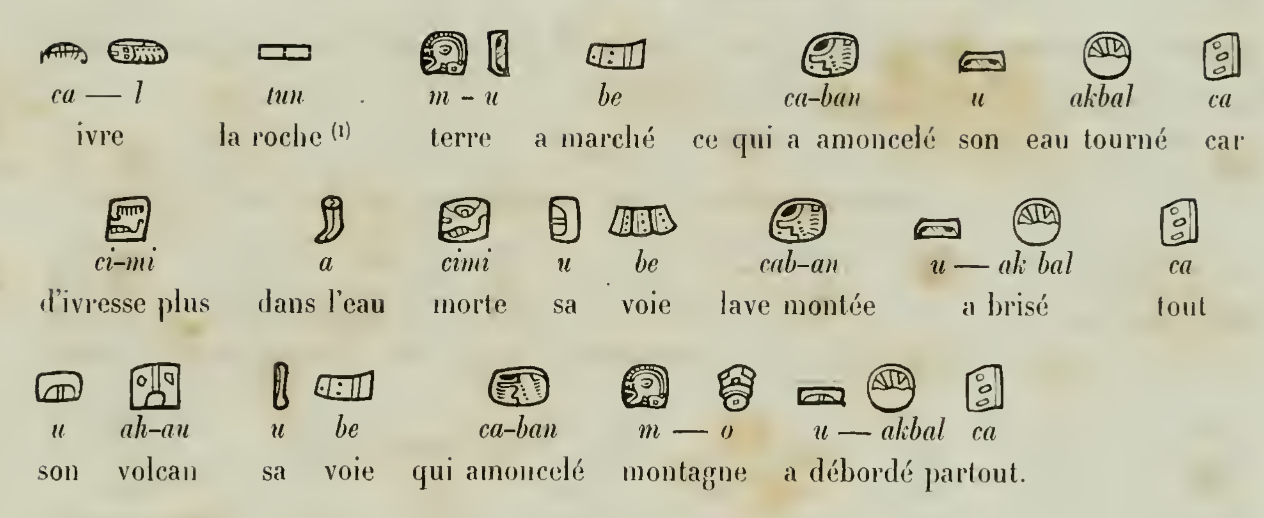
A l'exception de la première partie de ce tableau, complétant le compartiment précédent, son ensemble ne forme qu'une scène unique. Les deux génies qu'on y voit, sans offrir au premier abord de particularités bien différentes de celui du folio v*, n'en ont pas moins des caractères assez distincts; leur profil paraît plus

(1) Bien que le vocable représente le son de deux *c*, faisant *cac*, je l'ai traduit comme s'il était écrit *kak*, feu, qui m'a paru en être la véritable interprétation. *Các* ou *cáac* a le sens d'effeuiller, etc.

jeune et tous les deux portent des bâtons de voyage, surmontés du caractère *ik*, « le souffle, » avec une flamme. Le premier, outre la couronne crénelée qu'il a pour coiffure, étale encore un symbole curieux; c'est quelque chose d'analogue au signe de la calebasse qui se fend par la pression d'un jet mince et délié, que surmontent les signes du gaz, et deux grandes flammes se répandent à droite et à gauche comme les plumes d'un ornement royal. A côté du génie sont deux lettres , deux *c*, qui ne sauraient s'interpréter ici que par *kak*, « le feu, » comme légende de son nom. Au-dessus de ces deux lettres on voit trois barres noires, avec quatre points posés horizontalement, faisant le chiffre *bolon-lahun*, 19, dont le sens me manque encore. Au-dessus de son bâton de voyage, deux autres barres noires avec trois points horizontaux , *oxlahun*, 13, et sur sa coiffure, une barre rouge avec quatre points de la même couleur. Ce génie, c'est le feu qui continue à monter et qui va produire ses ravages. Celui qui le suit, à la gauche du tableau, porte au flanc le caractère *caban* et, entre les flammes de sa coiffure, une sorte de corne ou de trompe qui ne s'éloigne pas beaucoup de celle de l'éléphant. A côté de lui se trouve la double lettre , , *c*, *c*, comme auprès du précédent, surmontée de deux barres noires horizontales, , *lahun*, 10. Trois points rouges ○ ○ ○, puis le caractère *cimi*, mort ou sans effervescence, surmontent son bâton, et au-dessus de sa coiffure il y a une barre noire avec deux points et une rouge avec trois points . Bien que ces images soient parlantes, l'inscription va nous dire encore beaucoup mieux quelle est leur signification. Je prends d'abord les quatre groupes qui sont placés au-dessus du premier génie, puis à mesure les suivants de bas en haut.

Inscription du tableau inférieur, folio VI*.

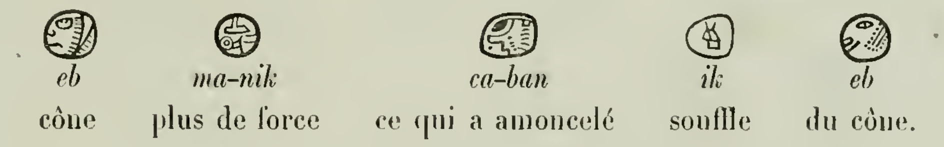




TRADUCTION LIBRE.

« Le foyer de la terre soulevée a marché rapidement pour tout changer en eau; la masse « d'eau comprimée a gonflé la croûte de la lave montée prête à se changer en eau. La terre « est ivre, soulevée qu'elle est; tout ce qui s'était amoncelé a marché et l'inondation a eu « lieu; car voilà que l'eau n'a plus d'activité; plus de vie n'a la lave montée, depuis qu'elle a « éclaté, depuis que le volcan, voie de la lave, soutien de la montagne, a débordé partout. »

Légende du tableau inférieur, folio VII*.



Explication du premier compartiment, tableau inférieur, folio VII*.

Le tableau se compose de deux inscriptions, chacune enfermant une abeille avec son accompagnement. Dans le premier compartiment, l'abeille plane sur un autel où le feu allumé paraît animé par le souffle du gaz, représenté par le signe de la lettre *z* qu'il porte au centre; à côté de l'autel se voit le caractère , *káan*, terre soulevée, offrant à droite et à gauche le signe de l'eau , et posé sur une espèce de marmite profonde de laquelle il semble se soulever. Cette marmite est le symbole du bassin, encore caché, de la mer que le volcan ne tardera pas à faire paraître, en s'y abîmant avec ses feux. L'ensemble de la scène est placé sous le cadre de la terre qu'on a vu plus haut, folio I*, page 153, et le

(1) Le signe qui se trouve ici représente deux petits carrés à côté l'un de l'autre, dont l'explication est encore incertaine; ils ont fort probablement le sens de roc, rocher, *tun* ou *tunich*, en maya.

support à droite exhibe le , croix blanche de Saint-André sur fond noir, qu'on peut lire *cicilancil,* le tremblement de terre.

Première inscription, tableau inférieur, folio VII*.

ox	*oxlahun*[1]	. . . . . *ca*	*káan*	*káan imix*[2]	*oc*	*be*	*ca-ban*	*u - p*		
. . . . c'est			la terre	foyer soulevé	entré	voie	qui s'est amoncelée	brisé		

o	*ben*	*thilib*	*ca - a - ca*	*ca-uac*[3]	*ca*	*be*	*ca-ban*
collines	seront	rangées	effeuillé	le trop plein	c'est	la voie	qui amoncelé

u	*a*	*ti — ik — ben*	*o*	*be-en*	*thilib*
son	eau	bouleversera	collines	voies ouvertes	en file

cab-hul	*káan*	*imix*	*be — be*	*be*	*cab-an*	*u*
issues	de la terre soulevée	foyer	ont marché	voies	de lave en haut	de la

m — u	*o*	*been*	*thilib*
terre mère	collines	seront	obstacles à la suite l'une de l'autre.

TRADUCTION LIBRE.

« Treize montagnes se sont soulevées, dont quatre sont les issues du foyer de la terre sou-« levée; entré dans la voie qui s'est amoncelée, il brisera les cônes rangés à la file les uns des « autres; car ils se sont disloqués pour être trop pleins. C'est la voie qui a amassé l'eau ici, « qui bouleversera les cônes ouverts rangés en file. Les quatre issues du foyer caché soulevé « ont accéléré leur marche, voie de lave amoncelée sur la terre molle, dont les cônes s'élèveront « comme une barrière. »

(1) Je n'ai pu me rendre compte de la répétition de ces divers signes numéraux.

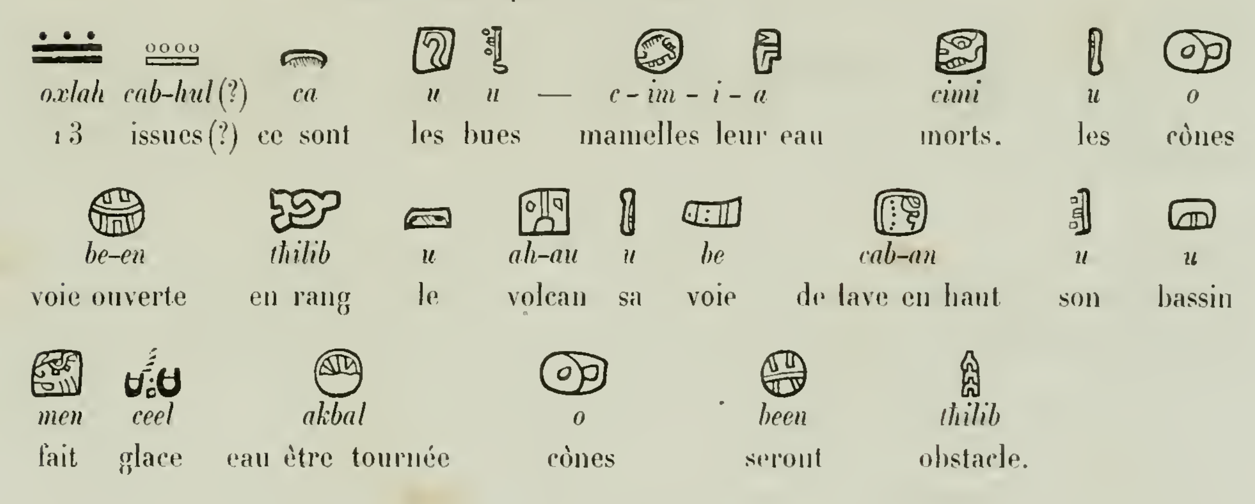
(2) Ce caractère , *káan,* d'une forme si particulière, m'a donné lieu de penser qu'il pouvait rendre à la fois l'idée du *káan* ordinaire, jointe à celle du foyer déjà soulevé : c'est la raison de la double interprétation que je lui donne.

(3) Dans l'original, le signe , par sa position vis-à-vis de la cage de l'abeille, semble indiquer qu'il ne fait pas partie de la phrase, mais qu'il sert comme de trait d'union entre l'inscription et le tableau le long duquel elle est placée, et dont ce signe ferait ainsi connaître la relation. Cet hiéroglyphe est le même que nous traduisons ailleurs par *lic,* comme, de même (?).

Deuxième compartiment du tableau inférieur, folio VII*.

L'ensemble du compartiment est, comme le précédent, occupé par le cadre de la terre, portant à droite le , signe du tremblement de terre, *cicilancil;* l'objet principal en est également l'abeille, planant au-dessus d'un autel où brûle le feu, allumé par le souffle intérieur. Mais ici, au lieu du signe conique de *káan* qui se trouve dans l'autre, on voit la tête de l'ara, telle qu'elle apparaît dans le symbole , mais seule et sans être accolée au caractère *káan*. Je n'ai pas besoin de répéter que c'est là un des symboles du dieu du feu et de la puissance volcanique, localisés dans le grand volcan qui ruina le monde antique, puis dans celui de la Guadeloupe.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio VII*.

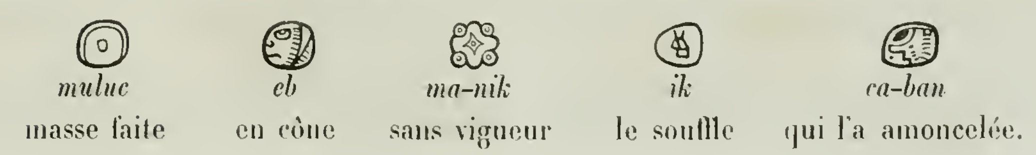


TRADUCTION LIBRE.

« . . . . treize issues (?). Ce sont les mamelons dont l'intérieur s'est noyé de l'eau qu'ils ont « bue, cônes à la voie ouverte, rangés en file; le volcan, voie de la lave montée, a ses bassins « dont l'eau est devenue de la glace entre les cônes destinés à former le barrage. »

XXX

Légende du tableau inférieur, folio VIII*.



Premier compartiment du tableau inférieur, folio VIII*.

La légende qu'on vient de lire est le complément du folio précédent, VII*. Dans le tableau actuel les inscriptions, au nombre de deux, sont fort courtes; mais les images de chaque compartiment offrent beaucoup d'intérêt. Dans le premier, c'est encore une fois l'abeille, image du travail des feux et des gaz souterrains, qu'on voit encadrée dans un double caractère *caban*, signifiant ainsi : « ce qui s'est « amoncelé, c'est la lave montée. » Cette abeille soutient dans son vol la table de la terre solide, planant au-dessus d'un grand feu allumé, à droite, et d'une marmite ou bassin, supportant les deux os croisés sur fond noir, symbole de la terre ensevelie sous les flots.

Première inscription du tableau inférieur, folio VIII*.

o.....o

ox (?)... *cimi* *u* *cim-i-a* *be* *cab-an* *u — p*

souffle exhalé (?) mort le bassin, a pris l'eau voie de lave en haut a rompu une ouverture dans le sol [1].

TRADUCTION LIBRE.

« Après que le souffle s'est exhalé, le bassin du cratère est resté sans vie, l'eau s'est fait « une voie dans la lave montée; elle s'est rompu une ouverture dans le sol. »

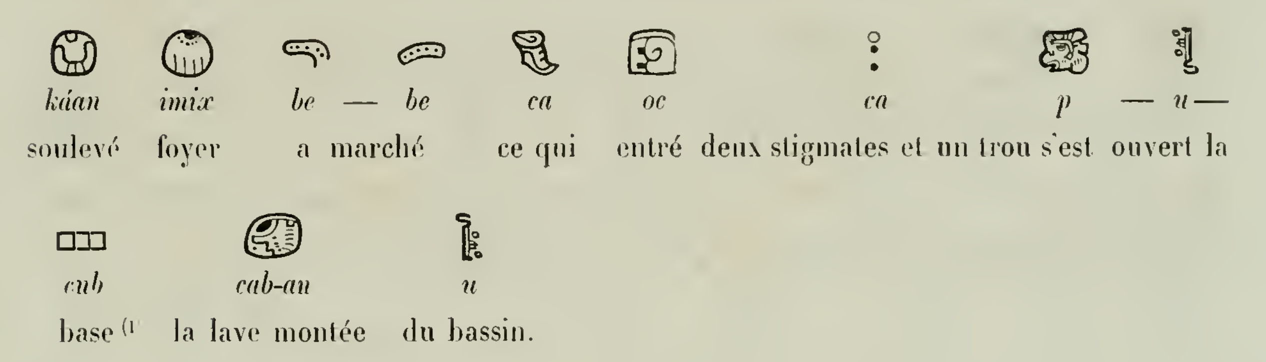
Deuxième compartiment du tableau inférieur, folio VIII*.

C'est encore l'abeille, supportant dans son vol la table de la terre, aux pieds traversés d'eau, posés sur le double caractère *caban*. Elle plane au-dessus de trois objets différents : le premier est une espèce de larve à l'œil mort, au corps contourné, avec les dentelures de l'eau, et reposant sur un bloc qui paraît sortir d'une marmite peinte en jaune vermeil; le second est un autel, en forme de grand vase à pieds, avec le signe de la fumée et du feu au-dessus; enfin le dernier est une autre marmite, portant le signe de la localité et par-dessus celui-ci une calebasse desséchée, dont le germe à demi sorti est comme un os de mort. Je serais porté à croire que l'ensemble de ces images fait allusion à des soulève-

[1] Ici se présente un signe, unique jusqu'à présent dans le *Manuscrit Troano*; c'est une barre informe, surmontée d'une sorte d'*o*, et dont le sens m'a paru être « un trou « dans le sol (?). »

ments produits, soit dans la mer des Antilles, soit dans les autres régions qu'occupèrent depuis les flots de l'Océan, la marmite étant, d'ordinaire, un symbole de l'un ou de l'autre. Voyons ce que dit l'inscription.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio VIII*.



TRADUCTION LIBRE.

« Le foyer soulevé a accéléré sa marche; c'est lui qui a élevé les trois stigmates dont l'un « s'est troué dans la base de la lave montée du bassin. »

Premier compartiment du tableau inférieur, folio IX*.

Le tableau inférieur du folio IX* se compose de deux compartiments, surmontés de leurs inscriptions et précédés d'une légende à deux colonnes. Dans le premier compartiment on retrouve le génie déjà connu, au visage verticalement coupé par une simple ligne, à l'œil ouvert, exprimant la lettre *p*, c'est-à-dire un souffle comprimé, mais qui déjà a pu s'exhaler en grande partie. Sa tête porte la couronne murale, *káan*, la terre soulevée, répétée, au-dessus de laquelle une tête de monstre fantastique exhale des flammes et des gaz de tous côtés. D'une main il soulève le *cab*, rayon de miel, symbole déjà connu, et de l'autre il signale le caractère *caban*, ce qui est amoncelé, ou lave en haut, qu'il touche aussi de ses pieds. Au dos il porte un plastron où l'on voit le signe *u*, comme servant de base à un grand *o*, symbole du cône soulevé, qui lui sert d'ornement d'oreille. Arrivons maintenant à la légende.

[1] Le signe qui se trouve ici, trois petits cubes réunis, s'exprime de même en maya, *cul*, chose posée, placée comme une base, posé avec solidité, bien assis.

Légende du tableau inférieur, folio IX*.

? *imix*	*lam-at*	*ik*	*cib*	*oc*	*muluc*	*ez-a-nab*
foyer	abîmé sous l'eau	souffle	lave bouillante	entré	l'amoncelé	couche glacée

eb	*ci-mi*	*ah-au*
monté	d'activité plus	au volcan.

Cette légende est surmontée de deux fois deux barres rouges, indiquant probablement autant de coulées ou de couches de lave.

Première inscription du tableau inférieur, folio IX*.

cim-i	*a*	*cim-i*	*u*	*be*	*cab-an*	*u*	*kún*
a pris l'embryon	l'eau,	a pris l'embryon	sa	voie	lave amoncelée,	son	nid (cratère)

káan	*imix*	*be*	*be*	*be*	*ca-ban*	*u — p*	*kún*
du soulevé	foyer	marché,	marché,	voie	qui amoncelée	s'est rompu	nid (cratère).

TRADUCTION LIBRE.

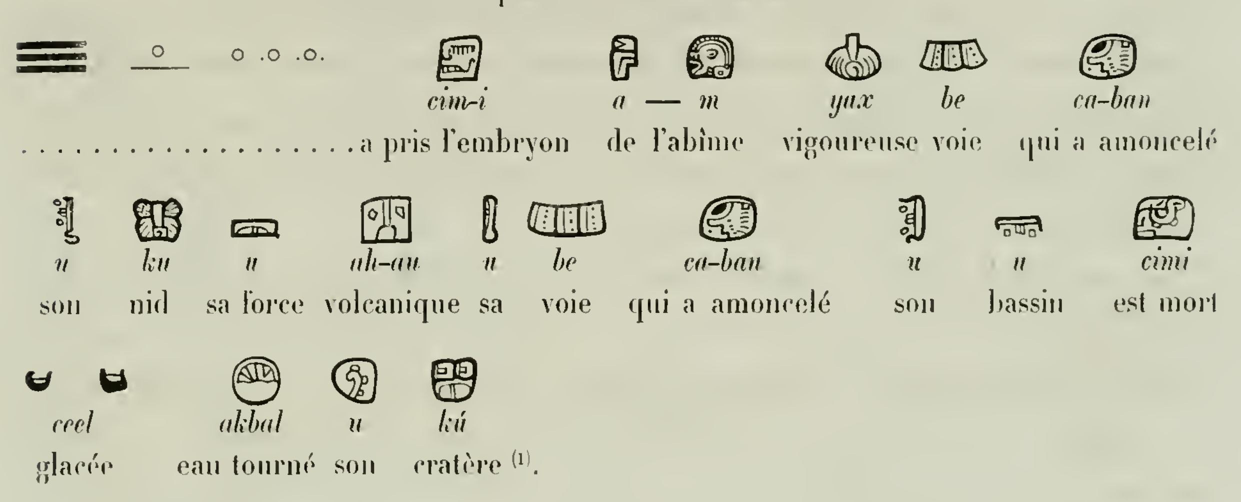
« L'embryon (volcanique) s'est levé, l'embryon a pris sa voie dans la lave amoncelée, le « cratère du foyer soulevé a accéléré sa marche, dans sa voie amoncelée a éclaté le cratère. »

Deuxième compartiment du tableau inférieur, folio IX*.

Le génie qui apparaît dans ce compartiment est encore une fois le dieu *Mam*, le dieu du feu, à l'œil entouré d'eau, à la coiffure composée d'une couronne murale fort petite, ornée à droite et à gauche d'une flamme ressemblant à une corne de bison, comme en portent encore aujourd'hui les chefs des tribus errantes du nord. D'une main il soutient un cône surmonté du signe *cab*, le rayon de miel, symbole intérieur du travail de la terre gonflée et soulevée; de l'autre il soulève le caractère *caban*, dressé sur le caractère *cauac*, ensemble « ce qui est « soulevé et trop plein. » Au lieu des jambes du dieu, on ne voit qu'une espèce de grosse cuisse, formant avec les signes dont elle est coupée la lettre *h* ou le

signe *ah*, celui de, celui qui possède, etc. Et comme ses bras et sa ceinture portent le caractère de *káan* , l'ensemble nous donne le nom du génie *Ah-Káan*, le seigneur de la terre soulevée, des feux, et des flammes qu'il porte en guise de coiffure, seigneur de l'amoncellement des matières trop pleines qu'il soutient de la main. Lisons maintenant l'inscription qui fait suite à la précédente.

Deuxième inscription du tableau inférieur, folio IX*.



TRADUCTION LIBRE.

« . . . . . . l'embryon de l'abîme a pris la voie puissante qui a amoncelé son cratère, lui le « volcan qui a amoncelé la lave; son bassin est mort, son cratère est devenu une mer de « glace. »

XXXI

Première légende du tableau inférieur, folio x*, faisant suite au folio IX*.

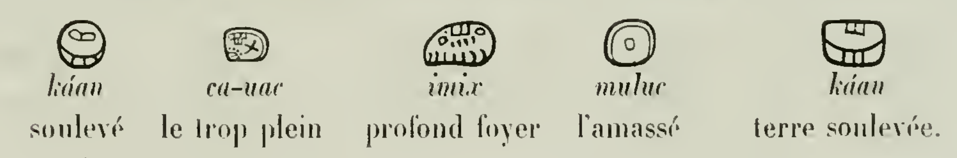


Tableau inférieur, folio x*.

Les deux compartiments de ce tableau n'en forment en réalité qu'un seul, avec une inscription et deux légendes, dont la première fait partie du tableau précé-

(1) J'ai expliqué ailleurs les diverses acceptions de *kú* ou *kúu*, nid d'oiseau, gîte, pris ici comme le gîte du feu, couvant dans la montagne, et pour cela le dieu, la divinité; ce qu'il exprime encore aujourd'hui dans la langue maya moderne.

dent. Deux abeilles sont en scène : la première ressemble aux autres; mais sa tête présente cette particularité qu'elle n'est qu'un cercle entourant un rond jaune et blanc. Elle plane sur deux feux allumés; le cadre qui représente la terre et où elle est placée offre dans son support à droite le signe , qui annonce le commencement d'un tremblement de terre : la partie de la cage qui vient au-dessus étale un méandre analogue au dessin figurant en géologie le contournement des houilles : il supporte un cadre oblong, pointillé de vermeil, avec trois ooo également vermeils, signes évidents de nouveaux cratères; par-dessus apparaît la terre marécageuse , dont les petites lignes courbes sont entrelacées d'autres également de couleur vermeille. Tout semble dans cette image annoncer un soulèvement et des volcans nouveaux.

La seconde abeille est comme toutes les précédentes, la tête portant le caractère , *ahau*, de l'énergie volcanique. Le support de la cage, formé de deux bâtons jaunes, encadre cinq trous blancs superposés ooooo, surmontés du signe , annonçant que le tremblement de terre a eu lieu. Dans le couronnement de la cage apparaissent un grand nombre de stries noires et jaunes, pointillées, sous le signe ordinaire de la terre crevassée et noyée . Voyons maintenant l'inscription qui concerne ce tableau.

Inscription du tableau inférieur, folio x*.

cab-hul (?)	*ca*	*u*	*ca* —	*cab-an*	*imix*	*u*	*cimi*	*u* — *p*	*be-en*
trous de lave	ce sont	les	pays[1]	du monté	foyer	leur	mort	a brisé	voie ouverte

a	*thilib*	*u*	*ah-au*	*u*	*imix*	*cab-an*	*u* - *u* -	*k*
à l'eau	séparée	le	volcan	ses	foyers	de lave montée	ont	bu

ceel	*akbal*	*p* (*e*)	*be-en*	*a*	*thilib*
glace	eau être tournée	venue	voie ouverte	à l'eau	séparée.

[1] Ces trois syllabes *ca-u-ca* indiquent peut-être ici la contrée qui fut le théâtre du phénomène en question, la vallée du *Cauca*, dans la Nouvelle-Grenade, célèbre par les bouleversements que les volcans y opérèrent, et que semble signifier encore le crochet de la lettre *u*, dont la forme et le sens correspondent au crochet, le fleuve *Cauca* étant connu surtout des anciens par le ravin en crochet où il coule entre les villes de Popayan et d'Antioquia.

TRADUCTION LIBRE.

« Les vallées volcaniques du Cauca (?) sont les pays du foyer monté, qui sont morts, l'eau « qui en était séparée s'y étant rompu une voie peu à peu, et les foyers de lave montée du « volcan ont bu l'eau changée en glace, l'eau venue après s'être ouverte une voie dans les « terres qui l'en séparaient. »

Deuxième légende du tableau inférieur, folio x*.

ma-nik	*ca-uac*	*men*	*akbal*	*chu-en*	*be-en*
plus n'est agité	ce qui trop plein	fait	eau tournée	calebasse descendue. . .	voie ouverte

imix	*muluc*	*cab-an*
foyer	amassé	de lave montée.

XXXII

Explication du premier compartiment, tableau intermédiaire, folio III*.

A partir du folio XI*, le nombre des tableaux encadrés dans chaque page, au lieu de trois, est de quatre. L'ordre des faits inscrits dans cette série nous ramène donc aux tableaux intermédiaires et nous reprenons ici, pour commencer, celui de la page III*. Dans le premier compartiment reparaît le squelette hideux qu'on a vu au tableau inférieur du folio II*; mais, au lieu du linceul avec lequel il s'y montre enveloppé, il porte ici une espèce de ceinture roulée autour de son corps, et dont une des extrémités représente la lettre *a*, ayant le sens d'*eau*, sur laquelle on discerne deux symboles de la glace. Mais ce qu'il présente de remarquable, c'est que sa tête est rompue, la calotte supérieure en étant séparée du front à l'occiput. C'est qu'en effet, ainsi qu'on le lit dans la dernière inscription, la séparation s'est produite dans les lieux enchanteurs, voisins de la mer des Caraïbes. Une portion de la terre antique, représentée ici par une espèce de tronc d'arbre, couleur du sol, est coupée en deux d'une manière complète. Au lieu d'une simple fissure qui se remarque dans le tableau du folio II*, c'est une entaille plus large que le tronc lui-même, entaille occupée en partie par le signe , la croix de Saint-André, exprimant par le pointillage un tremblement de terre récent. Le squelette

tient en main un instrument analogue à une tête d'oiseau, peut-être de colibri, autre symbole du grand volcan, instrument avec lequel il vient d'ouvrir si largement le sol : de ses narines s'exhalent encore des jets de gaz et de pierres, et c'est avec une sorte d'exultation qu'il considère les deux os croisés sur fond noir, entourés des signes du gaz, mêlés aux couleurs du souffle et du feu. C'est probablement, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la représentation symbolique de la terre qui s'est effondrée et qui, descendue sous l'envahissement des eaux, resta, dans la tradition des peuples américains, connue sous le nom de *Xbaki-Yalo*, celle des os descendus sous l'eau. Voyons ce que nous dira à ce sujet la courte inscription gravée au-dessus du squelette.

Première inscription du tableau intermédiaire, folio III*.

cimi	*a*	*cimi*	*u*	*imix*	*kāau*	*be*	*be — be*
sans vie	l'eau,	sans mouvement	le bassin;	foyer	de soulevée	voie	a marché

ca-ban	*u*
pour amonceler	un bassin.

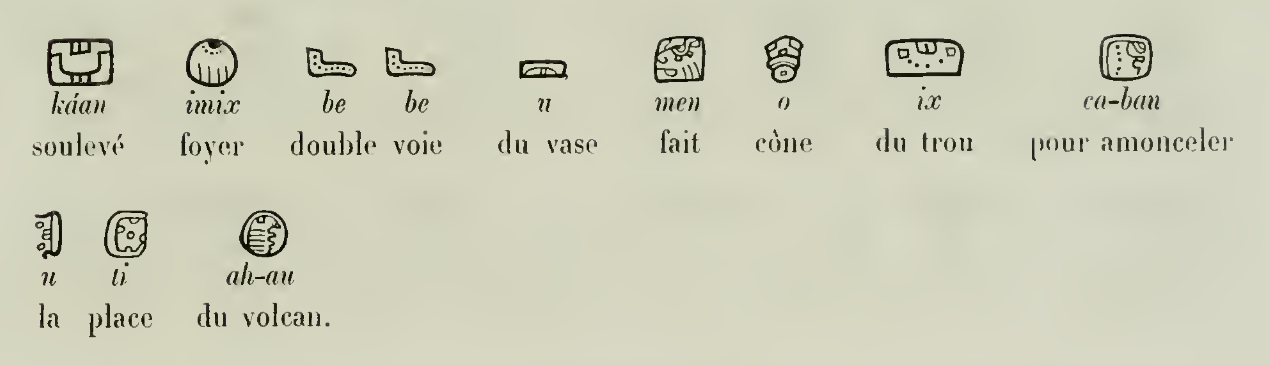
TRADUCTION LIBRE.

« L'eau est sans mouvement: le bassin sans vie; le foyer de la voie soulevée a marché pour « amonceler un nouveau cratère. »

Explication du deuxième compartiment du tableau intermédiaire, folio III*.

Dans ce compartiment apparaît de nouveau le génie du feu, tel que le lecteur le connaît déjà, le dieu *Mam*, à l'œil entouré d'eau, à la coiffure ordinaire d'eau, de flamme et de fumée, considérant, ce semble, d'un œil inquiet, la flamme de son autel qu'il paraît chercher à ranimer. Rien de bien particulier ne le distingue; mais le feu de l'autel est faible et les signes du gaz de la lettre z y sont à l'envers. Le foyer souterrain travaille néanmoins, témoin cette quantité de terres, de mamelons, de marques de lave et d'issues volcaniques, signalées dans la colonne qui sépare les deux premiers compartiments de ce folio. Voyons comment l'inscription confirme ces apparences.

Deuxième inscription du tableau intermédiaire, folio III*.



TRADUCTION LIBRE.

« Le foyer soulevé, double voie du cratère, a fondé un cône sur son issue pour élever une « place au volcan. »

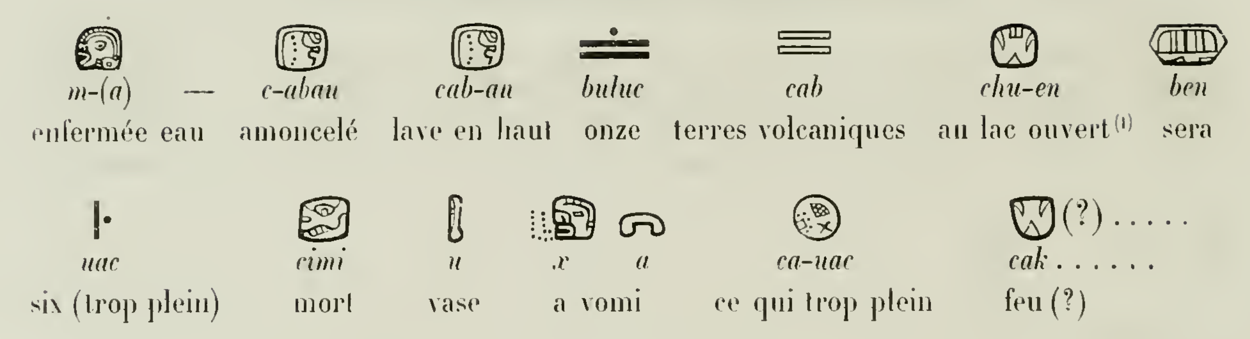
Légende du tableau intermédiaire, folio III*.

imix foyer — *cib* lave bouillante — *chuen* calebâsse descendue — *cimi* mort — *imix* foyer.

Explication du troisième compartiment du tableau intermédiaire, folio III*.

Ce compartiment est remarquable. Le génie qui en occupe le centre est celui à la face coupée verticalement, lettre *p*, signe du gaz qui cherche une issue, mais qui a commencé à s'échapper ici : sa bouche et son œil ouverts indiquent que le génie précédent a réussi; l'action est presque terminée. La coiffure de ce génie, bien que très-oblitérée, semble avoir été composée de plumes, annonçant la flamme, surmontant une couronne murale, autre symbole de la terre soulevée, avec redoublement du caractère *káan*. Le siége sur lequel il est assis est particulièrement curieux; il représente le signe de la lettre *m*, enveloppée d'en haut par une sorte de serpent à la peau tachetée de noir, mais qui n'est qu'une réduplication, sous forme de serpent, du caractère *caban*. Ce symbole me semble devoir se lire *m* (a) *c-a-ban*, eau renfermée, amoncelée, ou bouleversement de l'eau renfermée; c'est, si je ne me trompe, celui du grand barrage de l'Amazone, au moment de l'effondrement des terres qui enfermaient les eaux en haut. Voyons-en l'inscription.

Troisième inscription du tableau intermédiaire, folio III*.



TRADUCTION LIBRE.

« L'eau est enfermée en masse par la lave en haut : onze contrées volcaniques seront bientôt comme un lac, calebasse ouverte et remplie d'eau; le cratère est mort; il a vomi son trop plein de. . . . »

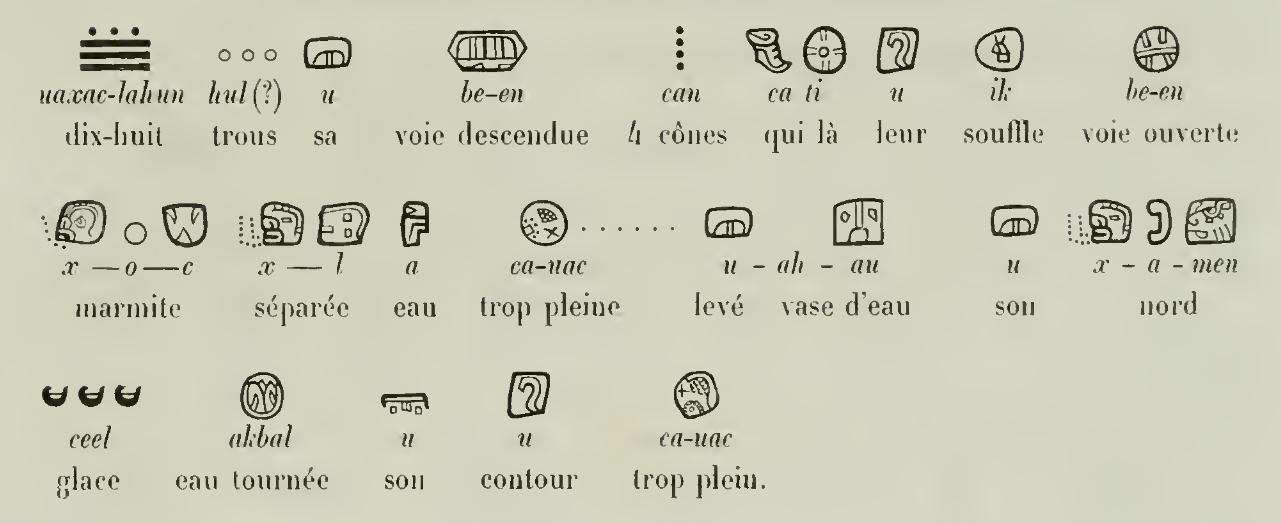
XXXIII

Explication des premier et deuxième compartiments, tableau intermédiaire, folio IV*.

Ce premier compartiment est la suite et le complément du précédent, au folio III*: mais le manuscrit, trop endommagé ici, ne permet pas d'y voir autre chose que quelques traits du caractère *ah-káan*, le seigneur du soulèvement, supporté par un signe qui paraît être celui-ci , le fer à cheval, dont il a été question plus haut. Voyons ce que nous donne l'image du compartiment suivant, auquel appartient la première inscription de ce tableau. Nous y retrouvons le dieu *Mam*, si souvent décrit, coiffé comme d'ordinaire du *bat* ou massue d'eau et de feu : il est accroupi, roulant sous les doigts crochus de sa main droite le symbole qui me paraît déterminer le grand barrage de l'Amazone; ce symbole est composé du caractère , *m*, et du redoublement du caractère *caban*, pouvant se lire soit *m* (a) *c-a-ban*, « l'eau renfermée, bouleversée, amoncelée, » soit *m* (u) *ca-ban*, « terre mère qui a amoncelé ou qui est amoncelée. » La bouche du dieu paraît comme un cratère vide, et son pendant d'oreille, lettre *o*, est accolé à un autre caractère indécis entre l'*u* et l'*a*. Voyons maintenant l'inscription.

[1] *Chuen*, la calebasse ouverte, descendue peu à peu, paraît avoir signifié un pays de calebasses, changé en lac, *chu* ou *cho* ayant encore le sens de lac dans plusieurs des langues du groupe mexico-guatémalien.

Première inscription du tableau intermédiaire, folio IV*.



TRADUCTION LIBRE.

« Dix-huit pays se sont abîmés par le moyen de trois brèches ouvertes à l'eau (?) : là sont « quatre cônes, dont le souffle a ouvert la voie qui séparait le grand bassin, trop plein « d'eau . . . . il a déversé dans le bassin septentrional l'eau devenue de la glace dont il était « trop rempli. »

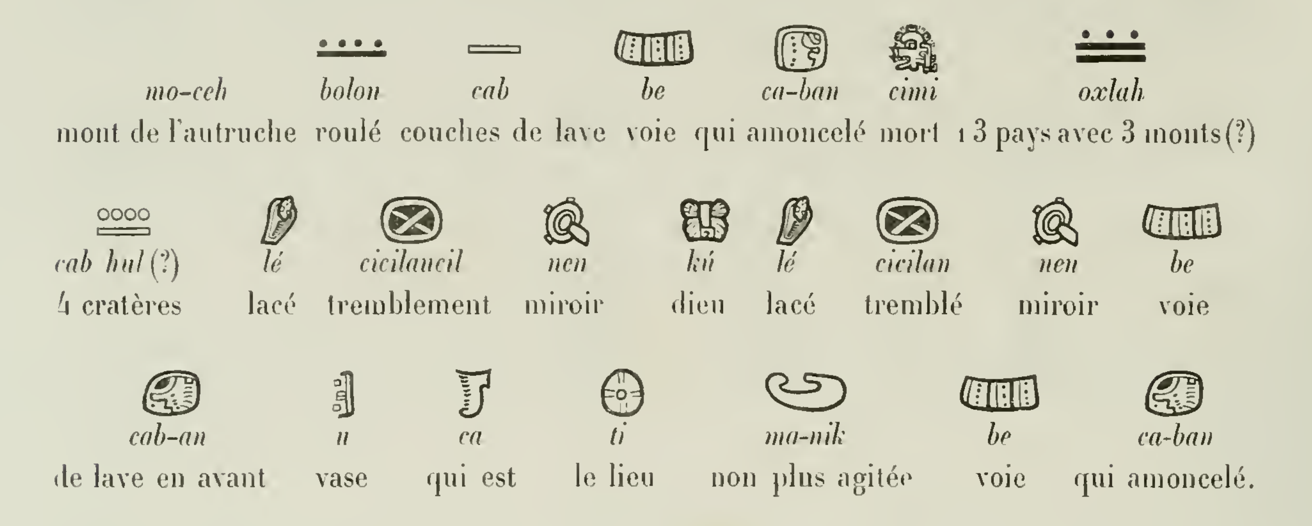
Légende du tableau intermédiaire, folio IV*.



Deuxième inscription du tableau intermédiaire, folio IV*.

Cette inscription est très-différente des inscriptions qui précèdent, car elle se compose de caractères phonétiques divers et d'images symboliques qui ne se répètent qu'un très-petit nombre de fois dans le *Manuscrit Troano.* Malgré la difficulté qu'elle présente, je vais essayer de la lire, en appliquant aux symboles les vocables qui me paraissent devoir y correspondre d'après le vocabulaire maya. Le premier de ces symboles est une tête à long col, malheureusement en partie effacée, qui porte à la fois un caractère d'oiseau dans le haut et de bête fauve dans la portion inférieure de la bouche : on dirait une tête d'autruche; sur sa tête se dresse, en guise de crête, le signe , *cab*, rayon de miel, symbole du soulèvement, qu'on voit fréquemment ainsi sur la tête de l'ara, exprimant l'idée du dieu *Kin-Ich-Kak-*

Mó, œil du soleil mont de feu. Je lirai donc cette tête *mo-ceh*, ara et bête fauve, ou mont de l'autruche, qui paraît avoir été le nom du grand volcan, en particulier, dans les soulèvements qui suivirent le cataclysme.



TRADUCTION LIBRE.

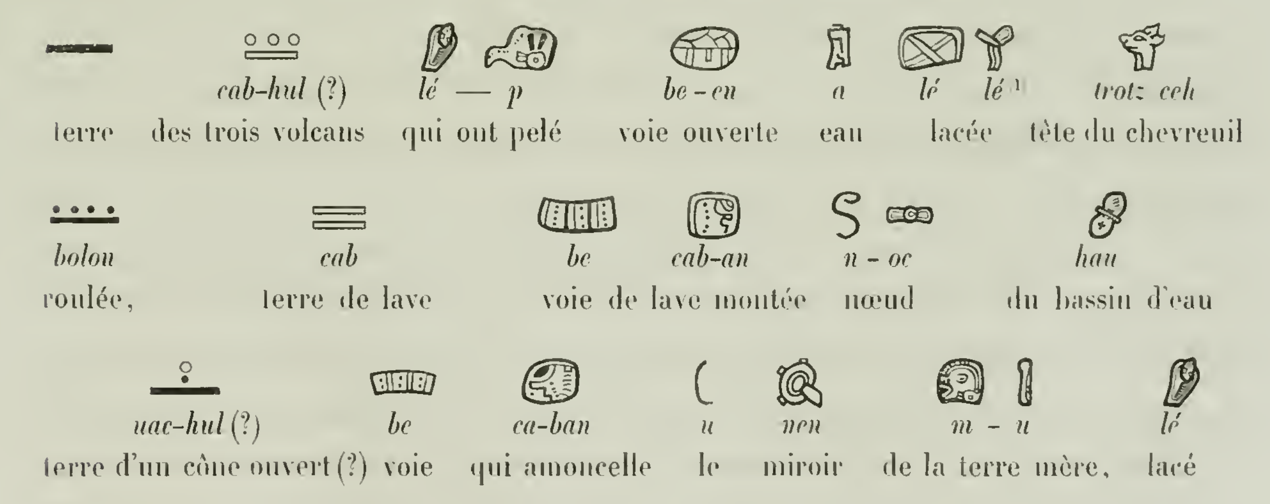
« Le mont de l'autruche (?) est roulé avec ses quatre montagnes; les voies de lave qu'il a « amoncelées sont sans vie. Treize cônes avec quatre cratères ont enlacé le miroir tremblant « (de l'eau) dans les liens du tremblement de terre: le dieu du grand cratère a enlacé le « miroir tremblant, voie de la lave amoncelée, bassin du lieu qui n'est plus agité (?). »

Explication du premier compartiment, tableau intermédiaire du folio v*.

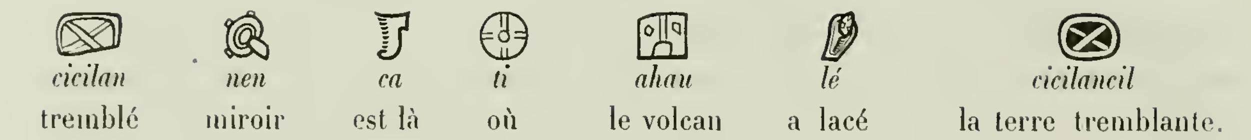
Le génie que l'on voit accroupi dans ce compartiment, au corps jaune vermeil, est le dieu *Xamen*, nom que lui donne la première inscription de la planche IV*, et auquel il répond entièrement par sa couleur jaune, celle de la terre glaise, *xam*, et par ses attributs; car à sa jambe droite il montre un reste de cothurne, symbole de la terre soulevée *káan*, et ses ailes sont comme des élytres de scarabée, dont les signes offrent une des variantes du caractère *be-en*, voie abîmée peu à peu; son nez est recourbé comme un bec de perroquet, et de son unique main il semble soutenir une écuelle noire, symbole d'un fond d'eau, surmontée d'un signe qui est de la fumée ou plutôt une partie de cette eau, soulevée par le souffle violent qu'il lance de sa bouche. Sur le contour de cette eau, les stries verticales, du même jaune que son corps, sont-elles des signes de l'argile ou de la terre entraînée ou soulevée par le souffle? C'est ce dont je suis encore incertain. Mais

ce qui ne présente aucun doute, c'est que le dieu est sous l'eau, signifiée par son écuelle et par les deux longues mèches de cheveux ou tresses noires qui sortent, comme des cornes, du sommet de sa tête, et entre lesquelles se montrent quelques signes de neige ou de froid. Ce dieu sous l'eau, c'est celui qui symbolisait, au Yucatan, le fond du golfe du Mexique, fond de terre glaise probablement, puisqu'il est resté comme le nom de cette divinité, *Xamen*, qu'on peut traduire de deux manières *xam-en*, terre glaise ouverte, descendue peu à peu, ou le fond descendu de terre glaise, cuite ou non, ou bien *xa-men*, fondement de l'écoulement ou l'écoulement fait. A l'origine, ce nom paraît, d'ailleurs, avoir désigné plus particulièrement certains dépôts descendus de la cordillère des Andes dans les bassins de l'Orénoque et de l'Amazone. Dans les derniers temps, le dieu *Xamen* était la personnification du vent du nord, qui soulève si violemment les vagues du golfe du Mexique, et *Xam-an-tan*, le pays levé au-dessus de la terre glaise, ou la terre glaise soutien de la terre, était et se trouve être encore aujourd'hui le nom du vent du nord; c'est celui qui paraît avoir désigné l'Amérique du Nord et ses habitants, les Peaux Rouges, comme leur poterie. Ce nom qu'on doit lire en français *chaman-tan*, en anglais *shaman-tan*, n'aurait-il pas quelque rapport avec les *Chamans*, ainsi qu'avec la race couschite de *Cham ?*

Première inscription du tableau intermédiaire, folio v*.



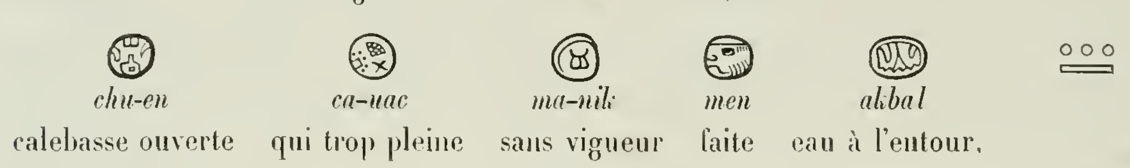
[1] Je suis obligé de remplacer le premier des hiéroglyphes *lé* par un autre, ayant oublié de le faire fondre. Celui-ci suppléera pour l'image manquante, sorte de fronde ouverte par en haut, renfermant la croix blanche telle qu'elle est ici.



TRADUCTION LIBRE.

« C'est l'endroit des trois issues volcaniques qui ont brisé l'écorce, voie ouverte à l'eau qui « l'a enlacée doublement. La tête du chevreuil roulée au fond de l'abîme, c'est celle des « quatre montagnes (ou îles?) volcaniques, voie de la lave montée, dont l'entrée est venue « du grand bassin; c'est la terre d'un cône volcanique qui a bouleversé le miroir de la « terre mère, qui a enlacé le miroir tremblant là où est le volcan, où il a enlacé la terre « tremblante. »

Légende du tableau intermédiaire, folio v*.



CONCLUSION.

Nous n'irons pas plus loin actuellement dans l'interprétation du *Manuscrit Troano*. Ces pages, nous aimons à l'espérer, suffiront pour donner de ce document une idée complète au lecteur. Elles serviront à vérifier ce que nous en avons dit précédemment dans la monographie et démontreront amplement le sens géologique de l'histoire qui s'y trouve écrite, simultanément avec celle des dieux. Chacun pourra donc, sans autre aide que l'étude, travailler à interpréter les diverses parties dont ce document se compose. Les principales difficultés ont été levées et la majeure partie des signes a reçu son application : ceux qui pourraient se présenter encore s'expliqueront aisément, soit par les variantes reproduites dans le tableau ci-annexé, soit par l'ensemble des images et des symboles qui accompagnent les inscriptions phonétiques. Nous ajouterons, ainsi que nous l'avons énoncé, en commençant cette monographie, que l'interprétation des hiéroglyphes du *Manuscrit Troano* ne donne pas seulement la clef des pages du *Manuscrit de*

Dresde, ainsi que du *Manuscrit mexicain n° 2*, de la Bibliothèque impériale; elle fournit aussi celle des inscriptions de Palenqué et des monolithes de Copan, etc. Nous avons toute raison d'espérer même qu'on pourra utiliser avantageusement cette connaissance pour interpréter la plupart des autres manuscrits, dits mexicains, existants dans les bibliothèques de l'Europe et en grande partie contenus dans la collection de Kingsborough.

Avant de terminer, nous croyons devoir faire une dernière observation : elle concerne les noms des lieux où se sont passés les événements dont il est question dans le document. A ne prendre que la traduction que nous donnons au lecteur des premières pages du *Manuscrit Troano*, on pourrait être tenté de croire qu'il ne s'agit que d'une série monotone de commotions volcaniques, sans mention d'aucune localité en particulier. Pour ne pas embarrasser le lecteur par trop de choses à la fois, dans une matière si nouvelle, nous n'avons pas jugé opportun d'appeler là-dessus son attention : nous nous sommes borné à lui fournir un modèle de traduction purement et simplement, et pas autre chose. Mais les noms des localités sont indiqués de plus d'une manière, et il ne saurait en être autrement, bien qu'au premier abord cette mention ne soit guère apparente. Disons, pour commencer, qu'ils doivent se trouver relatés chaque fois que le signe de la localité ou apparaît; ajoutons que les effigies, présentées dans la partie imagée, c'est-à-dire dans les tableaux du document, ne sont très-probablement elles-mêmes que des symboles, tels que ceux qui, chez nous, représentent encore le Rhône, la Saône, le Tibre, etc. Chaque figure indique donc la localité à laquelle se rapporte le texte qui l'accompagne, et le travail du lecteur consiste ici à les étudier et à les reconnaître, suivant leurs attributs, ainsi que le faisaient les populations du Yucatan, au temps de la conquète. Nous pouvons dire encore, en thèse générale, qu'un homme est le symbole d'une terre avec une rivière ou une eau courante; un dieu, d'une montagne, d'un volcan, quelquefois d'un fleuve; une femme, d'un bassin d'eau calme, d'une mer intérieure, d'un lac, d'une nappe d'eau contenue.

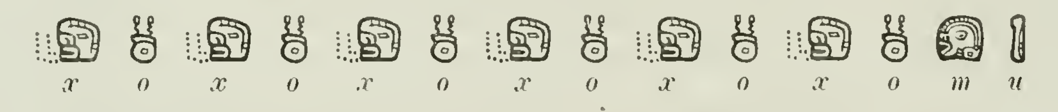
Dans la partie phonétique du document, les noms des localités se trouvent exprimés non-seulement par le signe ou ; mais, ainsi que nous l'avons reconnu si fréquemment dans le texte du *Codex Chimalpopoca*, ils se trouvent renfermés virtuellement dans les mêmes mots qui rendent compte du phénomène qui

s'y est passé : c'est ainsi, par exemple, que, dans le texte du titre (Cf. page 145), on lit :

ah *káan* *x* — *o* — *ca*

Celui de la terre soulevée a soufflé dans l'eau.

Eh bien! dans ces mots nous retrouvons, non-seulement le fait du phénomène, c'est-à-dire de la puissance volcanique, signifiée par le nom d'*ah-káan*, le maître, celui qui dispose de l'argile soulevée, mais encore le nom du lieu *Xoca*, où ce phénomène a eu lieu. Car *Xoca* (prononcez *shoca*) est encore aujourd'hui, d'après Alcedo et les autres géographes américains, le nom d'une rivière de la province de Mérida, dans la Nouvelle-Grenade, l'un des principaux théâtres des événements du cataclysme. Alcedo ajoute qu'elle est un des affluents de l'Apure et qu'elle prend sa source dans la vallée de *Cucuta*, nom qui se retrouve, ainsi que tous les autres noms en *cucu* ou en *coco*, très-fréquents dans cette région, dans la ligne entière de *co*, *co*, *co*, etc., répétés également aux lignes 6 et 7, 11 et 12 du même titre du *Manuscrit Troano*. De même encore, à la ligne deuxième des caractères en noir, composée de



nous découvrons que *Mu*, la déesse mère, la terre, amollie par les eaux qui la recouvrent, a gémi et sifflé, qu'elle a lancé de l'eau; mais, en outre, elle a vomi des sécrétions de toute espèce et versé le fameux diluvium des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque. Non-seulement nous y découvrons ces choses, ces faits si intéressants, mais nous savons d'où ils sont partis, où était le grand bassin qui les contenait : en effet, si le nom d'*Oxomoco*, de la Cybèle mexicaine, de la déesse mère, appelée encore *Xumuco*, *Xomunco*, *Xumaco*, dans les traditions diverses du Mexique, s'y lit tout d'abord, on y trouve également celui de *Xomoco*, qu'on lit ailleurs *Xomocon*, identique avec celui de *Somocon* et de *Somondocon*, noms de localités célèbres anciennement dans le Cundinamarca, et des divinités bienfaisantes auxquelles les Muyscas attribuaient leur civilisation. A ces noms joignons celui de *Sumaco*, montagne célèbre au royaume de Quito, avec celui de *Mote*, que

le *Codex Chimalpopoca* désigne spécialement, ainsi que les précédents; achevons avec celui de *Soma,* qui se retrouve également dans un des lieux de la Nouvelle-Grenade, célèbre par les effets du cataclysme, et qui vit encore dans une rivière de l'État de Venezuela, prenant sa source aux montagnes d'Imataca. Tels sont les noms qui ont donné naissance à tant de légendes dans les deux mondes, et dont la mer de lait de la *Soma* du Véda n'est pas une des moins intéressantes. Cette mer de lait c'était la mer d'alluvions que la terre mère laissa couler de ses mamelles sur les plaines de l'Amazone et de l'Orénoque, qui devinrent la source de la fécondité terrestre et nourrirent le genre humain renaissant.

Que de choses il nous reste à étudier et à apprendre dans les documents mexicains, si longtemps repoussés avec dédain par les philologues et les orientalistes. Mais, sans oublier cet Orient dont les livres sacrés contiennent la même science mystérieuse que ceux des Américains, ils ne pourront s'empêcher bientôt de diriger, à leur tour, les yeux vers l'Occident, vers ce pays des ancêtres, dont les langues ne tarderont pas à leur donner la clef de celles qu'ils ont étudiées si vainement jusqu'ici. En effet, sauf d'immenses travaux de philologie, auxquels nous sommes les premiers à rendre hommage, mais dont les résultats sont restés incertains à tant d'égards, quels avantages la science historique, la science de l'humanité a-t-elle retirés de l'étude des livres védiques et des autres sources sacrées de l'Orient? Aucun. De l'avis même d'un des princes de l'école, de l'aveu de Max Müller, la lutte des brouillards du matin et de l'aurore, des images fantastiques et trompeuses, voilà à quoi se réduit tout ce qu'on a étudié jusqu'à ce moment dans les livres orientaux. Quoi! la sagesse de l'antique Égypte, les mystères de la Perse et de l'Inde, gardés avec une si austère fidélité, n'auraient eu pour but que d'entretenir des illusions, que de tromper les peuples sur l'origine des dieux présentés à leurs adorations et de chanter, au fond des sanctuaires, ces mêmes dieux dans des hymnes énigmatiques? Cela n'est pas croyable. Les livres védiques, de même que les prétendues oraisons du prétendu Rituel des Morts, ne sont pas des livres écrits par des imposteurs ou des insensés. Embellis quelquefois par une imagination poétique, ou plutôt interprétés ainsi par le double sens que comportent les langues de l'antiquité, ces livres, nous en possédons aujourd'hui cent témoignages, ces livres, disons-nous, révéleront à ceux qui apprendront à les lire l'histoire

primitive de l'humanité en lutte avec la nature en convulsion : ils raconteront, comme les livres américains, l'histoire détaillée des cataclysmes dont nos ancêtres furent les témoins et dont les phénomènes donnèrent naissance à la fois aux arts et à l'industrie, ainsi qu'aux fondements des théogonies antiques. Tous les poëmes anciens, sans en excepter ceux d'Homère et de Virgile, disent les mêmes choses. C'est aux professeurs de la sagesse moderne à y prendre garde, à en dévoiler le véritable sens. Écoutant la voix de la raison et de l'indépendance scientifiques, ils s'affranchiront des liens embarrassants d'un respect humain suranné, ils examineront les traditions obscurcies par le transcendantalisme et l'amphigouri mystique de l'école d'Alexandrie, dont nous continuons à porter le joug, et nous donneront généreusement la main pour nous aider à lever les voiles qui recouvrent encore les destinées de l'homme antéhistorique.

TABLEAU

DES

CARACTÈRES PHONÉTIQUES MAYAS

AVEC LEURS VARIANTES, AINSI QUE LES SIGNES FIGURATIFS ET NUMÉRAUX, D'APRÈS LE MANUSCRIT TROANO

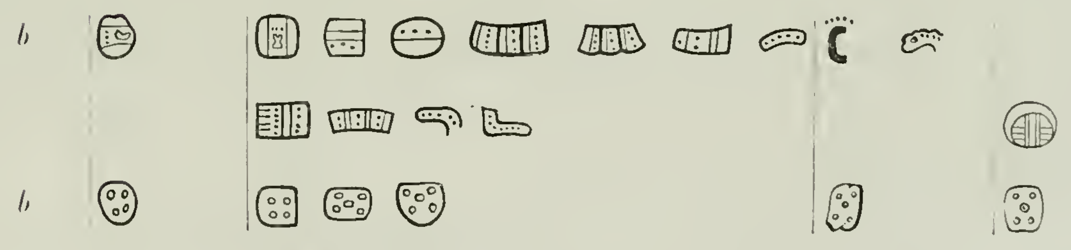
ET COMPARÉS AUX CARACTÈRES DU MANUSCRIT DE DRESDE ET DES INSCRIPTIONS DE PALENQUÉ.

Alphabet.	Selon Landa.	D'après le Manuscrit Troano.	Manuscrit de Dresde.	Inscriptions de Palenqué.
a				
a				
a				

a, eau, rivière, en compos.; *ah*, roseau; *ach*, phallus, aiguillon.

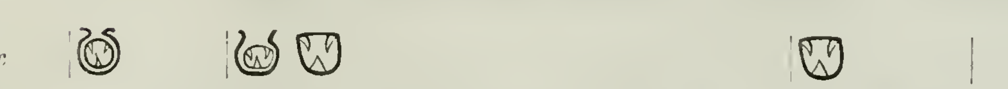
a, figure d'un bec d'oiseau, d'une trompe.

a, cuisse d'homme, jambe. Figure d'homme assis, sans tête ou dont la tête est remplacée par le stigmate du volcan.



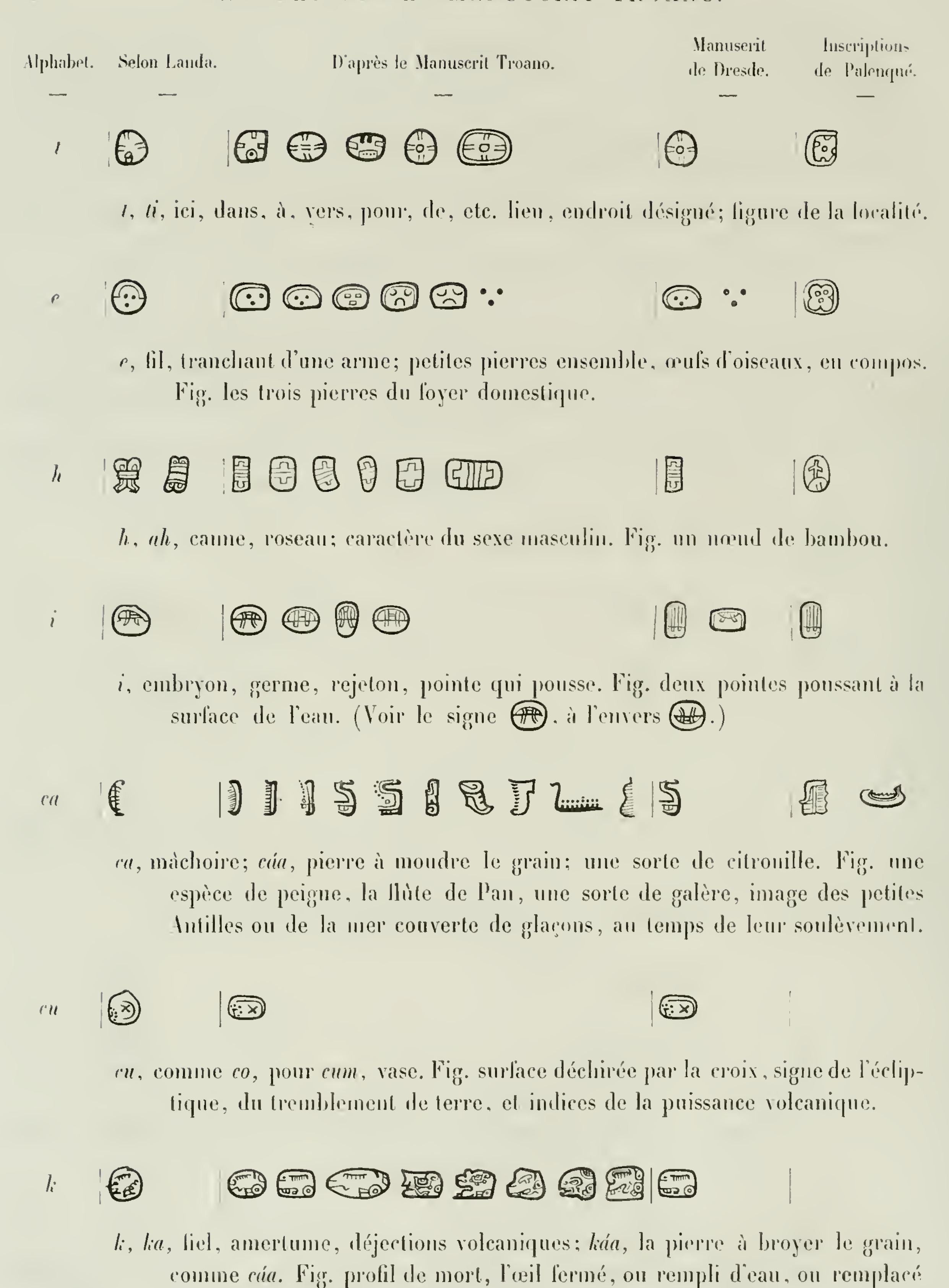
b, *be*, pas, marche, chemin, voie.

b, *ba*, taupe, chose basse, ancêtre, personne; racine de *baab*, ramer, et de *bat*, batte, battre. Fig. une batte ou une rame.



c, *co*, dent, pointe, lieu; quelquefois pour *com*, vase en composition. Fig. calebasse où poussent trois dents.

Alphabet.	Selon Landa.	D'après le Manuscrit Troano.	Manuscrit de Dresde.	Inscriptions de Palenqué.



t

t, *ti*, ici, dans, à, vers, pour, de, etc. lieu, endroit désigné; figure de la localité.

e

e, fil, tranchant d'une arme; petites pierres ensemble, œufs d'oiseaux, en compos. Fig. les trois pierres du foyer domestique.

h

h, *ah*, canne, roseau; caractère du sexe masculin. Fig. un nœud de bambou.

i

i, embryon, germe, rejeton, pointe qui pousse. Fig. deux pointes poussant à la surface de l'eau. (Voir le signe , à l'envers .)

ca

ca, mâchoire; *cáa*, pierre à moudre le grain; une sorte de citrouille. Fig. une espèce de peigne, la flûte de Pan, une sorte de galère, image des petites Antilles ou de la mer couverte de glaçons, au temps de leur soulèvement.

cu

cu, comme *co*, pour *cum*, vase. Fig. surface déchirée par la croix, signe de l'écliptique, du tremblement de terre, et indices de la puissance volcanique.

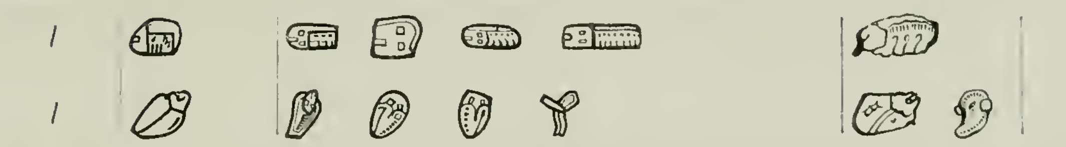
k

k, *ka*, fiel, amertume, déjections volcaniques; *káa*, la pierre à broyer le grain, comme *cáa*. Fig. profil de mort, l'œil fermé, ou rempli d'eau, ou remplacé par une hache, un *tau*, avec la tête de chacal, symbole de la surface de l'eau.

Alphabet. — Selon Landa. — D'après le Manuscrit Troano. — Manuscrit de Dresde. — Inscriptions de Palenqué. —

ku

ku ou *kúu*, nid d'oiseau; gîte; saint, divin, Dieu. Fig. trois œufs d'oiseau, ou trois calebasses, une grande et deux petites.



l, *el*, sortir, brûler, s'élever. Fig. une sorte de gros ver ou de chenille.

l, *lé*, lacet, sorte de lac ou de fronde armée d'une pierre.



m, *mo*, l'oiseau ara; la vague sur l'eau; un mamelon soulevé, montagne; *mu*, la terre molle, fructifiante, génératrice. Fig. profil de femme, qui devient celui d'un singe, d'un ara, alternativement.



n, lettre qui est l'attribut de la grandeur, de l'excellence, de la royauté. Fig. la courbe ondulée des petites Antilles.

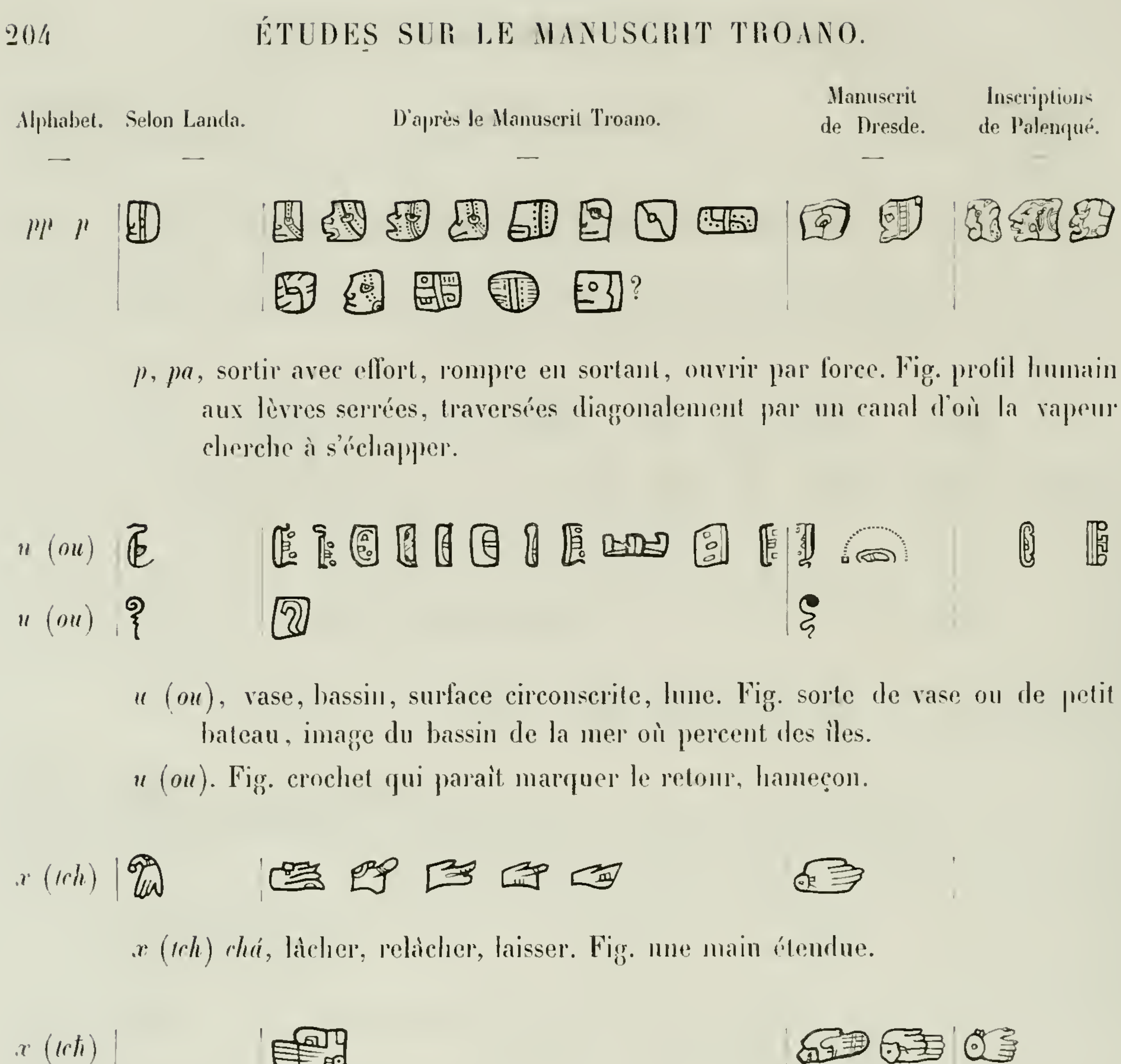


o, cercle, vase, collier, pour *u*. Fig. un vase rempli de vapeur, image d'un cratère allumé ou caché.

o, cercle, surface, vase, collier. Fig. un vase fermé, image d'un cratère éteint.



p, *pe*, venir, marcher, ant. *pa*, ouvrir. Fig. profil de taupe, de loup ou de chacal, quelquefois humain, la bouche entourée de points ou de hachures, caractéristiques de la lettre, et symbole des gaz encore enfermés, mais sortants.



p, *pa*, sortir avec effort, rompre en sortant, ouvrir par force. Fig. profil humain aux lèvres serrées, traversées diagonalement par un canal d'où la vapeur cherche à s'échapper.

u (*ou*), vase, bassin, surface circonscrite, lune. Fig. sorte de vase ou de petit bateau, image du bassin de la mer où percent des îles.

u (*ou*). Fig. crochet qui paraît marquer le retour, hameçon.

x (*tch*) *chá*, lâcher, relâcher, laisser. Fig. une main étendue.

ch, *chá*, prendre, recevoir. Fig. une main ouverte, comme la précédente, mais hachée de plusieurs lignes.

x (*ch*)

x (*ch*), *xa*, couler, *xe*, vomir, *xo*, siffler la vapeur, etc. Fig. profil humain dont la bouche émet de la vapeur.

ç, *z*

z (*s* ou *ç*), *zii*, bois à brûler, *az*, vapeur, gaz. Fig. autel où l'on brûlait le bois parfumé, avec le signe du gaz au centre; feuille de mimosa ou plume, symbole du gaz.

Alphabet.	Selon Landa.	D'après le Manuscrit Troano.	Manuscrit de Dresde.	Inscriptions de Palenqué.
ma				

ma, bras, main, anciennement; négation et signe du passé; optatif. anciennement. Fig. les bras étendus ou la balance composée de la face du golfe du Mexique et de celle de la mer des Caraïbes, lunettes divines.

ti ?

ti, lieu, place déterminée; prép. à, vers, dans, de. etc. Fig. un mamelon plusieurs fois soulevé.

ha

ha, eau, rivière. Fig. une sorte de bassin, avec la marque d'un volcan et des gouttes d'eau.

yax

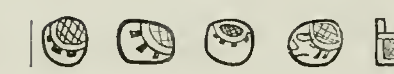
yax, frais, neuf, robuste, rejeton vigoureux. Fig. une calebasse avec un rejeton monté en dehors, ou bien un phallus dans un vase ou une calebasse, identique avec le *yoni-lingam* de l'Inde.

CARACTÈRES DES JOURS.

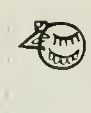
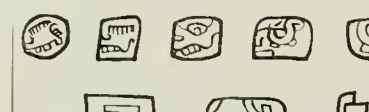
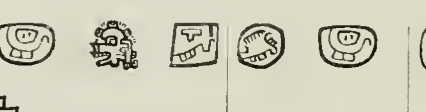
kán

kán ou *káan*, argile, terre montée, sécrétion volcanique: soulevé, agrandi, qui est élevé au-dessus d'une autre chose. Fig. un vase ou une gueule de serpent ouverte, aux dents ou pointes soulevées?

Selon Landa. — D'après le Manuscrit Troano. — Manuscrit de Dresde. — Inscriptions de Palenqué.

chic-chán  

chic-chán, chose manifestée, ou rendue visible, portée, élevée au-dessus, en avant. Fig. profil humain, en partie réticulé, tablier, jupon ou panier réticulé, destiné à représenter la terre sortant de l'eau, mais encore inondée.

cimi   

cimi, il est mort, ou bien *ci-mi*, non effervescence plus, ou *cim-i*, qui a pris une pointe, une pousse. Fig. profil de mort, cils couverts ou œil rempli d'eau, montre quelquefois l'œil seul, rempli d'eau, symbole d'un cratère inondé.

manik    

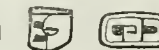
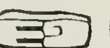
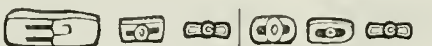
manik, *ma-nik*, plus de force ou de vigueur, ou *man-ik*, pour *mani-ik*, a passé le souffle. Fig. un poing fermé qui se détend et se laisse ouvrir, prenant parfois l'image d'une petite carte géographique, indiquant une terre, le *tau*, deux golfes, avec la tête de chacal, signe de la surface de l'eau.

lamat     

lam-at, pour *lam-a-ti*, lieu enfoncé, abîmé dans l'eau; ou bien pour *lam-bat*, enfoncée la hache, la batte. Fig. une sorte de batte ou de raquette, déchirée par la croix, signe du tremblement de terre.

muluc       

muluc, amassé, fait en amas; ou *mul-uc*, colline faite, môle soulevé par amas. Fig. un petit rond renfermé dans un cercle.

oc        

oc, pied, jambe, entrée, entrer.

	Selon Landa.	D'après le Manuscrit Troano.	Manuscrit de Dresde.	Inscriptions de Palenqué.

chuen

chuen, nom d'une divinité changée en singe; *chu-en*, lac ouvert, calebasse détruite peu à peu, ou descendue au fond. Fig. bouche de singe ouverte, montrant les dents, symboles des pointes qui se soulèvent dans le vase ou la calebasse.

eb

eb, ce qui est monté, monter, échelle. Fig. profil portant comme un cornet vertical, pointillé autour, signe du gaz qui monte.

been

ben ou *be-en*, voie, chemin, marche ouverte peu à peu, détruite ou descendue au fond. Fig. des pointes ou pieux sous la surface de l'eau, etc.

ix

ix (*ish*), trou caché, issue de l'urine chez les femmes, urine. Fig. stigmates de fumerolles sur un vase ou une calebasse, etc.

men

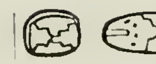
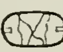
men, bâti, édifié, *me-en*, chose courbe ouverte, détruite peu à peu ou descendue au fond. Fig. profil avec une calotte au front, signe de la surface de l'eau (?), et des hachures verticales, signes de la glace.

cib

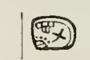
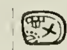
cib, lave, goutte d'un liquide épais en ébullition, cire fondue; *ci-ib*, embryon, chose renfermée, effervescente. Fig. un germe recourbé sur lui-même dans la calebasse ou un autre fruit.

caban

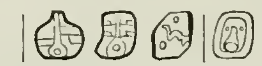
cab-an, lave refroidissant en haut, lave refroidie, liquide épais refroidi; ou *caban*, ce qui est amoncelé, bouleversé. Fig. image de quelque chose qui se contracte.

	Selon Landa.	D'après le Manuscrit Troano.	Manuscrit de Dresde.	Inscriptions de Palenqué.
ezanab		    		

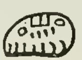
ezanab, silex, pierre de lance, jet de feu d'un volcan; *ez-a-nab*, de *ez*, ridé, ensorcelé, déguisé, gelé; *au*, debout, *ab*, eau, vapeur; ou bien *ez-a-nab*, surface d'eau gelée. *Nab* signifie or, onction, paume de la main, etc. Fig. calebasse, fruit, craquement par la chaleur; la croix est le signe du tremblement de terre, du passage du soleil par l'écliptique.

cauac		  		

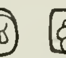
ca-uac, qui est trop plein, qui surabonde. Fig. offrant la marque d'un volcan avec le signe du soulèvement et la croix du tremblement de terre.

ahau		  		

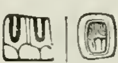
ah-au, canne du vase d'eau, le mâle dans le vase de la femelle. Fig. phallus dans un cercle, image de la puissance volcanique rompant pour sortir les différentes couches de la terre; du courant d'eau chaude ou *gulf-stream* s'ouvrant un canal dans l'Océan (?).

imix		    		

im-ix, fond, profondeur, mamelle ou canal du trou ou de l'urine, ou des sécrétions aqueuses; ou bien *i-mix*, de rejeton aucun, de pousse jamais. Fig. indiquant un stigmate volcanique sur un fruit, la calebasse, image de la terre engloutie; c'est une fumerolle, ainsi que le mot l'indique.

ik		    		

ik, esprit, souffle, vent. Fig. tête d'insecte à aiguillons, ou sommet d'une étamine, l'un et l'autre indiqués par le vocable.

akbal		 	 	

ak-bal, d'*ak* ou *ac*, terre marécageuse, et de *bal*, qui indique qu'elle devient telle: tourner en marais, en eau. Fig. vase à trois dents sur une ligne horizontale ondulée, symbole de l'eau, comme chez les Égyptiens.

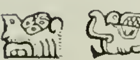
SIGNES DES MOIS MAYAS D'APRÈS LANDA.

pop — *pop*, natte, surface desséchée d'un marais; *po-op*, matière recuite, crevassée par la chaleur. Le signe se lit *ca-pop-b(o)-ik-ik*, ce qui a fait rompre le sol d'en bas, le double souffle. Cf. plus haut, page 98.

no — *no*, têtard, grenouille, caractère de lettre.

zip — *zip*, tuméfié, taché, souillé. Fig. d'un globe, traversé d'une croix et surmonté du caractère de la localité.

zotz — *zotz*, chauve-souris, ou bien *tzotz*, cheveux, chevelure, tête d'animal couverte de poil. Fig. une sorte de gueule ouverte comme celle du monstre marin *Cipactli*.

 variantes d'après le *Manuscrit de Dresde*.

tzec  *tzec*, grimace. Fig. bouche de singe montrant les dents.

xul — *xul*, fin, terme; *x-ul*, ancien prét. du verbe *ul*, il est venu. Fig. sorte de tête d'oiseau, portant la croix du tremblement de terre, et sur le bec le stigmate volcanique.

yaxkin  *yax-kin*, nouveau, vigoureux soleil; *yax-ki-in*, épine poussant à nouveau. Fig. signe de la localité, surmonté du *yoni-lingam*, avec l'aile glacée, caractères du volcan, reparaissant plus vigoureusement après le cataclysme dans l'île de la Guadeloupe.

 variante d'après le *Manuscrit Troano*.

mol  *mol*, amas, groupe de choses réunies; réunir, augmenter. Fig. cercle pointillé au gaz, ayant le signe de la localité, d'une colline s'élevant au milieu.

variante d'après le *Manuscrit de Dresde*.

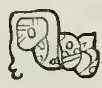
chen  *chen*, source, fontaine cachée au fond d'une grotte; *ché-en*, incliné, contourné tout en bas. L'image se lit en prenant d'abord le symbole de l'eau à droite, *ha*, puis les deux suivants faisant *hi*, eau, argile ou terre passée par le feu.

yax  *yax*, frais, neuf, vigoureux. Fig. du caractère *cauac* (voir p. 90), surmonté d'une calebasse avec son germe en avant et l'aile des gaz.

zac  *zac*, blanc, brillant; *za-ac*, pour *az-uc*, chose légère sur l'eau. Fig. caractère de *cauac* (p. 90), surmonté d'un caractère aux hachures de la gelée (?) et d'un caractère qui paraît un *p*.

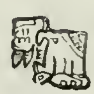
ceh  *ceh* (*qeh*), cerf, bête fauve, agile, rapide. Fig. caractère *cauac*, surmonté du signe de la localité avec l'aile de la glace (?)

mac  *mac*, mesure pour mesurer les champs; fermé. Fig. qui paraît composée du signe *ma*, etc.

kankin  *kankin*, soleil jaune, ou *káan-kin*, soleil, volcan de la terre soulevée. On ne discerne distinctement ici que le signe de la localité.

muan  *mu-an* ou *mo-an*, ara planant sur, vague montée ou montagne qui a fini de monter, de se soulever. Fig. très-incorrecte d'une tête d'ara, ou de trois monticules sur la mâchoire de *Cipactli*, caractère du groupe des petites Antilles (?), etc.

pax  *pax*, brisé, rompu. Fig. du caractère *beeñ* (voir p. 84), portant des gouttes d'eau (?) avec la lettre *u* à gauche et le caractère *chicchán* en haut; le tout pourrait se lire *be-en há u chic-chán*, voie descendue au fond de l'eau s'est rendue visible en remontant.

kayab  *kay-ab*, chant de la vapeur; mieux *ka-yab*, argile, terre en quantité. Fig. difficile à analyser : le caractère *ca*, la lettre *a* avec *u* et le *p* (?), ce qui se lirait *ca-a-uap*, la pierre à moudre (image de la terre submergée) montée en déchirant l'eau (?).

cumhu  *cumhu*, bruit du tonnerre (*cumhum*); vase du pucelage, *cum-hu*, vase de coquillage, ou bassin de la vierge. Fig. qui se lit *káan yax m*(*u*) *cauac*, la terre soulevée, nouvelle, renouvelée sous l'eau trop pleine.

GROUPES DIVERS DU MANUSCRIT TROANO.

---

ah-káan, le maître ou l'auteur de la terre, de l'argile soulevée, ou celui des sédiments poussés en haut, agrandis ou étendus.

ah-káan xob, le maître de la terre soulevée siffle dans ses doigts. Voir plus haut, page 145.

ah-káan-ti, le maître de la terre soulevée est ici; *kaanti* ou *canti* est aussi le nom d'un serpent très-venimeux.

akbal ezanab ben, pour tourner en eau, le jet de feu sera (ou de la voie ouverte, etc.). Fig. d'une calebasse rompue par le milieu, dont le germe la brise en s'élevant.

cimi-ci-mi, mort; il n'a plus d'effervescence.

ah-káan-káan u-o-m-a, le maître de la terre soulevée plusieurs fois fait le tour de l'eau.

ik-ik, deux souffles, ou bien il a soufflé beaucoup.

ma-nik-o, plus de force au cercle (au vase, au cratère).

ca-ti-ma-nik, il n'y a ici plus de force.

m-ó, ara, montagne, vague, etc.

m-ó, ara, montagne, vague. *idem*. (*Manuscrit de Dresde*.)

idem.

idem.

ca-ti ah-au ma-nik, thilib, c'est ici le roi, le *yoni-lingam*, le phallus du vase, plus n'a de vigueur, obstacles.

po, matière en effervescence, en putréfaction.

ezanab káan káan káan, le silex ou lance de feu a soulevé plusieurs fois la terre (?)

káan káan káan, plusieurs fois la terre soulevée.

mom, matière épaisse, lave refroidie; *mo-om*, épaissi, fait amas à l'entour.

t-é yax, de nouveau, ou bien à l'endroit de la vigueur nouvelle. (*Ms. mexicain n° 2*, de la Bibliothèque impériale.)

ka-há? ou *kah*, qui brise et rompt.

xa, coulé.

SYMBOLES DE LA TERRE, DU FEU, DE L'AIR ET DE L'EAU.

ta, place, lieu, plan étendu à sec, hors de l'eau.

idem.

idem.

ti, lieu, place qu'on désigne.

idem. Variante de la *copie Vaticane.*

pop ou *poop*, natte, terre marécageuse crevassée par la chaleur.

idem. (Dans le manuscrit mexicain de l'an 1576, collection Aubin. Cf. *Mémoire, etc.*, p. 43.)

p, *p* ou *be*, chemin que se fait le gaz dans la terre.

pop, natte ou terre marécageuse crevassée, portant par-dessous les signes du gaz.

signe de la terre encore inondée s'élevant pour sortir de l'eau, identique avec le caractère *chic-chán* et le jupon de la vieille *Xmuc*, *Xmucané* ou *Oxomoco*, la terre mère, occupée à broyer son grain sur la pierre, le *metlatl*, où coule l'eau de l'Océan.

plan de terre aux bases crevassées par la chaleur, et inondées; ces bases sont identiques avec les liens qu'on voit dans le *Manuscrit Troano*, reliant les fumerolles et volcans des Antilles au corps de l'animal, symbole de la terre ensevelie sous l'eau. Ces liens indiquent la relation des localités et des stigmates volcaniques avec la terre où ils ont leur origine.

 symbole de la terre entièrement sous l'eau, descendue au fond. Cf. avec le caractère *lamat*, p. 79. C'est la terre crevassée avec des trous ou des gouttes d'eau.

 symbole du dieu *Kin-Ich-Kak-Mó*, soleil de l'œil de feu de l'ara, ou œil du soleil, ara de feu, dont le vrai sens est : « cratère du volcan, montagne de feu : » l'image peut se lire *ká-an-mó*, montagne de sécrétions soulevées, de terre ou d'argile soulevée. C'est le caractère *kán* d'où sort la tête de l'ara, aux crêtes composées de sécrétions. La petite image qui suit en est peut-être un abrégé; mais l'œil semble entouré de gouttes d'eau, symbole d'un cratère inondé.

 *mom-cab*, lave coagulée en montagne, en mamelon. Ce vocable désigne aujourd'hui un pain de sucre.

 variante du précédent, d'après les inscriptions de Palenqué.

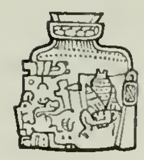
 symbole des montagnes soulevées à plusieurs reprises, idée primitive du temple ou *teo-calli* américain. Sa base présente le *N* mystique ou la lunette, image des deux golfes, peut-être les deux choses réunies.

 *cab*, lave refroidie, gonflée comme les rayons de miel, exprimés par le même mot : on retrouve cette image dans le caractère *ca-uac*. Le génie, dans cette image, est une des nuances du dieu du feu; il tient un rayon de miel et regarde le *cab-an*, lave faite, montée, etc. Ce signe est fort expressif, il indique bien le caractère boursouflé du sol du Yucatan.

 calebasse remplie des signes du gaz, image de la terre boursouflée par le feu et soulevant les montagnes.

 variante de l'image précédente, d'après le *Manuscrit Troano*.

 l'abeille et son travail, image du travail du feu souterrain. Voir plus haut, page 119.

 variante du précédent, d'après le *Manuscrit Troano*.

 *kak*, le feu.

 variantes du précédent, d'après le *Manuscrit Troano*.

flamme s'élevant sur le symbole de l'eau congelée.

ezanab, signe du premier jet de feu, etc. Voir plus haut. p. 89.

souffle, air, etc. Voir plus haut au caractère *ik*, p. 95.

buo, fumée; elle est ici représentée sur un courant d'eau.

az, gaz, poussière.

queue du lapin ou du lièvre, signe de la vapeur qui se congèle, bien que le signe soit à peu près identique avec le *ca*. C'est ce qu'on reconnaît dans la figure de ce génie, dieu du feu, *Mam* ou *Xiuh-Teuctli*, à la coiffure de feu et d'eau, génie qui joue le rôle principal dans le *Manuscrit Troano*.

fumée et vapeur qui se congèle.

massue, aux emblèmes d'eau et de feu, coiffure ordinaire des dieux du feu et de l'eau. On la trouve sur la tête du dieu de l'eau que l'on voit ici. Ce dieu est *Chác* ou *Tlaloc*, au long nez ou au beau nez, surnom d'*Indra :* voilà pourquoi les Mexicains l'appelaient encore *Yaca-Teuctli*, le seigneur au long nez, ou plutôt au nez d'eau, *yac-a*, eau qui pousse. Armé d'un *tum*, sorte de feuille d'aloès, servant de vilebrequin, il ouvre le bassin des Caraïbes, d'où ses noms mayas d'*Ah-tum*, celui du vilebrequin, ou d'*A-tum*, du vilebrequin d'eau, l'*Atumu*, des Égyptiens, *ah-tum-u*, celui qui perfore le vase ou le croissant, *a-tum-u*, eau perforant le croissant, la terre antique.

sorte de trompe, symbole de l'eau qu'on retrouve dans des images diverses, dans l'œil du caractère *men*, dans celui du caractère *cimi*, et dans le *há :* l'eau semble encore se reproduire dans les hachures ondulées qui soutiennent le signe *m*, hachures qui sont, je pense, les doigts d'une main étendue. Cf. plus haut, p. 64, le signe *ch*.

SYMBOLES DE LA MER ET DES ILES.

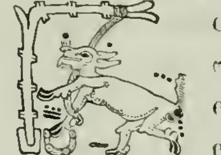
cuisse ou gigot de chevreuil ou de cerf, écrit *hau*, nom commun aujourd'hui de cette partie de la bête coupée; c'est un nom symbolique, dont la signification radicale est vase ou bassin d'eau, *ha-u;* il paraît faire allusion au bassin de la mer des Caraïbes, dont le contour topographique, dans sa partie occidentale, est à peu près la forme d'un gigot d'animal. Il est lié avec la corde mystique, signe de la terre inondée. L'image suivante est identique, sauf le socle qui le supporte.



signe que l'on doit lire *tzotz-ceh*, tête de bête fauve avec son poil, symbole de la surface de l'eau, et en particulier, suivant toute apparence, de la surface du golfe du Mexique, tête du grand animal englouti sous les eaux. Ce symbole est également le signe numérique de million. *Hun-tzotz-ceh*, dit Beltran, un million.



symbole fort remarquable, et dont on a trouvé des monuments nombreux sculptés en pierre au Mexique et dans les contrées voisines. Il est l'image de la mer des Caraïbes après son effondrement, probablement dans la partie entre la côte de Caracas et l'isthme de Panama. C'est au moins ce que semble indiquer la légende du compartiment intermédiaire du fol. VIII, 2ᵉ partie du *Manuscrit Troano*, où se trouve l'image en question sous le pied



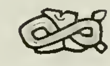
de l'animal, commençant par ces mots : *Ix ik oc ezanab*, etc. : « trou caché du banc de glace entré, etc. » Le vocable *oc*, entrer, signifie encore le pied, la jambe, et le souffle du feu entré indique la masse descendue sous l'eau. L'image suivante paraît être une variante de la précédente.

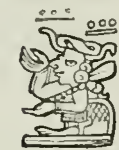


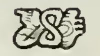
symbole du soulèvement des montagnes sur la mer; c'est la répétition de l'image précédente, surmontée de la lettre *c*, pour *co*, les dents, les pointes.



symbole de l'enfoncement de la terre descendue sous les eaux de la mer des Caraïbes : c'est l'image d'une espèce de lapin, pointillé de gaz; entre ses jambes s'élève l'*ezanab*, le silex du feu, premier signe du volcan au pic glacé qui précéda le soulèvement de la Guadeloupe et des petites Antilles. L'image ci-contre est celle de l'animal sous l'eau, symbolisant probablement le cratère du volcan double qui se souleva avec la Guadeloupe, volcan double qui figure dans les deux flambeaux que l'animal tient entre ses pattes.

 œil de mort double, symbole du golfe du Mexique et de la mer des Caraïbes. Cf. avec le symbole 

l'œil double, figuré dans la ceinture commune aux hommes, *ex*, couvrant les parties naturelles d'un corps dont on ne voit qu'un tronçon surmonté de l'ombilic. Le même signe se retrouve dans la coiffure de femme ici présente,  image de la terre inondée, et dans l'image suivante du *Manuscrit de Dresde*, où figure à gauche le *hau*, gigot de la bête ou vase d'eau, et à droite, la calebasse avec les dents du caractère *ca*, symbole probable des petites Antilles.

 variante, d'après le *Manuscrit de Dresde*.

 *nen*, miroir, le miroir à deux faces, qu'on retrouve dans ce signe *n*, et dans le signe suivant du *Manuscrit de Dresde*, où le caractère *a* renversé est adossé aux deux yeux ou aux deux faces du miroir. Aussi ce dernier se lit-il *nen-a*, le miroir de l'eau, qui paraît avoir été un des noms du golfe du Mexique.

 autre signe *ex*, ceinture de l'homme ou double miroir, d'après le *Manuscrit Troano*, et que le *Manuscrit de Dresde* répète ici sur le signe de la localité . Ce signe, si remarquable, ainsi qu'on le voit, est un 8 parfait, c'est en même temps le signe numérique *hunpic*, 8,000, identique avec le , *xiquipilli* des Mexicains.

 *hunal-au*, le vase d'eau entier, en un, c'est-à-dire toute une moitié de l'animal, symbole soit de toute la mer des Antilles, soit de l'Océan Atlantique. Ce qu'il y a de remarquable dans ce nom, c'est qu'il exprime en même temps le nombre cent soixante millions. Serait-ce le chiffre approximatif des populations qui périrent dans le cataclysme ?

 variante du symbole précédent contenant le caractère *káan*, terre soulevée, puis engloutie dans la mer.

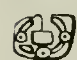
 variantes des mêmes signes dans le *Manuscrit de Dresde*, offrant le caractère *cimi*, mort.

 autre variante du signe *hunal-au*, la mer des Caraïbes, avec le soulèvement de la terre engloutie ou renaissante.

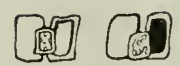
 variante du même symbole avec celle du *Manuscrit de Dresde* .

 symbole mexicain d'*Atlan*, la mer Atlantique, et du port de ce nom, appelé *Acla* par les Espagnols, situé à l'entrée du golfe d'*Uraba*, en face de l'île de *Piños*, au Darien. Il est identique avec les précédents.

 autre variante d'*Atlan*, dans le *Manuscrit Troano*.

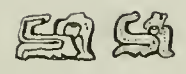
 autre du *Manuscrit de Dresde*.

 autre de la *collection de Mendoça*.

 symboles de la terre brûlée et abîmée sous les eaux (?). (*Manuscrit de Dresde*.)

 symbole (*Manuscrit Troano*) des terres volcanisées s'enfonçant sous la mer. La divinité, à l'œil rempli d'eau, c'est-à-dire dont le cratère est déjà inondé, aux cheveux hérissés figurant la glace, s'efforce de retenir le sol crevassé, inondé et transformé en marécage; mais les créneaux renversés de son jupon indiquent que la terre s'en va; le nénuphar seul surnage. Cette image de la page xxix* porte pour légende : *Ezanab been lamat akbal*, « surface glacée, voie ouverte, abîmée sous l'eau, tournée terre marécageuse. »

 symbole du premier jour après le cataclysme. Il figure dans le *Ms. de Dresde* la gueule aux dents aiguës de *Cipactli*, le monstre marin qui symbolise les petites Antilles; ces îles se retrouvent ici dans l'image du dieu *Yax-Coc*, la calebasse nouvelle, se soulevant des eaux. Cette divinité (du *Manuscrit Troano*) se traduit encore « la tortue nouvelle, » et le nom d'*Ahmut*, le maître de la terre molle, identique avec le dieu du même nom en Égypte, fait connaître que c'est du fond de la terre amollie, ensevelie sous les eaux, que sortirent les terres nouvelles. La légende du fol. xxx* nous l'apprend en ces termes : *Lamat cib káan eb ahau*, « la lave de la terre soulevée, abîmée sous les eaux, a remonté puis- « sance volcanique (ou comme la canne dans le vase). »

 deux symboles du *Manuscrit de Dresde* qui paraissent appartenir au même ordre d'idées.

 symbole complexe très-intéressant, offrant comme chose principale le vase, marmite ou bassin, représentant la mer des Caraïbes avec les îles apparaissant au-dessous. En lisant l'ensemble et en commençant par les pieds, voici ce que je lis : *O-ob ha u kú-an ah ezanab xo* : « les bubons de l'eau du « bassin soulevés en possession du glacier sifflant avec le feu. »

 symbole de la surface de l'eau, identique à celui des documents égyptiens.

SYMBOLES DIVERS AYANT RAPPORT À L'EAU.

symbole qui paraît être un double lac ou lacet, analogue à la lettre *l*: il est précédé d'un signe qui paraît être un *o*, et suivi d'un autre qui me semble être un *a;* ce qu'on pourrait alors lire : *o lelé a*, le bubon, la colline enlacée par l'eau, ou l'eau enlaçant la colline.

autres symboles se rapportant à la terre inondée; dans le dernier, le sol crevassé est rattaché, par un lien qui paraît être encore un *l*, à un nénuphar dont ce lien semble la tige.

symbole du sel et de l'eau salée.

symbole de la glace.

symbole du bassin de la mer avec les îles, recouvertes de glace.

SYMBOLES DES PHASES DU TREMBLEMENT DE TERRE.

symbole du tremblement de terre, précédant l'immersion signifiée dans le caractère *lamat*.

variantes diverses du même symbole dans le *Manuscrit Troano*, ayant rapport au tremblement de terre et à la rupture du sol, etc.



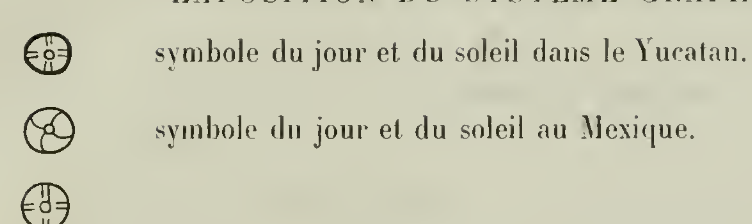








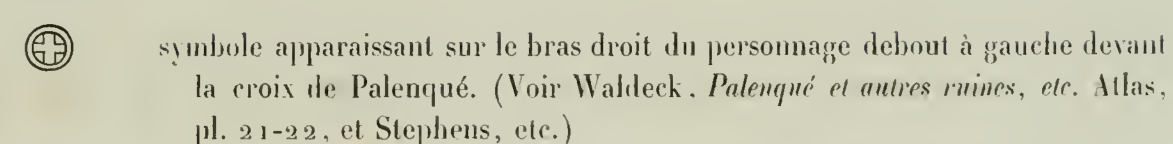
symbole de la terre antique recouverte par la mer des Caraïbes, au moment de son immersion. Ailleurs les os croisés qui apparaissent sur un fond noir indiquent la terre entièrement ensevelie sous les eaux.



symbole du jour et du soleil dans le Yucatan.

symbole du jour et du soleil au Mexique.





symbole apparaissant sur le bras droit du personnage debout à gauche devant la croix de Palenqué. (Voir Waldeck, *Palenqué et autres ruines, etc.* Atlas, pl. 21-22, et Stephens, etc.)



symbole de l'année au Mexique, d'après Clavigero.



signe de la semaine de cinq jours entre chaque *tianquiztli* ou jour de marché au Mexique, d'après la *collection de Mendoça.*

SYMBOLES DONT LA VALEUR SYLLABIQUE EST ENCORE INCERTAINE.

---

batte qu'on trouve entre les mains de certaines divinités; se lit probablement *bat*, qui a le même sens.



symboles d'un cratère ouvert d'où s'élancent des pierres et du gaz.

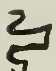
variante du même symbole.



symboles qui rappellent les cloches du serpent à sonnettes; ils semblent avoir le sens de choses rangées, enchaînées, de petits cônes en ligne, et devoir se lire *thilib,* chaîne ou enchaînement, file ou ordre de cônes, de choses qui se suivent en ordre, peut-être des montagnes de glace?



variante du même symbole.



signe qui paraît avoir été adopté pour signifier l'enchaînement d'une période avec une autre; il m'a semblé avoir aussi quelquefois le sens de la particule *lic,* comme, de même, etc.



variante du même.



ces symboles, ainsi que les suivants, sont encore plus incertains que ceux qui précèdent; on les trouve surtout parmi les inscriptions des fol. XX et XXI, seconde partie du *Manuscrit Troano.* Je les crois destinés à représenter des bassins remplis d'eau sur la glace, bassins dont il est question dans le *Codex Chimalpopoca*, à propos des Mixcohuas et du grand glacier du *Cé-Acatl*, eau sur eau gelée.

SIGNES NUMÉRAUX.

SIGNES MAYAS.	SIGNES MEXICAINS.
1	
2	
3	
4	
5	
6 ?	
7	
8	
9	
10	selon Fabrégat.
20	
	les 4 quarts de 20
	400
	300
	200
	100
	?
8,000 ?	8,000
1,000,000	
160,000,000	

TABLE DES MATIÈRES.



